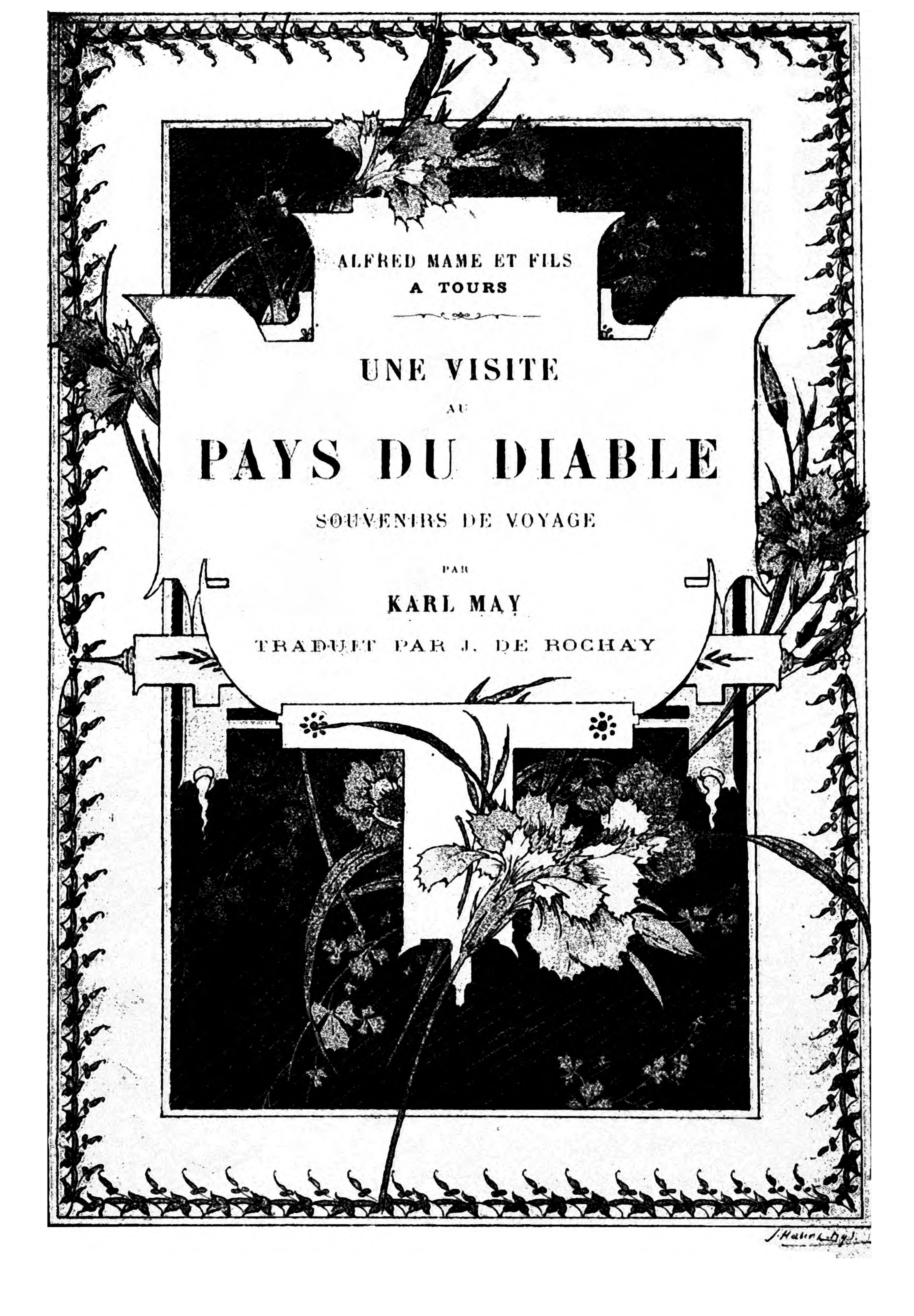

ALFRED MAME ET FILS
A TOURS
UNE VISITE
AU
PAYS DU DIABLE
SOUVENIRS DE VOYAGE
PAR
KARL MAY
TRADUIT PAR J. DE ROCHAY

UNE VISITE

AU

PAYS DU DIABLE

1re SÉRIE GRAND IN-8°

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



« Monte ! » me dit l'aga d'un ton farouche. (P. 16.)

UNE VISITE

AU

PAYS DU DIABLE

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR

KARL MAY

TRADUIT PAR J. DE ROCHAY



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCII

AVANT-PROPOS

Après avoir parcouru la Tunisie, traversé l'Égypte, visité la Mecque et pris part aux combats d'une tribu arabe, le voyageur dont nous traduisons les curieux récits continue sa route jusque sur les frontières de la Perse, en passant par le Kurdistan.

Il séjourne chez les Yésidi[1], dont il étudie les mœurs et le culte d'une façon très intéressante, s'efforçant de défendre cette peuplade contre les reproches des musulmans. Ceux-ci accusent les Yésidi d'adorer le diable. Si les Turcs ne tombent point dans une pareille idolâtrie, on peut les compter, du moins, parmi les plus fervents adorateurs de Mammon. M. May nous fournit sur la rapacité, la corruption, l'avilissement de leurs fonctionnaires, des détails qu'on appellerait amusants, si une pareille bassesse dans les caractères pouvait jamais l'être. Ces détails portent avec eux leur leçon : ils font juger de la moralité de cette religion musulmane, que des chrétiens n'ont pas eu honte de vanter !

Voyageant à l'*ombre du sultan* ou du *padischah,* c'est-à-dire avec un sauf-conduit de la *Sublime Porte,* notre auteur parcourt presque toutes les contrées qui relèvent du gouvernement de Constantinople ; il se trouve ainsi en contact avec toutes les formes du mahométisme, et mieux, placé que personne pour en parler sciemment.

M. May, pendant sa longue exploration, ne se sépare jamais d'un serviteur fidèle, un Arabe du désert, qui ne manque pas de finesse dans sa naïveté, et dont le Coran n'a point altéré l'excellente nature. Il a aussi pour compagnons un riche Anglais et le cheikh de la tribu des Haddedîn. L'Anglais s'est mis en tête de découvrir, parmi les ruines de Ninive ou de Babylone, un taureau ailé, un *fowling-bull,* pour en faire présent au *British Museum.* Le chef bédouin, auquel notre voyageur vient de procurer une éclatante victoire sur des tribus rivales, se rend à Amadiah, afin de tenter la délivrance de son fils, prisonnier des Turcs.

Les lecteurs des premiers épisodes du voyage de M. May, compris sous le titre : *Les Pirates de la mer Rouge,* trouveront, nous l'espérons, que ceux-ci ne le cèdent nullement en intérêt aux précédents.

J. de R.

---

1 Note : Les yézidis sont une communauté religieuse kurde vivant dans le nord de l'Irak, le sud-est de la Turquie, le nord de la Syrie, l'ouest de l'Iran, en Arménie et en Géorgie.

UNE VISITE

AU

PAYS DU DIABLE

J’étais à Mossoul, où j’attendais une audience du pacha turc.

J’accompagnais le cheikh d’un tribu nomade, le vieux Mohammed Émin, que le hasard m’avait fait rencontrer, et qui voulait arriver, soit par la ruse, soit par la violence, à délivrer son fils, Amad el Ghandour, prisonnier des Turcs dans la forteresse d’Amadiah ; cette entreprise demandait du temps et offrait de nombreuses difficultés.

Le brave cheikh des Haddedîn eût bien préféré attaquer, avec les guerriers de sa race, levés en masse, les possessions turques et donner l’assaut à la forteresse ; mais il se présentait cent raisons pour une de rejeter un plan aussi chimérique.

Un homme seul avait, dans les circonstances données, plus de chances de réussir que toute une horde de Bédouins armés en guerre, et le cheikh, heureusement, s’était rendu à mes représentations. La délivrance de son fils dépendait maintenant de l’intelligence et de l’activité de trois alliés, pour ne pas dire conjurés ; ces trois hommes étaient Mohammed, Halef et votre serviteur.

Avant d’en arriver à simplifier ainsi les choses, il m’avait fallu longuement parlementer et débattre, non seulement avec les Arabes, mais avec un autre de mes compagnons, sir Lindsay. Ce dernier s’était enfin résigné, comprenant que son ignorance de la langue arabe pourrait nous compromettre tous ; il se décidait à rester chez les Haddedîn jusqu’à mon retour. Un Grec, Alexandre Kolletis, devait lui servir d’interprète, et les Bédouins promettaient de lui montrer autant de ruines qu’il en pouvait désirer : il se voyait déjà à la tête d’une demi-douzaine de *fowling-bulls.* Il se trouvait en parfaite sûreté, pour ses fouilles, chez les Chammar, et n’avait nul besoin de recourir à la protection du consul anglais, fort mal noté chez nos amis du désert.

Ceux-ci venaient de terminer leurs affaires de guerre sans difficulté. On avait renvoyé les prisonniers, en gardant quelques otages de marque. Mohammed Émin, tranquille de ce côté, pouvait se donner tout entier aux soins de la délivrance de son fils. Il ne fallait pas songer, naturellement, à l’emmener à Mossoul, ce qui l’eût exposé à de grands dangers ; nous convînmes donc de nous retrouver dans les mines de Khorsabad, l’ancienne ville assyrienne de Saraghoum.

Venus ensemble par l’oued Murr Aïn el Khalkhan et El Kasr, nous nous étions séparés à El Kasr, Halef et moi, pour gagner Mossoul ; le cheikh, pour traverser le Tigre sur un petit bateau et suivre, de l’autre côté du fleuve, la route du Djebel Makloub, qui le conduisait au lieu de nôtre rendez-vous.

Le lecteur me demandera sans doute ce que j’allais faire à Mossoul : obtenir la protection du consul anglais ? Non, pas le moins du monde, car je croyais pouvoir me protéger mieux qu’il n’y eût réussi lui-même. Je voulais avoir une entrevue avec le pacha ; elle me semblait de toute nécessité dans ce pays.

Du reste, il ne fallait omettre aucune des précautions qui pouvaient favoriser notre dessein.

Ce jour-là, une chaleur effrayante planait sur la ville : le thermomètre marquait 116 degrés Fahrenheit, à l'ombre et au rez-de-chaussée ; heureusement je m'étais logé dans un de ces sardaoubs (caves) où les habitants de Mossoul se réfugient volontiers pendant l'été.

Halef, mon fidèle serviteur, presque mon ami, assis près de moi, nettoyait ses pistolets. Le silence régnait depuis longtemps dans notre réduit, mais je voyais que mon petit homme avait quelque chose sur le cœur. Ses lèvres s'agitaient parfois comme s'il allait parler ; enfin, se tournant brusquement vers moi, il me dit avec un grand soupir.

« Non, Sidi, je n'aurais jamais pensé cela !

— Quoi donc, Halef ?

— Que nous ne reverrions plus les Haddedîn.

— Que veux-tu dire ?

— N'allons-nous point à Amadiah, Sidi ?

— Oui, tu le sais bien.

— Je le savais, mais je ne connaissais pas la route que tu veux prendre, en sortant d'ici. Allah il Allah ! c'est la route de la mort et de la Djehenna ! »

Halef faisait la plus triste figure que je lui eusse jamais vu faire.

« Elle est donc terriblement dangereuse cette route ?

— Tu ne t'en doutes pas, Seigneur ; tu ne me croirais point si je te racontais tout... N'as-tu pas l'intention de visiter les trois hommes auxquels tu as sauvé la vie : Pâli, Sélek et Mélaf, et qui sont rentrés chez eux à présent ?

— Certainement, j'irai les voir si je puis.

— Eh bien, nous sommes perdus ! Toi et moi, nous pouvons nous compter parmi les vrais croyants ; quand un croyant pénètre dans ce pays, on lui prend la vie et sa part de paradis.

— Voilà du nouveau, hadji Halef ; où as-tu ramassé ces contes-là ?

— Tout musulman sait que ce que je te dis est vrai. Toi qui es si savant, ne connais-tu pas le nom de la terre où tu veux aller : c'est le Cheïtanistan (royaume du diable) !

— Pourquoi ce nom, voyons, Halef ?

— Parce que les hommes de cette contrée adorent le diable. Oui, oui, c'est le Radjal ech Cheïtan !

— Hadji Halef Omar, tu te trompes : ceux qui adorent le diable demeurent bien loin d'ici.

— Tu ne me crois pas ? Non, tu ne peux croire qu'il existe de tels gens, n'est-ce pas, Sidi ?

— Certainement si, car j'ai vu moi-même des gens adorer le diable.

— Et tu fais celui qui ne me croit pas !

— Je ne te crois pas non plus.

— Mais enfin, tu les as vus ?

— Ce n'est point dans ces contrées, Halef, que j'ai trouvé des adorateurs du diable ; ceux dont je parle habitent au-delà de la mer, dans un pays appelé parles Franks Australie ; des hommes, véritablement sauvages, adorent un Cheïtan qu'ils nomment Yahou. Dans le Kurdistan, je t'assure que personne ne se prosterne devant le diable.

— Sidi, tu es plus savant que moi et que bien d'autres ; mais aujourd'hui, ta sagesse et ta prudence s'envolent. Demande au premier passant, il te répondra que, dans le Cheïtanistan, petits et grands prient le diable.

— As-tu jamais assisté à une cérémonie de cette religion ?

— Non, mais on m'a raconté comment elle se passe.

— Ceux qui te l'ont raconté y étaient-ils ?

— Non, mais on le leur avait raconté.

— Eh bien, moi, je te dis que personne ne saurait affirmer ce qu'on répète si méchamment, car les Yésidi ne laissent pénétrer aucun profane dans leur assemblée religieuse ; ils ne communiquent à personne leur enseignement sacré.

— Vraiment, Sidi ?

— Du moins c'est une grande exception et un grand honneur qu'ils font, quand ils permettent à un étranger d'assister aux cérémonies de leur culte.

— Cependant on sait bien ce qu'ils pratiquent.

— Que sait-on, Halef ?

— Sidi, tu n'ignores pas que ces hommes sont appelés aussi Djeragh-Sonderan ?

— Oui, je le sais.

— Cela doit être un mauvais nom, Sidi ; je ne sais ce qu'il signifie.

— Il signifie à peu près : *Celui qui éteint la lumière.*

— Tu vois, Sidi. Quand ils prient dans leurs temples, où les femmes et les jeunes filles peuvent entrer, il faut que toute lumière soit éteinte ; je m'en souviens, on me l'a dit.

— On t'a fait un grand mensonge, ou bien on a confondu les Yésidi avec une autre secte où les choses se passent ainsi[2] ; mais continue, que sais-tu d'eux encore ?

— On assure qu'au fond de leurs mosquées ils gardent un coq ou un paon, dans le corps duquel réside le diable.

— Mon pauvre Halef ! ont-ils plusieurs mosquées ?

— Oui, Sidi.

— Et dans chacune un coq ou un paon hanté par le démon ?

— Oui...

— Quelle quantité de diables faudrait-il alors ! et cependant vous croyez qu'il n'y en a qu'un ?

— O Sidi, il n'y a qu'un Cheïtan, mais il est partout ; d'ailleurs, il y a aussi les mauvais anges.

— En comptez-vous beaucoup ?

— Tu le sais, Sidi, le Coran nous enseigne qu'il n'y a que quatre anges supérieurs, savoir : Djebraïl[3], qui est le Rouh el Kouds[4], et qui, avec Allah et Mohammed, forme une trinité à peu près semblable à celle des chrétiens : le Père, le Fils et l'Esprit ; puis, Azraïl ou Azraël, l'ange de la mort, qu'on nomme aussi Abou Yahah, ensuite Mikaïl, enfin Israfil. Les adorateurs du diable, eux, reconnaissent sept archanges, qu'ils nomment : Gabraïl, Mikhaïl, Raphaïl, Azraïl, Dedraïl, Azrafîl et Chemkil. N'est-ce pas tout à fait faux et mauvais ?

— Non, pas du tout ; je crois, moi aussi, aux sept anges qui se tiennent devant la face de Dieu[5].

— Toi ! Et pourquoi ? demanda le petit Halef tout étonné.

— Parce que les saints Livres des chrétiens parlent de ces sept anges, et que je les crois mieux que le Coran.

— O Sidi, qu'entends-je ! Tu as été à la Mecque, tu es un hadji, et tu croirais davantage à la *kitab* des infidèles qu'aux paroles du prophète ! Je ne m'étonne plus que tu veuilles aller chez les Yésidi !

— Halef, puisque ces gens te font tant d'horreur, retourne avec ta tribu ; je puis voyager seul.

— Retourner ! oh ! non... Du reste, pour ce qui est des anges, il est très possible que Mohammed n'en ait vu que quatre au ciel ; les trois autres se trouvant occupés sur la terre quand il alla au paradis, il n'aura pu faire leur connaissance.

— Là-dessus, Halef, nous ne discuterons point ; seulement je puis t'assurer que tu ne dois point redouter les Yésidi ; ils n'adorent nullement le diable, ils ne prononcent même jamais son nom ; ce sont des gens de mœurs pures : ils se montrent en général fidèles, reconnaissants, braves et justes, ce qui est rare parmi les fidèles croyants. En outre, tu n'as rien à craindre chez eux pour ta félicité éternelle, car ils ne te prendront pas ta foi malgré toi.

— Ils ne me forceront pas à adorer le diable ?

— Non, je puis t'en assurer.

— Mais ils nous tueront ?

— Ils ne nous feront pas le moindre mal, ni à toi ni à moi.

— Ils en ont tué beaucoup d'autres. Ils ne font rien aux chrétiens, mais ils égorgent les musulmans.

---

2 Les Ancyriens de Syrie.

3 Gabriel.

4 Le Saint-Esprit.

5 Voyez le livre de Tobie et l'Apocalypse, ch. I, v. 4, et ch. IV, v. 5.



Halef, assis près de moi, nettoyait ses pistolets.

— Ils se défendent contre ceux qui les veulent opprimer ; ils ne tuent que les musulmans, parce que ce sont les musulmans, et non les chrétiens, qui les attaquent et cherchent à les exterminer.

— Mais je suis musulman !

— Ils te traiteront bien, parce que tu es mon ami et qu'ils sont aussi les miens. N'as-tu pas soigné les leurs, au reste ? n'est-ce pas à toi que Pâli, Sélek et Mélaf doivent en partie leur guérison ?

— C'est vrai, Sidi, et puis, vois-tu, je ne veux point t'abandonner ; j'irai avec toi. »

En ce moment, des pas se faisaient entendre dans notre escalier, deux hommes se montrèrent bientôt sur le seuil ; c'étaient deux des agas albanais des troupes irrégulières du pacha.

Sans s'avancer dans la pièce, l'un d'eux me demanda d'une voix rogue :

« Es-tu l'infidèle que nous devons emmener ? »

Depuis le moment où j'avais fait solliciter une audience du pacha, je cessais de porter le hamaïl, le signe du pèlerinage ne pouvant que me compromettre en ce lieu.

La demande de l'officier attendait naturellement une réponse, cependant je crus devoir me taire. J'affectai de ne rien entendre.

« Es-tu sourd et aveugle, que tu ne réponds pas ? » reprit l'envoyé.

Ces Arnautes[6] sont des hommes grossiers, sans foi, toujours dangereux, et qui, à la moindre résistance, n'hésitent pas à se servir de leurs armes. Je trouvai prudent de montrer mon revolver en le tirant de ma ceinture d'un air insouciant, puis je me tournai du côté de mon serviteur et lui dis :

« Hadji Halef Omar-aga, est-ce que quelqu'un est entré ici ?

— Oui, Sidi.

— Qui donc ?

— Ce sont deux zabit (officiers) qui voudraient te parler.

— Qui les envoie ?

— Le pacha : qu'Allah daigne lui accorder une longue vie !

— Cela n'est pas vrai. Je suis l'émir Kara ben Nemsi ; le pacha, que Dieu garde ! ne m'adresserait que des gens polis. Dis donc à ces hommes, dont les lèvres prononcent l'insulte au lieu de salut, qu'ils sortent d'ici. Si quelqu'un les a envoyés, ils pourront lui répéter les mots que je viens de proférer. »

Les deux hommes mirent la main sur la crosse de leurs pistolets et se regardèrent comme pour se consulter.

Je dirigeai le canon de mon revolver de façon à les menacer, et je fronçai les sourcils de la manière la plus sinistre, criant de toutes mes forces :

« Eh bien ! Halef Omar-aga, que t'ai-je ordonné ? »

Il était visible que ce jeu ne plaisait pas du tout à mon petit compagnon ; cependant il mit bravement son pistolet au poing et s'avança d'un air superbe vers le seuil, en disant aux Arnautes :

« Écoutez mes paroles ! Ce vaillant et renommé seigneur est l'émir Kara ben Nemsi ; moi, je suis hadji Halef Omar-aga, ben hadji Aboul Abbas, ibn badji Daoud al Gossarah : vous avez entendu ce qu'a prononcé la bouche de mon effendi ; allez, et faites ce qu'il vous commande.

— Nous ne bougerons pas ; nous sommes envoyés par le pacha.

— Retournez donc vers le pacha, dites-lui qu'il nous envoie des gens polis. Quel que soit celui qui se présente devant mon effendi, il doit ôter sa chaussure, puis le saluer avec respect.

— Retirer sa chaussure pour un infidèle ! »

En un clin d'œil je fus près du drôle, lui criant d'une voix formidable :

« Hors d'ici !

— Mais nous sommes...

— Hors d'ici ! »

Sur ce, ces gens se retirèrent. Ils devaient voir que je n'étais pas d'humeur à me laisser marcher sur le pied. Il faut savoir traiter les Orientaux d'une certaine manière très différente de celle usitée en Europe. Celui qui ne se fait point respecter dans ces pays ne peut s'en prendre qu'à lui-

6 Arnaute signifie *vaillant*. C'est le nom d'une peuplade belliqueuse de l'Albanie et de l'Illyrie, chez laquelle se recrutent les milices turques.

même. Un peu de hardiesse et de courage joints à une forte dose de ce que, chez nous, on appelle grossièreté et impertinence, sont absolument nécessaires pour réussir. Cependant il est des circonstances où l'on doit laisser passer bien des choses sans les relever, ou faire comme si on ne les remarquait pas. L'habitude et la pratique peuvent seules donner le tact voulu, car tantôt la rudesse est préférable, tantôt la patience. La main aux armes ou à la bourse, on ne sort guère de ce dilemme.

« Sidi, qu'as-tu fait ? s'écria Halef, dès que nous fûmes seuls, et il me regardait d'un air consterné.

— Ce que j'ai fait ? J'ai jeté à la porte ces deux rustres.

— Connais-tu les Arnautes ?

— Oui, ce sont des hommes de la pire espèce.

— Eh bien ! ce sont des Arnautes qui viennent de venir. Ne les as-tu pas vus au Caire ? ne te souviens-tu plus de cette vieille femme qu'ils ont tuée, parce qu'elle ne s'écartait pas assez vite de leur chemin ? Elle était aveugle !

— Je m'en souviens. Mais nous ne sommes pas des vieilles femmes.

— Connais-tu le pacha de Mossoul, Sidi ?

— C'est un bon homme, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, très bon, Sidi. Mossoul est à demi dépeuplée par la terreur depuis qu'il y commande. Il ne se passe pas un seul jour sans que dix ou même vingt des habitants de cette ville ne reçoivent la bastonnade. Il excite les tribus arabes les unes contre les autres, puis tombe sur le vainqueur pour s'emparer du butin. Il dit à ses Arnautes : Allez, pillez, tuez, ravagez tout, mais apportez-moi de l'argent. Il fait ces choses et s'enrichit ; il devient plus riche que le padischah. Aujourd'hui il élève un homme à une haute faveur, demain il le fait emprisonner, après-demain décapiter. Sidi, que va-t-il faire de nous ?

— Nous verrons cela bientôt, Halef.

— Il faut que je te dise quelque chose, Sidi : s'il essayait de nous faire du mal, je lui tirerais une balle dans la tête ; je ne veux pas mourir sans me venger.

— Halef, ne t'exalte pas ainsi, tu ne viendras pas avec moi chez le pacha ; j'irai seul.

— Seul, Sidi ! Jamais je n'y consentirai ; si tu y vas, j'irai !

— Mais, Halef, l'audience n'est accordée qu'à moi seul.

— Allah il Allah ! Je t'attendrai. Seulement je te jure par le prophète et tous les califes que, si tu ne rentres pas le soir, je ferai dire au pacha que j'ai des choses graves à lui communiquer. Il me recevra, et je le viserai à la tempe. »

Halef parlait sérieusement, je suis persuadé qu'il l'eût fait, le brave petit homme ; il n'aurait pas manqué à un tel serment !

« Et Hanneh ? demandai-je.

— Hanneh pleurera, mais elle sera fière de moi ; est-ce qu'elle aimerait un homme qui laisserait tuer son Sidi sans se venger ?

— Je te remercie, mon bon Halef ! Tu verras que les choses ne prendront point une tournure si tragique. »

Des pas se firent entendre de nouveau, un simple soldat pénétra dans notre cave ; il était pieds nus et avait laissé ses chaussures dehors.

« Salam ! dit-il.

— Salam ! que veux-tu ?

— Es-tu l'effendi auquel le pacha désire parler ?

— Oui.

— Le pacha, qu'Allah lui accorde mille ans de vie ! t'envoie une chaise à porteurs ; il te prie de venir tout de suite.

— Remonte, je te rejoins à l'instant. »

Lorsqu'il eut disparu, Halef me dit :

« Tu vois le danger, Sidi ?

— Comment cela ?

— Il n'a dépêché qu'un soldat, ce n'est plus un officier, et...

— Bah ! ne t'inquiète nullement, Halef, je me tirerai d'affaire. »

Je montai bientôt l'escalier ; à ma grande surprise la maison était cernée par une troupe de la police, dont les hommes me parurent armés jusqu'aux dents.

Un des agas qui m'avaient parlé d'abord commandait l'escouade. Deux *hammal* (porteurs) se tenaient près de la chaise.

« Monte ! » me dit l'aga d'un air farouche.

Nous arrivâmes assez promptement au palais. Dans une vaste salle se tenaient plusieurs fonctionnaires militaires à la mine rébarbative et quelques civils, mêlés à un groupe de simples habitants de la cité, dont l'attitude humble et craintive me fit bien voir que je pénétrais dans l'antre du lion. — On m'avertit d'avoir à déposer les sandales, que j'avais chaussées d'ailleurs à cet effet ; puis on me présenta solennellement à Son Excellence.

Croisant mes bras sur ma poitrine, je la saluai du *salam aleïkoum* obligé. Le petit tyran m'interrompit brusquement par ces mots :

« Ton envoyé m'a demandé une audience pour un *Nemtché*. Est-ce toi ?

— Oui, c'est moi.

— Les Nemsi sont-ils musulmans ?

— Non, ils sont chrétiens.

— Tu oses cependant te servir du salut des musulmans ?

— N'es-tu pas musulman, de plus favori d'Allah et du padischah, que Dieu garde ! Je te salue comme tu dois l'être.

— Tu me sembles bien hardi, étranger ! »

Le pacha me lançait un regard scrutateur, qui ne me fit pas le moins du monde rentrer sous terre. Cet homme était de taille moyenne, et fort maigre ; son visage offrait une expression très vulgaire, à moins que la cruauté ou la ruse ne se peignissent sur ses traits, comme en cet instant ; sa joue droite me parut enflée ; devant lui je remarquai un large bassin plein d'eau, en guise de crachoir. Le gouverneur de Mossoul était vêtu de soie des pieds à la tête ; son poignard et l'agrafe de son turban étincelaient de diamants ; la bague qu'il portait au doigt, la pipe énorme dont il se servait brillaient également. Je n'avais jamais vu d'aussi belles pierres fines.

Après m'avoir examiné en détail, il poursuivit ses interrogations.

« Pourquoi ne t'es-tu point fait présenter par ton consul ?

— Les Nemsi n'ont pas de consul à Mossoul ; les consuls des autres nations me sont aussi étrangers que tu l'es toi-même pour moi ; du reste un consul ne peut me rendre ni meilleur ni plus mauvais que je ne suis ; tes yeux sont perçants, juge-moi toi-même ; as-tu besoin qu'un consul te fasse la leçon ?

— Mach' Allah ! tu parles vraiment avec hardiesse, tu parles comme si tu étais un grand personnage.

— Si je n'en étais pas un, oserais-je te visiter ? »

Je devenais un peu *blagueur*, mais je voyais que cela ne faisait pas mal sur l'esprit de mon pacha. Il reprit plus doucement :

« Quel est ton nom ?

— *Hasredin* (Excellence), j'ai plusieurs noms.

— Plusieurs noms ! je croyais qu'un homme n'avait jamais qu'un nom ?

— Oui, ordinairement ; mais je voyage beaucoup, et les peuples que je visite me nomment, suivant leur langage, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre.

— Ah ! de sorte que tu as vu beaucoup de peuples et de contrées ?

— Oui.

— Nomme-moi ces peuples.

— Les Osmanlis, les Français, les Anglais, les Espagnols... »

Je pouvais lui en défiler ainsi toute une litanie. J'avais eu soin de placer les Osmanlis à la tête, ce qui parut le flatter. Ses yeux s'ouvraient de plus en plus grands à chaque énumération ; enfin il s'écria :

« Hei! hei! Y a-t-il donc tant de peuples sur la terre ?

— Il y en a davantage encore, bien davantage.

— Allah est grand ! il a multiplié les hommes à l'égal des fourmis, il en a formé des nations.

Tu es jeune encore, comment as-tu pu déjà tant voyager ? Quel âge avais-tu quand tu as quitté les pays des Nemsi ?

— J'avais dix-huit ans quand je m'embarquai sur la mer pour aller en Amérique.

— Et que fais-tu ? quel est ton emploi ?

— J'écris pour les journaux, je compose des livres que je fais imprimer.

— Qu'écris-tu dans ces journaux, dans ces livres ?

— J'écris ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu sur mon chemin, les remarques que j'ai faites.

— Et dans ces *chaberler* (journaux), mets-tu les hommes avec lesquels tu t'es entretenu ?

— Oui, seulement les plus considérables, les plus distingués.

— Y serai-je, moi ?

— Oh ! toi, surtout.

— Que veux-tu écrire de moi ?

— Comment pourrais-je le savoir à présent, ô pacha ? Je n'écris sur les gens que d'après la manière dont ils m'ont traité.

— Qui donc lit tes écrits ?

— Des milliers d'hommes, petits et grands.

— Les pachas, les princes, les lisent-ils aussi ?

— Oui, certes. »

J'avais de la peine à ne pas rire ; mais, en ce moment même, nous entendîmes dans la cour un bruit de coups, puis des plaintes étouffées, enfin de véritables cris.

« Écoute ! dit le pacha, c'est mon *hékim* (médecin).

— Ton médecin ? demandai-je étonné.

— Oui. As-tu jamais eu le *dich aghrissi*[7] *?*

— Quand j'étais enfant.

— Tu sais donc combien cela fait mal ?

« J'ai une dent malade. Ce chien devait me l'arracher, il s'y est pris si maladroitement, qu'il m'a fait encore plus mal : c'est pour cela qu'il est châtié. Vois, je puis à peine ouvrir la bouche. »

Une idée lumineuse traversa mon esprit, je résolus de mettre à profit la circonstance, et dis au pacha :

« Permets-moi, Excellence, de voir cette dent malade.

— Es-tu un hékim ?

— A l'occasion.

— Regarde donc, en bas, à droite. »

Il ouvrit la bouche, que j'examinai rapidement.

« Permets-moi, ô pacha, de toucher cette dent, repris-je.

— A condition que tu ne me feras pas mal. »

J'aurais ri volontiers au nez de Son Excellence. Il s'agissait d'une grosse dent du fond : elle était déjà si détachée, qu'elle pendait à la gencive rouge et enflée ; avec un mouvement du doigt j'eusse pu terminer l'opération.

« Combien ton hékim doit-il recevoir de coups ? demandai-je.

— Seize.

— Veux-tu lui tenir compte de ceux qui restent, et je t'enlèverai la dent sans douleur ?

— Tu ne le pourrais pas.

— Je te le promets.

— Bien ; mais si tu me fais mal, tu recevras le reste des coups. »

Il frappa dans ses mains ; un officier entra.

« Laissez aller le hékim, dit le pacha, cet étranger a prié pour lui. »

L'officier se retira, faisant une mine des plus ahuries.

Alors j'introduisis délicatement les deux doigts dans l'auguste bouche. Pour faire un peu de charlatanisme, je tâtai d'abord les dents voisines de la malade, enfin je tirai celle-ci vivement. Le patient fronça les sourcils, les muscles du visage eurent un faible tressaillement, mais le pacha ne parut point se douter de ce que je venais de faire ; seulement, il me saisit la main, qu'il éloigna de

7 Mal de dents.

lui en s’écriant :

« Si tu es un hékim, ne prolonge pas ainsi ton essai ; vois, l’instrument est là. »

Il désignait le tapis, sur lequel j’aperçus un objet assez bizarre, une vieille pince de forme impossible à décrire. J’avais gardé la dent dans ma main, un peu de passe-passe ne pouvant nuire à mon entreprise. Je m’armai de la pince, et, l’introduisant dans le vaste orifice de Son Excellence, je m’écriai :

« 0 pacha, remarque bien si je te fais mal. Bir, iki, utch!... un, deux, trois ! La voici, la révoltée, la rebelle, qui osait te causer tant de mal ! »

Il me regardait avec stupéfaction, en murmurant :

« Mach’Allah ! je n’ai rien senti !

— Ainsi opèrent les médecins des Nemsi, illustre Seigneur. »

Il se tâta la gencive, regarda la dent que je lui présentais, enfin sembla convaincu de sa délivrance, et s’écria :

« Tu es un grand hékim ! Comment dois-je te nommer ?

— Les Beni-Arab me nomment Kara ben Nemsi.

— Et tu peux ainsi enlever toutes les dents sans douleur ?

— Hum ! cela dépend. »

Le pacha frappa de nouveau dans ses mains ; le même officier parut.

« Parcourez tout le palais, appelez tous ceux qui ont mal aux dents, » ordonna Son Excellence.

Je ne me sentais pas du tout à mon aise, malgré le rayon de faveur qui luisait sur moi.

Le pacha reprit :

« Pourquoi n’as-tu pas suivi tout d’abord mes envoyés ?

— Parce qu’ils m’ont insulté.

— Raconte-moi cela. »

Je lui fis le récit de mon aventure ; il écouta attentivement, puis me dit en me menaçant du doigt :

« Tu as mal agi. Puisque je commandais, tu devais obéir. Remercie Allah de ce qu’il t’a donné le pouvoir de cueillir les dents sans douleur.

— Que m’aurais-tu fait, Pacha ?

— Je t’aurais puni ; comment, je n’en sais rien.. ;

— Non, tu ne m’aurais pas puni, Excellence !

— Mach’Allah ! Et pourquoi pas ? Qui m’en eût empêché ?

— Le Grand Seigneur lui-même.

— Le Grand Seigneur, répéta-t-il tout surpris.

— Oui, et pas un autre ! Je ne suis coupable d’aucune contravention, tes gens devaient me traiter honnêtement. Si tu ne m’avais pas reçu d’une manière convenable, j’aurais exhibé ce papier. Tiens, prends et lis ! »

Il déplia le parchemin : dès qu’il y eut jeté les yeux, il se hâta de le porter respectueusement à son front, à ses lèvres et à son cœur.

« Un bouyouroultou du Grand Seigneur ! qu’Allah le bénisse ! »

Il lut l’écriture, me la rendit et reprit :

« Tu marches à l’ombre du padischah ! comment as-tu obtenu cette faveur ?

— Et toi, Pacha, comment es-tu devenu gouverneur de Mossoul ?

— En vérité, tu es bien hardi ! Je suis devenu gouverneur de cette province sacrée parce que la lumière du padischah a lui sur moi.

— Et moi j’ai obtenu le Guieulguéda padichahnum parce que la grâce du Grand Seigneur m’a favorisé.

« Le padischah m’a permis de parcourir toutes les provinces de ses États, afin d’écrire sur un gros livre ce que je verrais de remarquable parmi ses sujets, et d’en informer les journaux. »

Le pacha sembla réfléchir ; enfin il me dit du ton le plus gracieux, en me désignant un riche tapis de Smyrne :

« Assieds-toi là. »

Après quoi il commanda à deux jeunes esclaves nègres, qui se tenaient accroupis près de lui

pour entretenir sa pipe, de m'apporter du café et une pipe. Mes sandales me furent rendues ; nous nous mîmes à fumer et à boire, en face l'un de l'autre, comme de vieilles connaissances. Le terrible personnage semblait prendre un vif plaisir à ma conversation. Pour me prouver combien j'étais dans ses bonnes grâces, il fit appeler les deux agas des Arnautes qui avaient été chargés de m'arrêter.

A leur approche il lança un regard qui ne présageait rien de rassurant, et leur demanda :

« Vous deviez m'amener ce bey ; vous avez été le trouver chez lui ?

— Tu l'avais commandé, ô Seigneur ! répondit l'un d'eux.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas salué en l'abordant ? pourquoi n'avez-vous pas retiré vos chaussures avant de vous présenter devant lui ? pourquoi avez-vous osé l'appeler *infidèle ?*

— Nous l'avons fait parce que toi-même tu le nommais ainsi, Seigneur.

— Tais-toi, chien ! Réponds, l'ai-je vraiment nommé comme tu le prétends ?

— Seigneur, tu as...

— Tais-toi, réponds à ma question : l'ai-je ainsi nommé ?

— Oh ! non, illustre pacha !

— Et cependant tu viens de le soutenir. Va dans la cour ; vous recevrez chacun cinquante coups sur la plante des pieds !... dites-le là-bas. »

Le pacha devenait trop aimable : cinquante coups à ces malheureux, pour me prouver son amitié !

« Tu es juste, ô Pacha, m'écriai-je ; ta sagesse est grande, mais ta bonté plus grande encore. Faire grâce est le plus beau privilège des empereurs, des rois, des gouverneurs. Prince de Mossoul, que ta miséricorde éclaire ces deux coupables !

— Mais ce sont des misérables qui, en t'offensant, m'ont offensé moi-même !

— Seigneur, tu es élevé au-dessus d'eux comme les étoiles au-dessus des herbes de la terre ; les étoiles cependant luisent sur l'herbe. Le chacal hurle en regardant les étoiles, et les étoiles luisent toujours ! Tout l'Occident applaudira à ta magnanimité, si je puis écrire, dans mon livre, que tu as cédé à ma prière.

— Ces chiens ne sont pas dignes que nous leur pardonnions ; cependant, pour te prouver combien tu m'es cher, je leur remets leur punition. Vous autres vous m'avez entendu ? sortez et ne vous montrez pas de sitôt devant mes yeux ! »

Quand les deux agas se furent retirés, le pacha en revint à ses questions.

« Comment se nomme la dernière contrée que tu as visitée ?

— Guipt ; de là je suis venu vers toi en traversant le désert. »

Je ne voulais ni mentir, ni lui avouer que je quittais justement la tribu des Haddedîn, ses ennemis ; cette réponse me tirait d'affaire. I1 continua :

« Par le désert ? Quel désert ? Le désert du Sinaï, de la Syrie ? C'est une mauvaise route ; remercie Dieu qui t'y a conduit et gardé.

— Pourquoi appelles-tu cette route une mauvaise route ?

— Parce qu'elle est infestée des incursions des Chammar ; ils auraient pu te tuer. »

Ah ! s'il avait su que j'étais leur grand ami !

« Ces Chammar sont donc bien dangereux ?

— Oui, c'est un ramassis de voleurs effrontés que je voudrais chasser hors de la province ; ils ne payent ni tribut, ni redevance, ni impôts ; ce serait tout profit pour moi si je pouvais les anéantir.

— As-tu déjà envoyé des troupes contre eux, Seigneur ?

— Non ; mes Arnautes sont habitués à une meilleure besogne. »

Cette besogne, je l'ai indiquée ; elle consiste à piller et à rançonner les sujets du padischah pour remplir les caisses du pacha. J'affectais un air souriant et repartis :

« Ah ! je devine.

— Que devines-tu ?

— Un maître prudent et sage épargne les siens ; il détruit l'ennemi par la division et la ruse.

— Allah il Allah ! les Nemsi ne sont pas sots ! C'est vraiment ainsi que je procède.

— Et ce moyen te réussit ?

— Cahin caha. Sais-tu qui est la cause de tous mes ennuis, là-dedans ?

— Qui donc, Excellence ?

— Un Anglais et un émir inconnus. Les Haddedîn sont les plus vaillants des Chammar ; mais je les eusse vaincus sans peine, car trois tribus rivales s'étaient déclarées contre eux, sur mes instigations, lorsqu'ils ont obtenu, on ne sait comment, le secours de ces Occidentaux, qui leur amenèrent trois autres tribus comme alliés. Mes auxiliaires ont été surpris, tués ou réduits en captivité ; ils ont perdu la plus grande partie de leurs troupeaux, et, à l'heure qu'il est, les Haddedîn les contraignent à leur payer le tribut.

— A quelle race appartient l'émir dont l'Anglais se fait accompagner ?

— Personne ne le sait. On dit même que ce n'est pas un homme. Il tue les lions tout seul pendant la nuit ; ses balles portent à plusieurs milles de distance ; ses yeux brillent du feu de l'enfer.

— Ne peux-tu le faire arrêter chez les Haddedîn ?

— J'essayerai, mais j'ai peu d'espoir d'y réussir. Les AbouHamed l'avaient pris une fois ; ils prétendent qu'il leur a échappé en courant par les airs. »

J'avais quelque peine à garder mon sérieux. Si le brave et crédule pacha avait su que le diable dont il parlait, c'était moi ! Je lui demandai gravement :

« Par qui as-tu appris ces nouvelles, Excellence ?

— Par les Obeïde, qui m'ont envoyé des courriers ; mais il n'était plus temps. Les Haddedîn leur avaient déjà enlevé leurs troupeaux.

— Tu comptes punir ces brigands ?

— Oui, certes.

— Et tu vas entreprendre tout de suite la campagne ?

— Je le voudrais ; malheureusement il me faut du temps pour rassembler des troupes, pour tout préparer. As-tu visité les ruines de Koufyoundjik ?

— Non.

— C'est là que je réunis tous mes hommes ; quand ils seront assemblés, je les enverrai dans un autre lieu, afin de commencer l'attaque des Chammar.

— Puis-je te demander où ?

— C'est mon secret ; personne ne doit le savoir. Il faut garder soigneusement les secrets de la politique. »

En cet instant l'homme chargé de parcourir la maison, afin de chercher ceux qui souffraient des dents, rentra et s'avança en silence vers le pacha. Mes cheveux se hérissèrent. Je me demandai avec effroi comment je pourrais, aidé seulement de cette vieille pince rouillée, satisfaire mes pratiques. Les terribles rangées des larges dents des Arnautes surtout m'épouvantaient.

« Eh bien ? demanda le gouverneur.

— Pardonne, ô Pacha, je n'ai pu trouver personne ayant le dich aghrissi.

— Et toi, n'éprouves-tu pas ce mal ?

— Non, Seigneur. »

Je commençai à respirer. L'aimable pacha, se tournant vers moi, dit en souriant :

« C'est dommage, j'aurais voulu te procurer l'occasion d'exercer ton art, mais demain ou après-demain nous trouverons peut-être quelqu'un.

— Demain je ne serai plus ici.

— Et pourquoi non ? Il faut que tu restes. Tu habiteras mon palais, tu seras servi comme moi-même. — Va ! »

Ce dernier mot concernait l'Arnaute, qui s'éloigna ; je repris :

« Je rends grâce à Ta Hautesse, mais je dois partir. Je reviendrai plus tard.

— Où veux-tu donc aller ?

— Là-bas, dans les montagnes du Kurdistan.

— Jusqu'où ?

— Ce n'est pas encore décidé, peut-être jusqu'à Toura-China ou jusqu'à Djoulamérik.

— Mais que vas-tu faire si loin ?

— Je vais voir quels hommes habitent cette terre, quelles plantes y croissent, quelles herbes y poussent.

— Es-tu si pressé de voir tout cela, que tu ne puisses rester un jour avec moi ?

— Je crains que la saison des plantes dont j'ai besoin se passe, et que je ne les retrouve plus.

— Tu es un hékim, tu te sers de plantes, je l'admets ; quant aux hommes de là-bas, qu'as-tu besoin de les connaître ? Ce sont des voleurs, des brigands ; il y a aussi quelques misérables Yésidi, qu'Allah maudisse ! D'ailleurs, avant que tu aies pu cueillir tes herbes, tu seras massacré sans doute, ces gens sont si dangereux !

— J'ai visité des populations plus farouches encore.

— Sans escorte, sans Arnautes, sans bachi-bouzouk ?

— Oui. J'ai un fin poignard et un bon fusil. Je t'aurai toi-même, ô Pacha, comme sauvegarde.

— Moi ?

— Ton pouvoir ne s'étend-il point jusqu'à Amadiah ?

— C'est vrai, Amadiah est la forteresse qui défend ma frontière. J'ai là des canons avec trois cents soldats albanais bien armés.

— Amadiah doit être une forteresse imprenable ?

— Tu l'as dit, imprenable ! C'est la clef de tout le Kurdistan indépendant. Mais ces tribus sont si malaisées à gouverner, si difficiles à soumettre !

— Tu as vu mon bouyouroultou, tu voudras bien y ajouter ta signature ; c'est pour t'en prier que j'avais fait demander une audience.

— Certes, je te prends volontiers sous ma protection, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu reviendras et que tu consentiras à être mon hôte.

— J'accepte la condition, je remercie Ton Excellence.

— Je te donnerai deux cabassers pour t'accompagner ; sais-tu qu'il te faudra traverser le pays des Yésidi ?

— Oui, je le sais.

— C'est un peuple méchant et insoumis, auquel on doit sans cesse montrer les dents. Ils adorent le diable, éteignent la lumière et boivent du vin.

— C'est ce qu'ils font de mieux, il me semble. »

Le pacha me regarda curieusement, puis me demanda ;

« Est-ce que tu bois du vin, toi ?

— Oui, très volontiers.

— En as-tu chez toi ?

— Non.

— Ah ! Je pensais que tu en avais, et alors..., alors je t'aurais rendu visite, et... »

Je compris. Le moyen d'entrer pleinement dans les bonnes grâces de notre homme était trouvé.

« Si je n'ai pas de vin, je sais en fabriquer.

— Même de celui qui saute ? «

Il voulait dire du champagne.

« As-tu jamais bu du vin qui saute, Pacha ?

— Non. Ne sais-tu pas que le prophète défend de boire du vin ? Je suis un fidèle observateur du Coran.

— Je ne l'ignore point ; mais le vin qui saute étant une boisson fabriquée, ne peut pas, à proprement parler, être appelé du vin.

— Et tu sais en faire ?

— Oui.

— Seulement cela dure longtemps à préparer, n'est-ce pas ? Quelques semaines..., un mois ?

— Point du tout, quelques minutes.

— Voudrais-tu me fabriquer de cette boisson ?

— Très volontiers ; mais je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela.

— Que te faut-il ?

— Des bouteilles.

— J'en ai.

— Du sucre et des raisins de Damas.

— Tu les auras.

— Du vinaigre et de l’eau.

— Mes *malhbakhdji* (cuisiniers) t’en donneront.

— Il me faudrait encore quelque chose qui ne se trouve que chez les pharmaciens.

— Cela se trouve-t-il dans nos pharmacies ?

— Oui.

— Eh bien, mon hékim possède une pharmacie. As-tu encore besoin d’autre chose ?

— Non. Permets-moi seulement de faire ma préparation dans tes cuisines.

— Pourrais-je te regarder manipuler, afin d’apprendre à mon tour ?

— Impossible, ô Pacha ! un musulman ne doit pas connaître la manière de préparer le vin dont il ne peut boire ; quant au vin sauteur, au vin qui réjouit l’âme, c’est un secret, un grand secret !

— Pour le posséder, je te donnerai tout ce que tu me demanderas.

— Un tel secret ne se vend pas, il ne peut que se confier entre amis.

— Ne suis-je pas ton ami, Kara ben Nemsi ? Je t’aime, je t’accorderai tout ce qui est en mon pouvoir.

— Oui, je le sais, ô Pacha ! c’est pourquoi je cède au désir de te plaire, tu sauras mon secret... Combien de bouteilles faut-il te remplir ?

— Vingt, est-ce trop ?

— Non. Allons à la cuisine. »

Il devenait évident que le pacha de Mossoul pratiquait, d’une manière occulte, la religion de Bacchus avec celle de Mahomet. Il alluma une pipe, et nous nous rendîmes aux cuisines.

Les serviteurs, assis dans l’antichambre, firent une mine fort étonnée, lorsqu’ils me virent cheminant d’une façon si intime avec leur terrible maître ; mais le pacha ne daigna pas même les voir ; nous continuâmes à avancer.

Les cuisines, construites au rez-de-chaussée, consistaient en une salle énorme et obscure, avec le plus vaste foyer que j’aie jamais vu ; sur ce foyer était placée une grande marmite pleine d’eau, pour la préparation du café. Notre entrée ne causa pas une médiocre surprise à toute la valetaille, ce fut presque de la terreur. Ils étaient là cinq ou six drôles, accroupis à terre, fumant et humant un odorant moka. Le pacha, très probablement, n’avait de sa vie mis les pieds en ce lieu. Son apparition devait sembler à ces gens plus impossible que celle d’un spectre ; ils restaient tous pétrifiés à leur place. Son Excellence entra avec fureur au milieu du demi-cercle formé par ces fainéants, et distribua des coups de pieds à droite et à gauche en criant :

« Allons, debout, paresseux ! esclaves ! chiens ! Ne me reconnaissez-vous pas ? Vous restez assis comme devant un de vos pareils ! »

Tous se levèrent machinalement, puis tombèrent la face contre terre.

« Avez-vous de l’eau chaude ?

— Elle chauffe, Seigneur, » reprit l’un des serviteurs, qui me parut être le maître-queux, le plus gros, le plus sage de toute la troupe.

« Va me chercher des raisins de Damas, scélérat !

— Combien ?

— Combien t’en faut-il ? » demanda le gouverneur.

Je me rendis compte de la quantité d’eau chaude, et avisant à terre une sorte de cruche de faïence, je répondis à peu près :

« Trois fois plein ce bardak.

— Et du sucre ?

— Une fois autant.

— Et du vinaigre ?

— Seulement une demi-cruche.

— Avez-vous entendu, valetaille ? Allons ! remuez-vous ! »

Tous se mirent à courir et revinrent promptement avec les ingrédients demandés. Je fis laver les raisins, après quoi je les jetai, avec le sucre et le vinaigre, dans l’eau bouillante. Un fabricant de vin de Champagne aurait ri en voyant mon ragoût, mais je n’avais pas le temps de faire les choses suivant les principes ; d’ailleurs la mémoire du digne pacha eût été trop surchargée si j’avais

employé des procédés chimiques tant soit peu compliqués.

« Maintenant la pharmacie ! m'écriai-je.

— Viens. »

Son Excellence daigna me conduire elle-même dans une autre salle du rez-de-chaussée, où gisait le malheureux hékim, les jambes enveloppées.

Le pacha lui donna un coup de pied comme aux autres.

« Hé ! drôle, lève-toi, rends-nous l'honneur qui nous est dû, à moi et à ce grand effendi ! Remercie-le, car c'est sur sa prière que je t'ai fait grâce d'une partie des coups ; sache, vaurien, qu'il m'a enlevé la dent sans la moindre douleur. Obéis-lui en tout ce qu'il va te commander. »

Oh ! quel plaisir d'être médecin d'un pacha !

Le pauvre homme dut se traîner comme il put devant son maître, et baiser le bord de mon vieux haïk, tandis que le gouverneur lui demandait rudement :

« Où est ta pharmacie ?

— Là, tout près, ô Pacha !

— Ouvre-la. »

Au fond du grand coffre je trouvai toutes sortes de cornets en parchemin, de feuilles sèches, de paquets d'herbe, d'amulettes, d'emplâtres racornis et autres objets d'une nature mal définie ; il y avait aussi quelques bouteilles ou tubes venus d'Europe. Je demandai du carbonate de soude et de l'acide tartrique.

Le hékim me fournit du premier en quantité suffisante. Je dus me contenter d'une très faible dose du second.

« As-tu bien tout ce qu'il te faut ? me dit le pacha.

— Oui, Seigneur. »

Là-dessus s'adressant, avec un nouveau coup de pied, à son infortuné médecin, il lui recommanda de se pourvoir abondamment désormais des substances que je venais de désigner.

« J'en ai besoin, ajouta-t-il, dans le cas où l'un de mes chevaux deviendrait malade. Remarque bien les noms ; si tu les oublies, tu recevras une bastonnade de cinquante coups, bien comptés. »

Rentré à la cuisine, je fis préparer encore des bouteilles, de la cire, du liège, du fil de fer et de l'eau froide ; puis le gouverneur chassa, à grands coups de pied, tous les assistants. Personne ne devait être témoin de notre opération, personne ne devait savoir que le pacha faisait et buvait du vin, personne ne devait goûter au breuvage si sévèrement interdit par le prophète.

Restés seuls, nous activâmes la cuisson, nous brassâmes de notre mieux, mîmes en bouteilles, cachetâmes, etc. Nous étions tous deux ruisselants de sueur, mais le pacha ne se plaignait pas. Jamais, au grand jamais, cet homme n'avait dû déployer une telle activité. Quand tout fut fini, on rappela les cuisiniers, leur ordonnant de mettre les bouteilles à la cave ; le gouverneur en garda une, afin de goûter le *vin ;* il l'emporta dans ses augustes mains, jusqu'au fond de son appartement, où nous nous accroupîmes vis-à-vis l'un de l'autre.

« Pouvons-nous boire ? demanda Son Excellence.

— Le breuvage n'est pas refroidi.

— Nous le boirons chaud.

— Il n'aura aucun goût.

— Il faudra bien qu'il en ait ! »

Il le fallait, puisque le pacha l'ordonnait.

Celui-ci fit apporter deux gobelets et défendit sévèrement qu'on laissât entrer personne ; puis, dès que l'esclave se fut éloigné, il enleva le fil de fer qui retenait le bouchon.

Pouf ! Le liège sauta jusqu'à la voûte.

« Allah il Allah ! » murmura le pacha, tout hors de lui.

La mousse s'échappait de la bouteille, lui coulant sur les doigts.

« Mach' Allah ! répétait notre fonctionnaire, il saute, en vérité, il saute ! »

Sans prendre le temps de verser dans son verre, il plongea le goulot de la bouteille jusqu'au fond de sa bouche, et vida d'un trait la moitié du contenu, après quoi, plaçant son doigt en guise de bouchon, il s'écria joyeusement ;

« Royal ! admirable ! délicieux ! Écoute, mon ami, je t'aime. Ce vin est préférable à l'eau de

la fontaine du Zem-Zem, oui, cent fois...

— Tu trouves ?

— Oh ! oui, il est même meilleur que celle du Kavous Kevser, qu’on boit au paradis. Ce n’est pas seulement deux cabassers que je te donnerai pour t’accompagner, tu en auras quatre ; oui, quatre !

— Je te remercie. As-tu bien remarqué comment j’ai préparé ce vin ?

— Certes, je l’ai remarqué, je ne l’oublierai pas. »

Et, sans s’inquiéter de remplir mon verre, il porta de nouveau la bouteille à ses lèvres ; cette fois il la vida entièrement.

« Bom Boj ! elle est trop petite, on en boirait bien deux.

— Ne trouves-tu pas mon secret inappréciable ?

— Par le prophète ! je suis de ton avis. Oh ! vous autres Nemsi, vous êtes d’habiles gens ! Permets-moi de te quitter un instant, je reviens tout de suite. »

Lorsque le pacha rentra, il portait quelque chose soigneusement caché sous son kaftan. C’étaient deux nouvelles bouteilles. Il souriait d’un air ravi.

« Tu as été les chercher toi-même ? demandai-je.

— Moi-même ! Personne ne doit toucher ce vin, qui n’est pas du vin. Je l’ai dit à mes gens ; s’il manquait un seul flacon à mon compte, le coupable serait bâtonné jusqu’à la mort.

— Tu vas boire encore ?

— Pourquoi pas ? Quand il n’y en aura plus, j’en fabriquerai.

— Le breuvage serait meilleur refroidi.

— J’en goûterai aussi, quand il le sera. Qu’Allah soit loué ! avec un peu d’eau, de raisins secs, de sucre et de je ne sais quelle drogue, il a permis que tu puisses réjouir le cœur de son fidèle croyant ! »

Là-dessus le pacha se mit à siroter bravement sa seconde fiole, puis devint tout à fait tendre.

« Ami, dit-il, personne ne te surpasse, ni croyants, ni infidèles ; quatre cabassers sont trop peu pour garder un homme si précieux ; tu en auras six !

— Ta bonté est grande, ô Pacha, mais je saurai en répandre la renommée.

— Vas-tu raconter aussi combien j’ai pris plaisir à ce breuvage ?

— Non, cela je le passerai sous silence, car je ne pourrais pas dire que j’ai bu aussi, et...

— Ah ! c’est vrai, je t’ai oublié, tends ton verre, je vais entamer la troisième bouteille. »

Je goûtai alors mon produit frelaté ; la boisson valait ce que peut valoir un pareil mélange ; elle ressemblait à du champagne comme de l’eau à du vin, et moins encore ; mais le palais du pacha n’était pas habitué, paraissait-il, à déguster les vins des crus champenois.

Après une pause, il reprit :

« Non ! six cabassers pour escorte, ce serait trop maigre : tu en auras dix !

— Je te remercie, ô Pacha ! »

Pour peu que le digne homme trouvât encore de tendresse au fond de son flacon, je me voyais à la tête d’un régiment de cabassers, ce qui, dans les circonstances présentes, eût été très incommode. Cependant le pacha conservait assez de mémoire pour en revenir à notre conversation précédente, il me dit :

« Tu veux donc traverser le pays des adorateurs du diable ? Connais-tu leur langue ?

— C’est le kurde ?

— Un dialecte kurde, du moins : très peu parlent l’arabe.

— Je ne sais pas le kurde.

— Veux-tu un drogman ?

— Ce n’est pas nécessaire, je crois ; le dialecte dont tu parles a beaucoup de ressemblance avec le persan, et je comprends cette langue.

— Pour moi, je ne connais ni le persan ni le kurde, je ne te conseillerai point ; mais si tu as besoin d’un drogman, dis-le. Ce que je te recommande, c’est de ne pas te fier à ces gens, et de traverser le plus vite possible le pays qu’ils occupent.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il pourrait t’y arriver malheur.

— Qu’entends-tu par là ?

— C’est mon secret ; je ne saurais te dire qu’une chose, c’est que toi et l’escorte dont tu seras accompagné, vous courrez plus d’un danger.

— Tes gens ne peuvent-ils me conduire plus loin qu’Amadiah ?

— Mon gouvernement s’arrête là.

— Et après, chez qui me trouverai-je ?

— Chez les Kurdes de Berwari.

— Comment se nomme leur capitale ?

— La résidence du bey est le château fort de Goumri ; je te donnerai une lettre pour le bey, mais je ne puis te promettre qu’elle ait beaucoup d’influence. Combien as-tu de gens avec toi ?

— Un domestique.

— Un seul ! Ton cheval est-il bon ?

— Excellent.

— Tant mieux ; du cheval dépend souvent le salut du cavalier. Ce serait vraiment dommage s’il t’arrivait malheur, car tu es possesseur d’un secret admirable. Tu as consenti à me le communiquer. Je veux te témoigner ma reconnaissance. Devines-tu ce que je vais faire pour toi ?

— Quoi donc ? »

Il avala une bonne gorgée de vin blanc, puis continua d’un air tout aimable :

« Sais-tu ce que c’est que le *dich parassi ?*

— Oui.

— Dis-le.

— C’est un impôt que tu as seul le droit de percevoir. »

Je m’exprimais de la manière la plus délicate, car cet impôt vexatoire est un don forcé que le pacha exige, quand il voyage, pour remplacer certaines offrandes en nature et dont le nom signifie : *compensation pour la dent*, ou : provision de bouche, selon notre manière de parler.

« Oui, c’est bien cela. Je vais te donner un parchemin par lequel il sera commandé, à tous ceux chez qui tu passeras, de te payer le dich parassi comme à moi-même. Quand pars-tu ?

— Demain matin.

— Attends, je vais aller chercher mon cachet ; l’écrit sera bientôt fait. »

Le pacha me laissa seul, ses deux jeunes esclaves noirs le suivirent pour porter sa pipe. Quand j’étais entré, le gouverneur avait devant lui quelques papiers, qu’il plaça sur le divan. Je profitai de son absence pour y jeter un rapide coup d’œil. L’un de ces papiers contenait un plan de la vallée du cheikh Hadi[8] ; ce plan me parut se rapporter à l’attaque méditée si secrètement par le pacha. Malheureusement je ne pus rien examiner, car mon hôte rentra presque aussitôt, ramenant un secrétaire, qui écrivit trois lettres sous sa dictée : une pour le bey du Kurdistan, une autre pour le commandant de la forteresse d’Amadiah, la troisième, sous forme de circulaire, adressée à tous les chefs de tribus ou autres autorités que je devais rencontrer.

Cette circulaire me donnait le droit de lever, à mon profit, le dich parassi, et enjoignait à tout un chacun d’obtempérer à mes ordres, comme si j’eusse été le pacha en personne.

Je ne pouvais, je pense, rien demander de plus. Le but de mon voyage à Mossoul était atteint, et au delà de toutes mes espérances. Tout cela, je le devais à un peu de charlatanisme joint au carbonate de soude !

« Es-tu content ? me demanda le pacha.

— Oh ! plus que je ne saurais le dire. Ta bonté me comble, elle étouffe mes paroles !

— Ne me remercie pas à présent ; plus tard il sera temps.

— Je souhaite de le pouvoir faire un jour dignement.

— Tu le pourras.

— Et comment, ô Pacha ?

— Je ne veux pas te le dire aujourd’hui.

« Tu n’es pas seulement un hékim, tu es un officier.

— Pourquoi crois-tu cela ?

---

8 Note : Le cheikh Adi (1073-1162) est la figure centrale du yezidisme. Il étudia à Bagdad avant de se retirer dans l’actuel Kurdistan.

— Un hékim, ou un homme qui écrit des livres, n'eût jamais osé m'aborder sans la recommandation d'un consul ; de plus, tu as un bouyouroultou, et je sais que le padischah fait quelquefois cette faveur à des officiers étrangers qu'il envoie dans son empire pour des missions militaires. Avoue que tu voyages dans ce but. »

Cette manière de voir du pacha ne pouvait que m'aider pour mes projets, il eût été très imprudent de la détruire ; cependant je répugnais à faire un mensonge trop caractérisé, je recourus donc à la diplomatie ; je tournai ainsi ma phrase :

« Je ne saurais rien t'avouer, ô Pacha ! Tu n'ignores pas que, quand de telles commissions sont confiées par le Grand Seigneur, elles exigent un secret absolu. Tu ne voudrais pas m'arracher mes secrets ?

— Non, je ne te dirai plus un seul mot là-dessus ; tu devras m'en savoir gré, car j'ai deviné juste.

— Je ne souhaite rien tant que de te prouver ma reconnaissance, Seigneur.

— Eh bien ! quand tu seras revenu de ton voyage dans les montagnes du Kurdistan, je compte t'envoyer vers les Chammar, vers les Haddedîn, en particulier ; tu étudieras le pays et tu me traceras un plan d'expédition.

— Ah !

— Oui ; cette mission ne sera pas difficile pour toi, elle serait très périlleuse pour mes gens ; d'ailleurs, je sais que les officiers franks sont plus habiles que les nôtres, quoique, dans le temps où je servais avec un grade supérieur, j'aie été d'un grand secours au padischah... Je voulais aussi te prier d'examiner soigneusement les lieux en passant chez les Yésidi, mais c'est inutile maintenant ; les renseignements viennent de m'arriver. »

Ces derniers mots me confirmèrent dans mes suppositions ; les troupes que le pacha rassemblait dans le Koufyoundjik étaient destinées à une agression contre les adorateurs du diable ; mon hôte poursuivit :

« Tu ne séjourneras pas longtemps chez eux cependant, et, surtout, tu éviteras de te trouver dans leur pays le jour où ils célébreront leur grande fête.

— Quelle fête ?

— La fête de leur saint, laquelle se célèbre sur le tombeau du cheikh Hadi. Tiens, voilà les lettres ; qu'Allah t'accompagne ! A quelle heure quittes-tu la ville ?

— Après la première prière.

— Les dix cabassers seront à ta porte à cette heure.

— Hautesse, deux me suffiront.

— Tu n'y entends rien : dix valent mieux que deux, ne l'oublie pas. Tu auras donc cinq Arnautes et cinq bachi ; va, reviens bientôt, et souviens-toi que je t'ai donné mon amitié. »

Après les saluts d'usage, je sortis, la tête haute, de cette demeure où, quelques heures auparavant, j'étais arrivé comme un prisonnier.

En entrant chez moi, je trouvai Halef, qui s'armait comme un vrai paladin.

« Qu'Allah soit béni ! s'écria-t-il, Sidi, te voilà ! Ah ! si tu n'étais pas revenu avant le coucher du soleil, je tenais ma parole, j'allais tirer une balle au pacha.

— Tu aurais fait du beau, Halef ! Le pacha est mon ami.

— Ton ami ! Comment le tigre peut-il être l'ami d'un homme ?

— Je l'ai apprivoisé.

— Mach' Allah ! tu as opéré un miracle ! Comment cela est-il arrivé ?

— Assez aisément, je t'assure ; nous sommes sous sa protection, il nous donne une escorte de dix hommes.

— A la bonne heure !

— Hum ! Je ne sais trop si cela sera bien commode... De plus, voici des papiers par lesquels il me confère le droit de toucher le dich parassi.

— Allah akbar ! tu deviens pacha ! Mais dis-moi, Sidi, qui devra obéir, moi au chef de l'escorte, ou le chef de l'escorte à moi ?

— Tu commanderas, Halef, car tu es mon lieutenant, tu es le hadji Halef Omar-aga, mon compagnon et mon appui.

— Ah ! très bien, Sidi, et je te promets que s'ils méconnaissent mon autorité, je leur apprendrai bien vite à qui ils ont affaire. »

Le gouverneur tint parole : le lendemain à l'aube, quand Halef mit le nez dehors il fut salué par dix hommes à cheval qui attendaient devant notre porte ; il m'éveilla et je me hâtai, comme on le pense, afin de me présenter à ma troupe.

Elle se composait, suivant les dispositions du pacha, de cinq Arnautes et de cinq bachi-bouzouks, ces derniers vêtus d'un costume militaire assez terne, les autres magnifiquement habillés : casaque de soie pourpre, gilet de dessous vert, brodé de soie ; large écharpe, pantalons rouges, avec agrafes de métal brillant, turban rouge aussi. Ces hommes portaient des armes en telle profusion, qu'on eût pu partager leurs couteaux, leurs pistolets, etc., de manière à équiper tout un régiment. Les bachi-bouzouks étaient commandés par un vieux buyuk-emini (fourrier), les Arnautes par un onbachi, d'un aspect vraiment farouche.

Le buyuk-emini me parut un vrai original ; il ne se tenait point à cheval, mais sur un âne, et, comme marque de ses fonctions, un énorme encrier pendait à son cou, par un cordon de cuir, et une demi-douzaine de plumes d'oie restaient fichées dans son turban. Gros, gras, fort petit, le bonhomme n'avait plus de nez ; il entretenait, en dédommagement, une monstrueuse paire de moustaches, pendant sur ses lèvres. Ses joues rebondies me semblaient presque bleues ; l'ouverture de ses yeux était si étroite, que le rayon d'intelligence envoyé par le cerveau pouvait à peine s'en échapper.

Je remis à Halef un grand flacon de raki, lui recommandant de bien soigner nos héros, et, tandis qu'il remontait vers eux, je le suivis doucement, pour être témoin de la scène ; les braves gens ne pouvaient me voir.

« Sabahinir khaïr olsoun! Bon matin, vaillants guerriers ! soyez les bienvenus ! s'écria Halef.

— Bon matin ! reprirent les autres en chœur.

— Vous venez pour accompagner dans son long voyage le fameux Kara ben Nemsi ?

— Le pacha nous envoie à cet effet.

— Très bien, je vais vous apprendre mon nom ; je suis le hadji aga Halef Omar ben hadji Daoud al Gossarah. Je fais les fonctions de maréchal de camp et d'aga près de celui que vous allez escorter : vous devez m'obéir en cette qualité. Quels sont les ordres que vous a donnés le pacha ? »

Le vieux fourrier, d'une voix flûtée comme les canards d'un mauvais clairon :

« Je suis le buyuk-emini du padischah, qu'Allah bénisse ! retiens bien ma qualité. Le pacha, dont j'ai toujours été un fidèle serviteur, m'a donné cet encrier, ces plumes et beaucoup de papier, afin que j'écrive tout ce qui va nous arriver. Je suis le chef, brave et invincible, de cette troupe, et je prouverai bientôt à...

— Tais-toi, écbekdji (ânier), interrompit l'onbachi en caressant sa barbe touffue. Comment oses-tu te proclamer notre conducteur ? Nain que tu es, pacha des encriers et des plumes d'oies ! occupe-toi de tes écritures et ne te mêle pas du reste !

— Comment ! cria le petit fourrier, je suis le buyuk-emini ! Je m'appelle Ifra ; ma bravoure...

— Tais-toi, te dis-je, ta bravoure gît dans les jambes de ton baudet, qu'Allah puisse brûler tout vif ! Cette sotte créature trotte le jour et brait la nuit pour nous tenir éveillés ! Oui, nous te connaissons toi et ton âne ! Seulement on n'a pu encore dire lequel des deux est le vrai buyuk-emini, de toi ou de la bête...

— Garde ta langue, onbachi ; ne sais-tu pas que ma vaillance m'a emporté si avant dans la bataille, que j'y ai perdu mon nez ? Regarde cette glorieuse blessure. En connais-tu l'histoire ? Écoute, c'était quand nous nous battions, devant Sébastopol, contre les Moskovites. J'étais au plus fort de la mêlée et...

— Tu m'as raconté mille fois ton histoire, » reprit le chef des Arnautes ; puis se tournant vers Halef, il continua : « Je suis le ombachi Oula Ali. On nous a dit que l'émir Kara ben Nemsi est un homme vaillant, cela nous plaît ; nous savons de plus qu'il a obtenu la grâce de nos agas, cela nous plaît encore davantage ; en conséquence, nous le protégerons et le servirons de notre mieux, il sera content de nous.

— Mais encore une fois quelle commission avez-vous reçue du pacha ? demanda mon méticuleux factotum.

— Le pacha nous a commandé de faire recevoir partout cet émir comme son frère.
— Vous pourrez donc nous procurer en tous lieux, gratuitement, abri et nourriture ?
— Oui, tout ce dont vous aurez besoin, et nous aussi.
— Le pacha vous a-t-il parlé du droit du dich parassi ?
— Oui.
— Ce droit est toujours payé en pur argent ?
— Oui.
— Fort bien. Avez-vous des vivres ?
— Oui, pour une journée.
— Vous n'emportez pas de tentes ?
— Nous n'en avons nul besoin, nous trouverons chaque soir un bon gîte.
— Vous savez que nous passons chez les Yésidi ?
— Nous le savons.
— Les craignez-vous ?
— Les craindre ! Aga Halef Omar, as-tu jamais entendu dire que les Arnautes aient tremblé devant personne ? Ils ne craignent pas plus les hommes du Cheïtan que le Cheïtan lui-même ! Dis à ton émir que nous sommes prêts. »
Quelques minutes plus tard, je faisais mon apparition devant le front de la colonne ; tous les hommes descendirent de cheval et s'inclinèrent devant moi, en tenant la bride de leur monture. J'étais en selle, je leur adressai un léger signe de tête et nous nous mîmes en marche.
Nous traversâmes le fleuve sur un pont de bateaux ; bientôt nous nous trouvâmes en face de Mossoul, longeant la rive gauche du Tigre. J'appelai alors l'onbachi et lui adressai cette question :
« Au service de qui es-tu maintenant, au mien ou à celui du pacha ?
— Au tien, ô Émir !
— Bien, je suis content de toi ; envoie-moi le buyuk-emini. »
Le petit homme s'avança avec empressement. Je lui dis :
« Tu te nommes Ifra, on assure que tu es un vaillant guerrier,
— Très vaillant, affirma sans hésiter l'étrange bonhomme.
— Tu sais écrire ?
— Oh ! très bien, Émir, une écriture magnifique !
— Tu sers depuis longtemps dans l'armée ?
— Depuis très longtemps, j'ai vu tous les pays de la terre,
— Raconte-moi cela : où as-tu été ?
— Émir, il faudrait te dire plus de mille noms ?
— Je vois que tu es un buyuk-emini fort renommé.
— Très renommé. N'as-tu pas entendu parler de mes prouesses, Émir ?
— Non.
— Tu as quitté ton pays récemment sans doute, car tu aurais entendu parler de moi. Je vais te raconter, si tu veux, comment j'ai perdu mon nez à Sébastopol, en combattant contre les Moskovites. J'étais au plus fort de la mêlée... »
Notre héros fut soudain interrompu, car mon cheval ne pouvait souffrir l'approche de son âne ; il hennissait avec colère, ses crins se hérissaient. Il essaya de mordre le pauvre grison, lequel, tout épouvanté, prit une course folle en avant, soulevant la poussière et les cailloux du chemin, secouant tellement son cavalier, que nous crûmes un instant qu'Ifra en perdrait l'équilibre. Bientôt l'âne et le buyuk-emini eurent disparu à nos yeux.
« C'est toujours comme cela, disait l'onbachi à Halef.
— Il faut tâcher de le rejoindre, reprit celui-ci, autrement il perdrait notre trace.
— Lui ! il n'v a pas de danger !... La même chose lui est arrivée cent fois, et il ne s'est jamais perdu.
— Mais pourquoi monte-t-il cette bestiole ?
— Parce qu'il le faut.
— Il le faut ?
— Oui, le yuzbachi (capitaine) le veut ; il s'amuse beaucoup d'Ifra et de son âne. »

Arrivés entre le koufjundjik et le couvent de Saint-Georges, nous aperçûmes notre petit fourrier, arrêté pour nous attendre. Du plus loin qu'il me vit, il me cria :

« Tu as cru peut-être, Seigneur, que mon âne m'entraînait ?

— Oui, j'en suis convaincu.

— Émir, tu te trompes ; je ne suis allé en avant que pour éclairer la voie. Veux-tu longer le Khausser ou suivre la route ordinaire ?

— Restons sur la voie.

— Bien ; permets-moi de remettre mon récit à une autre fois. Je vais toujours en éclaireur. »

Là-dessus il remit son âne au grand trot.

Le Khausser est une rivière, ou un petit fleuve, qui prend sa source au nord du Djebel Makloub. Nous le passâmes sur un petit pont pour le suivre toujours à gauche. Le bourg et les ruines de Khorsabad se trouvent environ à six lieues de Mossoul, vers le nord, dans une contrée marécageuse et très insalubre. Nous nous hâtions de quitter ce pays désolé, et nous n'étions plus qu'à une lieue de l'endroit où je voulais m'arrêter, lorsque je vis arriver en face de nous, une troupe d'une cinquantaine d'Arnautes commandée par quelques officiers. Au milieu de l'escorte j'aperçus le burnous blanc d'un Arabe ; en approchant je reconnus Mohammed Emin.

Il était donc tombé aux mains de ces gens ? Qu'allait-il devenir ? Le pacha le regardait comme un ennemi dangereux ; il l'enverrait peut-être rejoindre son fils à Amadiah... Avait-il gardé ses armes ? L'avait-on surpris pendant son sommeil ?... Je devais tout risquer pour le tirer de ce mauvais pas.

Je m'arrêtai sur la route restant à cheval, ainsi que Halef, nos compagnons se rangèrent en haie des deux côtés, puis inclinèrent leur front jusqu'à terre. Le chef de l'escorte s'avança vers moi, bride abattue, retint soudain son cheval, et, sans prendre garde aux honneurs que lui rendaient mes gens, me dit :

« Salam, qui es-tu ?

— Aleikoum. Je suis un émir du Couchant.

— De quelle race ?

— De la race des Nemsi.

— Où vas-tu ?

— Vers l'est.

— Chez qui ?

— Chez tous.

— Homme, tes réponses sont courtes ; sais-tu qui je suis ?

— Je le vois.

— Réponds plus respectueusement. De quel droit parcours-tu ce pays ?

— Du même droit que tu y chevauches toi-même.

— Talahi ! tu es bien audacieux. Je voyage sur l'ordre du pacha de Mossoul, ainsi juge !

— Et moi, avec une commission du pacha, plus la protection du Grand Seigneur, ainsi juge ! »

Il me regarda tout surpris.

« Montre-moi tes lettres, » ordonna-t-il.

J'exhibai mes papiers ; il les reçut en se conformant au cérémonial, les examina, puis me les rendit, disant d'un ton moins brusque :

« C'est ta faute, si je t'ai parlé sans politesse : tu voyais qui je suis, un officier supérieur ; il fallait me répondre suivant mon rang.

— C'est plutôt la tienne, si je t'ai répondu de la sorte : mon escorte te prouvait assez quelle estime le pacha fait de ma personne ; pourquoi m'interroger sur ce ton ? Adieu ! salue ton maître mille fois de ma part.

— Je suis à tes ordres, Seigneur. »

Malgré mon vif désir de délivrer Mohammed, je me rendais compte, tout en parlementant, qu'une pareille tentative ne pourrait aboutir.

Le prisonnier se trouvait retenu, un peu en arrière, au milieu de ses gardes ; seulement les Arnautes, pour le moment, s'occupaient plus de nous que de lui. Le captif s'en aperçut. Il n'était pas lié très étroitement, placé sur un mauvais cheval turc et entouré de soldats, on s'était contenté de lui

nouer les bras. Son excellente jument piaffait à quelques pas plus loin, portant encore la selle et les armes de l'Arabe. Pendant que je m'entretenais avec l'officier du pacha, le cheikh se débarrassa de sa corde, puis sauta doucement à bas de son cheval. Les Arnautes ne faisaient point attention à lui.

« Halef ! » murmurai-je, sans cesser de parler très haut.

Halef avait tout vu : le vaillant Haddedîn, s'élançant de croupe en croupe, venait d'atteindre son propre cheval. Se mettre en selle, prendre ses armes et piquer des deux fut l'affaire d'un instant, puis le fugitif se précipita tout droit vers la rivière.

Des cris de surprise et de fureur retentirent autour de nous. Je criai comme les autres :

« Ton prisonnier s'échappe ! Poursuivons-le ! »

Je mis mon cheval au galop, Halef venait après moi.

« Pas si près, lui dis-je rapidement, éloigne-toi ; place-toi de manière qu'ils ne puissent tirer sur Mohammed sans risquer de nous atteindre. »

Alors commença une chasse vraiment sauvage. Grâce à Dieu, Mohammed avait un peu d'avance et les hommes de l'escorte ne songèrent point à tirer immédiatement. Quand ils furent prêts, nous nous interposâmes, Halef et moi, procédant par zigzags. J'affectais de ne pouvoir dompter les allures récalcitrantes de mon cheval. Bientôt la bête s'arrêta en se jetant sur le côté, puis se dressa, se cabra sur ses pieds, se décida à faire quelques pas à droite et à gauche, se cabrant de nouveau ; enfin elle arriva parfaitement juste où je voulais la conduire. Halef imitait de son mieux la manœuvre, de sorte que les Turcs ne purent tirer un seul coup dans la crainte de nous blesser. Le cheikh avait lancé sa monture dans le Khausser ; il passa hardiment à la nage. Nous rejoignîmes bientôt l'Arabe ; les autres nous suivirent, mais nos bêtes valaient cent fois les leurs ; pendant qu'ils nageaient avec peine, nous avancions toujours vers le nord.

Nous atteignîmes, en peu de temps, la route qui mène de Mossoul à Raban Hormouzd, en passant par le Telkeïf ; elle est entièrement parallèle à celle que nous avions choisie pour aller à Khorsabad Deradja et Baadri. Quand nous eûmes environ deux lieues derrière nous, le Haddedîn arrêta son cheval et nous montra du doigt les Turcs, perdus dans les brumes de l'horizon.

« Dieu soit loué ! s'écria-t-il. Effendi, je te remercie, tu m'as sauvé. Mais où fuir à présent ?

— Comment es-tu tombé dans leurs mains, cheikh ? demanda mon petit Halef.

— Il te dira cela plus tard, ce n'est pas le moment, interrompis-je. Mohammed, connais-tu les marais qui se trouvent entre le Tigre et le Djebel Makloub ?

— Je les ai traversés une fois.

— Dans quelle direction ?

— De Baacheikh à Baazani, par le Ras el Aïn.

— Cette route est-elle dangereuse ?

— Non.

— Voyez-vous, au nord-ouest, cette colline, à trois heures d'ici environ ?

— Oui, certes.

— Nous nous retrouverons là-haut. Il faut nous séparer, nous ne devons pas prendre le chemin ordinaire, car on nous rejoindrait trop aisément. En marchant seuls, nous dérouterons mieux ceux qui nous poursuivent ; lorsqu'ils arriveront ici, ils ne sauront quelles traces suivre.

— Mais nos Arnautes et nos bachi-bouzouks ? demanda Halef.

— Nous n'avons point à nous en inquiéter, ils nous gênaient plus qu'ils ne nous aidaient ; je garde mes lettres de recommandation, elles me seront plus utiles que toute cette troupe. Halef, tu vas partir, en suivant la ligne du sud ; le cheikh prendra par le nord ; j'irai au milieu, nous laisserons un intervalle d'une demi-heure entre nous. »

Mes compagnons s'éloignèrent, et je quittai comme eux la route battue pour m'engager à travers des marais qui, heureusement, n'étaient pas trop boueux, et m'efforçai d'atteindre le but désigné.

Depuis quelques jours déjà, je me trouvais dans une perplexité que j'avais rarement éprouvée au cours de mes voyages. Il est peu de lieux de la terre offrant autant d'énigmes et de surprises que celui-là. Sans compter les vestiges des vieux peuples babyloniens ou assyriens, rencontrés à chaque pas, j'avais devant moi, sur les montagnes voisines, ou dans les vallées dont la perspective se présentait à ma vue, tout un monde de peuplades, de tribus, de nationalités, de cultes différents,

dans l'enchevêtrement duquel il était bien difficile de se reconnaître. Je trouvais réunis dans ce petit coin du globe les « Éteigneurs de la lumière » et les Adorateurs du feu, les fidèles de Satan et les Nestoriens, les Chaldéens, les Nahaumites, les Sunnites, les Chyites, les Nadjijeles, les Ghollates, les Revafidhites, les Moutaziletes, les Wahabites, les Arabes, les Turcs, les Juifs, les Arméniens, les Syriens, les Druses, les Maronites, les Kurdes, les Persans, les Turcomans. On se voit exposé, à tout instant, à la rencontre d'un sectateur de ces religions diverses, d'un membre de ces nations ou de ces tribus ; et qui pourrait se rendre compte des mille manières dont un étranger est amené à heurter les idées, les usages, les croyances de toutes ces populations !

Ces montagnes fumaient encore et fument toujours des incendies allumés par les vengeances de races ; elles sont pleines du sang versé par la politique sans loyauté, par le fanatisme superstitieux, par le brigandage incessant, par les querelles et les rancunes particulières ou nationales. Là, dans les flancs de ces roches gigantesques, se cachent des demeures humaines, pareilles au nid du vautour et abritant des hommes aussi avides que l'oiseau de proie ; ici, le système d'oppression et de despotisme oriental, le pillage officiel, a créé des haines, des défiances, des délations, au milieu desquelles on ne reconnaît plus l'ami de l'ennemi, car tous deviennent dangereux. La parole évangélique, si longtemps répétée en ces lieux, a été emportée par l'orage ; la loi d'amour ne s'y fait plus entendre. Les missionnaires américains ont beau parler du résultat de leurs prêches, le champ n'est pas prêt pour la bonne semence. Les véritables hommes de Dieu, qui travaillent à faire fructifier sur cette terre les germes déjà jetés, voient se dissiper leurs espérances, parce que le torrent des passions humaines entraîne et détruit tout. Quand viendra la main puissante qui brisera l'obstacle et aplanira la voie aux hommes chargés de porter la bonne nouvelle ? Quand ces tristes populations pourront-elles écouter la parole de paix ? Quand les conversions ne se feront-elles plus par la peur ? Quand n'entendra-t-on plus ces malheureux montagnards s'écrier : « Je suis devenu chrétien sous la bastonnade de l'aga ; » et l'aga, ô misère ! est un zélé mahométan !

Cependant j'avançais toujours ; le sol était humide, mon cheval enfonçait péniblement presque à chaque pas ; la route me semblait longue et je n'osais m'arrêter. Enfin j'atteignis une terre plus ferme, je vis les marais derrière moi ; au bout de quelques minutes j'aperçus un cavalier, dans lequel, avec une joie facile à comprendre, je reconnus Halef.

« Tu n'as rencontré personne ? lui dis-je aussitôt.

— Non, Sidi.

— Personne ne t'a vu non plus ?

— J'espère que non. Du côté du sud, sur la route que nous venons de quitter, il y avait un petit homme, tirant un animal après lui ; mais je n'ai pu me rendre compte de ce que je voyais, du moins bien exactement.

— Et de ce que tu vois maintenant ?

— O Sidi ! c'est le cheikh !

— Oui, c'est Mohammed, dans dix minutes il sera ici. »

En effet, notre compagnon ne tarda pas à nous rejoindre.

« Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il tout de suite.

— Qu'en dis-tu, toi-même ? As-tu remarqué quelques indices inquiétants ? Crois-tu qu'on nous poursuive encore ?

— Non, je n'ai rencontré personne, excepté un chevrier.

— Reposons-nous un peu alors ; raconte-nous comment tu t'es laissé prendre.

— Tu te souviens que j'étais allé t'attendre aux ruines de Khorsabad[9]. Je suis resté caché, jusqu'à ce matin dans la partie sud, tout en surveillant la route, pour épier votre arrivée.

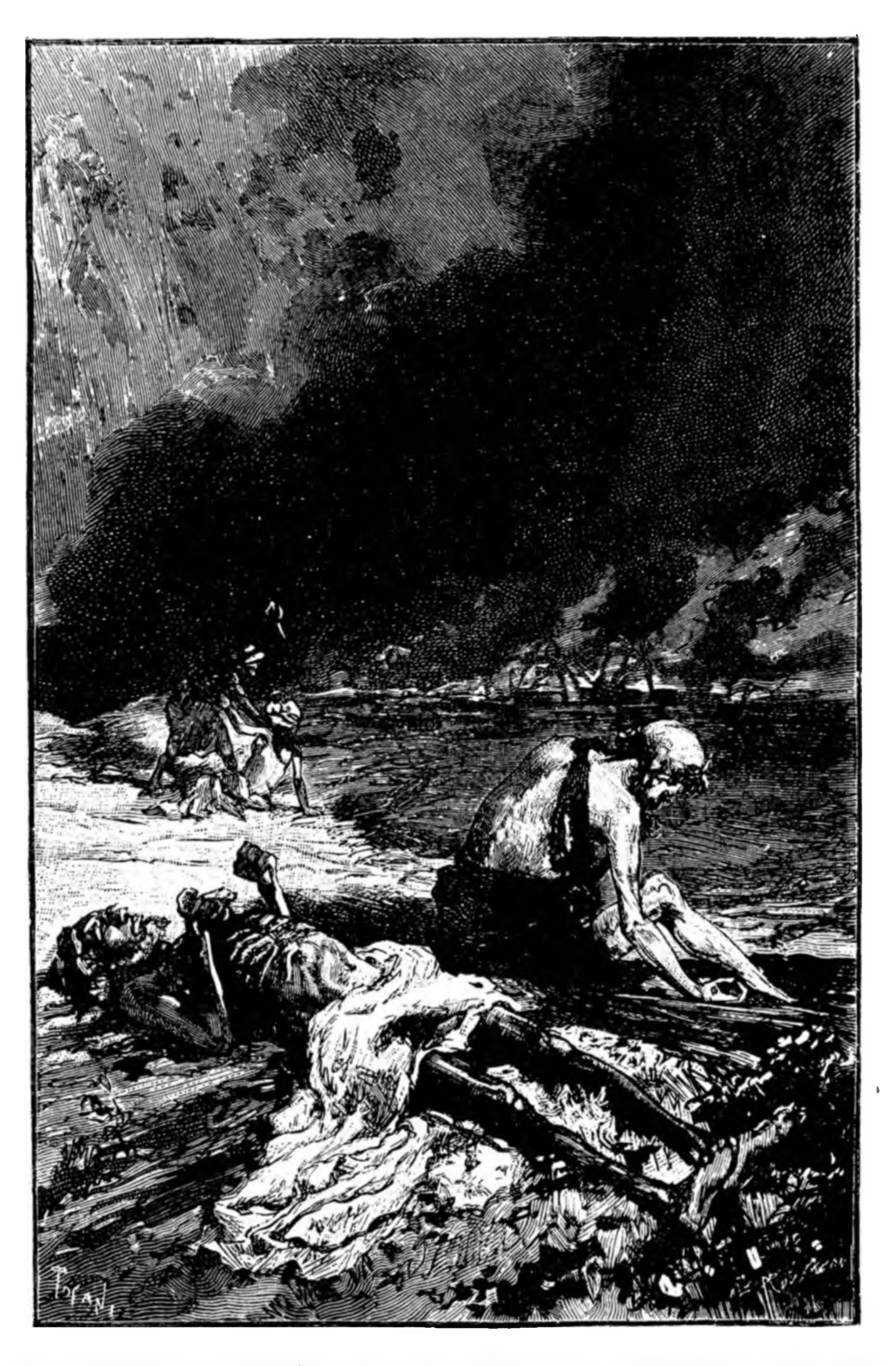
« Comme je faisais le guet, je fus surpris par une troupe de soldats qui m'environnèrent tout à coup, sans que je pusse me défendre, car ils étaient trop nombreux. Ils m'emmenèrent. Pourquoi s'étaient-ils emparés de moi, m'avaient-ils reconnu ? C'est ce que je n'ai pu savoir.

— Ont-ils demandé ton nom et celui de ta race ?

— Oui, mais je leur ai donné de faux noms.

— Ces gens sont peu expérimentés, le premier Arabe venu te reconnaîtrait à ton tatouage.

9 Khorsabad semble être le nom abrégé de la ville habitée par Ghosroès



Ces montagnes sont pleines du sang versé par la politique sans loyauté.

— Je crois qu'ils t'ont pris, tout simplement, parce que tu te trouvais dans le voisinage de Koufyoundjik, où le pacha veut réunir ses troupes pour marcher contre vous.

— Contre nous ! Qu'Allah nous protège ! Il faut donc que je retourne au camp ?

— Non, tu peux attendre ; je connais le plan du gouverneur.

— Quel est-il ?

— La guerre contre les Chammar lui sert de prétexte pour l'instant ; ce sont les Yésidi qu'il veut attaquer d'abord, après, il pensera à vous.

— Es-tu sûr de ce que tu dis ?

— Très sûr ; j'ai vu le pacha, il se propose de me charger d'une exploration dans votre camp.

— Mais, Émir, s'il est vainqueur des Yésidi, il profitera de l'occasion pour marcher aussitôt contre nous. Ce sera bien vite fait.

— Non, sois tranquille, il ne sera pas sitôt débarrassé des Yésidi ; et d'ailleurs le printemps touche à sa fin.

— Mach'Allah ! tu as raison. Dès les premières chaleurs l'herbe sèche et la plaine devient aride, les Bédouins regagnent les montagnes avec leurs troupeaux ; que veux-tu que fasse l'armée du gouverneur dans cette saison ? Elle périrait de faim. Continuons donc notre route. Seulement il faudrait la connaître. Qu'en dis-tu, Sidi ?

— Écoute : voici à droite la route d'Aïn Sifin, à gauche celle de Djerraiya et de Baadri. Jusqu'à Baadri, il faudra nous cacher et prendre à travers champs, en nous tenant toujours sur la rive du Khausser, mais quand nous aurons dépassé Djerraiya, nous marcherons sans crainte.

— Seigneur, tu es un grand émir, tu te diriges dans ce pays, étranger pour toi, mieux que je ne saurais le faire.

— Nous voulons arriver à Amadiah, j'ai étudié ma carte avant de me mettre en chemin, c'est tout simple ; maintenant partons. »

Quoique les deux routes que nous tenions à éviter fussent distantes l'une de l'autre d'une demi-lieue à peine, nous échappâmes aux poursuites.

Quand nous apercevions des cavaliers vers la gauche, nous faisions un détour à droite, et réciproquement.

Ma longue-vue me fut d'un grand secours ; ceux qui nous cherchaient n'avaient pas la même ressource.

Après une course fort accidentée, nous arrivâmes en vue de Baadri, et nous nous sentîmes en sûreté.

Nous étions restés en selle près de dix heures : on comprend notre fatigue. Nous gravîmes lentement la petite montagne au pied de laquelle se trouve le village qui sert de capitale, à la fois temporelle et spirituelle, aux adorateurs du diable. Je demandai au premier passant le nom du bey. Celui-ci me regarda sans répondre ; je me souvins que les Yésidi ne comprennent point l'arabe, je renouvelai ma question en turc.

« Il se nomme Ali-bey, répondit l'homme.

— Où est sa demeure ?

— Viens, je ty conduirai. »

Notre guide nous laissa devant un grand bâtiment de pierres en nous disant :

« C'est là. »

Le village me semblait singulièrement vivant et animé ; les maisons ne suffisent pas sans doute à contenir la population flottante, on avait dressé dans les rues quantité de tentes ou de huttes, devant lesquelles étaient attachés des ânes, des chevaux, des chèvres ; une foule compacte allait, venait, se croisait en tous sens. Ces gens semblaient fort occupés, ils ne faisaient nulle attention à notre présence.

« Sidi ! s'écria Halef, regarde donc ! Le reconnais-tu ? »

Il me montrait un âne attaché à l'entrée de la maison du bey. En vérité, c'était l'âne du buyuk-emini !

Je sautai à bas de ma monture et pénétrai dans la maison, d'où s'échappait la voie sifflante du petit homme.

« Comment ! disait-il, tu ne veux pas me donner un autre logement !

— Je n’en ai pas d’autre, reprenait-on d’un ton rogue.

— Il faut me procurer autre chose ; il le faut ! Entends-tu ?

— Je t’ai déjà dit que je ne pouvais t’offrir que cela, le bourg est plein de pèlerins, il n’y a plus une seule pièce disponible nulle part ; pourquoi ton effendi n’emporte-t-il pas de tente avec lui ?

— Mon effendi, mon émir plutôt, est un bey plus renommé que tous les beys de vos montagnes !

— Où est-il ?

— Il vient tout de suite ; quand il aura rejoint un prisonnier échappé, il le ramènera ici.

— Ah !

— Il possède un firman du Grand Seigneur, un firman du consul, et des lettres du gouverneur de Mossoul ; du reste, je puis te montrer aussi mes papiers.

— Que ton émir vienne lui-même.

— Comment ! tu oses dire une telle parole !... C’est avec le cheikh que l’émir s’entendra, et...

— Il n’y a point de cheikh ici.

— Alors avec le bey.

— Eh bien ! va toi-même trouver le bey.

— Oui ! j’y vais de ce pas. Je suis un buyuk-emini du Grand Seigneur ; je reçois trente-cinq piastres chaque mois pour ma solde, et je ne crains personne, en tends-tu ?

— Oui, j’entends, trente-cinq piastres[10] par mois, et quoi encore ?

— Quoi encore ? Écoute : deux livres de pain, une demi-livre de viande, un quart de beurre, un quart et demi de riz, une demi-once de sel, une autre demi-once de diverses épices par jour ; de plus, le savon, l’huile, la graisse pour mes bottes. Comprends-tu ? Et ne t’avises plus de me rire au nez ! Mon nez, je l’ai perdu à Sébastopol. Je puis te raconter la chose ; j’étais au fort de la bataille...

— Je n’ai pas de temps à perdre ; faut-il dire au bey que tu demandes à lui parler ?

— Oui, va le lui dire ; fais-lui comprendre que je ne me laisse pas manger la laine sur le dos. »

Je jugeai le moment favorable, j’entrai tout à fait. Mohammed me suivait. Halef venait sur ses talons. Le kiajah, qui s’apprêtait à ouvrir une porte intérieure pour se rendre près du bey, s’arrêta dès qu’il nous vit. Ifra leva les bras en l’air en s’écriant :

« Voilà mon émir en personne ! Il va te montrer à qui tu as affaire. »

Je me tournai vers le petit homme.

« Toi ici ? lui demandai-je avec une feinte surprise ; comment es-tu venu seul à Baadri ? »

Son visage exprima quelque embarras, mais sa langue n’était jamais à court.

« Ne t’ai-je pas dit, Excellence, que j’allais toujours en avant, en qualité de fourrier ? reprit-il

— Mais où sont les autres ?

— Disparus, envolés, dissipés comme une fumée !

— Mais où ?

— Je n’en sais rien, Hautesse.

— Tu dois les avoir vus se diriger vers quelque endroit.

— Je les ai très peu vus. Lorsque le prisonnier s’est enfui tout le monde courait de côté et d’autre ; mes gens et les Arnautes ont voulu aider à la chasse...

— Et toi, pourquoi n’as-tu pas fait comme tout le monde ?

— Mon âne ne le voulait point, Seigneur, et puis je devais me rendre ici, sans perdre de temps, afin de préparer le gîte.

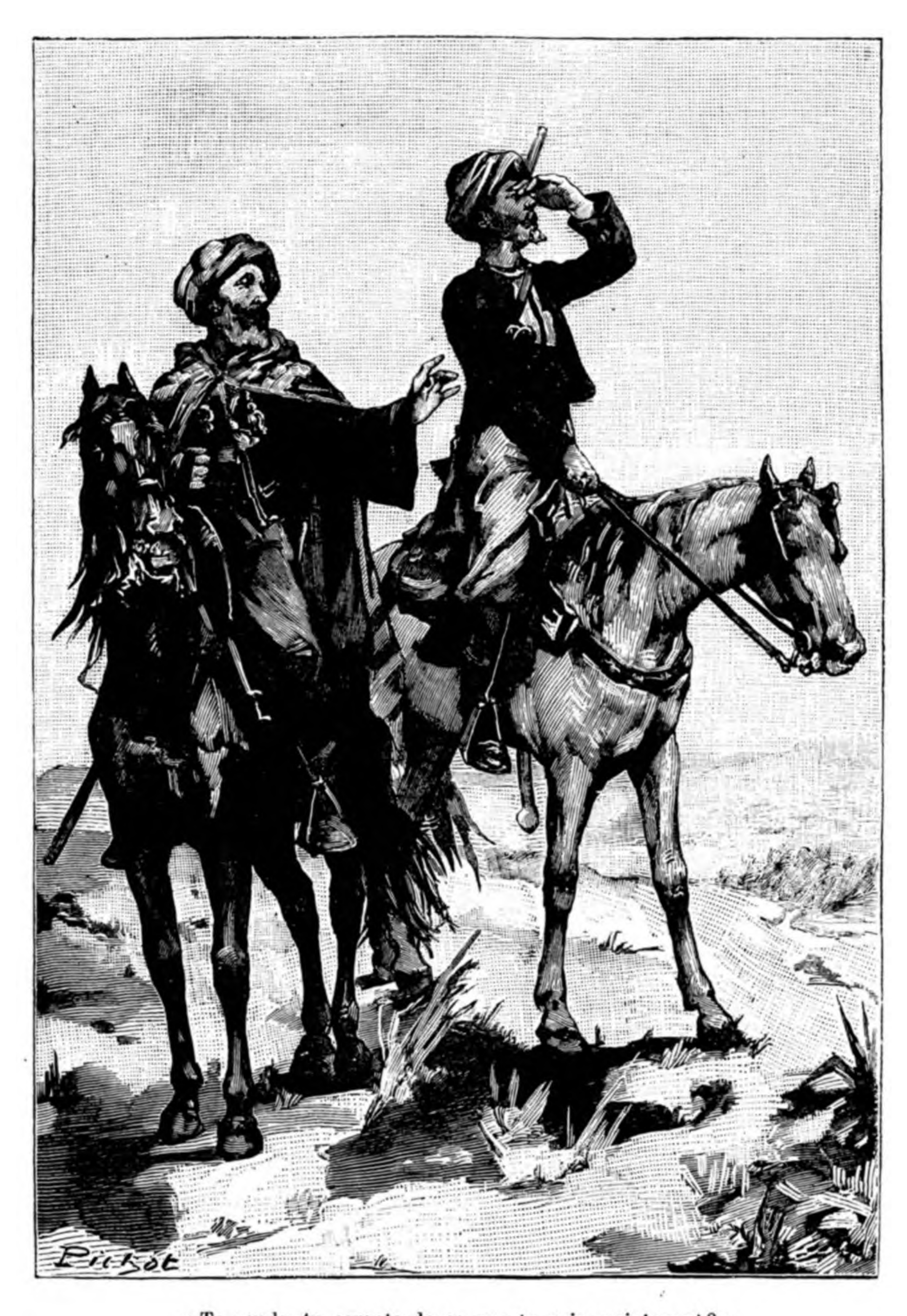
— As-tu vu le fugitif ? le reconnaîtrais-tu ?

— Eh ! comment le pourrais-je ? J’avais la figure collée contre terre, lorsqu’on a commencé à crier ; je me suis relevé, mais l’homme était parti.

— Crois-tu que tes compagnons puissent nous rejoindre bientôt ?

— Qui sait ? Allah est incompréhensible dans ses voies ; il conduit les croyants deci, delà, à droite, à gauche, comme il lui plaît, caria vie de l’homme et toutes ses actions sont écrites sur le livre de la destinée.

10 Huit francs soixante-quinze.



« Te rends-tu compte de ce que tu vois maintenant ? »

— Ali-bey est-il ici ? demandai-je à l'ancien du village, avec lequel Ifra était en conversation avant notre arrivée.

— Oui.

— Où ?

— Derrière cette porte.

— Est-il seul ?

— Oui.

— Dis-lui que nous avons à lui parler. »

Tandis que le vieillard se rendait chez le bey, Ifra, s'approchant d'Halef, lui demanda :

« Quel est cet Arabe ?

— Un cheikh.

— D'où vient-il ?

— Nous l'avons rencontré sur la route, c'est un ami de mon Sidi, il va rester avec nous.

— Est-il riche ? Donne-t-il des bakchich[11] ?

— Oh ! beaucoup. » Et Halef montrait ses dix doigts étendus.

Cette assurance parut suffire à notre défenseur, autant que j'en pus juger par l'épanouissement de sa face rebondie. En ce moment la porte s'ouvrit, l'ancien vint nous chercher ; derrière lui s'avançait un homme fort jeune et d'une belle prestance. Grand, mince, élancé, avec des traits parfaitement réguliers, un regard ardent, il avait dans toute la démarche quelque chose de noble et de fier. Le costume de ce chef me parut fort riche : pantalons brodés, veste de soie, turban magnifique, sous lequel s'échappaient des boucles de cheveux d'un noir bleu. Le couteau passé dans la ceinture était surmonté d'un manche tout garni de pierreries, et du travail le plus fin.

« Soyez les bienvenus, » dit le jeune bey en nous saluant. Il tendit la main, à moi d'abord, puis à Mohammed et à Halef, mais il affecta de ne pas voir le bachi-bouzouk.

« Pardonne-moi, Seigneur, d'avoir ainsi pénétré chez toi, dis-je aussitôt. La nuit descend rapidement ; nous voulions te demander si tu ne pourrais nous faire donner un asile dans ce bourg pour que nous reposions enfin nos membres fatigués. »

Lejeune homme nous examina des pieds à la tête, et répondit :

« On ne doit demander aux voyageurs ni d'où ils viennent, ni où ils vont ; cependant mon kiajah m'a dit que tu es un émir, et...

— Je ne suis ni Arabe ni Turc, me hâtai-je de répondre, je suis un Nemtché du Couchant.

— Je ne connais point ce peuple. Je n'ai jamais rencontré de Nemsi, mais j'ai beaucoup entendu parler d'un homme de cette race ; je voudrais le voir.

— Oserai-je te demander pourquoi ?

— Parce que trois des miens lui doivent la vie.

— Sont-ils ici ?

— Oui.

— Ils se nomment Pâli, Sélek, et Mélaf, n'est-il pas vrai ? »

Le chef fit un geste d'étonnement.

« Tu les connais ? murmura-t-il.

— Je suis le Nemtché dont tu parles.

— Tu t'appelles Kara ben Nemsi ?

— Tel est mon nom. Cet homme est le cheik Mohammed Emin, chez lequel tes gens ont trouvé asile, cet autre se nomme Halef, c'est mon compagnon.

— Est-ce possible ! Oh ! laisse-moi t'embrasser ! »

Il me baisa doucement sur les deux joues, en fit autant à Mohammed et à Halef, puis il me prit les mains en me disant :

« Seigneur, tu viens au bon moment ; nous allons célébrer une grande fête dont tous les étrangers sont ordinairement bannis ; mais toi tu es des nôtres, reste avec nous tant que durera le temps de la joie ; reste encore longtemps après, car nous serons toujours heureux de te posséder !

— Je resterai tant que le cheikh le permettra. Mais je lui ai promis mon aide, et son cœur est ailleurs ; nous te raconterons ce qui le tourmente.

11 Pourboire.

— Je le sais. Entrez ; ma maison est votre maison, mon pain votre pain ; nous sommes frères à jamais ! »

J'entendais Ifra qui, s'adressant à l'ancien du village, lui disait :

« As-tu compris, mon vieux, combien le bey estime et honore mon émir ? Ainsi traite-moi convenablement ! »

On nous introduisit dans une pièce fort simple. Le cheikh et moi nous nous assîmes aux côtés du jeune chef ; celui-ci retenait toujours ma main dans les siennes, il me regardait attentivement.

« Donc, me dit-il, tu es l'homme qui a vaincu les ennemis des Haddedîn ?

— Veux-tu couvrir mes joues de rougeur ? repris-je en souriant.

— C'est toi qui as tué le lion pendant la nuit... Ah ! puissé-je te ressembler ! Tu es chrétien ?

— Oui.

— Les chrétiens sont les plus vaillants des hommes. Moi aussi, je suis chrétien.

— Les Yésidi sont chrétiens ?

— Oui, ils le sont tous. Nous avons pris dans toutes les religions ce qu'elles offrent de meilleur.

— En es-tu sûr ? »

Ses sourcils se froncèrent.

« Seigneur, dit-il, ici, dans nos montagnes kurdes, aucune religion ne peut dominer complètement. Les peuples sont divisés, les cœurs désunis, notre race s'est affaiblie par des guerres intestines. Une bonne religion doit commander la paix et l'amour ; hélas ! comment l'amour prendrait-il racine sur ce sol plein de haines, parmi des peuples adonnés à la cruauté ?

« Si je pouvais prêcher la charité, non des lèvres, mais avec le poing armé du sabre, je le ferais tout autour de nous ; car où l'on désire planter des fleurs, il faut extirper les mauvaises herbes. Crois-tu qu'un sermon parvienne à changer subitement une plante vénéneuse en œillet ? Si le jardinier garde la plante empoisonnée, elle infectera tout le terrain ; oui, il nous faudrait le sabre pour changer les loups en agneaux. Si j'étais en situation d'agir comme il convient, les bons qui écouteraient la salutaire doctrine se verraient honorés ; j'exterminerais les autres. Après avoir anéanti les fauteurs de tout désordre, je remettrais le glaive dans le fourreau, je rentrerais heureux dans ma maison, car j'aurais préparé l'accomplissement de la sainte parole : « La charité doit demeurer toujours. »

Les yeux de cet homme lançaient des éclairs ; il comprenait, à sa façon, la régénération de son pays ; du moins la désirait-il ardemment. Il y avait peut-être en lui l'étoffe d'un héros et d'un législateur.

« Ainsi, tu prétends que les missionnaires chrétiens, armés seulement de la parole, ne convertiraient pas les Kurdes ? lui demandai-je.

— Je connais vos saints livres, on y lit : « La parole de Dieu est un marteau qui brise le rocher. » Mais un marteau peut-il briser l'eau ? Peut-il chasser les miasmes des marais ? Demande aux hommes qui sont venus d'Yeni-Dunia (l'Amérique) : ils ont parlé et enseigné, ils ont vendu et donné de belles choses, ils ont même fait travailler des machines pour nous fournir des livres. Les habitants des montagnes les écoutaient, acceptaient leurs cadeaux, se faisaient baptiser par eux, et puis ces missionnaires sont partis, et chacun recommence à tuer, à voler, à piller, à se venger... Ils nous ont laissé des livres, et personne ne sait lire. T'imagines-tu que ces hommes soient parvenus à montrer à lire aux guerriers de nos contrées ? Notre plume, à nous, c'est l'acier de la lame.

« Ou encore va voir le fameux monastère de Raban Hormouzd, qui appartenait jadis aux Nestoriens ; il est maintenant aux mains des Katoulikar (catholiques), quelques pauvres religieux y demeurent, mourant de faim sur la montagne aride, ne possédant pour toutes ressources que les fruits de deux maigres oliviers. Pourquoi ne nous sommes-nous pas laissé toucher par eux ? Ah ! il nous manque un Jeboyou (Josué) pour nous guider ; « le soleil demeure tranquille sur le Gibeon et la lune en Ajalon. » Il nous faudrait un héros comme Chimsa (Samson), pour contraindre les méchants avec le glaive ; il nous faudrait le Tchoban Daoud (le berger David) avec sa fronde pour tuer Djalout (Goliath) ; il nous faudrait le flot vengeur qui, au temps de Nouh (Noé), purgea le monde de la race des méchants. Si j'étais un Mousa (Moïse), j'enverrais mon Kaleb et mon Jeboyou par les vallées du Kurdistan, mais je commencerais par leur ouvrir les voies avec mon épée. Tu me

regardes en ouvrant de grands yeux, car tu penses que la paix vaut mieux que la guerre et la houlette que la fronde ? Je suis de ton avis ; mais, je te le dis, la paix ne peux s'établir ici avant que la guerre lui ait préparé le terrain. Toi-même tu prouves ce que j'avance, tu portes beaucoup d'armes sur toi, et elles sont meilleures que les miennes. Pourquoi es-tu ainsi armé ? As-tu besoin de cet arsenal quand tu voyages en Europe ? »

Il eût fallu lui répondre par une dissertation aussi longue que la sienne, je me contentai d'un signe négatif. Le bey continua :

« Tu le vois bien, vous pouvez vous rendre à la *kilisé* (église) et prier Allah sans armes ; vous pouvez élever vos enfants, honorer vos vieillards, vous asseoir en paix dans vos temples, la tête de votre serpent est brisée. Nous, nous attendons la voix qui retentira dans nos montagnes, pour les aplanir comme le promet votre saint Livre. Le libérateur viendra, mais non par les Russes ou les Anglais, et moins encore par les Turcs, qui nous dévorent. Nous avions cru autrefois que ce serait Bonapertah, le grand schah des Français ; hélas ! nous savons à présent que le lion ne peut espérer de secours de l'aigle, car leurs domaines sont différents... As-tu jamais entendu raconter ce que les Yésidi ont souffert ?

— Oui.

— Nous habitions paisiblement le pays de Yndjar quand on nous a chassés et décimés.

« C'était au printemps, le fleuve débordait, les ponts étaient rompus. Nos vieillards, nos femmes, nos enfants se trouvaient entre Mossoul et l'eau. Ils furent poussés dans les flots écumants, ou égorgés comme un vil bétail, et, sur les terrasses de la ville, le peuple de Mossoul battait des mains à la vue de leurs tortures. Ceux qui restèrent, après la boucherie et la noyade, ne savaient où poser la tête. Ils s'en allèrent dans les montagnes de Makloub, vers Bohtan, dans le Chaïhan, dans la Syrie et presque jusque sur les frontières russes. Ici, ils ont fondé une nouvelle patrie, et si tu examines leurs demeures, leurs vêtements, leur culture, tu te réjouiras de trouver un peuple travailleur, ménager, intelligent au milieu de la paresse et de l'incurie qui nous entourent. Mais notre prospérité même et les fruits de notre labeur attirent les convoitises de nos voisins. Quand ils ont besoin d'argent ou de vivres, ils tombent sur nous pour piller, pour ravager ; ils détruisent en un jour l'œuvre d'un long travail et l'espoir de nos cœurs. Oh ! oui, il faudrait un libérateur, un convertisseur de peuples, dans nos contrées !

« Nous allons célébrer la fête de notre plus grand saint. Depuis plusieurs années nous n'avons pu le faire avec solennité, car les pèlerins eussent risqué leur vie en se rendant ici. Aujourd'hui il semble que nos ennemis nous laissent quelque répit, nous en profitons ; c'est pour cela que je te disais : Tu viens au bon moment : nous te traiterons comme le bienfaiteur de notre peuple. »

Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette invitation, car elle me donnait le moyen d'étudier les coutumes et les mœurs d'une tribu dont on raconte tant de choses erronées et qu'on connaît si mal.

Je me hâtai de remercier mon hôte en ces termes :

« Je suis profondément touché de tes paroles et de tes bonnes intentions, Seigneur, mais nous avons une tâche à remplir ; permets-nous de nous en occuper avant la fête.

— Votre désir m'est connu, la fête ne vous empêchera pas d'exécuter ce dessein ; vous voulez délivrer Amad el Ghandour, le fils du cheikh, qui est détenu dans Amadiah ?

— Comment sais-tu cela ?

— Par les trois Yésidi que vous avez sauvés ; seulement laissez-moi vous dire que vous ne pouvez le délivrer à présent.

— Pourquoi ?

— Le pacha de Mossoul craint une attaque des Kurdes de l'ouest, il a rempli la forteresse de troupes, la garnison se trouve au moins triplée.

— Combien y a-t-il d'hommes ?

— Deux cents soldats du régiment d'Anatolie-Ordussi de Diarbékir, et trois cents hommes du régiment d'Irak-Ordussi de Kerkjouk, en tout cinq cents hommes sous le commandement d'un binbachi.

— Amadiah est à douze lieues d'ici ?

— Oui, mais la route est si difficile qu'on ne peut la faire en un jour ; il faut coucher à

Cheloki ou à Spandareh, pour gravir, le lendemain matin, la pente escarpée du mont Garah, derrière lequel se trouve la plaine et le rocher que domine Amadiah.

— Quelle sorte de troupes a-t-on réunies à Mossoul ?

— Le deuxième régiment de dragons, le quatrième d'infanterie de la division d'Irak-Ordussi. Ils se mettront bientôt en mouvement les uns pour attaquer les Bédouins, les autres pour se rendre à Amadiah, en traversant nos montagnes.

— Sais-tu combien d'hommes viendront de ce côté ?

— Mille, sous la conduite d'un miryalaï (colonel) accompagné d'un alaï-emini (quartier-maître). Je connais ce miryalaï : il a tué la femme et les deux fils de Pir Kamek ; il se nomme Omar Ahmed.

— Sais-tu où ils s'assembleront ?

— Ceux qui marchent contre les Bédouins doivent se cacher dans les mines de Koufyoundik, et je sais, par mes espions, qu'ils s'ébranleront après-demain ; les autres ne se mettront en route que plus tard.

— Je crois que tes hommes te renseignent mal.

— Comment cela ?

— T'imagines-tu que le pacha ait fait venir des troupes de si loin, du Diarbékir, par exemple, pour les envoyer contre les Kurdes de l'Ouest ? N'avait-il pas sous la main le deuxième régiment d'Irak-Ordussi, qui tient garnison à Suléimanié ? D'ailleurs, est-ce que le troisième régiment de Kerkjouk n'est pas en majeure partie, composé de Kurdes ? Est-ce que le pacha commettrait la faute d'envoyer ces trois cents hommes contre leurs compatriotes ?

— Ton discours est prudent, mais je ne le comprends pas tout à fait.

— Écoute : les hommes rassemblés dans les ruines ont-ils des canons ?

— Non.

— Si ces troupes étaient destinées à se battre en plaine, elles auraient de l'artillerie ; si elles n'en emmènent point, c'est qu'elles doivent se battre dans la montagne.

— Alors mes espions auront confondu ; les hommes cachés à Koufyoundik n'iront pas vers les Bédouins, ce seront ceux d'Amadiah.

— Ils doivent pourtant se mettre en route après-demain, juste pendant votre fête...

— Émir ! »

Le jeune chef ne prononça que ce seul mot, mais avec le ton d'une extrême angoisse.

Je continuai ;

« Remarque de plus qu'on ne saurait venir chez vous, ni par le côté nord, ni par le sud du Hadi ; seuls l'ouest et l'est sont accessibles pour des troupes.

« A dix lieues d'ici, à l'ouest, sont rassemblés les mille hommes de Mossoul ; à douze lieues, les cinq cents hommes d'Amadiah vous guettent ; le Hadi une fois cerné, il n'y aura pas de fuite possible.

— Émir, que dis-tu ?

— Admets-tu que cinq cents hommes puissent faire irruption chez les Kurdes, qu'ils puissent assaillir Berwari, Bohtan, Tijari, Chai, Hakiari, Kharitha, Toura-Ghara, Baz, Chirvan ? Est-ce que les Kurdes ne lèveraient pas, à l'instant, au moins six mille guerriers pour se défendre ?

— Émir, tu as raison, c'est contre nous que ce plan se machine !

— Tu te rends à l'évidence ; sache-le donc encore, j'ai appris ce dessein de la bouche même du gouverneur de Mossoul.

— Est-ce possible ?

— Écoute. »

Je lui racontai mon aventure avec le pacha ; quand j'eus fini, il se leva, fit quelques pas dans la pièce, puis revint vers moi en me tendant la main.

« Je te remercie, ô Émir, tu nous apportes le salut. Avec mes quinze cents hommes, je n'aurais point été en état de soutenir l'attaque imprévue du pacha ; averti, je l'attends de pied ferme. Il nous endormait dans un calme apparent, il nous donnait le temps de nous rassembler pour fêter le cheikh Hadi. Il avait tout combiné avec une adresse féline ; il ne se doutait guère que l'adroite souris, qu'il laissait courir, allait faire lever tout un camp... Promets-moi de ne répéter à personne ce que tu viens

de me dire. Je te quitte un instant, excuse-moi.

— Ce jeune chef me plaît ! s'écria Mohammed Emin, lorsque notre hôte fut parti.

— C'est pourtant un homme du diable, soupira Halef. Je me figurais ces gens avec une gueule de tigre, des yeux de loup, des griffes de vampire...

— Penses-tu toujours que les Yésidi soient irrévocablement condamnés à l'enfer ?

— Ah ! Sidi ! je ne sais ! Souvent le Cheïtan prend une forme agréable pour mieux nous tromper ; il peut aussi en donner une à ses adorateurs. »

La porte s'ouvrit, un homme d'un aspect étrange parut devant nous : sa robe et ses cheveux paraissaient d'un blanc de neige. Sa chevelure flottait jusqu'au milieu du dos. Il comptait au moins quatre-vingts ans ; ses joues étaient amaigries, ses yeux enfoncés dans l'orbite, mais son regard conservait une étrange vivacité et ses mouvements avaient la souplesse de ceux d'un jeune homme. Sa barbe, noire comme l'aile du corbeau, descendait plus bas que sa ceinture, contrastant singulièrement avec la blancheur de ses cheveux. Il s'inclina et nous salua d'une voix sonore, nous disant en turc :

« Que votre soleil ne s'éteigne jamais ! » puis il ajouta : « Savez-vous parler kurde ? »

Comme nous tardions à répondre, il reprit la même phrase dans son dialecte ; mais je le priai de continuer en turc, car je ne le comprenais point. Je m'étais levé pour faire honneur à son grand âge, il saisit ma main et me demanda :

« Es-tu le Nemtché ?

— Oui.

— Laisse-moi t'embrasser. »

Il le fit, et s'asseyant à la place que notre hôte venait de quitter, il reprit :

« Mon nom est Kamek ; Ali-bey m'envoie vers vous.

— Kamek ? Le bey nous a parlé de toi.

— Il eût dû me faire prévenir tout de suite.

— Notre conversation eût pu te chagriner en certains points.

— Me chagriner ? Kamek n'a plus de chagrins ! Toute la douleur que le cœur de l'homme peut contenir, il t'a épuisée dans une seule heure ; quelle douleur l'atteindrait désormais ?

— Ali-bey nous a dit que tu avais un jour rencontré Omar Ahmed ? »

Pas un muscle de son visage ne remua, pas un tremblement n'altéra sa voix ; il dit :

« Oui, je le connais, mais il ne me connaît pas encore !... Il m'a tué ma femme et mes fils. Pourquoi m'en parles-tu ?

— Ali-bey te le dira lui-même.

— Ali-bey n'a pas de secret pour moi, il vient de m'apprendre ce que tu lui as communiqué des desseins de nos ennemis. Crois-tu donc que les Turcs aient réellement l'intention de nous surprendre pendant la fête ?

— Je le crois.

— Ils nous trouveront mieux préparés que le jour où ils m'ont pris mon âme. As-tu une femme, as-tu des enfants ?

— Non.

— Alors tu ne saurais comprendre ce que j'ai senti, non ! tu ne sais pas ce que c'est que de se survivre à soi-même. Je te parle, et il y a longtemps que je suis mort ! Connais-tu le Tel Afer ?

— Oui.

— Tu as été en ce lieu ?

— Non, mais j'en ai lu la description dans les récits des voyageurs et aussi dans... Mais tu es un *pir*, un homme pieux des Yésidi, tu connais certainement les saints Livres des chrétiens ?

— Je possède l'Ancien Testament en langue turque.

— Alors tu as lu le livre du prophète Isaïe ?

— Le premier des seize prophètes ?

— Oui ; eh bien, ouvre ce livre au 37e chapitre, tu trouveras ce verset, le 12e : « Est-ce que les dieux des gentils ont sauvé ceux que mes pères anéantirent : Gozam et Haram, Reseph et le fils d'Eden à Talassar ? » — Thalassar est le Tel-Afer.

Il me regarda avec étonnement.

« Vous savez reconnaître nos villes dans vos saints Livres telles qu'elles étaient il y a des milliers d'années ?

— Oui, certes.

— Ah ! votre Kitab est plus grand que le Coran ! Mais écoute. J'habitais à Mirkan, au pied du Djebel-Sindjar, lorsque les Turcs nous assaillirent. Je m'enfuis, avec ma femme et mes deux fils, vers le Tel-Afer. Il y a là une ville forte, je comptais m'y réfugier chez un ami ; mais les vainqueurs contraignirent les gens de la ville à livrer les Yésidi, pour un massacre général. On découvrit ma retraite. L'ami qui me cachait fut mis à mort. On nous lia, on nous traîna hors de la ville. Là, étaient allumés de grands bûchers ; là, coulait le sang des victimes. Un mulazim (lieutenant suppléant), pour me torturer, me piqua la joue de son poignard, tu peux voir encore la cicatrice. Mes fils étaient de vaillants jeunes gens ; malgré leurs liens ils voulurent me défendre ; on les lia plus étroitement, eux et leur mère ; on leur coupa à tous deux le poing droit, puis ils furent traînés dans le feu. Ma femme aussi fut jetée au milieu du brasier et on me força de la voir brûler. Le mulazim m'enfonça ensuite lentement, bien lentement, son poignard dans la poitrine. Je perdis connaissance ; quand je revins à moi j'étais sous un monceau de cadavres,... il faisait nuit. Le poignard ne m'avait pas atteint au cœur, mais tout mon sang se perdait. Un Chaldéen me découvrit, le lendemain matin, respirant encore ; il me cacha dans les ruines de Kara-Tapeg. Quelques semaines se passèrent avant que je fusse guéri : mes cheveux étaient devenus tout blancs devant le bûcher des miens. Je te le dis, mon corps vit, mais mon âme est partie avec eux ; mon cœur s'est écoulé comme la cire ; à sa place bat quelque chose qui répète sans cesse un nom, le nom d'Omar Ahmed ; ainsi s'appelait le mulazim, celui qui m'a tout pris, qui m'a torturé quatre fois, moi et les miens ; et il est maintenant miryalaï ! »

Le vieillard parlait d'un ton uniforme, presque indifférent, et pourtant mille fois plus saisissant que celui de la fureur ; son récit monotone, lent, pénible, avait l'air de sortir des lèvres d'un somnambule, ou d'un homme endormi par des narcotiques. Il était vraiment effrayant, je ne pouvais me défendre d'un frisson d'horreur.

Après une pause, je lui demandai :

« Tu désires te venger, n'est-ce pas ?

— Me venger ? reprit-il du même ton. Qu'est-ce que la vengeance ? un acte méchant et sournois : je veux le punir ouvertement, légitimement, puis mon corps s'en ira aussi... Resterez-vous chez nous pendant nos fêtes ?

— Nous ne savons pas encore ce que nous ferons.

— Restez. Si vous partiez à présent, votre projet ne réussirait pas. En restant, vous avez toutes les chances pour vous, car les Turcs ne vous couperont plus la route, et les Yésidi vous aideront. »

Sa voix s'animait, ses yeux reprenaient leur éclat. Afin d'obtenir quelques renseignements sur sa secte, je lui dis, affectant quelques cérémonies :

« Notre présence pourra vous déranger ? »

Il remua lentement la tête et dit :

« Est-ce que tu as jamais ajouté foi aux contes, ou plutôt aux calomnies qu'on débite sur nous ? Compare notre peuple avec ceux qui l'avoisinent, tu verras où se trouvent la pureté et la décence des mœurs. La pureté est la vertu vers laquelle nous tendons toujours : pureté du corps et de l'âme, pureté de la parole et de l'enseignement. L'eau et la flamme sont pures, nous aimons l'eau et nous nous en servons pour nos baptêmes ; nous honorons la lumière, car elle est l'image de Dieu infiniment pur, votre Kitab le dit : « Il habite dans une lumière inaccessible. » Vous vous sanctifiez par l'attouchement de l'eau sacrée ; nous, parla flamme sacrée : nous plongeons notre main dans la flamme, puis nous nous signons comme vous. Vous dites qu'Azerat Aissa[12] est venu sur la terre et y reparaîtra un jour ; nous aussi, nous croyons qu'il a paru, parmi les hommes, sous une forme humaine, et qu'un jour il viendra nous ouvrir le ciel. Vous honorez le Sauveur dans son avènement passé ; nous honorons surtout son avènement futur. — Nous savons qu'il est venu, mais nous ne savons pas quand il reviendra ; en attendant, nous faisons ce qu'il a commandé au baghtché Gethseman[13], lorsqu'il disait aux siens endormis : « Veillez et priez, pour que vous ne tombiez point

12 Notre-Seigneur Jésus-Christ.

13 Le jardin de Gethsémani.

en tentation. » Nous avons pour symbole de la vigilance le *khoros*[14]. N'avez-vous pas la même image ?

« On m'a raconté que les chrétiens placent souvent sur le faîte de leurs maisons ou de leurs églises un khoros en plomb doré. Vous vous servez d'un coq en métal, nous d'un coq vivant ; sommes-nous pour cela plus idolâtres que vous ? Vos prêtres sont plus instruits, votre doctrine meilleure que la nôtre, est-ce notre faute ? Si nous avions des prêtres instruits comme les vôtres, nous saurions mieux ce qu'il faut croire et faire. Je suis le seul, parmi les Yésidi, qui sache lire notre loi et qui puisse écrire ; je t'explique bien des choses que nos simples montagnards ne pourraient t'expliquer.

— Pourquoi ne demandez-vous pas des prêtres chrétiens pour instruire les vôtres ?

— Parce que nous ne savons pas nous reconnaître dans vos divisions et que nous ne voulons pas les partager. Réunissez-vous tous, établissez une même doctrine, puis venez, et vous serez les bien reçus.

« Nous voyons arriver ici des prédicateurs qui se contredisent l'un l'autre ; ils font grand tort à leur propre religion. Azerat Aissa a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Pourquoi, vous autres, hommes d'Occident, avez-vous tant de voies et de vérités différentes ? Une seule voie conduit à la vie, la vérité ne peut être contraire à elle-même. Nous ne nous disputons pas sur la venue du Sauveur, nous y croyons, et nous tâchons de nous garder purs, en attendant qu'il revienne... »

En ce moment Ali-bey rentra ; je n'en fus pas fâché, ce vieillard m'embarrassait avec sa simple logique ; je ne suis pas théologien ; je ne savais comment lui expliquer les tristes divisions des sectes protestantes et de nos savants d'Allemagne ; hélas ! hélas ! comment lui montrer, à travers tout ce qu'il avait entrevu, la pure vérité ?

Le pir se leva, me tendit la main et me dit :

« Je vais où m'appellent mes affaires, mais nous nous retrouverons ; qu'Allah soit avec toi et aussi avec moi ! »

Ali-bey nous le montra, comme il sortait, et commença son éloge :

« C'est le plus sage des Yésidi, affirma-t-il, aucun ne pourrait se comparer à lui. Il a visité la Perse et les Indes, il est allé à Jérusalem et à Stamboul, il s'est instruit de tout, il a même écrit un livre...

— Un livre ? demandai-je étonné.

— Oui ; lui seul sait écrire parmi nous. Il voudrait donner à notre peuple la sagesse et le bien-être des peuples d'Occident, c'est pour cela qu'il étudie les livres des Franks.

« Il espère qu'un jour on pourra mettre ces livres dans notre langue, et il a fait une liste de plusieurs centaines de mots de notre dialecte correspondant aux mots des langues d'Europe, puis il y a ajouté notre histoire.

— Ce doit être précieux ; où est ce livre ?

— Dans sa demeure.

— Où demeure-t-il ?

— Dans ma maison : le pir Kamek est un saint. Il va, vient, parcourt le pays. Tout le Kurdistan est son domaine, mais c'est chez moi qu'il se retire le plus souvent.

— Penses-tu qu'il consente à me montrer son livre ?

— Oh ! très volontiers.

— Je vais le lui demander ; où est-il ?

— Reste, tu ne le trouverais pas, il est allé surveiller nos préparatifs ; je t'apporterai moi-même le livre, quand vous m'aurez promis de rester avec nous pendant quelques jours.

— Crois-tu donc que notre voyage à Amadiah soit impossible demain ?

— Oui ; je viens d'envoyer trois hommes de Kaloni, que nous avions ici, du côté de la forteresse pour s'informer de ce qui se passe chez les Turcs. Ce sont des hommes braves et prudents, on peut se fier à eux. Je leur ai recommandé de chercher, par tous les moyens, des renseignements sur la situation d'Amad el Ghandour ; attendez leur retour, vous pourrez ensuite agir d'une manière plus sûre. »

Nous finîmes par consentir à cet arrangement, et Mohammed Émin remercia avec chaleur le

---

14 Le coq.



Le mulazim m'enfonça lentement son poignard dans la poitrine.

Yésidi, dont l'aide lui paraissait si précieuse ; puis Ali-bey, se tournant vers moi, me dit :

« Viens, je veux te présenter à ma femme. » Cette invitation m'étonna, mais je sus bientôt que les femmes de ce pays sont beaucoup moins renfermées que celles des mahométans.

Les Yésidi mènent réellement une vie patriarcale et comme je n'en ai rencontré nulle part de semblable en Orient ; ils n'ont pas sur la religion des idées bien nettes ni bien éclairées, mais ils conservent un fonds de christianisme qui les rend très supérieurs aux Grecs menteurs, aux Arméniens brocanteurs et immoraux, aux Arabes cruels et toujours prêts à se venger, aux Persans hypocrites, aux Kurdes larrons. Tous ces peuples pourtant traitent les Yésidi d'adorateurs du diable et leur témoignent un souverain mépris. Le culte et les croyances de cette secte sont un mélange hétérogène de chaldéisme, d'islamisme, de christianisme ; mais ce dernier domine. Des missionnaires zélés, tenant compte des mœurs, s'appliquant à ne pas trop heurter les coutumes de ces pauvres gens, trouveront là un terrain bien préparé et très certainement fructueux, quoi qu'en ait dit Ali-bey.

Devant la porte, dans la cour, nous rencontrâmes le buyuk-emini assis à terre, mangeant des figues, tandis que son âne se délectait devant une crèche remplie d'orge. Le petit guerrier était entouré d'une foule d'auditeurs, auxquels il racontait complaisamment ses prouesses. Halef nous quitta pour aller l'entendre. Mohammed et moi nous suivîmes Ali dans une autre partie de la maison, où la maîtresse du logis nous reçut avec beaucoup de bonne grâce.

Elle était très jeune et portait avec aisance un joli enfant sur ses bras. Ses magnifiques cheveux noirs, ramassés en plusieurs tresses, tombaient sur ses épaules ; son front était orné d'un bandeau de monnaies d'or, pendant presque jusqu'aux sourcils.

« Soyez les bienvenus, Seigneurs, » dit-elle simplement et gracieusement, en nous tendant la main.

Son mari lui répéta nos noms et nous apprit le sien, qui malheureusement n'est pas resté dans ma mémoire. Je pris l'enfant dans mes bras et le baisai au front, ce dont la jeune femme me parut très fière... Du reste le futur bey était un charmant enfançon, tenu avec la plus grande propreté, ne ressemblant en aucune manière à ces enfants ventrus et vieillots que l'on rencontre chez les Orientaux, particulièrement chez les Turcs.

Ali-bey me demanda si je voulais prendre mon repas dans l'appartement qu'il me destinait ou chez sa femme. On pense bien que je me décidai de suite pour rester où j'étais. Je n'aurais pu d'ailleurs quitter le petit bey, il semblait se plaire extraordinairement avec moi. Il me regardait de ses jolis yeux noirs, me tirait la barbe, agitait ses mains et ses pieds mignons de la façon la plus joyeuse, enfin balbutiait quelques mots très drôles, auxquels je ne comprenais rien du tout, cela va sans dire. Nous étions à peu près aussi forts l'un que l'autre sur le kurde. Je gardai le gentil petit homme sur mes genoux tout le temps du repas pour l'écouter gazouiller. La mère, désireuse de me témoigner sa gratitude, me servit les meilleurs morceaux, et voulut me montrer son jardin après le souper.

Je mangeai avec une véritable gourmandise un mets du pays appelé *kourjé ;* il consiste en crème douce mêlée de miel et de sucre, le tout passé au four. J'eus aussi grand plaisir à visiter le jardin.

Une fleur, entre toutes, me charma, celle que les Arabes nomment *bent el onsoul* (la fille du consul) ; elle est d'une belle couleur de flamme, et se renouvelle perpétuellement sur le joli arbuste qui la porte.

Après une courte promenade en ce lieu embaumé, Ali me conduisit dans ma chambre ; elle donnait sur la plate-forme du toit, ce qui me permettait de jouir d'une vue magnifique. En entrant je remarquai, sur le petit guéridon, un livre qui l'écrasait presque.

« Voilà le livre du pir, » me dit mon hôte, répondant à ma muette interrogation.

Je m'en emparai et me jetai sur le divan pour feuilleter à mon aise ; Ali-bey sourit de mon avidité et s'éloigna.

Le gros livre, écrit en caractères persans et arabes, contenait, en outre, une grande quantité de mots et de locutions des différents dialectes kurdes.

Je remarquai bientôt qu'il n'était pas très difficile de comprendre le kurde, du moment que l'on avait la clef de la signification phonétique des lettres. Je résolus de profiter de cette espèce de

dictionnaire, pendant mon séjour dans cette maison, pour m'initier à la connaissance de la langue.

J'en étais là de mon étude, quand des voix jeunes et fraîches montèrent jusqu'à moi ; je m'avançai sur la terrasse et je vis cinq à six jeunes filles arrêtées à une fontaine. Quelques jeunes gens venaient de les y rejoindre ; l'un d'eux chantait ; on me traduisit, plus tard, sa chanson, bien connue dans ces montagnes :

Ghawra min ave the
Bina michak dartjin ber pichte, etc.[15]

Ce chant rythmé et mélancolique surpassait par sa mélodie tout ce que j'avais entendu en Orient. Je sortis de la maison pour écouter le jeune Yésidi, mais le chanteur se tut à mon approche. Je fis alors une petite promenade dans la rue, où le mouvement augmentait toujours. On dressait tentes contre tentes, on courait, on s'agitait, on préparait tout pour la fête, malgré les ombres du soir qui s'étendaient rapidement. Lorsque je rentrai, le petit buyuk-emini racontait encore ses aventures ; le cercle de ses auditeurs s'épaississait de minute en minute.

« Oui ! oui ! criait la voix perçante du singulier héros, j'ai combattu à Saïda et dans l'île de Candie, où nous écrasâmes l'émeute. J'ai combattu à Beyrouth, sous le célèbre Mustapha-Nouri-pacha, dont l'âme vaillante jouit des délices du paradis ; je n'avais pas encore perdu mon nez. Cet accident m'est arrivé en Serbie, où j'avais suivi Chekib-effendi, lorsqu'il y fut envoyé pour chasser Michel Obrénovitch... »

Le brave petit bonhomme ne me paraissait pas bien fixé sur l'endroit où il lui était le plus glorieux d'avoir laissé son nez ; il continuait :

« J'étais à Bucharest, je me défendais bravement. Déjà une vingtaine d'ennemis gisaient autour de moi, lorsque l'un d'entre eux, se relevant, brandit son sabre je ne sais comment ma tête ne fut point fendue en deux ; il n'atteignit que mon nez... »

En ce moment le cri le plus perçant, le plus étourdissant, le plus singulier que j'aie ouï de ma vie, vint me faire tressaillir, moi et tous les assistants ; un vrai sifflet de locomotive accompagné d'un hennissement sauvage.

« Cela vous étonne ? demanda fort tranquillement Ifra. C'est mon âne, il ne peut souffrir les ténèbres et crie ainsi toute la nuit. »

Cette annonce m'effraya ; je regrettais aussi de ne pouvoir entendre l'histoire complète de la glorieuse balafre, mais il était écrit qu'elle ne finirait jamais.

« L'animal crie ainsi toute la nuit ? répéta l'un des assistants.

— Oui, de dix minutes en dix minutes, affirma Ifra avec beaucoup de résignation.

— Il faut lui faire perdre cette habitude.

— Et comment ?

— Je n'en sais rien.

— Alors garde tes conseils pour toi. J'ai essayé de tous les moyens ; les coups, la famine, etc.

— Parle-lui sérieusement, démontre-lui ses torts.

— Je lui ai parlé maintes fois, avec sévérité ou avec douceur ; il me regarde, secoue la tête et crie de plus belle.

— C'est singulier ! Il te comprend, oh ! certainement, il te comprend ! mais il n'a point envie de te faire plaisir, voilà !

— J'ai souvent entendu répéter que les bêtes comprennent tout ce qu'on leur dit, parce qu'elles sont la demeure des âmes des morts, condamnées à expier leurs péchés sous cette forme. Le coquin enfermé dans mon âne a dû être sourd dans son temps ; sourd, mais pas muet !

— Tu devrais tâcher de savoir à quelle tribu appartenait cette âme... Quelle langue emploies-tu pour parler à ton âne ?

— Le turc.

15 Une fille des chrétiens vient puiser de l'eau ;
Je m'arrête près d'elle retenant mon souffle :
Ah ! je voulais baiser le bas de sa robe...
Et pour cela les Russes m'emmènent, chargé de chaînes !

— Si cette âme a été persane ou arabe, si c'est l'âme d'un giaour, comment veux-tu qu'elle t'entende ?

— Allah akbar ! c'est vrai ! Je n'y avais jamais songé.

— Sais-tu pourquoi ton âne remue toujours la tête quand tu lui parles ? L'esprit qui est en lui ne comprend pas le turc ; parle-lui un autre langage et tu verras.

— Je demanderai à mon émir d'essayer un peu, car hadji Halef Omar m'a raconté que ce grand taleb possède toutes les langues ; il est comme Solimon (Salomon), qui entendait même le langage des animaux.

— Il n'y a pas que Solimon à qui ce don ait été fait ; connais-tu l'histoire de l'homme riche dont les fils parlèrent un jour avec une pierre ?

— Non.

— Je vais te l'apprendre : De vachtha beni Israëhaneki...

— Arrête-toi ! cria Ifra ; en quelle langue me racontes-tu cela ?

— Dans la nôtre, en kurde.

— Je ne comprends pas ; reprends en turc, comme tout à l'heure.

— Tu es donc comme ton âne, qui n'entend que sa langue ? Puis-je raconter une histoire kurde avec des mots turcs ? Ce ne sera plus la même chose.

— Essaye toujours.

— Voyons... Écoute : Donc, au temps des enfants d'Israël, il y avait un homme fort riche ; il mourut, laissant deux fils héritiers de ses grands biens et de sa maison. Chacun voulait garder la maison. L'un disait : C'est ma maison ; l'autre disait aussi : C'est ma maison. Là-dessus, par la volonté de Dieu, une brique de la muraille parla, elle dit : « N'avez-vous pas honte de vous quereller ainsi ? Cette maison n'est ni la tienne ni la sienne. Moi, quand je vivais, j'étais un grand roi, je fus grand en ce monde pendant trois cents ans, puis je mourus. Je reposai dans ma tombe trois cents ans, mon corps pourrit et sécha ; je devins poussière, alors un homme prit mes cendres, les façonna, les cuisit en briques, les employa à se construire une maison. Au bout de quarante ans la maison croula, les briques redevinrent poussière et je restai encore soixante-treize ans. Un autre homme acheta le champ, refit des briques, et je fus de nouveau employée pour la construction d'une maison. Cette maison est celle-ci. J'y suis depuis trois cent trente ans ; que deviendrai-je après ?... En attendant ne chagrinez pas mon âme, car... »

Le conteur fut interrompu par un braiment formidable, tout le monde se mit à rire et à entourer l'âne. Le récit demeura inachevé, ce qui me parut dommage.

Au même moment du reste, j'étais reconnu par l'un des assistants ; il s'avança vers moi, en s'écriant :

« C'est donc vrai, Émir ! Te voilà parmi nous ! On me l'avait dit dans la montagne. Avec quelle joie je te revois ! Permets que je te baise les mains. »

C'était Sélek, un des trois Yésidi enterrés vifs par les Arabes et auxquels j'avais sauvé la vie, pendant mon séjour au désert ; je lui demandai des nouvelles des deux autres.

« Le pir Kamek vient de les emmener à l'instant avec lui, du côté de Mossoul, répondit-il : pour moi j'apporte un message à Ali-bey ; pourrai-je te voir ensuite ?

— Je rentre chez votre bey, mais peut-être ne dois-je point être présent pendant que tu t'acquitteras de ta commission ?

Quand même ce serait un secret, Émir, tu pourrais l'entendre, viens. »

Nous nous rendîmes dans l'appartement de la femme du bey, où se trouvait Ali ; il paraît que l'entrée en était permise à tous. J'aperçus même Halef, en train de manger, avec un appétit dévorant, le repas que la maîtresse du logis lui avait fait servir après nous.

« Seigneur, dit Sélek, en s'adressant à Ali-bey, je reviens de la montagne, j'étais allé jusqu'au haut du Bozan ; là on m'a confié un message pour toi.

— Parle.

— Tous ceux qui sont ici peuvent-ils l'entendre ?

— Parle sans crainte.

— Nous croyions que le pacha de Mossoul avait envoyé cinq cents hommes à Amadiah, pour les opposer aux Kurdes, nous nous trompions. Les deux cents hommes de Diarbékir marchent sur

Ourmédi et se cachent dans les forêts qui couvrent le mont Toura Gharah...

— Qui te l'a dit ?

— Un bûcheron de Monngevji, que j'ai rencontré ; quant aux trois cents soldats de Kerjouk, ils n'ont pas pris non plus la route d'Amadiah ; ils sont en ce moment sur les bords du Ghazir.

— Comment le sais-tu ?

— Par un Kurde-Zibar qui revient de Dohouk.

— Les Zibars sont des gens auxquels on peut se fier : ils ne mentent jamais et détestent les Turcs. Ce que t'ont dit ces deux hommes me paraît très vraisemblable. Connais-tu la vallée d'Idis, de l'autre côté de Kaloni ?

— Je l'ai souvent traversée.

— Pourrait-on y conduire nos chevaux et nos bestiaux pour les y cacher ?

— Avec un bon guide, oui.

— Combien de temps faudrait-il pour y mener les troupeaux, les femmes et les enfants ?

— Une demi-journée. On va jusqu'au tombeau du cheikh Hadi ; derrière se trouve un étroit passage donnant dans la forêt, une sorte de gorge que tu connais aussi bien que moi. Les Turcs nous croiraient occupés à notre pèlerinage et ne se douteraient de rien...

— Très bien, tu m'as compris ; tu connais le pays comme pas un. J'aurai à te parler tout à l'heure ; en attendant, pas un mot là-dessus à personne. J'aurais voulu te confier le soin de cet émir pendant son séjour ici, mais tu seras employé ailleurs.

— Faut-il t'envoyer mon fils, Émir ?

— Parle-t-il bien le kurde ?

— Il parle tous les dialectes de nos contrées.

— Envoie-le, j'aurai du plaisir à le voir. »

Heureusement je n'étais pas trop fatigué et je n'avais point sommeil, car il était écrit que je ne pourrais de sitôt regagner mon divan ; les amis d'Ali-bey, ayant appris mon arrivée, s'assemblèrent pour me saluer ; on voulut même nous donner une aubade. Tout l'orchestre se composait de trois musiciens : l'un jouait du *cheorbe*, l'autre de la *kamantché* et le troisième de la *bouloure*, ce qui équivaut à la guitare, la flûte et la viole européennes. La musique me parut douce, agréable, très mélodieuse ; décidément ces Yésidi sont beaucoup mieux organisés, sous le rapport artistique, que la plupart de leurs voisins.

Après le concert, le fils de Sélek étant arrivé, je remontai avec lui dans ma chambre, et lui demandai une leçon pour déchiffrer le manuscrit du Kamek.

L'horizon intellectuel du jeune homme me parut fort borné ; je finis pourtant par en tirer la plupart des renseignements dont j'avais besoin.

Je compris comment ces pauvres gens, mal éclairés, prenaient le plus souvent le symbole pour la chose signifiée, et transformaient un fonds de croyances très spiritualistes en un culte très rapproché de l'idolâtrie. Les mystères leur semblent d'autant plus sacrés qu'ils sont plus obscurs, et, comme tous les Orientaux, ils aiment particulièrement ce qui est occulte et merveilleux. En somme, le pir Kamek était sans doute le seul d'entre eux dont les idées s'élevassent un peu et sortissent du chaos de leurs superstitions ; du moins, tous croyaient, avec une ferveur et une bonne foi profondes, aux traditions de leurs ancêtres.

Notre entretien était à chaque instant interrompu par le braiment de maître Aliboron. Tant que le bruit du dehors se mêla aux éclats de cette trompette, ils furent supportables ; mais quand le silence s'établit dans le bourg, les cris de ce sot animal devinrent de plus en plus agaçants. Je m'en plaignais avec impatience, lorsqu'un véritable tumulte s'éleva devant la porte, puis le malheureux buyuk-emini fit soudain irruption dans ma chambre en criant :

« Dors-tu, Émir ?

— Comment le pourrais-je avec ton âne ?

— O Seigneur, je suis bien à plaindre ; cette bête ne veut pas se taire ; les gens d'ici s'en prennent à moi, ils sont tous rassemblés, ils menacent d'emmener l'âne dans le bois, prétendant qu'il les empêche de dormir. Les loups le mangeront, et si je ne rentre pas dans Mossoul avec la bête, je recevrai certainement la bastonnade, sans compter que je perdrai mon grade. Je t'en prie, Émir, viens à mon secours.

— Mais comment ?

— Seigneur, ne crois-tu pas que cet âne a une âme ?

— Oui, les animaux ont des âmes, qui ne sont pas de la nature de la nôtre, mais qui...

— Effendi, mon âne en a sans doute encore une autre : une âme humaine hante son corps et cet esprit ne comprend pas le turc. Toi qui parles toutes les langues de la terre, viens, essaye de te faire entendre à l'animal, pour savoir s'il est Persan, Américain, Turcoman ou Russe. Peut-être, s'il te comprend, tu obtiendras qu'il nous laisse en paix. »

L'âne brayait de plus belle, et le pauvre Ifra, tout hors de lui, levait les mains au ciel en s'écriant :

« Oh ! viens vite, Émir, entends-tu quel tapage ils font dehors ; ils vont le tuer ! »

Je me décidai à descendre et je rencontrai Halef, qui parlementait de son mieux avec la foule.

Une idée subite me vint : j'entrevis le moyen de faire cesser cette désagréable émeute ; m'approchant du grison, je le caressai, lui parlai tout bas et feignis d'écouter une réponse, puis je demandai au petit Turc :

« Buyuk-emini, comment s'appelait ton père ?

— Nachir Mirja.

— Non, ce n'est pas cela... Ton grand-père alors ?

— Mouthallam Sabouf.

— Nous y voilà. Où demeurait-il ?

— A Hirmenlou, près d'Andrinople.

— C'est cela même. Écoute, ton grand-père voyageait une fois d'Hirmenlou à Thasskoï ; pour taquiner son âne, il s'avisa de lui attacher une grosse pierre à la queue. Il ne devait pas faire cela, car le prophète a dit : « Tu aimeras ton âne. »

« Voilà pourquoi l'esprit de ton aïeul est chargé d'un grand péché. Il lui a fallu repasser le pont de Sirath, qui conduit du paradis en enfer ; il est revenu sur cette terre, dans le corps d'un âne, afin d'expier sa faute. Or cet âne est celui-ci. Puisque ton grand-père a péché en attachant une pierre à la queue de son âne, pour le délivrer, attachons-lui aussi une pierre à la queue. Le veux-tu, Ifra ?

— O Émir, reprit le pauvre homme, les larmes aux yeux, que ne ferais-je pas pour soulager le père de mon père !... Parle, je t'obéirai en tout. »

Je me fis apporter une pierre, qu'on fixa solidement à la queue du baudet ; celui-ci se mit à braire d'une façon épouvantable, mais, dès que l'opération fut achevée, il garda le silence. Il essaya bien de se débarrasser d'un poids si incommode ; il voulut atteindre sa queue avec les dents, regarda autour de lui d'un air tout penaud, dressa les oreilles, s'agita, souffla, tenta d'ouvrir la bouche pour crier, mais finalement resta muet et tout confus.

« Allah hou ! murmurait le bachi-bouzouk, il ne dit plus rien ! Émir, tu es l'homme le plus sage, le plus savant que j'aie jamais rencontré ! »

Enfin je pus regagner ma chambre et dormir en paix. Quant à la foule, elle resta autour de l'âne fort avant dans la nuit, me dit-on le lendemain, pour bien constater la merveille.

Lorsque je sortis de mon appartement, après le lever du soleil, je trouvai Mohammed Émin sur la terrasse.

« Regarde, » me dit-il.

Partout où mes yeux pouvaient atteindre, je voyais un grand mouvement. Les pèlerins continuaient à arriver en masse : les uns s'occupaient d'un campement dès leur entrée à Baadri ; les autres après une courte halte, se rendaient par files à la tombe de Hadi. Devant la porte de notre hôte l'attroupement augmentait, tout le monde regardait l'âne et quelques-uns racontaient en gesticulant l'aventure de la veille. Je sentis un peu de remords de ma plaisanterie.

Ali-bey vint à ma rencontre et me salua avec un sourire.

« Émir, dit-il, nous te devons une bonne nuit, tu es un grand magicien. Mais crois-tu que l'âne crierait si on lui enlevait la pierre ?

— Oui, certes, cette bête crie pendant la nuit, parce que les ténèbres lui font peur et qu'elle veut se rassurer avec sa propre voix. »

Nous nous rendîmes à l'appartement des femmes, où je saluai la jeune maîtresse de maison en langue kurde, ce qui étonna tous les assistants.

« Voilà ce que j'ai appris hier soir, dans le livre du pir, dis-je à Ali, qui parut enchanté ; j'espère en apprendre davantage aujourd'hui. »

On nous servit du café avec des gâteaux au miel et du mouton rôti, coupé en tranches minces, pour remplacer le pain ; on nous fit aussi goûter une sorte de bière, que les Turcs appellent *arpasou* (eau d'orge). Tout le monde prit part au festin, excepté le buyuk-emini, lequel, assis dans un coin, se contentait de grignoter une tranche de mouton.

« Ifra, pourquoi ne viens-tu point avec nous ? lui demandai-je.

— Je ne puis manger, Émir !

— Qu'as-tu donc ?

— Hélas ! comment me consoler quand je pense à tous les coups que j'ai donnés à mon âne, à toutes les injures que je lui ai dites. Souvent je l'ai laissé souffrir la faim, je me suis mis peu en peine de le brosser et de l'étriller, je l'ai fatigué outre mesure, et ce serait le père de mon père !... Il est là dehors avec sa pierre pendue à sa queue. »

La mine attristée du pauvre homme acheva d'éveiller ma conscience ; cependant, malgré mes remords, je ne pus m'empêcher de rire aux larmes.

« Tu ris ! s'écria Ifra d'un ton de reproche. Ah ! si, comme moi, tu avais un âne qui fût le père de ton père, tu pleurerais bien plutôt ! Je suis chargé de te conduire à Amadiah, mais à présent je ne le puis : jamais je ne m'assiérai sur le dos de mon grand-père !

— Ifra, je suis désolé de te voir prendre à cœur une simple plaisanterie ; je t'ai dit cela hier, pour que tu me laisses empêcher ton âne de nous éveiller ; mais comment as-tu pu le croire ? Les âmes des morts retournent à Dieu, qui ne les renvoie point sur la terre ; leur épreuve est faite.

— Effendi, tu cherches à me rassurer. Si cet âne eût été un simple animal, m'aurait-il si souvent emporté où je ne voulais point aller, m'aurait-il ainsi jeté à terre pour me punir de ce que je ne lui rendais pas le respect dû à un esprit ? Se serait-il tu hier, quand tu lui as fait mettre une pierre à la queue, comme il te l'avait lui-même ordonné ?

— Il ne l'avait point ordonné du tout, Ifra. Écoute, je vais t'apprendre pourquoi mon expédient a réussi. Sais-tu que le coq ferme les yeux quand il chante ?

Oui, je l'ai vu.

— Si tu parvenais à lui faire tenir les yeux ouverts, il ne pourrait chanter ; de même, quand ton âne brait, il redresse sa queue.

— C'est vrai, Effendi.

— Eh bien ! en le forçant de tenir la queue basse on l'empêche de crier : voilà tout le mystère. Maintenant va délivrer ta bête, car il est jour ; il ne braira plus. »

Le pauvre homme obéit, mais il eut bien de la peine à revenir de sa conviction : telle est la naïveté de ces malheureuses gens. L'idée de la métempsycose est très enracinée chez eux, et, d'après ce que je viens de raconter, on voit quel parti les charlatans peuvent tirer de leur crédulité superstitieuse.

Un heure plus tard je m'éloignais du bourg, avec le fils de Sélek en qualité de guide et d'interprète, afin de reconnaître un peu les environs et de promener mon cheval. Mohammed Émin restait à la maison en compagnie de Halef, il ne tenait point à se montrer.

« Connais-tu la vallée d'Idiz ? demandais-je à mon compagnon,

— Oui.

— Pourquoi lui a-t-on donné ce nom ?

— Parce qu'elle était habitée, il n'y a pas longtemps, par des brigands kurdes, qui en faisaient leur repaire.

— Nous faudrait-il beaucoup de temps pour atteindre cette vallée ?

— Deux heures environ.

— Veux-tu m'y conduire ?

— Si tu le commandes, Seigneur ; irons-nous directement, ou en prenant par le tombeau de Hadi ? La route la plus directe est aussi la plus difficile.

— N'importe, suivons-la.

— Ton cheval pourra-t-il grimper ? C'est la plus jolie bête que j'aie jamais vue, mais je crois qu'il est fait surtout pour la plaine.

— Il grimpe très bien ; d'ailleurs je ne suis pas fâché de l'éprouver ici. »

Nous laissâmes Baadri derrière nous. La route que nous devions suivre n'était point taillée en serpentant ; elle se présentait droite et raide comme une corde tendue, mais mon beau cheval noir s'y engagea vaillamment. Bientôt nous arrivâmes sous l'ombre d'une épaisse forêt ; le sentier grimpait toujours, il était tout encombré de troncs d'arbres et de lianes ; les pieds des chevaux y glissaient à chaque instant. Nous descendîmes de nos bêtes et les prîmes par la bride. Elles avaient peine à trouver une place assez large pour se poser.

Le cheval de mon guide, habitué à ce genre de terrain, s'avançait avec beaucoup de sûreté ; le mien éprouvait le sol avec une prudence et un instinct incroyables. Je suis persuadé qu'au bout de quelques jours d'exercice il serait devenu un grimpeur aussi accompli que les chevaux élevés dans le pays ; il n'avait aucune trace de sueur, tandis que la bête de mon compagnon était en nage et soufflait bruyamment.

Au bout de deux heures d'une pareille marche, nous atteignîmes un fourré à l'extrémité duquel le rocher se terminait presque à pic, au-dessus d'un terrain plat.

« Voilà la vallée, me dit mon conducteur.

— Et comment y descendrons-nous ?

— Il n'y a qu'un chemin, celui de Hadi.

— Est-il battu ?

— Non, viens. »

Je le suivis sous l'épais ombrage qui borde les rochers et cache entièrement le creux du vallon. Jamais un étranger ne parviendrait à découvrir cette plaine ; il se croit perdu au milieu des arbres, des rochers, des fourrés, quand il est tout près du bord. Nous longeâmes le bois qui conduit à la gorge de Hadi et nous arrivâmes au milieu de l'Idiz d'une façon tellement inattendue, qu'il faut être du pays pour se reconnaître dans un pareil chemin.

La vallée s'offrit alors à mes yeux comme un large plateau un peu creux et fermé de tous côtés par de hautes murailles de granit. Je ne vis d'autre entrée ni d'autre issue que l'étroite route par laquelle nous arrivions. Nous avançâmes tenant la bride de nos montures ; je pus mieux juger de l'étendue du terrain. Plusieurs milliers d'hommes y eussent aisément campé ; des trous creusés de distance en distance et d'autres indices me firent supposer que cette place avait servi récemment de refuge.

L'herbe fine et drue de la prairie pouvait nourrir de nombreux troupeaux, et des citernes soigneusement aménagées conservaient de l'eau potable. Nous laissâmes nos chevaux paître en liberté et nous nous assîmes sur la mousse.

« Voici la plus belle forteresse que la nature ait préparée ! m'écriai-je ; jamais un camp retranché ne fut plus en sûreté.

— Tu dis vrai, Émir, reprit mon guide, ce lieu nous a déjà servi contre les poursuites de nos ennemis. Tu es le seul étranger auquel nous l'ayons montré, car il peut nous servir encore.

— Et cela ne tardera pas.

— Je le sais. Cette fois ce n'est pas le peuple en furie qui nous poursuit à cause de notre culte, c'est un pillage organisé que le pacha commande pour s'enrichir ; il envoie contre nous quinze cents hommes de troupes et croit nous surprendre, mais il sera pris dans ses propres ruses. Il veut profiter de la fête parce qu'elle ne s'est pas célébrée depuis de longues années, et qu'il compte nous avoir tous entre les mains. Il ne sait pas que les pèlerins se transformeront en guerriers ; nous aurons plusieurs milliers d'hommes à opposer aux Turcs.

— Sont-ils tous armés ?

— Tous ; tu les verras, tu entendras la poudre parler haut à notre fête. Le pacha n'use pas tant de poudre pour ses soldats, dans toute une année, que nous dans nos trois jours de réjouissance.

— Mais pourquoi le pacha s'est-il ainsi acharné contre vous ? à cause de votre culte peut-être ?

— Non, non, Émir ; le pacha est un mécréant : au fond du cœur, peu lui importe la religion ; ce qu'il veut, c'est piller et voler, tantôt les Arabes, tantôt les Chaldéens, tantôt les Kurdes, tantôt nous-mêmes. Crois-tu donc, d'ailleurs, que notre religion soit si mauvaise, qu'il faille nous exterminer à cause d'elle ? »

Je fus enchanté de la question, car elle me permettait de poursuivre mon étude, et la naïveté de l'interlocuteur pouvait mieux me renseigner que la philosophie un peu alambiquée du pir.

« Je ne connais pas votre religion, repris-je sans empressement apparent.

— Tu en as entendu parler ?

— Très peu, et ce qu'on m'en a raconté ne me paraît pas croyable.

— Oh ! tu as raison, Effendi, on raconte mille mensonges sur nos usages. Mon père ou les autres ne t'ont-ils pas mis au courant ?

— Non, ou du moins ils ne m'ont dit que très peu de choses. Parle-moi de votre culte, toi, je t'écoute.

— O Émir, pardonne : nous ne confions jamais nos secrets à un étranger.

— Suis-je donc un étranger pour vous ?

— Non ; tu as sauvé mon père, et Pâli, et Mélek ; tu viens de nous rendre un grand service en nous dévoilant les projets du gouverneur de Mossoul ; on m'a permis de te conduire partout où tu voudrais, même ici. Je puis te dire ce que je sais ; mais je ne sais pas tout...

— Il y a donc chez vous des mystères qui ne sont pas connus de tous ?

— Non ; mais dans les familles ne garde-t-on pas des secrets que les parents seuls ont besoin de savoir ? Nos prêtres sont nos pères, nous nous en rapportons à eux.

— Laisse-moi t'adresser quelques questions.

— Parle ; seulement il est un nom que tu ne dois pas prononcer.

— C'est sur cet objet pourtant que je voudrais me renseigner. J'éviterai le nom.

— J'écoute ; je te répondrai suivant mon pouvoir. »

Il s'agissait du diable, on le pense bien : un pareil nom est si sévèrement banni du langage, que les Yésidi évitent jusqu'aux sons qui s'en rapprochent. Deux mots kurdes signifient fleuve : *nazir* et *chal*. Jamais on ne prononce le second de ces noms, parce qu'il rappelle la première syllabe de *Cheïtan*. On s'abstient aussi de dire *keïtan* (frange), et les Yésidi répugnent beaucoup à employer *naal* (fer de cheval), parce que ce mot ressemble à *laan* (malédiction).

Ils ne désignent Satan que par des périphrases, ou le nomment : Mélek el Kouht, Mélek taous : le roi puissant ou le roi des paons.

« Vous reconnaissez, auprès du Dieu bon, un autre être très puissant, n'est-ce pas ? repris-je.

— Auprès, non ; l'être dont tu parles est au-dessous de Dieu ; ce kyral mélek leroun (roi des anges) est le plus grand des êtres immatériels, mais Dieu l'a créé et reste son seigneur.

— Où est-il à présent ?

— Il s'est révolté contre Dieu, Dieu l'a banni.

— Où ?

— Sur la terre et dans les étoiles.

— N'est-il pas aussi le maître de ceux qui habitent la Djehenna ?

— Non. Vous croyez, vous autres chrétiens, qu'il est éternellement malheureux ?

— Oui.

— Croyez-vous aussi que Dieu soit infiniment bon, miséricordieux et secourable ?

— Oui.

— Alors il peut pardonner aux hommes et aux anges qui pèchent contre lui !... Si l'être auquel tu penses recevait un jour son pardon, et recouvrait sa puissance, songe quelle vengeance il pourrait exercer. Nous ne prononçons pas son nom parce qu'à présent, il a la faculté de nuire ; nous ne disons jamais de mal de lui, parce que, plus tard, il pourrait devenir dangereux.

— Vous l'adorez, vous le priez ?

— Non, car il est une créature comme nous ; mais nous prenons garde de l'offenser.

— Que signifie le coq qui figure dans vos cérémonies religieuses ?

— Il n'est pas tout ce qu'on prétend ; il nous rappelle la vigilance. Est-ce que tu ne sais pas l'histoire des vierges attendant le fiancé, telle que l'a racontée Azerat-Aïssa, le fils de Dieu ?

— Si.

— Cinq d'entre elles s'endormirent et n'entrèrent pas au ciel... Connais-tu encore l'histoire du disciple qui renia son maître ?

— Oui.

— Le coq chanta pour lui montrer sa faute ; chez nous le coq est un symbole qui nous rappelle l'attente du fiancé céleste.
— Croyez-vous à l'Évangile, à la Bible ?
— Oui, mais nous ne les connaissons pas en entier.
— Avez-vous des livres saints contenant votre loi ?
— Oui, nous en avions ; on les gardait à Bacheikha, mais j'ai entendu dire qu'ils sont perdus.
— En quoi consiste votre culte ?
— Tu le verras au tombeau de Hadi.
— Qu'était-ce que ce cheikh Hadi ?
— Je ne sais pas au juste.
— Vous lui adressez vos prières ?
— Non, mais nous l'honorons en priant Dieu devant sa tombe. C'était un saint, il habite avec Dieu.
— Quelle sorte de prêtres avez-vous ?
— D'abord les *pir ;* ce mot signifie ancien et sage, ou saint, quand il s'agit d'un prêtre.
— Comment sont-ils vêtus ?
— Comme ils l'entendent ; mais ils mènent une sainte vie, et Dieu leur donne le pouvoir de guérir, par leurs prières, tous les maux du corps et de l'âme.
— Y a-t-il plusieurs pir ?
— Je n'en connais que trois : le pir Kamek est le plus grand d'entre eux ; après viennent les cheikh, ils doivent apprendre assez d'arabe pour chanter nos cantiques.
— Ces cantiques sont-ils donc en arabe ?
— Oui.
— Et pourquoi pas en kurde ?
— Je n'en sais rien. Parmi les cheikh on choisit les gardiens du saint tombeau, chargés d'entretenir le feu sacré et de recevoir les pèlerins.
— Ont-ils un costume particulier ?
— Ils portent une robe blanche, et, comme signe de leur dignité, une ceinture rouge et jaune.
« A un rang inférieur, nous avons encore ceux qui prêchent : on les nomme kaual, et ils savent jouer des instruments sacrés ; ils vont de lieu en lieu, pour instruire les fidèles.
— Quels sont ces instruments ?
— Le tambourin et la flûte. Ils chantent aussi : pendant les fêtes, tu les entendras.
— Comment s'habillent ces prêtres ?
— Ils peuvent porter toutes les couleurs, mais, en général, ils sont habillés de blanc, avec un turban noir pour les distinguer des cheikh ; après eux viennent encore les fakirs, chargés des services les plus bas au saint tombeau et ailleurs. Ceux-ci portent des vêtements foncés, avec une bande rouge en travers du turban.
— Qui nomme ces prêtres ?
— Personne ne les nomme, leur dignité est héréditaire ; si un prêtre meurt sans laisser de fils, sa fille aînée lui succède. »
Cela me parut très singulier dans un pays comme l'Orient.
« Et qui est le chef suprême des prêtres ?
— Le cheikh de Baadri ; tu ne l'as point encore vu, il se trouve en ce moment au tombeau de Hadi pour les préparatifs de la fête. As-tu encore quelque chose à me demander ?
— Oui, beaucoup de choses. Chez vous, les enfants reçoivent-ils le baptême ?
— Ils sont baptisés et circoncis.
— Ne distinguez-vous pas les aliments purs et les aliments impurs ?
— Nous ne mangeons point de porc. Nous avons également une coutume que tu ne connais peut-être pas. Nous révérons tellement la couleur du ciel, que nous ne teignons rien en bleu.
— Connaissez-vous la kibla ?
— Oui ; quand nous prions, nous tournons la tête vers l'Orient, et nous plaçons ainsi la tête de nos morts.
— Sais-tu d'où vient votre religion ?

— Le cheikh Yésidi nous l'a enseignée ; le cheikh Hadi, le saint, l'a purifiée des erreurs qui s'y étaient introduites. Nous venons d'au delà de l'Euphrate nos pères ont d'abord habité la Syrie, puis les monts Sindjar. Enfin nous nous sommes fixés ici. »

Je voulais poursuivre mes interrogations lorsqu'un cri se fit entendre ; nous levâmes la tête, et aperçûmes Sélek, qui descendait rapidement la pente rapide du sentier ; il me tendit la main, me disant tout essoufflé :

« J'allais tirer sur vous ! Je vous prenais pour des étrangers ; ils ne franchiraient pas impunément ce passage ! Je viens voir si on peut se rendre ici, demain.

— Vous voulez vous cacher dans cette retraite ?

— Écoute, j'ai raconté au bey ce que tu as imaginé contre les ennemis des Chammar, dans la vallée où ils se sont laissé prendre ; il veut faire comme toi.

— Il compte les attirer en ce lieu ?

— Non, mais près du tombeau du cheikh Hadi ; les femmes, les enfants, les troupeaux, les meubles seront cachés en ce lieu. Ali-bey s'est entendu là-dessus avec le cheikh Khan. »

Sélek examina soigneusement les citernes et nous retournâmes ensuite vers Baadri ; ce ne fut pas sans peine que nous regagnâmes la hauteur pour descendre ensuite dans le bourg. Le bey vint à ma rencontre, fort agité ; il me dit :

« J'ai des nouvelles des troupes de Diarbékir, elles se sont avancées jusqu'au fleuve ; celles de Kerjouk descendent de la montagne, elles vont bientôt rejoindre les premières.

— Et d'Amadiah, sais-tu quelque chose ?

— Mes courriers s'étaient séparés pour ne pas attirer l'attention, il ne leur a pas été possible d'atteindre la forteresse ; cependant ils reviennent convaincus que tout se machine contre nous.

— L'as-tu fait savoir à tes gens ?

— Non, pas encore : il faut de la prudence. Ou je mourrai, Émir, ou ces Turcs recevront une leçon qu'ils n'oublieront jamais.

— Je combattrai à tes côtés, Ali-bey.

— Je te remercie, Émir, mais cela ne sera pas.

— Pourquoi ?

— Tu es mon hôte, Dieu m'a confié ta vie.

— Dieu me protégera dans le combat. Je suis ton hôte et je te laisserais aller seul à la bataille ! Les tiens me prendraient pour un lâche, ils auraient raison.

— Non, jamais ils ne penseront ni ne diront une telle chose. Écoute, tu as été l'hôte du gouverneur de Mossoul, tu as sur toi des lettres de recommandation signées de sa main et tu te battrais contre lui !... Tu dois aider ton ami à délivrer son fils, il faut te conserver pour cette entreprise ; d'ailleurs ne peux-tu me seconder sans combattre ?

— Tout ce que tu dis est juste ; aussi je ne demandais point à tuer l'ennemi, je voulais bien plutôt empêcher le sang de couler trop abondamment sur le champ de bataille.

— Laisse-moi ce soin, Effendi, je ne suis pas un buveur de sang ; je cherche seulement à protéger mon peuple contre les incursions des Turcs.

— Comment penses-tu agir ?

— Tu sais que les pèlerins vont se rassembler près de la tombe de Hadi. Trois mille déjà sont arrivés ici ; au dernier jour de la fête, il y en aura plus de six mille.

— Hommes, femmes, enfants ?

— Oui ; j'enverrai les femmes et les enfants au val d'Idiz, les hommes resteront autour de moi. Je te l'ai dit, les troupes de Diarbékir et de Kerjouk se rejoindront sur la route de Kaloni, qui conduit de Mossoul à Djerraiya, pour nous assaillir dans la vallée du Cheikh-Hadi ; nous les laisserons s'avancer, puis nous les cernerons et les écraserons. Si les Turcs ne se rendent point, nous pourrons les tuer jusqu'au dernier ; s'ils demandent quartier, je ferai mes conditions ; le gouverneur sera obligé d'en référer au Grand Seigneur, devant lequel il est responsable. De peur qu'il ne présente l'affaire sous un faux jour, j'ai eu soin déjà de dépêcher un courrier au sultan.

— Tout cela me semble très bien conçu. A quoi vas-tu m'employer, Ali-bey ?

— Tu feras partie de la troupe chargée de veiller sur notre retranchement.

— Emporterez-vous votre mobilier ?

— Autant que possible. Je ferai prévenir les habitants, mais plus tard et avec précaution. Il faut dissimuler nos projets afin que l'ennemi n'en puisse être informé.

— Que feras-tu de Mohammed ?

— Il t'accompagnera, il prendra patience quelques jours encore.

— Crois-tu que les Turcs ne respecteraient pas mes sauf-conduits ?

— Si, mais les gens de Kerjouk reconnaîtraient facilement Mohammed et ne le laisseraient point passer. »

Pendant que nous parlions, deux hommes entrèrent chez le bey ; ils ne m'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils vinrent me baiser les mains avec de vives démonstrations. C'étaient nos anciennes connaissances : Pâli et Mélaf.

« Où est le pir? demanda Ali.

— Au tombeau de Jonas, à Koufyoundik ; il nous envoie dire que les ennemis arriveront ici, le second jour de la fête, dès le matin.

— Savez-vous quel prétexte le pacha met en avant ?

— Il prétend que deux Turcs ont été assassinés à Maltaya par un des nôtres, et il vient chercher le meurtrier.

— La vérité est que deux Turcs ont tué deux Yésidi à Maltaya.

— Tu vois, Émir, combien ce peuple est faux ; il tue mes gens pour nous accuser ensuite !... Puissions-nous leur faire éprouver ce qu'ils méritent ! »

Je me rendis dans mon appartement avec mon interprète. Mohammed Emin, assis sur la terrasse, fumait sans mot dire ; il s'étonna beaucoup de me voir prendre tant de peine pour lire un livre et prononcer des mots étrangers. Ce travail dura le reste du jour et toute la soirée.

Vers le coucher du soleil, je remarquai que les habitants de Baadri emportaient sans bruit leurs effets. Je voyais aussi, dans une des pièces de la maison, les gens du bey entasser de gros paquets.

Les pèlerins continuaient à arriver par familles ou par groupes nombreux. Quelques-uns paraissaient fort pauvres et demandaient l'aumône, d'autres poussaient devant eux une chèvre ou un mouton gras. Les riches amenaient un bœuf ou deux, quelquefois un troupeau tout entier. C'étaient les offrandes que ces bonnes gens voulaient faire au tombeau de leur prophète et qui devaient être distribuées aux malheureux.

Je regardais toujours si, parmi tant de passants, je ne reconnaîtrais pas mes Arnautes, ou mes bachi-bouzouks ; mais la troupe semblait avoir disparu comme par enchantement, personne ne pouvait me dire ce qu'elle était devenue.

Le troisième jour de mon arrivée et le premier de la fête, j'étais encore assis devant mon livre et je me faisais traduire ce passage :

« Il est agréable à l'homme de voyager dans le monde, d'aller deci, delà, dans toutes les contrées de la terre, de visiter dans les villes les merveilles qu'on y a rassemblées, de se reposer doucement chez les hôtes, de s'enquérir de toutes les sciences ou industries des peuples, de voir partout du nouveau, et cependant l'homme n'est maître que dans sa propre ville. Rester confondu avec le commun du peuple, dans son pays, vaut mieux que commander dans une cité étrangère ; si bien qu'on puisse être dans une ville étrangère, le cœur retourne sans cesse au foyer de la patrie, qu'il n'a pu quitter sans se briser. »

Ce texte était tiré de l'histoire bien connue d'Iskender, et je m'enfonçais tellement dans mon travail, que je ne m'apercevais ni de l'heure avancée, ni de l'entrée d'un des serviteurs d'Ali-bey.

Celui-ci toussa deux ou trois fois pour attirer mon attention, puis murmura :

« Émir.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je comme éveillé en sursaut.

— Il faut venir... »

Je me souvins alors du bain recommandé et sans lequel on ne m'eût point laissé entrer au tombeau de Hadi ; je repoussai mon livre, pris un peu de linge et suivis le guide.

A quelque distance du village, nous trouvâmes la rivière remplie de baigneurs ; je dus aller un peu plus loin, afin d'être moins environné par la foule.

Je me baignai et changeai de linge séance tenante, procédé qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui voyagent en Orient. Il me semblait reprendre une nouvelle vie. J'allais m'éloigner,



Vers le coucher du soleil je remarquai que les habitants de Baadri emportaient sans bruit leurs effets.

lorsque je remarquai un léger mouvement dans les roseaux, au bord du fleuve. Nous nous mîmes sur la défensive, mon compagnon et moi. Je m'approchai de l'endroit où j'avais vu remuer, feignant de cueillir quelques fleurs.

Un homme sortit tout à coup du fouillis de verdure et se dressa devant moi.

Il était jeune encore, il avait la mine belliqueuse, quoiqu'il ne parût armé que d'un simple couteau ; une large balafre marquait sa joue droite. Il voulut faire quelques pas en avant. Je le retins par le bras, lui disant :

« Que fais-tu ?

— Rien.

— Qui es-tu ?

— Un Yésidi, reprit-il en hésitant.

— De quel village ?

— Je suis un Dassini, je m'appelle Lassa. »

Les Dassini forment une des familles les plus considérables du pays, je le savais ; cet homme cependant m'inspirait peu de confiance, il n'avait rien d'un Yésidi. J'insistai :

« Je t'ai demandé ce que tu faisais ici ?

— Je me cachais pour ne pas te déranger.

— Mais enfin, pourquoi y étais-tu venu ?

— Pour me baigner.

— Où sont tes habits de rechange ?

— Je n'en ai point.

— Puisque tu étais ici avant moi, tu devais y rester et non pas te cacher. Où comptes-tu passer la nuit ?

— A Baadri.

— Chez qui ?

— Chez... chez... Je ne sais pas son nom.

— Un Dassini ne doit point loger chez des gens qu'il ne connaît pas ; viens avec moi, je te ferai trouver un hôte.

— Je dois me baigner auparavant.

— On ne se baigne pas deux fois, et tu l'as déjà fait ; allons, marche. »

Mon prisonnier cherchait à se débarrasser de mon étreinte, il n'y parvint point. Alors il dit avec humeur :

« Quel est ton droit sur moi ?

— Celui de la défiance.

— Moi aussi, je me défie de toi.

— Je ne t'en empêche pas, mais suis-moi et tu sauras qui je suis.

— Va-t'en, je reste.

— Je m'en vais, et je t'emmène. »

Son regard avait interrogé ma ceinture, il s'aperçut que je ne portais pas d'armes et fit un mouvement pour saisir son couteau ; je tirai sa main en le forçant à marcher.

« Lâche-moi, criait cet homme, autrement... »

Il réussit à prendre son couteau, mais je le retenais toujours et lui serrais la main à la briser, le couteau tomba ; nous étions deux d'ailleurs ; notre prisonnier, malgré sa résistance, dut avancer.

« Tu es un soldat turc, » lui dis-je.

Il pâlit... Bientôt nous eûmes rejoint les groupes des baigneurs, la foule nous fit escorte jusqu'à la maison du bey.

Celui-ci se trouvait dans le sélamlik, où je lui présentai l'étranger. Devant la porte j'avais rencontré mon petit bachi-bouzouk, dont le geste de surprise, à la vue de ma capture, ne m'échappa point.

« Qui m'amènes-tu ? demanda Ali-bey.

— Un étranger que nous avons découvert là-bas, près de la rivière, dans un lieu d'où il pouvait surveiller le chemin de Hadi et celui du bourg ; il prétend se nommer Lassa, il appartient, dit-il, à la famille des Dassini.

— Lassa ? Aucun Dassini ne porte ce nom.

— Il voulait me frapper quand je l'ai pris ; je te l'abandonne, interroge-le. »

Je quittai la pièce, le petit buyuk-emini accourut aussitôt ; je lui demandai s'il connaissait cet homme.

« Oui... Qu'a-t-il fait, Émir ? Tu l'as reconnu sans doute, ce n'est ni un voleur ni un brigand...

— Qu'est-il donc ?

— C'est le major de mon régiment, le kol-agassi[16] ; il se nomme Nasir, Nasir-agassi ; il est l'ami du miryalaï Omar Ahmed.

— Ah ! s'écria Halef, il est bon de le tenir ! »

Je retournai dans le sélamlik ; Ali interrogeait le prisonnier.

« Depuis quand étais-tu dans le bois ?

— Depuis que cet homme se baignait.

— Cet homme est un émir, fais-y attention ; quant à toi, tu n'es ni Dassi ni Yésidi. Comment t'appelles-tu ?

— Je ne répondrai point. J'ai une vengeance à tirer dans les montagnes, je ne dis pas mon nom. »

Là-dessus, je pris la parole.

« Depuis quand un kol-agassi a-t-il des querelles et des vengeances parmi les Yésidi ? » demandai-je.

L'homme devint blême, il s'écria en essayant de rire :

« A quoi penses-tu, Émir, un kol-agassi !

— Je reconnais si bien Nasir-agassi, le confident d'Omar Ahmed, que je ne puis me tromper.

— Toi... toi !... Tu me connais ? Vallahi[17] ! je suis perdu. C'est ma destinée qui s'accomplit.

— Non, ta destinée n'est pas si funeste ; avoue sans détour ce que tu venais faire ici, et tu auras la vie sauve.

— Je n'ai rien à avouer.

— Alors tu dis vrai, tu es perdu ! » s'écria Ali-bey en colère.

J'arrêtai le chef dans l'explosion de cette fureur, puis, me tournant vers le prisonnier, je repris mes questions :

« Ce projet de vengeance dont tu parles, est-il réel ?

— Oui, Émir.

— Eh bien ! une autre fois, sois plus prudent, et pour celle-ci, renonce à ton entreprise. Si tu me promets de retourner à Mossoul, on te laissera libre...

— Effendi, interrompit le bey hors de lui, songe donc que...

— Je sais ce que tu veux dire, mais cet homme est un officier supérieur du pacha, il est en voie de devenir général, il mérite tous tes égards, puisque tu vis en paix et amitié avec le gouverneur de Mossoul ; pour moi, je suis désolé d'avoir agi un peu brusquement avec lui ; si je l'avais reconnu plus tôt, cela ne serait point arrivé. Je t'en prie, laisse-le partir, car il nous promet de retourner à Mossoul. N'est-il pas vrai, kol-agassi ?

— Je le promets.

— Ta vengeance devait-elle s'exercer sur un Kurde ou sur un Yésidi ?

— Je n'ai point affaire avec les Yésidi.

— Va donc ! qu'Allah te conduise ! Puisse cette vengeance ne pas t'atteindre toi-même ! »

L'officier me regardait avec une surprise indicible. Il croyait recevoir la mort et se voyait libre ; il me saisit la main en s'écriant :

« Émir, je te remercie ; qu'Allah te bénisse, toi et les tiens ! »

Puis il se hâta de gagner la rue, il semblait craindre que notre générosité ne fût sujette au repentir.

« Qu'as-tu fait ? me demanda Ali, luttant contre une visible colère.

— Ce que je pouvais faire de mieux.

16 *Kol*, ronde, patrouille.

17 *Vallahi*, par Dieu !



Le long des murs extérieurs du temple, un marché ou foire avait été établi.

— De mieux ! cet homme est un espion !

— C’est vrai.

— Il méritait la mort !

— C’est encore vrai.

— Et tu lui donnes la liberté, et tu le laisses partir sans en tirer aucun aveu !

— Quel aveu eût-il fait ? Tu sais tout ! D’ailleurs, il semblait être capable de mourir plutôt que de parler.

— Eh bien, nous l’aurions tué.

— Que serait-il arrivé ensuite ?

— Il y aurait eu un espion de moins.

— Tu te trompes, Ali-bey : cet homme était envoyé pour s’assurer de vos dispositions ; on veut savoir si vous vous doutez du plan d’attaque. En le tuant, en le retenant prisonnier, vous vous trahissiez vous-mêmes. En le renvoyant au miryalaï, vous allez convaincre vos ennemis de votre complète ignorance. Comprends-tu maintenant ? »

Le bey m’embrassa.

« Pardonne, Émir ! s’écria-t-il, tes pensées vont plus loin que les miennes. Oui, tu as raison. »

Je laissai Ali avec les principaux chefs, et me rendis dans l’appartement de sa femme afin de lui offrir quelques cadeaux, entre autres un bracelet où pendait un médaillon. Pour remplir ce médaillon j’essayai de tracer le portrait du petit bey sur une feuille de papier de mon carnet. Ce n’était pas difficile, car tous les enfants se ressemblent. Quand l’œuvre fut achevée, je plaçai le dessin sous les verres et présentai le tout à la jeune femme.

« Garde ce souvenir de l’émir des Nemsi, lui dis-je ; l’image de ton fils est là ; puisses-tu rester toujours jeune, même quand il sera un homme. »

La femme du chef éprouva une telle joie à la vue de ce petit portrait, qu’elle se mit à courir comme une folle, rassemblant tous les gens de la maison. Les témoignages d’admiration et de reconnaissance furent nombreux et bruyants ; mais ce qui me toucha davantage, ce fut une larme tremblant au bout des cils de la jeune mère : son émotion était aussi naïve que profonde.

Le lendemain, Ali-bey, ayant mis en sûreté ses effets précieux, partit à cheval avec les chefs principaux de la tribu, pour se rendre au tombeau de Hadi. Je chevauchais à ses côtés ; Mohammed Emin nous accompagnait, il se montrait sombre et chagrin ; l’interruption de notre entreprise l’inquiétait pour son fils. Une troupe de musiciens allait en avant ; derrière venaient les femmes, entourées de leurs domestiques, ou conduisant elles-mêmes des ânes chargés de meubles, de tapis et d’ustensiles de ménage.

« Tes dispositions sont-elles achevées ? demandai-je à Ali.

— Oui, j’ai établi des postes jusqu’à Djeraya, et je serai promptement averti de l’approche des Turcs.

— Les laisseras-tu pénétrer dans Baadri sans résistance ?

— Naturellement, il faut leur laisser toute sécurité jusqu’au moment où nous les tiendrons dans le piège. »

En cet instant retentit une vive fusillade ; les guerriers de la tribu simulaient un combat, tiraient en l’air, ou faisaient partir de nombreux pétards. La route était si étroitement tracée entre les hautes murailles des rochers, que nous devions passer l’un derrière l’autre en conduisant nos chevaux par la bride, afin de les diriger dans ce sentier pierreux d’une raideur excessive.

Au bout d’une demi-heure de marche, nous atteignîmes le sommet de la montée, et notre regard put embrasser le vallon verdoyant. Aussitôt, tous déchargèrent leurs armes, saluant ainsi les blancs minarets du tombeau ; une artillerie joyeuse nous répondit ; les échos des montagnes renvoyèrent longtemps ces voix de la poudre.

Derrière nous se déployait, comme un interminable ruban, la longue file des pèlerins.

Sous les arbres, à droite et à gauche, campaient d’autres voyageurs, qui se reposaient de leurs fatigues et contemplaient le fameux tombeau.

Nous n’étions point encore parvenus à l’entrée du monument, lorsque le cheikh Khan, le chef spirituel des Yésidi, s’avança au-devant de nous à la tête de plusieurs cheikh. Ce grand prêtre est appelé émir et hadji ; il descend des Ommiades, sa famille est la plus distinguée parmi les Yésidi ;

elle porte les noms de Posmir et de Begzadehs. Il me parut âgé déjà, son aspect était vénérable, sa physionomie douce. Il n'affectait aucune morgue de caste, aucune fierté hiérarchique. Il me salua, puis m'embrassa comme si j'eusse été son fils, en me disant :

« Que la paix et la miséricorde de Dieu soient avec toi ! Soyez tous les bienvenus !

— Dieu t'accompagne dans toutes tes actions ! répondis-je ; daigne me parler en turc, je ne comprends pas encore beaucoup votre langue.

— Je ferai tout pour te plaire, tu es mon hôte au saint tombeau, où nous adorons le Seigneur. »

Sur un signe du grand prêtre, on emmena nos montures et il nous introduisit dans les cours du monument ; Mohammed nous suivit sans mot dire. La première cour, entourée d'épaisses murailles, était remplie de pèlerins ; dans la seconde, les Yésidi ne pénètrent jamais avec leurs chaussures ; j'ôtai les miennes pour ne pas les scandaliser.

Trois gros oliviers en fleur ombrageaient cette cour ; sous leur feuillage se reposaient de nombreux pèlerins ; on nous fit asseoir au fond d'un berceau de vigne, formé par un seul cep. La plupart des cheikh et des kaual, qui nous avaient suivis, restèrent dehors.

C'est dans cette enceinte intérieure que s'élève le temple proprement dit, flanqué de deux tours dont la blancheur tranche sur la verdure sombre des montagnes voisines. Le sommet pointu de ces espèces de minarets est revêtu d'or, étincelant au soleil. En avant de la porte qui ouvre sur le sanctuaire, je remarquai, rangées en ligne, quelques figures sculptées : avec un peu de bonne volonté on pouvait y reconnaître un lion, un serpent, un homme, une hache, etc.

L'intérieur du monument est divisé en trois parties : celle du milieu beaucoup plus vaste que les deux autres. Des colonnes soutiennent les arcs de la voûte miraculeuse. Une fontaine coule perpétuellement dans le sanctuaire, elle sert au baptême des enfants. Le tombeau du cheikh Hadi se trouve dans l'une des plus petites parties du temple. C'est une sorte de construction massive et cubique, faite d'argile recouverte de gypse. Un voile vert brodé de soie est jeté sur ce tombeau, devant lequel brûle une lampe. Les prêtres se servent de l'argile qui forme le mausolée de leur prophète pour fabriquer de petites boules vendues comme amulettes ; on répare ensuite la brèche. Je vis une grande quantité de ces boules dans un grand vase de terre, leur grosseur varie depuis la taille d'un pois jusqu'à celle des billes en marbre ou en verre avec lesquelles les enfants jouent chez nous.

Dans le bas côté parallèle à celui du tombeau de Hadi s'élève une autre sépulture. Mais les Yésidi ne me parurent pas connaître très exactement l'histoire qui doit s'y rattacher.

Dans toute l'étendue des murailles du sanctuaire, sont pratiquées d'innombrables niches, qui servent à placer les lumières destinées à éclairer les cérémonies. Le temple est environné de bâtiments pour la demeure des prêtres et des employés subalternes. Tout l'ensemble de ces constructions se trouve dans une vallée extrêmement étroite, ou plutôt une sorte de gorge entre les montagnes à pic. Très peu de maisons destinées au simple peuple ; celles qu'on rencontre dans le voisinage ne sont guère que des hôtelleries affectées aux pèlerins. Cependant chaque grande famille possède une villa dans le val sacré.

Le long des murs extérieurs du temple, un marché ou foire avait été établi. On offrait en vente toute espèce de fruits, de légumes, de provisions de bouche. Des morceaux de toile et d'étoffes de toutes couleurs flottaient attachées aux branches des arbres ; des boutiques plus élégantes étaient remplies de bijoux et de menus objets orientaux : on vendait même des armes et, n'étaient les costumes, j'eusse pu me croire sur le marché d'une paisible petite ville européenne. Tout le monde paraissait joyeux, on n'entendait ni querelles ni disputes. Décidément, je me prenais d'une vive sympathie pour ce peuple, et je crois qu'il disait vrai cet Anglais fort intelligent, que je rencontrai plus tard à Constantinople. Il connaissait beaucoup les Yésidi et s'exprimait ainsi :

« Les adorateurs du diable ont été calomniés parce qu'ils valent mieux que leurs calomniateurs... Nulle part le christianisme ne s'établirait plus solidement que chez ces braves gens ; je suis persuadé que certains agents des missions (protestantes) n'ont chargé le portrait des Yésidi de si noires couleurs, que pour mieux faire valoir les quelques succès de leurs tentatives parmi cette peuplade. »

On pense bien que je ne perdis pas l'occasion de satisfaire ma curiosité près du cheikh ; mes questions seraient peut-être devenues importunes à tout autre, mais nous causions comme de vrais amis : je n'ai jamais rencontré, en pays étranger, une si sincère cordialité. Après avoir parlé des

cérémonies qui auraient bientôt lieu, on en vint aux projets qui préoccupaient Ali-bey, puis à ceux de Mohammed et à mes propres aventures.

« Je te donnerai un signe avec lequel tu pourras te faire reconnaître partout sur notre territoire, me dit Mir cheikh Khan, et réclamer en tout lieu l'assistance de nos Yésidi.

— Une lettre sans doute ? m'écriai-je ; je te remercie, cheikh.

— Non, pas une lettre, un melek-taous. »

Je tressaillis d'étonnement. Il venait de prononcer un des noms du diable, le nom de cet animal qui, d'après le bruit public, est placé sur l'autel des Yésidi pour en recevoir les adorations, quand, toutes les lumières éteintes, commence l'orgie.

Ce nom, je le savais encore, ou du moins on me l'avait dit, était le mot sacré que murmure, à l'oreille de chaque prêtre, le cheikh Khan lorsqu'il procède à leur initiation, et il me le confiait !

Ce nom redoutable, sur lequel on a tant disserté, il le répétait sans mystère ?... Je repris avec une certaine hésitation :

« Qu'est-ce donc qu'un melek-taous ? »

Le grand prêtre me répondit d'un ton paternel :

« Nous appelons Melek-Taous *Celui* dont le nom ne doit point être prononcé parmi nous. Nous appelons aussi melek-taous l'animal qui, chez nous, est le symbole du courage et de la vigilance. Je n'ignore aucune des fables qu'on débite contre nos pratiques religieuses, mais ta sagesse me dispense de nous défendre devant toi. J'ai connu un homme qui avait visité beaucoup d'églises chez les chrétiens ; il m'a raconté qu'il y avait vu les images de la mère de Dieu, du Dieu fait homme et de beaucoup de saints. Ne vous servez-vous pas de la figure d'un œil pour représenter la divine Providence, de celle d'une colombe pour le Saint-Esprit ?

« Vous vous agenouillez devant ces images : croirai-je jamais que vous les adorez ? Nous avons de vous une opinion juste et raisonnable, pourquoi nous jugez-vous faussement ? Regarde devant cette porte, est-ce que tu t'imagines que nous adorons ces statues ?

— Non.

— Tu vois un lion, un homme, un serpent ; chaque figure est un symbole ; nos Yésidi ne savent pas lire, il faut frapper leur intelligence par des signes : jamais ils n'oublieront ces images qu'ils ont vues au saint tombeau. Le saint que nous honorons en ce lieu était un homme ; nous ne l'adorons point, nous nous réunissons seulement autour de sa tombe, comme des enfants près du lit de leur père.

— Il n'est pas l'auteur de votre religion ?

— Non, il n'a point inventé ce qu'il nous a enseigné, mais il a réglé les pratiques de notre culte. La foi demeure dans les âmes, les mœurs et les coutumes s'approprient à la terre où l'on vit. Le cheikh Yésidi existait avant Mohammed ; nous retrouvons ses préceptes dans beaucoup, de passages du Coran, c'est pourquoi nous regardons le livre de Mohammed comme bon et salutaire dans certaines parties.

— On assure que votre cheikh Hadi a opéré plusieurs miracles ; raconte-m'en quelques-uns.

— Dieu seul peut accomplir des miracles, mais il se sert souvent des hommes pour faire éclater sa puissance. Il y a dans notre sanctuaire une fontaine ; c'est le cheikh Hadi qui l'a fait couler. Il revenait de la Mecque et rapportait un peu d'eau du Zem-Zem, qui dès cette époque était regardée comme sacrée ; il en versa quelques gouttes sur le rocher, la source jaillit.

« On nous a raconté ce miracle ; la tradition s'en est perpétuée parmi nous ; personne n'est forcé de le croire ; il existe, quand même on n'y ajoute pas foi. N'est-ce pas un prodige que de faire sortir de l'eau d'une roche aride ? Pour nous, cette source représente la pureté des âmes, nous la regardons comme sacrée, bien moins à cause de son origine que parce qu'elle nous purifie... »

Mir Cheikh Khan fut interrompu au milieu de son discours. La porte donnant sur l'extérieur venait de s'ouvrir, livrant passage à une longue procession de pèlerins qui, tous, tenaient à la main une lampe allumée.

Ces lampes étaient des ex-voto offerts au sanctuaire. On les présentait au Cheikh ech Chems (Seigneur du Soleil), le brillant symbole de la divinité.

Tous les pèlerins me parurent bien armés. Beaucoup portaient les étranges *tufenk* ou carabines turques. Je remarquai que l'une d'elles était entourée tout le long du fût et du canon par une

vingtaine de forts anneaux en fer. Impossible avec cela de tirer juste. Une autre avait des deux côtés du canon une sorte de baïonnette, affectant la forme d'une fourchette, dont les quatre dents seraient divisées en deux parts ; les pointes se dressaient des deux côtés du canon du fusil. Les pieux arrivants remirent leurs lampes aux prêtres, puis défilèrent devant le Mir Cheikh, lui baisèrent la main, lui présentèrent les armes ou plutôt les inclinèrent devant lui.

Les lampes devaient servir à l'illumination du soir ; on ne les emplit ni d'huile commune, ni de naphte, qu'on regarde comme impure, mais seulement d'huile de sésame.

Lorsque la procession se fut écoulée, on procéda au baptême et à la circoncision d'une vingtaine d'enfants, pour la plupart apportés de loin. J'assistai à la cérémonie, puis nous sortîmes, avec Mohammed, pour visiter le marché ; nous fûmes étonnés, en arrivant à un certain endroit, de l'énorme quantité de cierges ou de flambeaux mis en vente : on pouvait en évaluer approximativement le nombre au moins à dix mille ; les marchands faisaient d'excellentes affaires, car on leur enlevait littéralement ces cierges des mains.

Nous étions arrêtés devant un marchand de verroteries et de faux corail, lorsque nous vîmes descendre de l'étroit sentier le pir Kamek, en robe blanche, comme une ombre lumineuse.

Il hésita un peu à s'arrêter, il semblait pressé de se rendre au temple. Enfin il se décida à nous tendre les mains :

« Soyez les bienvenus ici, murmura-t-il, vous voilà les hôtes du Cheikh ech Chems ; vous apprendrez à connaître le culte des Yésidi. »

A peine eut-on aperçu Kamek que le peuple s'assembla autour de lui ; c'était à qui baiserait ses mains ou le bord de son vêtement. Il se mit à haranguer la foule. Ses cheveux blancs flottaient au vent, ses yeux lançaient des éclairs, son geste, ses paroles me semblaient très pathétiques. Avant de commencer il avait été salué par une décharge générale et des plus vives. Malheureusement je ne compris pas son discours, prononcé en langue kurde. Comme conclusion, le vieillard entonna un chant que tous répétèrent en chœur ; le fils de Sélek m'en traduisit la première strophe :

« O Dieu très bon, très miséricordieux, qui nourris les fourmis et ne dédaignes pas de rassasier même le serpent ; ô Dieu qui règles le jour et la nuit ; Dieu vivant, Dieu suprême, Dieu qui ne procèdes d'aucun être et qui les as créés tous, tu fais succéder la nuit au jour et le jour à la nuit. Tu es sage par-dessus toute sagesse, tu es fort par-dessus toute force. Tu vis dans la plénitude de la vie et tu règnes sur la mort ! »

Après le cantique, tout le monde se sépara, en rendant au pir les hommages les plus respectueux ; celui-ci vint vers moi et me demanda :

« As-tu compris ce que je viens de dire aux pèlerins ?

— Non, car je ne sais pas ta langue.

— Je leur ai dit que j'allais offrir un sacrifice au Seigneur Soleil, et ils vont chercher du bois dans la montagne ; maintenant pardonne si je te quitte, Émir, il faut que je choisisse les victimes. »

Le pir entra dans la cour du temple, où plusieurs hommes lui présentèrent des bœufs placés en ligne. Nous l'avions suivi, je demandai à mon truchement :

« Vont-ils tuer ces bêtes ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour les offrir au Cheikh ech Chems.

— Le soleil mange-t-il ?

— Non, mais on partagera les victimes entre les pauvres.

— La chair ?

— Tout : la chair, les entrailles, la peau. Le Cheikh Khan préside au partage.

— Et le sang ?

— Le sang est enfoui dans la terre, on n'y touche pas, car l'âme est dans le sang. »

C'est l'antique croyance des peuples : la vie du corps, pour eux, c'était le sang, et l'âme est dans le sang. Ce sacrifice rappelait ceux de l'ancienne loi et du paganisme, mais il avait reçu quelques modifications, puisqu'il devenait en même temps une sorte de festin où présidait la charité.

Nous nous rendîmes sur la place du sacrifice, et bientôt le Mir Cheikh Khan, le pir Kamek et

quelques autres prêtres, suivis d'un grand nombre de fakirs, arrivèrent, tenant tous un couteau à la main droite. La place fut entourée par un cercle de guerriers, qui chargèrent leurs armes. Le Cheikh Khan, dépouillant sa robe de dessus, s'élança le couteau levé sur le premier taureau qu'on lui amenait et le frappa au front avec une telle sûreté, que la bête tomba au même instant.

Aussitôt mille cris joyeux firent retentir l'air, toutes les armes furent déchargées, l'enthousiasme parut à son comble.

Le Cheikh Khan s'étant retiré, le pir Kamek acheva l'œuvre. C'était un étrange spectacle que cette foule en armes, ces victimes, ce vieillard aux cheveux blancs, à la barbe noire, frappant, d'une main encore si sûre, le front des bœufs, qui tombaient un à un, sans verser une goutte de sang. Dès qu'ils étaient à terre, les cheikh leur ouvraient les veines du cou, et les fakirs recueillaient, dans de grands vases de terre, le sang qui s'échappait alors. Après les bœufs, on immola un nombre considérable de chèvres ; le Mir Cheikh Khan tua la première, les autres furent abandonnées aux fakirs. Ceux-ci déployaient une habileté singulière dans l'art du boucher.

J'étais fatigué de cette tuerie, lorsqu'Ali-bey vint à moi.

« Veux-tu m'accompagner à Kaloni ? me dit-il, je vais m'assurer des bonnes dispositions des Badinan pour nous. »

J'acceptai ; mais d'abord nous nous rendîmes à la maison que le chef possède en ce lieu de pèlerinage. De riches tapis garnissaient la plate-forme du toit, sur laquelle nous prîmes place, pour un déjeuner, servi par la jeune femme d'Ali. De cette plate-forme nous jouissions du coup d'œil le plus pittoresque. Ces campements sous le feuillage, cette foule sans cesse en mouvement, ces marchandises étalées, formaient un tableau plein de vie et de couleur.

De l'autre côté, à droite, Ali me montra le temple dédié au soleil. Il est construit de manière à recevoir les premiers rayons de l'astre, à son lever. Quand je le visitai, le lendemain, je ne trouvai que quatre murs absolument nus, et n'y vis aucun préparatif de culte. Un filet d'eau, pure comme le cristal, coulait dans une rigole du pavé, et sur l'enduit de plâtre, d'une blancheur éclatante, qui couvrait la muraille, se lisaient ces mots tracés en caractères arabes :

O soleil ! ô lumière ! ô vie qui vient de Dieu !

Cependant nous montâmes à cheval, Ali-bey et moi, et nous suivîmes le sentier qui conduit à Kaloni.

Devant le temple du Soleil campaient plusieurs familles de riches nomades : les hommes avec des vestes et des turbans de couleur éclatante, portant des armes assez fantaisistes, de toute provenance, de toute forme ; les femmes vêtues de soie, les cheveux réunis en plusieurs tresses mêlées de fleurs et pendant sur les épaules ; leur front était caché sous une profusion de monnaies d'or et d'argent, leur chignon disparaissait dans des résilles de verroteries ou de pierres taillées.

Je remarquai une famille de la tribu de Sindjar. L'homme s'appuyait contre un arbre ; ses cheveux étaient d'un noir de jais, son costume blanc et fort propre ; il secouait sa longue chevelure, qui lui cachait les yeux pour examiner les environs. Il n'était armé que d'un couteau grossier et d'un fusil d'un autre siècle, mais, dans ses mains vigoureuses, ces misérables instruments paraissaient encore redoutables. La femme entretenait un petit feu sur lequel cuisaient des gâteaux d'orge. Deux enfants à la peau bronzée jouaient dans l'herbe ; ils étaient nus, seulement un couteau pendait déjà au mince cordon, leur unique costume.

Non loin de là, nous vîmes d'autres types, de pauvres gens, établis dans les villes, mais n'oubliant ni leur culte ni leur race. Beaucoup venaient de Mossoul sans doute. Les hommes soignaient l'âne chétif qui avait apporté leur petit bagage ; les femmes, assises, offraient l'image de la misère et de la souffrance ; on sentait que ces gens avaient été soumis à l'abrutissant despotisme oriental.

Enfin nous rencontrâmes des représentants de toutes les races, de toutes les contrées, des hommes, des femmes, des enfants du Cheïkhan, de la Syrie, du Adjilo, de Midiad, de Haïchteran, de Semsat, de Mardin, de Nisibé, du royaume de Keddali, de Delmamikan, de Kokan et du Kotchalian et même de Touzik et de Delmagungumoukou.

Tous ces pèlerins étaient vêtus de leur mieux. Les riches portaient des plumes à leur turban,

les pauvres possédaient à peine une ceinture, mais tous étaient propres et tous étaient armés. Aucune femme ne se couvrait le visage, les mœurs du reste me semblaient respectées, et la cordialité régnait dans cette foule si mélangée ; on eût dit les membres d'une grande famille se retrouvant au foyer paternel.

Comme nous passions, une salve d'artillerie se fît entendre ; je vis de nombreux groupes se mettre en mouvement en prenant la direction du tombeau de Hadi.

« Où vont-ils ? demandai-je au bey.

— Chercher les morceaux de viande qu'on distribue après le sacrifice.

— En auront-ils chacun suffisamment pour se nourrir ?

— Oui, les pauvres seuls sont admis au partage. Ils se présentent par familles et par tribus ; il faut qu'un chef les conduise ou qu'ils justifient de leur droit.

— Vos prêtres gardent-ils une part du sacrifice ?

— Non, pas de celui d'aujourd'hui ; mais le dernier jour de la fête, quelques bêtes, entièrement blanches, seront immolées ; leur chair appartiendra aux sacrificateurs.

— Crois-tu que vos prêtres puissent pécher ?

— Pourquoi pas ? Ce sont des hommes.

— Et les pir, les saints ?

— Ils pèchent aussi.

— Et le Cheikh Khan ?

— Lui comme les autres.

— Et votre grand fondateur, le Cheikh Hadi, penses-tu qu'il ait pu pécher ?

— Certainement, car il n'y a que Dieu qui ne pèche pas.

— Comment faites-vous quand vous avez péché ? laissez-vous la faute peser sur votre âme ?

— Non, nous nous purifions.

— Comment ?

— Par les symboles de la pureté, par le feu et par l'eau. Tu nous as vus hier nous plonger dans le fleuve ; par là nous reconnaissons nos fautes et nous voulions enlever les souillures de notre corps ; tu nous verras ce soir purifier notre âme par le feu.

— Croyez-vous que l'âme survive au corps ?

— Comment pourrait-elle mourir, puisqu'elle vient de Dieu ?

— De quelle manière me prouverais-tu son immortalité, si je n'y croyais pas ?

— Tu plaisantes ; n'est-il pas dit dans notre Kitab : « Il souffla la vie sur la face de l'homme ? »

— Mais si l'âme survit au corps, que devient-elle quand le corps lui manque ?

— Tu aspires l'air, et puis tu le renvoies ; il en est de même du souffle divin : l'homme l'a reçu de Dieu, il le lui rend, après s'être délivré de ses souillures. »

Il nous fallait plusieurs heures de marche avant d'arriver à Kaloni. La route contourne de hautes montagnes. A nos pieds s'étendaient des vallons fertiles, tous les sommets se couronnaient d'une verdure touffue ; ce beau pays est habité par les Missouri-Kurdes et les Badinans.

Sur la pente des rochers étaient accrochées quelques maisonnettes, quelques huttes qui de loin ressemblaient à un troupeau de chèvres gigantesques. Bientôt nous nous enfonçâmes dans le bois ; nous en sortions par intervalles, pour traverser de grands espaces où la roche nue ne présentait aucune végétation. Pas un seul passant sur notre chemin, tout semblait désert. Il nous fallut franchir plusieurs torrents aux flots neigeux. Ces eaux se précipitent au bas de la montagne et vont se mêler au Ghomel, qui les entraîne dans le Ghazir ou le Boumadous, pour se joindre au Zab, tributaire du Tigre, près de Kéyaf. Je remarquai, dans tous les petits hameaux par lesquels nous passions, des jardins bien entretenus, des vignes grimpant autour des maisons, un charmant fouillis de fleurs. Partout où la terre pouvait être cultivée, on rencontrait des plantations de figuiers, de noyers, de grenadiers, de pruniers, de cerisiers, de mûriers, d'oliviers du plus riant aspect.

Mais toutes les habitations étaient fermées, jusqu'à Djoulamérik, frontière des Yésidi ; la population en masse s'était rendue au tombeau de Hadi.

Nous chevauchions depuis longtemps, quand une voix nous appela. Un homme, sorti du bois, venait à nous. C'était un Kurde, il portait de larges pantalons ; de simples semelles de cuir étaient

attachées à ses pieds, une sorte de chemise de la coupe la plus bizarre l'enveloppait, son épaisse chevelure pendait plus bas que le dos. Cet homme était coiffé d'un de ces affreux bonnets de feutre, pareil à une gigantesque araignée, dont les pattes se poseraient sur les épaules. La ceinture de ce personnage supportait tout un attirail : poire à poudre, sac à balles, gaine à couteau, etc., mais il n'avait sur lui aucune arme.

« Bonjour, dit cet homme. Où va donc le vaillant Ali ?

— Que Dieu te protège ! répondit le bey. Tu me connais ? Quelle est ta race ?

— Je suis Badinan, Seigneur.

— De Kaloni ?

— Oui, suivant votre manière de parler.

— Habitez-vous encore vos maisons là-bas, ou bien... ?

— Tu le devines, nous venons de déménager.

— Vous devez être près d'ici ?

— Comment le sais-tu ?

— Un guerrier qui s'éloigne de sa demeure prend ses armes, tu n'en as point.

— C'est juste.

« Avec qui veux-tu t'entretenir ?

— Je voudrais voir votre chef.

— Descends de cheval et suis-moi. »

Nous prîmes nos montures par la bride ; le Kurde nous guida dans la forêt. Au fond d'un épais fourré nous trouvâmes le camp, entouré d'une forte palissade construite avec de gros arbres abattus. Les huttes étaient faites de branches entrelacées, de perches et de feuillage. La barricade laissait un étroit passage ; nous entrâmes, non sans difficulté. Nous aperçûmes bientôt quelques centaines d'enfants jouant entre les arbres et les huttes ; les hommes et les femmes paraissaient fort occupés à fortifier leurs remparts.

Devant une des plus grandes huttes se tenait assis un guerrier, le chef sans doute, qui semblait, de cette place élevée, surveiller et diriger les travailleurs. A notre approche, cet homme se dressa sur ses pieds, courut au-devant de nous et dit à Ali :

« Sois le bienvenu, que Dieu garde tes richesses ! »

Il tendit les mains au bey, et fit signe à une femme qui s'empressa d'apporter un tapis, sur lequel nous nous assîmes. Le chef affectait de ne faire aucune attention à moi ; un Yésidi n'eût point commis un tel manque d'égard envers un étranger.

La femme revint, apportant trois pipes grossières en bois d'oranger, une jeune fille plaça devant nous des vases remplis de raisins et de miel, et le chef, détachant de sa ceinture une blague à tabac faite d'une peau de chat tout entière, l'ouvrit, pour la tendre à Ali-bey en disant :

« Ne fais point de cérémonies, j'en ai de trop. »

Prenant alors une pincée de miel dans ses doigts sales, il la plaça sur les lèvres d'Ali, qui se laissa faire.

Ali bourra sa pipe, la mit un instant sur un brasero préparé à cet effet, et commença ainsi son discours :

« Dis-moi, ô chef, la paix et l'amitié règnent-elles entre nous ?

— La paix et l'amitié règnent entre toi et moi, répéta le Kurde d'un ton nasillard.

— Entre mes gens et les tiens ?

— Entre mes gens et les tiens.

— Me demanderais-tu du secours, si tes ennemis voulaient te surprendre ?

— Je t'en demanderais si j'étais trop faible pour me défendre et les vaincre.

— Et si je te priais de me secourir ?

— Dans le cas où ton ennemi ne serait pas mon ami, je viendrais à ton aide.

— Le gouverneur de Mossoul est-il ton ami ?

— Il est mon ennemi, il est l'ennemi de tous les Kurdes libres ; c'est un brigand, un pécheur, qui pille nos troupeaux et vend nos filles !

— Tu as entendu dire que le pacha veut nous surprendre pendant les fêtes ?

— Oui ; ceux de mes gens que tu emploies comme messagers me l'ont dit.

— Il va traverser ton territoire, que feras-tu ?

— Tu le vois ; — il montrait du geste les tentes et la barricade ; — nous avons abandonné Kaloni pour nous réfugier dans la forêt, et voilà que nous construisons une muraille pour nous défendre en cas d'attaque.

— On ne vous attaquera pas.

— D'où le sais-tu ?

— Je le suppose. Si le pacha veut nous surprendre, il doit éviter tout bruit, tout combat. Ils passeront donc devant votre campement sans s'arrêter ; cependant il est à croire qu'ils se rendront par la forêt, et ne suivront pas le chemin battu.

— Ce que tu dis est juste.

— Mais si nous sommes vaincus, ils se jetteront sur vous au retour.

— Tu ne te laisseras pas vaincre ?

— Aide-moi, et je serai plus sûr de triompher.

— Je le veux bien. Que faut-il faire ? Dois-je envoyer mes guerriers au Hadi ?

— Non, mes hommes me suffisent, fais cacher tes guerriers quand les Turcs passeront, afin qu'ils croient que vous ne vous doutez de rien, ou que vous êtes leurs amis.

— Nous les poursuivrons ensuite ?

— Non, mais vous leur fermerez la route, afin qu'ils ne puissent échapper. Sur la deuxième hauteur, d'ici au Hadi, il y a une gorge si étroite, que deux hommes à peine y passent de front. En y établissant une barricade, tu peux tuer mille Turcs avec vingt guerriers.

— Je le ferai ; mais que me donneras-tu ?

— Si les ennemis sont vaincus sans que tu aies besoin de combattre, tu recevras, pour ta bonne volonté, cinquante armes à feu ; si tu combats, tu auras cent fusils turcs, sans compter ceux que ta vaillance pourra conquérir.

— Cent fusils turcs ! » s'écria le chef enchanté.

Dans sa joie il se hâta de plonger sa main au milieu du miel, puis en entonna une si grande quantité dans la bouche d'Ali, que je craignis de voir celui-ci étouffer.

« Cent fusils turcs ! répétait le chef. Tiendras-tu ta parole ?

— T'ai-je jamais trompé ?

— Non, tu es mon frère, mon allié. Je saurai mériter les armes que tu me promets et je crois en toi.

— Je ne serais pas tenu à te donner les armes promises, si tu dérangeais les Turcs dans leur plan d'attaque, quand ils passeront chez toi.

— Oh ! sois tranquille, ils ne verront pas un seul de mes hommes.

— Mais tu t'engages à leur couper leur retraite, dans le cas où je n'aurais pu les faire prisonniers ?

— Je te le promets ; non seulement je ferai défendre la gorge dont tu parles, mais tous les défilés, à droite et à gauche, de manière qu'ils ne puissent s'échapper.

— Tu feras bien ; cependant je ne demande pas qu'on verse le sang inutilement ; les hommes du pacha sont tenus de lui obéir : ce n'est point à eux que nous en voulons ; d'ailleurs, si nous nous montrions trop cruels, le padischah de Stamboul pourrait bien venir nous punir avec une grosse armée.

— Je te comprends ; un bon chef de troupes doit agir avec vigueur, mais aussi avec prudence. Quand viennent les Turcs ?

— Je crois qu'ils s'arrangeront de façon à nous assaillir le matin du troisième jour de notre fête.

— Ils seront eux-mêmes surpris là où ils pensent surprendre. Tu es un vaillant guerrier, tu feras avec eux ce que les Chammar ont fait avec leurs ennemis, là-bas, dans la plaine.

— Tu sais cela ?

— Tout le monde en a entendu parler. Mohammed Emin a rendu sa tribu une des plus riches des environs. »

Ali-bey sourit en me regardant ; il dit :

« Oui, c'est un beau coup ; enfermer ainsi plus de mille prisonniers, presque sans combat !

— Mohammed n'y aurait pas réussi tout seul ; il est brave et fort, mais il ne sait pas la guerre à ce point : c'est un chef étranger qui l'a instruit.

— Un étranger ? » interrogea le bey.

Il était mécontent du peu d'accueil que je recevais de son allié, et saisissait avec empressement l'occasion de me relever aux yeux de celui-ci, en l'humiliant un peu. Le chef reprit :

« Oui, un étranger ; ne le sais-tu point ?

— Raconte-nous la chose. »

Le chef kurde reprit :

« Écoute : Mohammed Émin, le cheikh des Haddedîns, était assis devant sa tente et le conseil des anciens s'était assemblé autour de lui. Tout à coup survint une nuée qui creva, et un cavalier monté sur un cheval noir descendit du ciel, au milieu du conseil.

« — Salam aleïkoum! dit-il.

« — Aleïkoum salam ! répondit Mohammed. Qui es-tu, d'où viens-tu ? »

« Cependant le cheval de l'étranger était noir comme la nuit : l'homme céleste portait une cotte de mailles, des bracelets aux bras et aux jambes, un casque en or lin. Autour de son casque flottait un voile tissé par les houris, mille étoiles vivantes brillaient sur sa cotte de mailles. Le manche de sa lance paraissait d'argent pur, la pointe flamboyait comme l'éclair ; sous cette pointe pendaient plus de cent barbes d'ennemis vaincus, quant à son poignard, il avait l'éclat du diamant ; son sabre pouvait couper le fer et l'acier.

« — Je suis, dit-il, le séraskier (le général en chef) d'un pays éloigné, je t'aime ; on m'a dit, il y a une heure seulement, que ta tribu allait être exterminée, j'ai pris aussitôt mon coursier, qui vole aussi vite que la pensée des hommes, et je viens pour te défendre. »

« Ainsi parla le brillant héros.

« — Qui donc veut nous exterminer ? » demanda Mohammed tout effrayé. L'homme céleste lui nomma tous ses ennemis, ajoutant qu'il voyait sur son bouclier ce qui se passait dans chaque lieu de la terre. Mohammed leva les yeux sur le bouclier, qui était d'or ; au milieu se trouvait une escarboucle cinq fois plus large que la main, et dans cette escarboucle, il vit les mouvements de ses ennemis déjà rassemblés contre lui.

« — Que de troupes ! s'écria le Haddedîn, nous sommes perdus ! C'était écrit !

« — Non, je serai ton guide et ton appui. Réunis tous tes hommes dans la vallée des Degrés et attends jusqu'à ce que je livre tes ennemis entre tes mains. » Il fit un signe à son cheval, celui-ci l'emporta dans les nuages. Mohammed se hâta de s'armer, lui et ses guerriers ; ils s'en allèrent à la vallée des Degrés, ils l'entourèrent de façon à ce que l'ennemi, une fois entré, n'en pût sortir. Le lendemain à l'aurore, le cavalier étranger revint : il brillait comme cent soleils ; il éblouit tellement les troupes ennemies, qu'elles le suivirent en fermant les yeux jusque dans la vallée des Degrés. Quand ils y furent, le héros retourna son bouclier, la lumière s'éteignit, et les ennemis ouvrirent les yeux ; mais se voyant dans une vallée environnée de toutes parts, ils durent se rendre. Mohammed Émin ne les tua pas ; seulement il prit la moitié de leurs troupeaux et leur imposa un tribut qu'ils payeront jusqu'à la fin du monde.

Mais que devint le héros étranger ? demanda Ali.

— Il dit aux guerriers des Chammar le salam aleïkoum, puis disparut dans les airs, monté sur son cheval noir.

— Cette histoire est belle à entendre ; sais-tu si elle est vraie ?

— Oui, elle est vraie, cinq hommes du Djelou qui revenaient dernièrement de Salamiay, en passant par ici, me l'ont racontée à moi et à mes gens ; ils la tenaient des Haddedîn.

— Tu ne te trompes pas ; la chose est arrivée, mais d'une autre manière. Veux-tu voir le coursier noir du séraskier ?

— Comment pourrais-tu me le montrer ?

— Il est là, tout près.

— Tu plaisantes, bey !

— Non, regarde ce cheval.

— Je le vois ; il est admirable, jamais je n'en ai vu un plus beau, mais c'est un cheval de la terre.

— Regarde cet homme, c’est le héros étranger.

— Impossible !

— Impossible ! dis-tu ? lui sait pourtant que je ne mens pas ; eh bien ! je t’affirme que c’est lui. »

Les yeux et la bouche du chef s’ouvrirent démesurément ; il me regarda comme pétrifié, et porta par un mouvement machinal les doigts dans le miel, mais, se trompant de direction, il prit une poignée de tabac, qui faillit le faire étouffer. Quand il fut un peu revenu à lui, il s’écriait en frappant des mains :

« Au nom du prophète, est-ce vrai ? est-ce vrai ?

— Je te l’ai dit, » affirma froidement Ali.

Alors le chef, se tournant vers moi, me salua humblement en me disant :

« O séraskier ! que ta visite nous porte bonheur !

— Elle te portera bonheur, j’en réponds.

— Ton cheval est noir ; mais où est ton casque et ton bouclier d’or ? Où est ta lance ? Je ne vois pas ton escarboucle ?

— Entends ce que je vais te dire ; je suis le cavalier étranger qui ai secondé Mohammed Émin ; seulement je ne viens pas du ciel, je ne suis pas général en chef, je ne possède ni armes d’or ni voile brodé par les houris... Regarde mes armes, elles sont meilleures que les vôtres, voilà tout ; veux-tu que je te montre comme elles tirent ?

— Oh ! par ta tête, par la tête de ton père, par celle de ton ami Ali-bey, ne le fais pas !... Tu as déposé ton casque, ta lance, ton bouclier, pour prendre ces armes nouvelles, qui peut-être sont encore plus dangereuses. Je ne sais ce que je pourrai te donner. Mais promets-moi de te montrer toujours mon ami.

— A quoi me servirait-il de t’avoir pour ami ? Dans ton pays on répète un proverbe qui est vrai : « Mieux vaut un ennemi intelligent qu’un ami sans cervelle. »

— Suis-je donc tel ?

— Ne sais-tu pas qu’on doit saluer l’hôte que vous amène un ami ?

— Tu as raison, Seigneur, et puisque tu me punis avec un proverbe, laisse-moi t’en citer un autre : « Le plus grand doit commander au plus petit. » Tu es le plus grand, je t’obéirai.

— Obéis à mon ami Ali-bey ; je ne te demande rien.

— Tu te fâches, Émir ! Ah ! pardonne-moi. Je ferai tout pour te plaire ; tiens, prends ces grappes et mange, prends ce tabac et fume !

— Nous te remercions, intervint Ali, qui comprenait ma répugnance ; nous avons mangé avant de venir à toi, maintenant nous devons hâter notre retour. »

Il se leva, je fis de même. Le chef nous reconduisit jusqu’à la palissade, se confondant en témoignages de politesse. Nous retournâmes ensuite par le chemin que nous avions suivi en venant.

Arrivé sur la hauteur qui domine la vallée de Hadi, nous vîmes de loin, devant la maison du bey, un monceau énorme de broussailles que les Yésidi travaillaient à grossir encore, chacun y apportant sa poignée. Le pir Kamek, debout près de ce bûcher, y jetait de temps en temps des morceaux de bitume durci.

« C’est le bûcher de l’offrande, me dit Ali.

— En quoi consiste cette offrande ?

— Je ne sais.

— En animaux égorgés comme ce matin sans doute ?

— Non, il n’y a que les païens qui brûlent leurs victimes.

— En fruits, peut-être ?

— Les Yésidi ne brûlent ni fruits ni animaux ; le pir ne m’a pas dit ce qu’il voulait brûler, mais ce qu’il fait est bien fait, car il est sage. »

Nous entendions toujours les détonations des pèlerins, continuant à arriver par la montagne, auxquels ceux déjà campés dans la vallée répondaient joyeusement. Lorsque nous fûmes au milieu de la foule, je remarquai que la place commençait à manquer, et que bientôt la vallée ne suffirait plus à cette foule toujours croissante.

Après avoir confié nos chevaux aux serviteurs du bey, nous nous dirigeâmes vers le tombeau

de Hadi. Sur le chemin nous rencontrâmes le Cheikh Khan, près d'une fontaine jaillissante, entourée d'une margelle de marbre. Une grande foule écoutait le prêtre, à une respectueuse distance.

« Cette source est sacrée, me dit Ali ; les prêtres seuls et moi pouvons en approcher, ne te fâche pas si je te laisse en arrière.

— Va, dis-je, je respecterai vos coutumes. »

Mais en ce moment le cheikh venait au-devant de nous ; le peuple s'écartait et le grand prêtre nous invitait tous deux à le suivre. Il nous fit asseoir l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, sur la margelle, sans que les assistants témoignassent le moindre mécontentement, car ce peuple n'est pas superstitieusement formaliste comme les sectateurs de Mahomet. Le Cheikh Khan demanda au bey si son voyage avait réussi.

« Oui, répondit le jeune chef, et toi, as-tu averti solennellement les pèlerins de ce qui va se passer ? Il est temps.

— Ce n'est pas à moi de le faire, repartit le grand prêtre : tu es le chef militaire, parle toi-même au peuple. »

Ali-bey se leva et se perdit bientôt dans les flots de la multitude. Quelques minutes plus tard, comme je m'entretenais encore avec le cheikh, je m'aperçus d'un grand mouvement parmi les pèlerins. Les hommes se rassemblaient tout près du torrent, tandis que les chefs de tribus, de familles et de villages, rangés en cercle, entouraient le jeune bey. Celui-ci leur parlait avec animation, leur expliquant les projets du gouverneur de Mossoul et le plan de résistance. Jusqu'alors les braves gens ne s'étaient doutés de rien, car on avait motivé l'ordre d'emporter les choses précieuses de Baadri sur je ne sais quelle coutume du pèlerinage. J'admirai avec quel ordre les troupes se formèrent, obéissant aux indications du bey : elles me parurent presque aussi disciplinées qu'en Europe. Quant aux cris, aux conversations échangées dans les rangs, elles n'étonnent pas, pour peu qu'on soit accoutumé aux mœurs orientales.

« Eh bien ? demanda le mir Cheikh Khan, lorsque Ali-bey revint vers nous, comment as-tu disposé tes hommes ? »

Ali étendit le bras et nous montra une troupe d'une vingtaine de guerriers qui gravissaient le sentier par lequel nous venions de descendre, puis il nous dit :

« Les voyez-vous ? Ce sont des guerriers d'Aïran, de Hadji-Dsho, de Choura-Khan, qui connaissent bien le pays ; ils vont au-devant des Turcs et nous avertiront de leur marche. J'ai envoyé des gens du côté de Baadri, pour garder le bourg, de sorte que nous ne pouvons être surpris à l'improviste. D'ici à la nuit, il y a encore trois heures ; elles suffisent pour que le détachement commandé par Sélek atteigne le val d'Idiz.

— Reviendront-ils pour la cérémonie ?

— Oui, certes.

— Qu'Allah les ramène ! »

Depuis quelque temps, une longue file d'hommes conduisant des troupeaux ou portant des paquets passait devant nous, et se perdait derrière le tombeau de Hadi, afin de remonter l'étroit sentier dont j'ai déjà parlé, et s'enfoncer dans la forêt.

Je me rendais chez Ali pour le repas du soir, quand le petit bachi-bouzouk, qui suivait la foule, vint à moi.

« Seigneur, s'écria-t-il, j'ai quelque chose à te dire.

— Parle.

— Un grand danger nous menace.

— Tu crois ?

— Oui ; lequel, je n'en sais rien ; mais ces adorateurs du diable, depuis une demi-heure à peu près, me font des yeux terribles ; on dirait qu'ils en veulent à ma vie. »

Le buyuk-emini portait son uniforme ; je ne m'expliquais guère pourquoi les Yésidi l'avaient menacé, car il était de leur intérêt de feindre encore avec lui, mais je ne doutais pas que, quoi qu'il arrivât, Ali-bey ne protégeât le petit homme. Je lui dis donc en riant :

« Vraiment, Ifra, ce serait dommage si ces gens se portaient à quelque mauvais coup ; que deviendrait ton âne ?

— Seigneur, ils l'égorgeraient avec moi ! As-tu vu combien ils ont tué d'animaux ?

— Sois tranquille, ni toi ni ta bête vous ne courez aucun risque, on ne vous séparera pas l'un de l'autre et vous aurez la vie sauve.

— Pourrais-tu m'en assurer, Émir ?

— Oui, je te le promets.

— N'importe, j'ai eu peur, quand tu étais parti. Est-ce que tu t'éloigneras encore ?

— Non, je reste, toi entre chez le bey, n'en sors plus ; car si tu allais te mêler parmi ces gens, il me serait peut-être difficile de te protéger. »

Je rentrai avec lui dans la demeure d'Ali-bey. Halef accourut au-devant de moi, me disant tout bas :

« Sidi, sais-tu qu'ils vont se battre ?

— Vraiment, et avec qui, à ton avis ?

— Avec les Osmanlis.

— Qui te l'a dit ?

— Personne.

— Tu l'as entendu dire à Baadri ?

— Point du tout ; ces gens parlent une langue à laquelle on ne peut rien comprendre ; mais j'ai vu des hommes préparer leurs armes et s'assembler ; d'autres se hâtaient d'emporter leurs habits précieux, d'autres emmenaient leurs troupeaux. Tout cela signifie quelque chose, je pense ?

— Tu as raison, Halef ; demain matin, au lever du soleil, les Turcs doivent assaillir nos hôtes.

— Et ils s'y attendent ?

— Oui.

— Pour qui veux-tu prendre parti, Sidi ? pour ces gens, ou pour les Turcs ?

— Je ne me battrai pas.

— En vérité !... Et moi, Sidi ?

— Pour qui te battras-tu ?

— Pour les Yésidi.

— Y songes-tu, Halef ? des gens que tu déclarais maudits !

— Sidi, je ne les connaissais pas !

— Écoute, Halef, je ne puis te permettre de te battre, tu resteras près de moi.

— Pendant que les autres montreront leur bravoure ?

— Sois tranquille, Halef, on ne doute pas de la tienne.

— Donc, je reste ici, et le buyuk-emini aussi ?

— Oui, certes, ne vous éloignez ni l'un ni l'autre. »

Je montai sur la plate-forme, où le cheikh Mohammed Emin m'accueillit avec un cri de joie.

« Dieu soit loué ! te voilà. Je soupirais après toi comme l'herbe après la rosée de la nuit.

— Tu es resté ici toute la journée ?

— Oui, sans bouger, je me cache de peur d'être trahi, il faut que j'arrive à mon but. Que se passe-t-il ? »

Je le mis au courant des événements ; il voulait s'armer, afin d'aider nos hôtes.

« Non, lui dis-je, tu le reconnais toi-même, tu dois te ménager pour ton fils ; d'ailleurs les Yésidi sont assez forts.

— Émir, tu parles comme un sage, mais non comme un guerrier.

— Cheikh, oublies-tu que je t'ai prouvé ma vaillance ? c'est au nom d'Ali-bey que je te supplie de t'abstenir ; il le demande, et il a raison, je le crois.

— Et tu penses que les Turcs seront battus ?

— Je l'espère.

— Les officiers du pacha ne valent rien, mais ses soldats sont braves.

— Quinze cents contre six mille !

— Les Yésidi vont chercher à les envelopper ?

— Ils y réussiront, tu verras.

— Alors nous irons avec les femmes et les enfants pendant le combat ?

— Toi, oui ; moi, je demeure ici.

— Allah kérim ! Veux-tu donc te faire massacrer ?

— Je ne serai point massacré, ni inquiété. Mon bouyouroultou et les lettres du pacha me protègent ; du reste la présence du buyuk-emini me servira de sauvegarde.

— Mais que veux-tu faire ?

— Empêcher des excès, si je puis.

— Ali-bey connaît-il ta résolution ?

— Non, je la lui dirai quand il sera temps. »

Le cheikh fut longtemps avant de se rendre à mes raisons ; enfin il s'écria :

« Allah il Allah ! les voies de l'homme sont écrites dans le livre de la destinée ; je ne veux pas m'opposer à ton dessein, mais si tu restes, je reste avec toi.

— Cela ne se peut, je ne cours aucun risque ; si tu étais reconnu, songe à ce qui arriverait.

— La fin de tous les hommes est marquée dans le Livre : si je dois mourir, je mourrai, et en quelque lieu que je sois je n'échapperai pas à mon sort.

— Malheureux, en te perdant de gaieté de cœur, tu me perdrais moi-même. Mon firman me protège auprès des Turcs ; mais, si on te trouve avec moi, toi, l'ennemi du pacha, comment veux-tu que je me défende ? »

Mohammed ferma les yeux, comme s'il eût voulu mieux réfléchir ; je devinais ce qui se passait en lui ; enfin il murmura :

« Émir, me prends-tu pour un lâche ?

— Non, je te connais, je sais que tu es brave et sans peur.

— Et Ali le sait-il ?

— Ali le sait comme moi, le Cheikh Khan le sait aussi.

— Et les autres Yésidi ?

— Ils ont entendu parler de ta vaillance, ils savent que tu ne fuis pas devant l'ennemi.

— S'ils en doutaient, pourrais-tu me défendre ? Dirais-tu publiquement que je ne suis allé à Idiz avec les femmes que pour t'obéir ?

— Oui, je le proclamerai publiquement et en tout lieu.

— Eh bien, qu'il soit fait comme tu le désires. »

Le cheikh posa ses armes à terre et se tourna du côté de la vallée qu'enveloppaient les premières ombres du soir. Le visage de l'Arabe avait une expression résignée et grave qui me frappa. En ce moment nous vîmes les guerriers revenir de leur reconnaissance au val d'Idiz ; ils se rendaient au Hadi, suivis d'une longue file de pèlerins. Ali-bey monta en même temps sur la terrasse, tandis que les salves d'artillerie retentissaient répercutées par tous les échos.

La, grande cérémonie de la fête va commencer, nous dit le bey ; les étrangers en sont ordinairement exclus, mais le mir Cheik Khan et les prêtres m'ont autorisé à vous y inviter tous deux.

— Je te remercie, Seigneur, interrompit Mohammed ; il est interdit à tout musulman de prendre part à des cérémonies où un autre qu'Allah est adoré. »

C'était assez blessant pour son hôte, mais Mohammed ne transigeait point et gardait tous ses préjugés contre les Yésidi ; quant à moi, curieux d'étudier le culte de ces peuples, je suivis Ali.

Le coup d'œil offert par la vallée de Hadi me causa bientôt une surprise admirative. Partout, sous le feuillage, dans les creux du terrain, sur les flancs des rochers voisins, au bord des cours d'eau, sur les plates-formes des maisons, sur le faîte des temples, brillaient des myriades de lumières. La plus grande animation régnait autour du tombeau de Hadi. Le Mir venait d'allumer un flambeau à la lampe perpétuelle du sanctuaire, et, le tenant à la main, il entrait dans la cour intérieure. Aussitôt les cheikh et les kaual s'approchèrent pour recevoir la lumière de ce flambeau sacré, et tendirent les leurs, puis ils rendirent le même office aux fakirs, et tous sortirent du temple avec leurs lumières, suivis, entourés, pressés par la foule.

Chaque pèlerin s'efforçait d'approcher d'un de ces flambeaux, passait rapidement la main dans la flamme, puis portait cette main au front et au cœur. Les hommes mariés passaient une seconde fois la main à travers le feu, pour bénir leurs femmes et leurs enfants ; tout le monde poussait de joyeuses clameurs.

Le sanctuaire, les cours étaient illuminés par des guirlandes de lampions, ou par des lampes plus grandes placées dans des niches ; chaque arbre de la vallée de Hadi ressemblait à un immense

candélabre ; les minarets ruisselaient de lumières accrochées jusqu'au sommet : ces tours ressemblaient à de gigantesques girandoles. Tout cela était vraiment féerique.

Cependant les prêtres avaient pénétré dans la cour, où ils se rangèrent sur deux lignes, puis s'assirent, le cheikh à leur tête, entièrement vêtu de blanc. Les kaual tenaient tous à la main un instrument de musique, flûte, tambourin, etc., et une sorte de concert religieux commença à un signal donné. Nous étions placés, Ali et moi, sous le berceau de vigne.

La musique, d'abord douce et mélancolique, prit tout à coup un ton plus élevé ; elle se termina par des accords auxquels je ne saurais rien comparer dans nos orchestres d'Europe, mais qui n'en étaient pas moins fort agréables.

Après cette espèce de morceau, le Cheikh Khan, qui était rentré dans le temple, en sortit accompagné de deux acolytes, portant devant lui une sorte de pupitre en fer, qu'on dressa au milieu de la cour, et les prêtres chantèrent un hymne dont les paroles ne sont pas restées dans ma mémoire ; il était en langue arabe et contenait une exhortation à la pureté, à la foi et à la vigilance. Le cheikh fit ensuite un véritable sermon sur la nécessité de se purifier de ses péchés et de défendre sa foi contre les ennemis ; après quoi il vint s'asseoir avec nous.

Bientôt un prêtre apporta un coq vivant, qui fut attaché au pupitre par un cordon ; à droite, on mit un vase plein d'eau, à gauche une torche enflammée. La musique recommença ; le volatile parut peu la goûter, il s'accroupit à terre et rentra sa tête dans ses plumes. Alors tous les instruments entonnèrent une éclatante fanfare pour réveiller l'animal. Le coq sembla écouter, se souleva, regarda autour de lui d'un œil vif ; enfin il se précipita sur le vase d'eau et y plongea son bec à la grande joie de la foule, qui éclata en applaudissements. Les tambourins reprirent leur assourdissant tapage, et le coq effrayé tourna la tête de tous côtés. Apercevant la flamme il essaya de fuir, son cordon le retint.

Kik ki riki ! cria l'oiseau rivalisant avec le charivari. Plus celui-ci redoublait, plus le malheureux coq criait fort. Il finit par entrer dans un tel accès de colère, qu'il rompit le lien et s'enfuit. L'orchestre salua bruyamment le héros de la soirée et les prêtres entonnèrent un chant fort long, à pleine voix. La fatigue seule put faire taire toute cette musique. En terminant le morceau, les exécutants baisèrent leurs instruments.

J'avais pu constater combien sont calomnieuses les insinuations des Turcs, quand ils confondent les Yésidi avec les impurs Cheragh Sonderan, ou *Éteigneurs de la lumière*. Certes, le culte dont j'étais témoin peut paraître ridicule aux yeux d'un chrétien, mais je n'y ai rien découvert d'immoral.

Alors commença la vente des boulettes de terre dont j'ai parlé. Les prêtres nous firent présent, au bey et à moi, de six de ces *grigris*. Les boules sont parfaitement rondes et couvertes de caractères arabes tracés avec la pointe d'un couteau.

Mes six boulettes portaient le même mot :

Ech Chems[18].

La vente se fit dans la cour extérieure, tandis que les musiciens continuaient leurs concerts à l'intérieur.

Je laissai les prêtres à leurs occupations, et pensant que les lumières de la vallée devaient offrir un curieux coup d'œil sur les hauteurs voisines, j'allai chercher Halef pour qu'il m'accompagnât dans l'ascension que je projetais. Je le trouvai sur la plate-forme de la maison, en grande conversation avec le buyuk-emini, lequel racontait, pour la millième fois, l'histoire de son nez.

« Quoi ? disait Halef, c'était un Russe ?

— Oui, un Russikow, qu'Allah confonde ! J'entrais au plus fort de la mêlée quand...

— Hadji Halef ! » criai-je au même instant.

C'était vraiment dommage d'interrompre le récit, mais Halef aurait le temps de l'entendre plus tard.

Mes deux interlocuteurs se levèrent, tout surpris, et vinrent à moi.

---

18 Le Soleil

« Tu vas m’accompagner, Halef, dis-je au petit hadji.

— Où donc, Sidi ?

— Sur la montagne, nous verrons mieux l’illumination.

— O Émir, je vais avec vous, s’écria Ifra.

— Comme tu voudras, allons. »

Nous gravîmes les rochers du côté de Badri, et nous atteignîmes bientôt la hauteur. De là, je pus jouir d’une vue vraiment indescriptible.

Plusieurs Yésidi nous avaient suivis avec des flambeaux ; je les priai ou de descendre, ou d’éteindre leurs lumières. La vallée entière semblait n’être qu’une flamme ; puis, lorsque le premier éblouissement fut passé, je distinguai des milliers de points lumineux allant, venant, se croisant, sautant, se poursuivant sans trêve. Très petits à l’endroit le plus éloigné où portait ma vue, ces points lumineux grossissaient en se rapprochant de la montagne. Les deux tours du tombeau se détachaient lumineuses sur le ciel de la nuit, comme un hymne de flammes.

A nos pieds, expirait le bruit des voix et des chants de la foule ; mais, de temps en temps, quelques cris plus joyeux montaient jusqu’à nous.

Je serais resté des heures perdu dans ma contemplation, si une question, adressée près de moi en kurde, ne m’avait tout à coup dérangé au milieu de cette rêverie. Je comprenais maintenant à peu près le langage des Yésidi, pourvu que le dialogue ne fût pas trop long.

« Qu’est-ce donc que cette étoile ? demandait une voix.

— Où ? reprenait un autre Yésidi.

— A droite, vois-tu le *Rea kaidsahn* (la voie lactée) ?

— Je le vois bien.

— Plus bas brille une grande étoile, elle se cache, puis revient. La vois-tu à présent ?

— Oui, c’est le *Kajale bé Chéri* (mot à mot : le vieux sans tête). »

Les quatre étoiles qui, sur nos cartes, sont censées former le dos de l’Ourse, s’appellent le *Vieux* chez les Kurdes. Ils supposent que sa tête est cachée derrière le groupe d’étoiles voisines. Les trois étoiles qui, chez nous, forment la queue de l’Ourse ou le timon du char, sont appelées par ces peuples : *les deux Frères* et *la Mère aveugle du Vieux*.

« Le Kajale bé Chéri a quatre étoiles, reprit le premier interlocuteur, ce doit être plutôt le *Koumikji Chivan* (Vénus).

— Non, le Koumikji Chivan est plus haut.

— La voici qui brille de nouveau. Nous nous trompions, elle est au sud. C’est le *Mêchin* (le chariot).

— Le Méchin a aussi plusieurs étoiles. Que penses-tu que ce soit, Émir ? »

La question m’était adressée, et de même que ces hommes, je cherchais à m’expliquer le phénomène.

Les lumières de la vallée, se reflétant en rouge sur le ciel, obscurcissaient les étoiles et les rendaient très difficiles à reconnaître. Cependant la lueur dont parlaient mes gens devenait parfois si vive, qu’elle surpassait celle des astres de cette paisible nuit ; puis, tout d’un coup, elle se perdait, pour briller ensuite, à peu près comme une étoile errante. Après avoir considéré pendant quelque temps encore cet effet singulier, je dis à mon petit Halef :

« Descends vite, Hadji Halef, cours trouver Ali-bey, prie-le de venir me rejoindre ici. »

Halef s’éloigna rapidement. Je fis quelques pas en avant ; en partie pour mieux examiner le ciel, en partie aussi pour éviter les questions.

Heureusement Ali montait, dans l’intention de me ramener chez lui ; Halef le rencontra presque à mi-chemin.

« Que veux-tu me montrer, Émir ? demanda le jeune chef lorsqu’il fut près de moi.

— Regarde, dis-je en étendant le bras, tu vas voir briller une étoile. Tiens !... la voilà.

— Oui, je la vois.

— Elle disparaît... La connais-tu ?

— Non, on dirait qu’elle n’appartient à aucune figure. »

Je coupai une baguette à un buisson voisin ; je la fichai en terre, m’éloignant de quelques pas :

« Agenouille-toi devant cette baguette, enjoignis-je au bey, je vais en placer une seconde dans

la direction de l’étoile. Vois-tu maintenant ?

— Oui, parfaitement.

— Où dois-je mettre la baguette ?

— A un pied plus loin, vers la droite.

— Bien. Regarde encore.

— Je la revois ! s’écria Ali, après une minute d’attente.

— Où ? pour que je place une troisième baguette.

— L’étoile a changé de marche ; elle va vers la gauche.

— Où faut-il me mettre à peu près ?

— Là.

— Bien. »

Je plantai le troisième jalon ; Ali s’écria :

« Je ne la vois plus... Ah ! si, la voilà.

— Où ?

— Elle n’est plus à gauche, à droite, tout à fait à droite.

— Bien, je t’ai montré ce que je voulais ; lève-toi. »

Tout le monde m’avait regardé agir avec étonnement ; Ali lui-même ne comprenait rien à ce jeu, il me dit :

« Mais pourquoi me faisais-tu appeler ? A cause de cette étoile ?

— Ce n’est point une étoile.

— Qu’est-ce donc ? une lumière ?

— S’il n’y avait là qu’une lumière, ce serait déjà singulier, mais il y en a plusieurs, il y a une rangée de lumières.

— Comment devines-tu cela ?

— Ce ne peut-être une étoile, parce que cette lumière est trop bas dans le ciel. L’expérience que je viens de te faire exécuter te démontre d’ailleurs que cette lueur se compose de plusieurs points et qu’elle voyage. Il y a là-bas une troupe de gens avec des flambeaux ou des falots ; ils sont à pied ou à cheval, je n’en sais rien ; nous voyons seulement leurs mouvements. »

Le bey poussa un cri d’admiration.

« Tu as raison, murmura-t-il ensuite.

— Quelle peut être cette troupe ?

— Ce ne sont pas des pèlerins, les voilà tous rassemblés dans le val, et, du reste, ils arriveraient par la route de Baadri.

— Si c’étaient... les Turcs !

— Impossible.

— Je ne sais... Cette contrée m’est inconnue ; décris-la-moi.

— Ici, devant nous, est la route de Baadri ; plus loin, à gauche, celle d’Aïn-Sifni. Divise cette dernière route en trois parties ; dans la première tu aurais cette lueur à gauche, près du torrent qui vient du Hadi.

— Peut-on longer ce cours d’eau à cheval ?

— Oui.

— Arriverait-on par là au Hadi ?

— Oui.

— Alors une faute, une très grosse faute a été commise.

— Laquelle ?

— Tu as posé des sentinelles du côté de Baadri et de Kaloni, et tu laisses la route d’Aïn-Sifni dégarnie !

— Les Turcs ne peuvent venir par là, car les gens d’Aïn Sifni nous préviendraient.

— Les Turcs peuvent éviter Ain Sifni, descendre par le Djeraya et le Khausse, et vous surprendre en longeant la rivière. Ce que nous venons de voir me persuade que tel est, en effet, leur mouvement. Regarde, les voilà vers la gauche, à présent.

— Émir, tu as peut-être deviné juste. Je vais envoyer des hommes dans cette direction.

— Si tu me le permets, j’aurais assez de plaisir à étudier de près mon étoile. Veux-tu me

donner un guide ?

— Il n'en est pas de meilleur que Sélek.

— Un excellent cavalier, je le sais ; qu'il me conduise. »

Nous descendîmes du rocher aussi vite que possible, sans donner d'explication aux assistants ; nous avions parlé à voix basse et en turc, ils ne nous avaient point compris ; quant à notre bachi-bouzouk il se trouvait occupé ailleurs.

On m'amena bientôt Sélek, nous prîmes nos chevaux et nos armes. Halef, cela va sans dire, faisait partie de l'expédition. Vingt minutes plus tard nous chevauchions vers Aïn-Sifni. Arrivés à la première hauteur, nous fîmes halte. Dans la demi-obscurité de l'horizon, notre lueur reparut.

« Tu vois ? dis-je à Sélek.

— Émir ! s'écria celui-ci, ce ne sont ni des étoiles ni des flambeaux ! Des flambeaux donneraient une lumière plus rayonnante, ce sont des lanternes.

— Je voudrais m'en approcher ; connais-tu bien le pays ?

— Je connais chaque pierre, chaque buisson aux environs ; retiens bien ton cheval, et suis-moi pas à pas. »

Il se dirigea du côté droit du cours d'eau ; nous avançâmes à travers les rochers et les ronces, dans un affreux chemin. Au bout d'un quart d'heure, nous distinguions parfaitement les lanternes ; après un second quart d'heure, les lumières disparurent derrière le sommet d'une montagne qui se dressait devant nous. Le sommet gravi, nous revîmes nos porteurs de falots, dont la troupe nous parut assez nombreuse. Puis tout se cacha de nouveau dans quelques plis de terrain, sans doute. Je demandai à mon guide s'il se trouvait encore là une colline.

« Non, me dit-il, c'est la plaine.

— Mais il y a un creux, un vallon, où la lumière est cachée à nos yeux ?

— Non.

— Alors une forêt ?

— Oui, Émir, j'oubliais ! Ils sont entrés dans le petit bois d'oliviers.

— Écoute : tu vas nous attendre ici avec les chevaux, Halef m'accompagnera.

— Seigneur, je ne dois point te quitter.

— Les chevaux nous embarrasseraient.

— Nous les attacherons à ce buisson.

Mon cheval est trop précieux pour le laisser sans gardien. D'ailleurs, tu ne pourrais peut-être pas te glisser assez doucement pour épier. Laisse-nous faire, nous y sommes accoutumés.

— Sois tranquille, dit Halef, mon Sidi s'y entend. Je croyais, comme toi, n'avoir pas mon pareil pour me faufiler dans un douar et enlever un cheval, mais j'en ai appris plus long, depuis que nous courons le monde. »

Nous déposâmes nos armes et nous nous avançâmes avec précaution ; la nuit commençait à s'éclairer des rayons de la lune ; on eût pu voir un homme à cinquante pas.

Devant nous, au bout de dix minutes, se présenta une masse noire, grandissant toujours à mesure que nous approchions : c'était le bois d'oliviers.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à cinq ou six pas des premiers arbres, je m'arrêtai pour écouter. Le silence était complet.

« Mets-toi derrière moi, » recommandai-je à Halef afin de ne former qu'un seul point.

Je portais une jaquette et des pantalons de nuance foncée, avec une tarbouche noire dont j'avais enlevé le turban ; Halef avait à peu près le même costume, nous ne devions pas nous détacher beaucoup dans la demi-obscurité. Comme nous marchions, le craquement de quelques branches nous fît tressaillir. Nous nous jetâmes à terre et nous mîmes à ramper. Le bruit augmentait.

« On ramasse du bois, on va allumer un feu, peut-être, murmurai-je.

— Tant pis pour nous ! » reprit Halef.

Nous avions atteint la lisière du petit bosquet ; le hennissement des chevaux, la voix des hommes s'entendaient alors distinctement.

« Cache-toi ici, dis-je à mon compagnon.

— Sidi, je ne t'abandonnerai jamais ! laisse-moi te suivre, supplia Halef.



Une vive flamme s'éleva entre les arbres et vint presque m'éclairer le visage.

— Tu me ferais surprendre. Il est bien plus difficile d'épier dans un bois qu'en plaine. Je ne t'ai pris avec moi que pour protéger mon retour ; reste ici, tranquille, même dans le cas où tu entendrais tirer ; mais dès que je t'appellerai, accours le plus vite possible.

— Et si tu n'appelles pas, si tu ne reviens pas ?

— Tu sortiras dans une demi-heure afin de voir ce qui m'est arrivé.

— Sidi, si tu es mort, je les tue tous ! »

J'entendais mon bon Halef répéter cette protestation au moment où je m'éloignais ; je ne fis pas vingt pas qu'une voix, moins amie, criait durement tout près de moi :

« Allumez le feu ! »

Cette voix ne pouvait être distante que d'une centaine de pas. Je continuai cependant à me traîner sur les pieds et sur les mains ; une vive flamme s'éleva entre les arbres et vint presque m'éclairer le visage. Cette circonstance augmentait les difficultés de l'approche.

« Mettez des pierres sur le feu, » commanda la même voix.

L'ordre fut exécuté aussitôt, car la lueur s'éteignit ; je pus continuer mon chemin. Je me traînais d'un arbre à l'autre, me cachant derrière chaque tronc, interrogeant les environs avant de reprendre ma course périlleuse. Heureusement cette précaution était inutile ; les guerriers campés dans ce bois ne semblaient supposer aucun piège.

En avançant toujours j'arrivai à un vieil arbre entouré de rejetons et dont les racines noueuses formaient une quantité de creux, dans lesquels je pus me dissimuler fort à mon aise. Près de cet arbre, adossés à un figuier non moins vénérable, j'avais remarqué deux officiers turcs. Avec un peu de prudence, je parvins à me hisser sans bruit jusqu'à une des premières branches, d'où je découvris toute la scène du bivouac.

Les canonniers s'étaient établis commodément dans le bosquet ; assis sur l'herbe, ils causaient entre eux. Les officiers, qui ne pouvaient rester longtemps sans leur café et leur pipe, avaient ordonné d'allumer des feux pour faire chauffer l'un, tandis qu'ils jouissaient déjà de l'autre. Des espèces de petites bouilloires chantaient entre les cailloux placés sur les charbons, pour abattre la flamme et la fumée. Un des deux héros appuyés contre le figuier était, d'après son costume, un yus-bachi (capitaine), l'autre un mulazim (lieutenant).

Le yus-bachi paraissait bon enfant. On l'eût pris pour un boulanger allemand jouant au turc matamore, dans une mascarade du mardi gras. L'autre ressemblait à une vieille servante d'auberge affublée du vaste pantalon et de la jaquette militaire.

La conversation de mes personnages était à l'avenant :

« Nos canons sont bons, disait le capitaine.

— Excellents, reprenait le lieutenant.

— Nous exterminerons tout.

— Oui, tout.

— Nous ferons beaucoup de butin.

— Beaucoup.

— Nous nous battrons bravement.

— Très bravement.

— Nous pourrons ensuite fumer du tabac de Perse.

— Du tabac de Chiraz.

— Et boire du café d'Arabie.

— Du moka.

— Tous les Yésidi seront anéantis.

— Les scélérats !

— Les impurs, les maudits !

— Les chiens !

— Ce sera fait demain matin. »

Je crus en avoir assez entendu ; toujours rampant, je retournai près de Halef, que je finis par retrouver.

« Eh bien ! Sidi ? demanda le petit homme.

— Eh bien ! c'est l'artillerie. Viens, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Nous courûmes reprendre Sélek et les chevaux ; la descente fut naturellement plus prompte et plus facile que la montée. Nous arrivâmes bientôt à Hadi ; on me dit que je trouverais le bey, avec le Cheikh Khan, dans le sanctuaire. Je m'y rendis incontinent.

« Qu'as-tu vu ? s'écria le jeune chef.

— Ils ont des canons.

— Beaucoup ? murmura Ali effrayé.

— Quatre petits canons de montagne. Ils vont attaquer le tombeau avec l'artillerie pendant que l'infanterie se portera sur Baadri et Kaloni.

— Le plan n'est pas mauvais, car la vallée se trouvera ainsi investie de toutes parts.

— Oui, il s'agissait d'amener les canons sur les hauteurs sans être dérangé ; ils y ont réussi. Dans une heure ils pourraient commencer le siège de Hadi. Mais si tu veux me donner soixante cavaliers et quelques lanternes, je parie de m'emparer des canons. Je te les amènerai ici, avec leurs artilleurs, avant deux heures.

— Tu auras cent cavaliers, si tu les désires.

— Non, envoie-m'en quatre-vingts, ils me rejoindront auprès de la rivière. »

J'allai retrouver Halef et Sélek, et je les mis en peu de mots au courant de mon projet. Bientôt les quatre-vingts guerriers arrivèrent. J'envoyai Sélek en avant, avec dix hommes ; nous le suivîmes de près jusque sur la hauteur, où il nous fallait descendre de cheval. Je disposai mes gens ; quelques-uns devaient faire sentinelle, dix restaient pour la garde des chevaux, les autres m'accompagnèrent vers le bois. Je les fis arrêter à une certaine distance et je me dirigeai seul jusqu'à mon vieux figuier, sans rencontrer le moindre obstacle. J'espérais trouver l'ennemi endormi, mais tous les hommes veillaient : ils étaient environ trente-quatre, en comptant les officiers. Je retournai près des miens, et je tins ce petit discours à mes deux lieutenants :

« Hadji Halef, et toi, Sélek, allez reprendre vos chevaux ; faites un détour, entrez dans le bois de l'autre côté. On vous arrêtera, vous direz que vous vous êtes égarés en voulant vous rendre à la fête, vous attirerez tant que vous pourrez l'attention des Turcs, le reste nous regarde. »

Je fis ensuite entourer le bois de manière à pouvoir y entrer de trois côtés ; après avoir complété les instructions nécessaires je regagnai mon poste d'observation. Les feux brillaient toujours, malgré les cailloux ; on avait pris tranquillement le café. Le capitaine disait :

« Cette vallée de Hadi est un méchant nid.

— Les gens y adorent le diable, reprenait le lieutenant scandalisé. Qu'Allah les disperse et les écrase ! »

En ce moment on entendit les pas d'un cheval ; le lieutenant dressa la tête en murmurant :

« On vient.

— Oui, deux cavaliers. »

Ils se levèrent, les soldats firent de même ; à la lueur rougeâtre du brasier, je reconnus parfaitement Halef et Sélek qui s'approchaient. Le capitaine alla vers eux, le sabre à la main, criant :

« Halte-là ! Qui êtes-vous ? »

Entouré par les Turcs, mon petit Halef me semblait un peu ému.

« Qui êtes-vous ? répéta le capitaine.

— Des gens...

— Quelles gens ?

— Des hommes.

— Quels hommes ?

— Des voyageurs.

— Que le diable vous avale ! Répondez mieux, ou bien la bastonnade vous fera parler. Allons, qui êtes-vous ?

— Des Yésidi, reprit Sélek, moins effrayé.

— Ah ! Et d'où venez-vous ?

— De la Mecque.

— De la Mecque ! Allah illa Allah ! Il y a des adorateurs du diable à la Mecque !

— Oui, on en compte cinq mille.

— Autant que cela ? Allah kérim ! Comment Dieu laisse-t-il croître une telle ivraie parmi le

froment ! Où allez-vous ?

— Au Hadi.

— Ah ! je vous y prends ! Que voulez-vous faire là-bas ?

— On y célèbre une grande fête, et...

Je sais, je sais. Vous voudriez y aller danser avec le diable, adorer un coq, et par là vous rendre dignes de la Djehenna ! Descendez, vous êtes prisonniers.

— Prisonniers ! et pourquoi ?

— Fils du diable ! on va vous fustiger jusqu'à ce que votre père abandonne votre corps. Allons ! allons ! descendez de cheval. »

Le capitaine et ses hommes forcèrent mes deux héros à quitter l'étrier, puis ils leur ordonnèrent de livrer leurs armes. J'étais persuadé que Halef n'y consentirait jamais. Le premier moment de frayeur passé, il allait résister et se débattre comme un démon. Tout à coup il m'aperçut, je m'étais soulevé un peu au-dessus des branches ; ma vue lui rendit tout à fait courage, il se sentait appuyé.

« Nos armes ! s'écria-t-il. Écoute, yus-bachi, j'ai quelque chose à te dire, mais fais écarter tes hommes, je ne puis le dire qu'à toi et au mulazim.

— Que veux-tu me dire ? voyons, de quoi est-il question ? »

Halef se pencha à l'oreille du capitaine ; je sus depuis qu'il lui murmura dans le conduit auditif :

« De ta bourse ! »

L'officier fit un signe, ses hommes s'éloignèrent ; il reprit :

« Eh bien ! parle.

— Laisse-nous libres, et je te donnerai une bonne rançon.

— Vous avez de l'argent ?

— Oui, nous en avons.

— Bah ! qu'importe ? Tout ce qu'on trouvera sur vous m'appartient.

— Tu ne trouveras pas notre argent : quand on fait un voyage comme celui que nous avons entrepris, on sait cacher sa bourse.

— Allons donc !

— Je t'en avertis, capitaine : quand même tu nous tuerais, tu ne trouverais pas notre argent ; les adorateurs du diable ont un secret pour le cacher.

— Et si je vous laisse échapper, vous nous trahirez.

— Vous trahir ! comment cela ?

— Tu nous vois en troupe, tu iras le raconter au Hadi.

— Envoie-nous où il te plaira.

— Si je vous envoyais à Baandeiza, où nous irons dans deux jours ?

— Volontiers.

— Combien me donnerez-vous pour votre rançon ?

— Combien demandes-tu ?

— Quinze mille piastres chacun.

— Ah ! Seigneur, c'est trop ; nous ne pouvons en donner que quinze cents.

— Fourbes ! Vous essayez de me tromper.

— Nous t'en donnerons seize cents, si tu veux.

— Non ! douze mille, pas un para de moins, et si vous ne les fournissez pas, je me payerai en coups de bâton. Ce sera un moyen de rendre visible votre argent.

— Il faudra donc, Seigneur, donner ce que tu demandes ?

— Ah ! scélérats ! on voit que vous êtes bien pourvus. Eh bien ! ce sera quinze mille piastres, comme je l'ai déjà dit.

— Seigneur, c'est trop peu !

— Trop peu ? Pendard ! que veux-tu dire ?

— Je veux dire que nous valons tous les deux mieux que cela ; permets-nous de t'offrir cinquante mille piastres...

— Tu es fou !

— Ou bien cent mille.

— Lieutenant, qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais,... non, je ne sais, capitaine.

— Ni moi non plus ; il faut que ces gens soient immensément riches. Mais où est ton argent, fils du diable ?

— Il y a quelqu'un qui n'est pas loin, il va payer pour nous.

— Qu'Allah nous protège ! c'est le démon !

— Faut-il l'appeler ?

— Non ! point du tout. Je ne suis pas un Yésidi, moi ! Je ne sais pas parler au diable, je ne veux pas le voir.

— Il ne te fera pas peur, car il viendra sous une forme humaine, il est très beau. »

En ce moment, sortant de ma cachette, je parus devant les deux officiers turcs, qui reculèrent épouvantés.

« J'ai tout entendu ! leur criai-je. Je vous connais, je sais quels sont vos desseins. Vous voulez exterminer les Yésidi, puis les piller pour fumer du tabac de Chiraz et boire du moka. »

Les deux hommes me regardaient stupéfaits, ils murmuraient :

« Il sait tout !

— Oui ! oui ! repris-je en élevant très fort la voix, je sais que vous avez dit à ces deux voyageurs à leur arrivée : « Vous êtes prisonniers ! »

C'était le signal. Les hommes qui se tenaient cachés dans le bois, firent une soudaine irruption. Les Turcs, épouvantés, se rendirent immédiatement. Je défendis de tirer, à moins que les ennemis ne cherchassent à le faire eux-mêmes.

« Écoutez, dis-je aux officiers, je ne suis point votre ennemi ; déposez vos armes et obéissez à mes ordres, il ne vous arrivera rien de fâcheux. »

Ainsi surpris et cernés, les Turcs virent que la résistance était impossible : ils se résignèrent et répondirent sans détour à mes questions.

« D'autres troupes vous suivent-elles ? demandai-je.

— Non.

— Vous avez été envoyés seuls ici ?

— Oui.

— Le miryalaï Omar Hamed est bien imprudent. Il y a dans la vallée de Hadi plus de quatre mille hommes armés, et il vous dépêche ici, seulement trente, avec quatre petits canons ! Il croit donc qu'on tue les Yésidi comme des mouches ? Mais enfin, quels étaient vos ordres ?

— Nous devions conduire les canons jusqu'au bord de l'eau, puis les faire passer et aller nous poster devant le Hadi, à une demi-heure environ, jusqu'à ce qu'on nous envoyât un message pour commencer l'attaque.

— C'est là un plan insensé, vous n'auriez jamais pu le réaliser. »

Les Turcs, en vrais fatalistes, se disposèrent avec un grand calme à nous suivre. On plaça les canons sur le dos des mulets ; une demi-heure ou trois quarts d'heure plus tard nous rentrions dans la vallée, aux acclamations de toute la foule. J'avais fait arrêter l'artillerie à l'entrée ; vingt hommes gardaient les canons, sous le commandement de Halef.

Il fut convenu, avec Ali, que ses Yésidi revêtiraient le costume des prisonniers turcs, pour attendre l'envoyé qui devait apporter l'ordre de l'attaque. Quant aux prisonniers eux-mêmes, Ali les expédia, sous bonne garde, dans un lieu sûr.

Je me rendis à la maison du chef, où un copieux festin était préparé. Lorsque les étoiles commencèrent à pâlir, Ali-bey voulut me faire conduire au val d'Idiz. Je refusai obstinément, lui remontrant que je n'avais rien à craindre, puisque j'étais sous la protection du Grand-Seigneur et que les Turcs ne pouvaient se douter de la part que je venais de prendre à la défense des Yésidi.

« Donc, ajoutai-je avec fermeté, je reste ici en compagnie de Halef et du bachi-bouzouk ; je vous serai sans doute aussi utile que si je combattais dans vos rangs.

— Mais peut-être nous faudra-t-il tirer sur toi, en nous défendant ! Peut-être nos balles atteindront-elles cette maison malgré nous ! s'écria Ali avec angoisse.

— Non, sois tranquille, je saurai m'en garer. »

Il allait insister encore, lorsqu'un homme entra tout hors d'haleine.

« Seigneur, dit cet envoyé, les Turcs seront à Baadri avant une heure ! »

Nous descendîmes dans la rue, les femmes et les enfants se rendaient en longues files au val d'Idiz. Un second courrier vint apporter la nouvelle de la marche de l'ennemi à travers les bois, du côté de Kaloni. Il ne pouvait tarder.

Le bey me quitta pour donner des ordres. Je restai seul sur le seuil ; les lumières s'éteignaient de toutes parts, il n'y avait plus que les tours qui brillassent encore sur le fond du ciel. La foule se hâtait de quitter le bourg ; on traînait après soi les derniers bestiaux. Cet ensemble tout à l'heure si gai me parut triste et lamentable. Qu'allait devenir ce peuple, pour lequel j'éprouvais une si vive sympathie ? Réussirait-il à déjouer les projets de ses ennemis acharnés ?

Je remontai sur la plate-forme de la maison ; le buyuk-emini y ronflait de tout son cœur ; Halef vint bientôt me rejoindre et me donna des nouvelles de la défense. Sur l'ordre d'Ali on abattait des arbres afin de barricader l'entrée de la vallée et de protéger les canons. J'annonçai à mon petit Arabe la résolution que j'avais prise de me tenir hors de la bataille et le priai de rester avec moi. Comme Mohammed, il se révoltait déjà. Je dus lui démontrer que nous prouverions autant de bravoure, en affrontant ainsi le danger, qu'en nous mêlant aux combattants.

« Où donc est Ifra ? me demanda tout à coup Halef.

— Il dort là-bas.

— Sidi, Ifra dort toujours ; c'est pour cela que son capitaine lui avait imposé l'âne qui le réveillait sans cesse. Sait-il ce qui va se passer ?

— Je ne le crois pas ; mais il n'a besoin de le savoir qu'au moment où il pourra nous être utile. »

Ali, qui allait et venait, rentra un moment pour reprendre son cheval. Il me supplia encore de me laisser conduire en lieu sûr ; comme je résistai, il jura de faire égorger les trente-quatre prisonniers, si les Turcs touchaient à un cheveu de ma tête. Puis il attacha un drap à l'une des colonnes de la plate-forme, me disant qu'au moindre danger je retirasse ce signal, jurant qu'il accourrait, dès qu'il ne le verrait plus flotter. Enfin il me quitta de nouveau.

Le jour commençait à poindre à l'horizon ; on distinguait déjà les branches des arbres ; le bruit des pas du cheval d'Ali allait se perdant au fond de la vallée. J'étais donc bien seul, dans ce bourg mystérieux de Baadri que j'avais tant désiré voir ! Je réfléchissais à la suite de mes aventures, lorsqu'une longue forme blanche s'avança vers moi, c'était le pir Kamek.

« Tu es encore ici ? me dit-il d'une voix presque rude, pourquoi ne vas-tu pas avec les autres ?

— Je reste.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous rendrai peut-être des services ici.

— C'est possible, et cependant il faut que tu partes.

— Mais toi, pourquoi restes-tu ?

— N'as-tu pas vu le bûcher ? reprit-il d'une voix sombre ; je reste pour le garder, le temps du sacrifice s'approche.

— Les Turcs ne te le laisseront point achever.

— Les Turcs serviront de victimes. Je fêterai aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! »

La voix caverneuse et sombre de ce vieillard me faisait presque frissonner. Pour le détourner de ses sombres idées, je lui demandai s'il ne voulait pas, en attendant l'heure, me donner quelques explications sur son livre.

« Émir, répondit-il, je suis un pauvre prêtre qui ne possède plus que trois choses en ce monde : sa vie, ses vêtements et ce livre. Ma vie, je la rendrai au très pur, très puissant, très miséricordieux Seigneur qui me l'a prêtée ; mes habits envelopperont mon corps dans la mort. Mon livre, je te le donne, afin que ton esprit puisse converser avec le mien, quand l'espace et le temps nous auront séparés. »

Tout cela était-il une manière de parler orientale, ou le vieux pir avait-il réellement un pressentiment de sa mort prochaine ? Ému malgré moi, je repris :

« Pir Kamek, ce présent est grand ; j'ose à peine l'accepter.

— Émir, je t'aime. Prends ce livre ; quand tes yeux tomberont sur les mots tracés par ma

main, songe que cette main n'en aura plus tracé d'autres. Dans ce livre, tu liras l'histoire sanglante des Yésidi, les maudits, les persécutés ! »

Je ne pouvais qu'embrasser le vieillard ; je le fis en lui disant :

« Merci, ô pir Kamek! Moi aussi je t'aime ; toutes les fois que j'ouvrirai ton livre, il me semblera te voir et entendre les paroles de ta bouche. Mais je t'en conjure, ne tarde pas à rejoindre les tiens, pendant qu'il en est temps encore !

— Regarde là-bas, vois-tu le tombeau du saint qu'on a persécuté et tué ? Lui, jamais il n'a fui. Souviens-toi aussi des préceptes de tes saints Livres : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent rien sur l'âme. » Je reste ici. Je sais que les Osmanlis ne me toucheront pas. Ils me tueraient, qu'importe ? Est-ce que la goutte d'eau n'est pas absorbée par le soleil ? Est-ce qu'il meurt, le soleil qui reparaît chaque jour ? Est-ce que la mort n'est pas l'entrée dans la lumière, la porte d'une vie lumineuse et pure ? As-tu jamais entendu un Yésidi dire d'un autre qu'il est mort ? Il dit qu'il est transformé, car la mort et la tombe sont pour le corps ; mais pour l'âme, il n'y a que la vie, rien que la vie. Est-ce que nous ne sommes pas certains de nous revoir un jour, à quelque distance l'un de l'autre que nous puissions mourir ? »

Le pir me tendit affectueusement la main, puis s'éloigna ; je le vis se diriger vers le tombeau de Hadi. Comme j'avais quitté la plate-forme à l'arrivée du bey, j'y remontai afin de savoir ce que devenaient mes gens. Halef et Ifra causaient entre eux ; j'écoutai, avant de me montrer.

« Tout seuls ici ? demandait le dernier.

— Oui, affirmait Halef.

— Où sont donc les autres, ces centaines, ces milliers ?

— Qui sait ?

— Mais pourquoi sont-ils partis ?

Ils fuient.

— Et devant qui ?

— Devant les vôtres.

— Devant les nôtres ? Hadji Halef Omar, je ne comprends pas ce que tu dis.

— C'est pourtant clair, ils fuient devant ton mutesarif[19] et ton miryalaï, Omar Hamed.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ceux-ci vont les assaillir.

— Allah akbar ! Dieu est grand et les mains du mutesarif sont puissantes ! Que faut-il faire ? Garder ton sidi, ou combattre sous les ordres du miryalaï ?

— Il faut rester avec nous.

— Oui, je le crois aussi, car la défense de l'émir m'a été confiée.

— Quand donc l'as-tu défendu ?

— Toujours. Je le défends et le défendrai, tant qu'il restera sous ma protection. »

Halef se mit à rire.

« Oui, vraiment, reprit-il, tu es homme à cela ! Sais-tu quel est le protecteur de l'émir ? C'est moi.

— Non, non ! c'est à moi que le pacha en a confié la garde.

— Et moi, j'ai été choisi par mon sidi lui-même, pour le défendre. Lequel vaut mieux de mon émir ou de ton *suzihitch*[20] de mutesarif ?

— Halef Omar, tais ta langue, ou...

— Ooo... aaa !... ah !... Qu'est-ce que cela ?

— Un coup de canon ! »

C'était réellement un coup de canon. L'envoyé des Turcs devait être pris, l'affaire allait commencer.

« Amène ton âne dans l'intérieur de la maison, ordonnai-je au buyuk-emini tout effaré, et ferme la porte. »

Je me cachai derrière une pile de coussins ; le jour commençait à luire, le fond de la vallée seul restait encore dans l'ombre, et, plus haut que la vallée, brûlaient toujours les innombrables

19 *Mutesarif*, pacha, gouverneur.

20 *Suzihitch*, vaurien, moins que rien.

lampes, illuminant les deux tours.

Cinq minutes s'écoulèrent, cinq longues minutes d'attente, puis nous entendîmes le pas des chevaux ; ils arrivaient par deux côtés en même temps : les ordres du miryalaï étaient ponctuellement exécutés.

« Ils viennent, murmura Halef.

— Oui, ils viennent, reprit Ifra ; Seigneur, ils vont tirer sur nous, s'ils nous prennent pour des Yésidi !...

— Si tu as peur, mets ton âne devant la porte, ils le reconnaîtront. »

Ce n'était pas la cavalerie qui envahissait le bourg, car nous n'entendîmes que le pas de quelques chevaux d'officiers ; l'infanterie suivant avec ce murmure et ce bruit particulier aux troupes armées.

Bientôt nous crûmes qu'un cri, parti du tombeau du cheikh, donnait quelque signal ; je regardai à travers mon rempart de couvertures. Au pied de la terrasse passait une bande d'Arnautes fermant la marche. Ces hommes étaient deux cents à peu près, magnifiquement vêtus ; leurs visages farouches s'harmonisaient bien avec les couleurs crues de leur uniforme. Un alaï-emini et deux capitaines les commandaient. Ils descendirent la vallée en colonnes serrées. J'avais cru qu'après eux le défilé serait terminé ; mais les bachi-bouzouks formaient l'arrière-garde, courant à droite et à gauche, fouillant les alentours, pour découvrir les habitants qu'ils croyaient cachés dans leurs maisons, ou dans les bouquets d'arbres et les creux des rochers. Enfin nous aperçûmes un petit groupe d'officiers à cheval, dont le chef, aux habits tout brodés d'or, portait les insignes du général ; c'était un homme fort maigre, avec une figure extraordinairement vulgaire.

« C'est le miryalaï Omar Hamed, » dit Ifra d'un ton respectueux.

Aux côtés de ce chef se tenait un personnage d'une physionomie singulière. Il est des visages qui rappellent des types d'animaux ; bien souvent on pense malgré soi, en voyant un homme pour la première fois, au singe, au dogue, au chat. J'ai même vu des figures qui m'ont fait songer au bœuf, à l'âne, au hibou, à la belette, au sanglier, au renard ou à l'ours. Sans être ni phrénologiste ni physionomiste, on peut facilement remarquer que l'individu dont la face présente ces signes a aussi, dans l'attitude, le geste, le caractère, les habitudes, quelque chose de l'animal qu'il représente. L'homme qui passait à cet instant devant moi avait le profil d'un oiseau de proie ; on eût dit un vrai faucon.

« C'est le makredji de Mossoul (le procureur du tribunal), s'écria le buyuk-emini. C'est le confident du gouverneur. »

Que venait faire cet homme de loi parmi les troupes ?... Je n'eus pas le temps de me le demander d'une manière bien suivie : un coup de canon retentit, puis des cris affreux, puis un galop de chevaux se rapprochant. Les officiers s'étaient arrêtés sous la terrasse.

« Qu'est-ce que cela ? demanda le miryalaï.

— Un coup de canon ! reprit le procureur.

— Vraiment ! je l'entends bien ; mais, par Allah ! qu'est-ce que cela signifie ? »

Les Arnautes revenaient en désordre, fuyant, criant ; plusieurs, grièvement blessés, se tenaient à peine à cheval, tous semblaient très effrayés.

« Halte ! ordonna le commandant en chef. Qu'est-il arrivé ?

— L'artillerie tire sur nous ! L'alaï-emini est tué, les deux capitaines sont blessés ; plusieurs des nôtres sont restés là-bas...

— Qu'Allah anéantisse les traîtres ! Ils tirent sur les leurs ! Je les ferai bâtonner à mort ! Nazir-agassi, allez voir ce que font ces chiens. »

Le général s'adressait à un officier supérieur que je reconnus aussitôt. C'était l'espion du ruisseau de Baadri, celui auquel Ali, sur ma prière, avait laissé la vie. Il piqua des deux, s'élançant en avant, mais revint presque aussitôt, criant :

« Seigneur, ce ne sont pas les nôtres qui tirent, ce sont les Yésidi. Ils m'ont laissé approcher pour me dire qu'ils avaient enlevé, cette nuit, l'artillerie commandée par le yus-bachi.

— Il me le payera ! Où est-il ?

— Prisonnier avec tous ses hommes.

— Prisonniers ! Ils ne se sont pas fait tuer ! »

Fou de rage, le général enfonça ses éperons si avant dans le ventre de son cheval, que l'animal se dressa tout droit. Lorsqu'il fut un peu calmé, le chef reprit :

« Où sont ces Yésidi, ces enfants du diable, ces giaours entre tous les giaours ? Je ne veux pas qu'il en reste un seul. Il faut les faire périr dans les tortures... Où se cachent-ils ? on n'en voit pas un. Trouvez-les. Mais auparavant allez reprendre mon artillerie. Marchez avec ceux de Diarbékir en avant, ces chiens du Kerkjouk vous suivront. »

Le kol-agassi éperonna son cheval et rejoignit l'infanterie, qui se mit en mouvement ; le général et son état-major ne tardèrent pas à se diriger du même côté. Au bout de quelques instants je ne les vis plus distinctement ; ils descendaient la vallée s'éloignant toujours. Alors l'artillerie recommença à tonner : un coup, deux coups, trois, quatre coups. Puis la scène précédente se renouvela ; les fuyards revinrent en arrière avec ceux qui n'étaient que légèrement blessés ; plusieurs tombaient en chemin.

Le général furieux courait dans les rangs, frappant du plat de son sabre ceux qui cherchaient à s'échapper ; il criait :

« Lâches ! défendez-vous, ou j'envoie de ma propre main les fuyards dans la Djehenna ! Agassi, les dragons au fond de la vallée ! »

L'officier parvint à rallier les fuyards, mais en même temps les bachi-bouzouks arrivaient, annonçant qu'ils ne trouvaient que des maisons vides et que tout le pays avait été abandonné.

« Eh bien, on détruira le nid ! on brûlera tout ! hurlait le miryalaï. Cherchez toujours, je veux savoir où se cachent ces infidèles ! »

Il me sembla que le temps de me montrer était venu. Je recommandai à Halef, au cas où il me verrait en danger, d'enlever le drap blanc qu'Ali avait attaché au coin de la terrasse ; puis m'approchant du bord, je me présentai tout droit.

« Ah ! s'écria le miryalaï, auquel ses gens me désignèrent aussitôt, en voilà un. Descends, fils de chien ! Viens un peu nous renseigner ! »

Je rentrai dans mon coin, pour recommander à Halef de fermer la porte derrière moi, et de n'ouvrir que si je le lui ordonnais moi-même, en l'appelant par son nom ; après quoi je descendis dans la rue, où je fus immédiatement entouré d'un cercle d'officiers.

« Ver de terre ! gronda le général, répond sur-le-champ, ou je te fais empaler ! »

Je tendis mon firman sans sourciller ; le chef vit le cachet du Grand Seigneur, porta le papier à son front d'un air presque dédaigneux, parcourut le contenu du laisser-passer et me dit :

— Tu es un Frank ?

— Un Nemtché.

— C'est la même chose. Que fais-tu ici ? »

Je lui tendis encore les lettres du pacha, répondant que j'étais venu pour étudier les mœurs des peuples. Le miryalaï fronça les sourcils.

« Que m'importe ce bouyouroultou ! dit-il avec colère. Tu as aussi une permission du pacha ?

— Tu la vois. »

Il me rendit mes papiers en grommelant :

« Tout cela est en règle, mais... »

Nous fûmes interrompus par une vive fusillade, suivie d'un bruit de galop précipité.

« Cheïtan ! Qu'y a-t-il encore ? s'écria le général en me regardant.

— Ce sont les Yésidi, repris-je, tu es entouré, toute résistance sera vaine.

— Chien !

— Si tu répètes ce mot, je ne réponds plus à tes questions ; rien ne m'y oblige, et tu dois me respecter, puisque je suis sous la protection du Grand Seigneur, aussi bien que sous celle du pacha. »

Le myrialaï s'avança pour me frapper ; passant entre les chevaux, je m'adossai contre la porte, dont je ne m'étais guère éloigné, et criai de toutes mes forces :

« Halef ! »

Mon brave petit homme se tenait prêt, la porte s'ouvrit instantanément, puis se referma de même. Ce fut heureux, car une balle la traversa et tomba amortie près de nous.

Tandis que nous montions l'escalier, nous entendîmes des cris confus, une rumeur sourde, un

bruit de chevaux vivement lancés. Je regardai en arrivant sur la plate-forme ; les dragons se précipitaient dans la vallée et disparaissaient au tournant du chemin. C'était une bravade insensée de les envoyer ainsi à la bouche des canons. On ne serait parvenu à faire taire l'artillerie qu'en prenant par le flanc opposé de la montagne ; mais le miryalaï ne savait plus au juste où il en était. Il pressait tellement ses troupes, que les Turcs remplissaient l'étroite vallée du sanctuaire, les sentiers et la route. Les balles ennemies eussent pu atteindre plusieurs hommes à chaque coup.

Le canon tonnait toujours, les grenades et autres engins explosibles, trouvés dans les caisses de l'artillerie, faisaient de terribles ravages au milieu des rangs à cheval. Toute la partie de la vallée qui s'étendait de mon côté et remplissait de minute en minute de soldats égarés et fuyants, de blessés, de chevaux sans cavaliers, de dragons reculant éperdus.

Le miryalaï, pâle de colère et de stupeur, revenait lui-même sur ses pas. Il voyait bien qu'il fallait changer ses plans, mais paraissait entièrement dérouté. Tout à coup il m'aperçut encore sur ma terrasse ; se rapprochant, il m'ordonna rudement de descendre.

« Pour quoi faire ? demandai-je.

— J'ai à te parler.

— Et à me tirer quelque balle aussi ?...

— Cela ne te regarde pas.

Si tu veux me parler, je puis te répondre d'en haut, la voix porte, comme tu t'en aperçois. Je fis un signe à Halef. « Vois-tu cet homme, ajoutai-je, il a un fusil, il est bon tireur ; si tu armais ton pistolet contre moi... Tu me comprends !... Moi aussi, je pourrais dire ensuite que cela ne te regardait pas. »

Halef, agenouillé au bord de la terrasse, visait consciencieusement le chef et attendait mes ordres. Le miryalaï devint plus blême encore, de peur ou de rage, je ne sais.

« Créature maudite ! cria-t-il, fais retirer cet homme ; sais-tu que je commande à deux mille soldats ? Je puis te tuer comme un chien.

— Moi, je n'ai qu'un soldat, mais sur un signe il t'enverra rejoindre tes pères.

— La vengeance serait terrible !

— Myrialaï, tu ne songes pas que tu es perdu. Ces montagnes recèlent quatre mille guerriers qui, dans une demi-heure peut-être, vous envelopperont d'un cercle infranchissable.

— Quatre mille, dis-tu ?

— Oui, regarde sur les hauteurs, vois-tu ces têtes ?... Vois-tu ces lignes serrées ? Tiens, voici un messager au turban blanc, il vient sans doute t'apporter les propositions d'Ali-bey.

— Ali-bey est un rebelle, je ne traite pas avec lui !

— Écoute : je puis te rendre un service, je vais te mettre au courant : Ali-bey a su que le pacha rassemblait des troupes contre lui pour surprendre les Yésidi pendant les fêtes. Il a fait surveiller cette manœuvre par des espions. Les femmes, les enfants, les richesses des Yésidi sont en lieu sûr. Ali n'a pas voulu vous couper la route, il connaît son terrain, il sait qu'une fois dans la vallée vous n'en sortirez plus. Votre artillerie est entre ses mains. Il est clair que tu vas être obligé d'accepter ses conditions.

— Frank, merci pour tes conseils ! Je traiterai ces gens et toi comme vous le méritez : toi en espion, eux en révoltés. »

Le kol-agassi, s'approchant de son chef, lui dit quelques mots à l'oreille.

« C'est celui-là ? demanda le général.

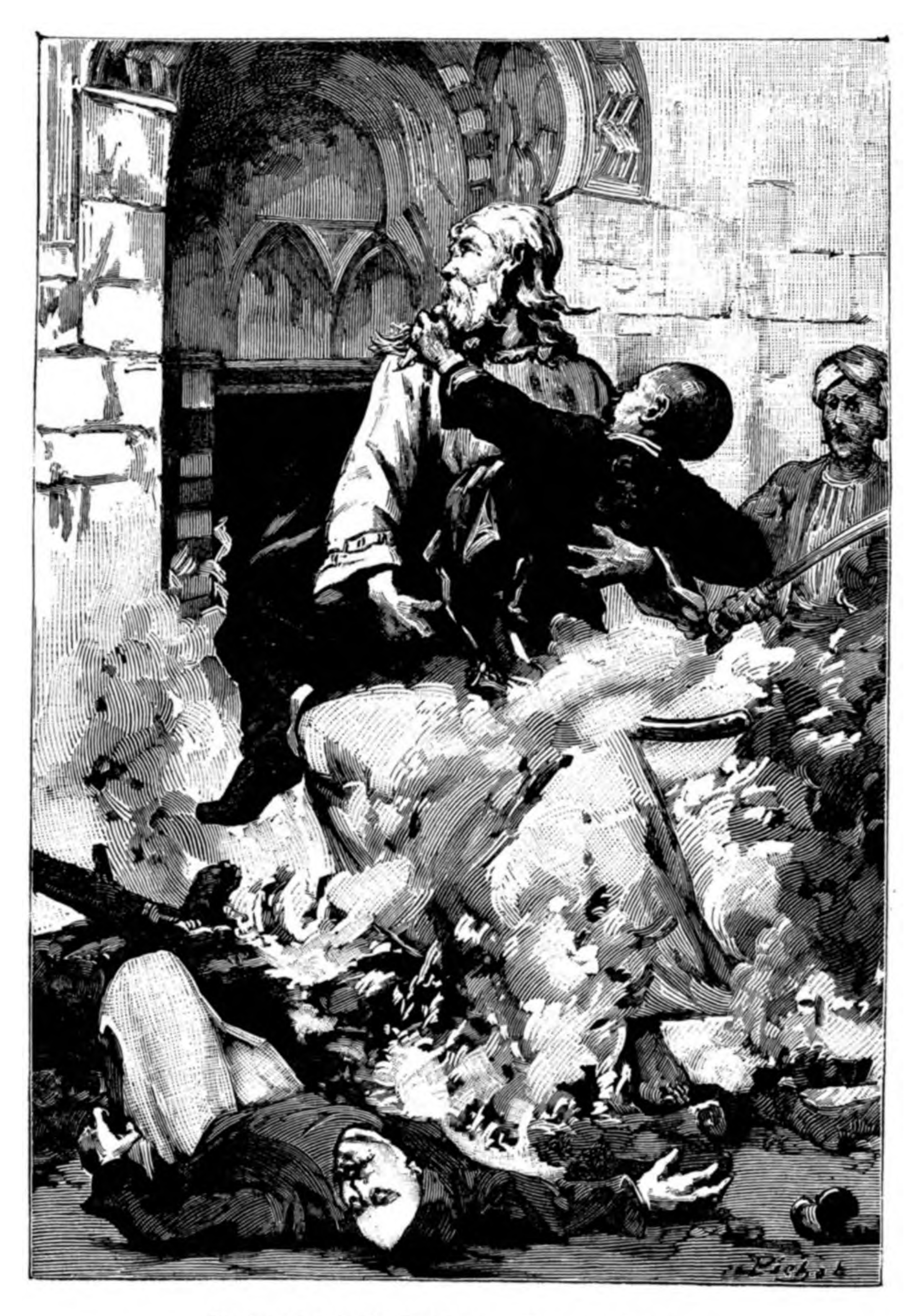
— Oui, il n'est pas de nos ennemis ; il m'a sauvé la vie, quand Ali-bey voulait me tuer ; il n'est que momentanément l'hôte des Yésidi.

— Alors nous déciderons plus tard. Viens ! »

Là-dessus, les chefs se dirigèrent vers le temple du soleil ; ils en gravirent les marches et y entrèrent.

En même temps le parlementaire d'Ali, sautant de roche en roche, arrivait droit au ruisseau qui sépare la vallée, le franchissait et pénétrait aussi dans le temple.

Nous n'entendions plus tirer ; un grand silence régnait autour de nous, interrompu seulement par les pas des troupes, qui, ne se trouvant point en sûreté dans le creux du vallon, essayaient de gagner la montagne.



En deux bonds ils furent au milieu des flammes.

Une demi-heure se passa, puis nous vîmes le parlementaire sortir lié et escorté ; le miryalaï apparut sur le seuil ; il regarda autour de lui et désigna du doigt le bûcher dressé devant le temple. Les Arnautes s'emparèrent du messager, le prirent dans leurs bras, puis montèrent les degrés du bûcher avec ce fardeau humain. Arrivés au sommet, on tira sur le prisonnier. Je m'indignai, mais je criai en vain. Le Yésidi tomba inanimé. Tout à coup un homme de haute taille et vêtu de blanc, écartant les soldats, monta sur le bûcher. C'était le pir Kamek, il s'agenouilla près du mort. Le général s'élança pour rejoindre le vieillard ; à son geste, je devinai qu'il lui ordonnait de se lever. Je ne pouvais rien entendre. Je voyais seulement, en face l'un de l'autre, ces deux hommes : l'un solennel et calme, l'autre transporté de fureur.

Le pir étendit les mains, sembla chercher quelque chose en se baissant. Une flamme vive brilla soudain.

Les soldats se saisirent du vieillard ; ils le forcèrent à descendre, mais tous les efforts pour éteindre la flamme alimentée par du bitume furent inutiles. De grandes langues rougeâtres montaient toujours se dilatant dans les airs ; elles tremblaient et se gonflaient comme un voile de gaze.

Le pir restait entre deux soldats ; le miryalaï fit un pas pour s'éloigner, puis revint furieux vers le prêtre, le menaçant du geste. Ils parlèrent pendant quelques minutes ; Omar, se démenant avec rage, Kamek toujours grave. Soudain le vieillard écarta ses gardes, enlaça de ses deux bras le corps du miryalaï, l'emporta comme un géant emporterait un enfant. En deux bonds, ils furent au milieu des flammes, les branches embrasées roulaient sous les pas du pir. Les deux hommes disparurent dans l'abîme de poix et de bitume enflammés.

Ils luttèrent un instant, l'un pour sauver sa vie, l'autre pour entraîner son ennemi avec lui dans l'horrible mort.

Affreux spectacle ! C'était donc le sacrifice que méditait Kamek ! C'était sa suprême vengeance !

Il venait de faire payer au meurtrier des siens toutes les tortures qu'il leur avait infligées !

Un frisson glacé parcourut mes membres. Les Yésidi prétendaient connaître la loi du pardon, et le plus sage d'entre eux se vengeait de cette manière héroïque et atroce ! Oui, c'était bien pour Kamek le jour le plus heureux de sa vie, comme il me l'avait dit. Sa main ne tracerait plus rien dans le livre qu'il m'avait légué. Il signait en traits de feu cette sanglante histoire de son peuple, dont il avait tenté d'ébaucher le récit. Il partait pour un monde invisible : ce n'était pas la terre, mais le feu qui consumait ses vêtements avec son corps.

Je fermai les yeux, cette scène m'épouvantait, elle me faisait horreur ; je ne voulais plus rien voir ni rien savoir, je me cachai dans mes couvertures. La fusillade recommençait, je ne m'en occupais plus, tant j'étais absorbé dans mes réflexions. Je revoyais ces deux hommes devant le bûcher, le vieillard en cheveux blancs, avec sa longue robe de prêtre, le militaire avec ses armes dorées, puis la flamme ! Mon Dieu ! combien elle est précieuse, la vie humaine ! A quel prix peut-on l'estimer ? et pourtant... pourtant !

Les pas de Halef me réveillèrent, au milieu de mes douloureuses pensées.

« Sidi, avance-toi sur la plate-forme, disait mon fidèle Arabe.

— Pour quoi faire ?

— Un officier te demande. »

Je me levai ; un coup d'œil sur les alentours me mit au courant des choses. Les Yésidi étaient descendus des montagnes, ils se rapprochaient ; chaque pierre, chaque buisson, cachait l'un des leurs, parfaitement placé pour tirer sur l'ennemi. Le bas de la vallée était aussi cerné par les guerriers du pays, leurs lignes tendaient à se rejoindre près du torrent ; dans quelques instants ils allaient pouvoir anéantir les Turcs sous leurs décharges.

Devant la maison se tenait Nazir-agassi ; dès qu'il me vit, il me demanda d'un air abattu :

« Seigneur, veux-tu me dire un mot ?

— Explique-toi.

— Nous sommes décidés à envoyer un parlementaire à Ali-Bey. Mais le miryalaï (qu'Allah lui donne le paradis !) ayant fait tuer l'envoyé d'Ali, personne des nôtres n'ose porter le message aux Yésidi. Veux-tu t'en charger ?

— Oui, certes ; que dirai-je ?

— Le kaïmakam te l'apprendra, c'est lui qui a le commandement en chef maintenant ; il est dans une maison, viens avec moi.

— Que votre chef vienne lui-même, et seul, j'ai des raisons de me défier.

— Mais tu n'es pas seul ici, toi !

— J'ai près de moi mon domestique et un garde que m'avait donné le gouverneur de Mossoul.

— Comment s'appelle cet homme ?

— C'est le buyuk-emini Ifra.

— Ifra, avec son âne ? »

Malgré la gravité de la circonstance, je ne pus m'empêcher de rire.

« Oui, dis-je.

— Tu es donc cet étranger qui as obtenu du pacha la grâce de deux officiers arnautes ?

— Oui, c'est moi.

— Alors attends un peu, le kaïmakam va venir. »

Quelques minutes après, le chef militaire, sortant du temple, s'acheminait en toute hâte vers moi, accompagné seulement du procureur civil.

« Fais-les monter, dis-je à Halef, tu fermeras la porte et tu descendras pour la défendre contre tous ceux qui voudraient entrer. »

Je fis asseoir mes visiteurs, en leur témoignant le respect dû à leur grade, et leur déclinai mes noms.

« Tu es un hadji ? demanda le procureur ; tu as été à la Mecque...

— Oui, voici un flacon du Zem-Zem et mon hamail.

— Nous te prenions pour un giaour.

— Êtes-vous venus dans l'intention de m'insulter avec ce nom de mépris ?

— Non, nous désirons te charger d'une mission pour Ali-bey.

— Me donnerez-vous une bonne escorte ?

— Oui.

Que dirai-je au chef de votre part ?

— Qu'il doit se rendre et se soumettre au pacha. »

Je les regardai tout surpris.

« Et après ? demandai-je.

— Après, il acceptera la peine et la compensation que Sa Hautesse voudra bien fixer.

— Makredji de Mossoul, Nazir commande maintenant toutes les troupes ; c'est à lui, et non à toi de me dicter mon message.

— Non, je remplace ici le gouverneur. »

L'homme à la figure de faucon disait cela en rentrant la tête dans sa barbe.

« Mais alors tu es muni d'un pouvoir écrit ?

— Non.

— Comment ferai-je pour décider le bey à traiter avec toi ?

— Moi et le kaïmakam nous ne sommes qu'un ; nous parlons au même nom.

— Je ne me charge pas de la commission, faites-la vous-mêmes. Un officier seul peut parler dans ces circonstances ; comment veux-tu que j'aille proposer au bey de se soumettre tandis que vous êtes cernés de toutes parts ? Votre chef vient de payer de sa vie son imprudence, vous ne pouvez échapper, et j'irais dire à Ali-bey que vous le sommez d'accepter vos conditions ! De telles paroles ne conviennent pas dans la défaite ; un chef militaire le comprendrait.

— Il s'agit des lois violées par ces rebelles ; je suis le makredji, cette question me concerne.

— Eh ! sois ce que tu voudras, tu ne peux me forcer à accepter un pareil message ! Rompons là ! »

Cet homme m'impatientait, tout en lui excitait mon antipathie, je m'imaginais que les fautes du général turc venaient de son intervention dans les affaires de la guerre. Pourquoi avait-on confié la direction suprême à ce magistrat civil ? Ce ne pouvait être que dans la présomption d'une défaite inévitable, et afin de soumettre aussitôt les Yésidi à toutes les exigences légales, toujours fort arbitraires entre les mains de tels interprètes, quand il s'agit des vaincus.

« Voyons, repris-je, en m’adressant à l’officier, nous nous entendrons mieux ; que répondrai-je au bey, s’il me demande le motif de votre agression ?

— Nous sommes venus pour nous emparer de deux meurtriers qu’on refuse de nous livrer, et pour forcer les Yésidi à payer le kharadj[21]

— Ces motifs surprendront le chef, car vous aviez d’autres moyens de vous faire respecter dans ce pays ; mais enfin que lui dirai-je, en ce qui regarde la situation actuelle ?

— Dis-lui de m’envoyer un de ses hommes, afin de débattre les conditions d’un arrangement...

— S’il voulait savoir jusqu’où iront les exigences ?

— Je demande, au nom du gouverneur, la restitution de l’artillerie et un dédommagement en argent pour la perte de nos hommes tués ou blessés ; de plus, la soumission des Yésidi au kharadj annuel et le versement d’une somme, non encore fixée, comme contribution de guerre.

— Dieu puissant ! Allah t’a donné une bouche qui sait se faire entendre ! Ne m’en dis pas davantage ! Tu apprendras toi-même le reste à Ali-bey. Je pars et reviendrai te rapporter la réponse, à moins qu’on ne t’envoie un Yésidi.

— Tu diras encore au bey qu’il doit nous renvoyer nos artilleurs, en les dédommageant de ce qu’ils ont eu à souffrir pendant leur captivité.

— Je rapporterai fidèlement tes paroles, quoique je craigne d’avoir peu de succès dans une pareille mission. Maintenant, je suis prêt ; mais je vous avertis que si, pendant la négociation vos troupes commettaient le moindre dégât dans les temples, je ne vous garantis pas contre la colère et les représailles du bey. »

Je me levai, j’appelai Halef et Ifra, qui sellèrent nos bêtes. Nous sortîmes, je tournai d’abord du côté du Hadi : laissant Halef et son compagnon dans le haut de la vallée, je descendis pour me rendre compte de la situation. Les troupes turques me parurent avoir beaucoup souffert, le nombre des blessés était considérable ; les Yésidi soignaient ces malheureux avec sollicitude, ce dont je fus très surpris. Les Osmanlis ne sont pas capables d’une telle générosité ; encore une fois, je pouvais me convaincre du fonds réel de christianisme conservé chez nos hôtes.

Malgré le plaisir que j’aurais éprouvé en allant féliciter les vainqueurs, je ne crus pas devoir m’attarder ; je revins près de mes compagnons, qui m’attendaient au bord du torrent ; nous prîmes ensuite la route de Baadri, pensant rencontrer Ali-bey sur les hauteurs qui dominent le bourg. En passant devant le temple du soleil, j’aperçus tout l’état-major, assis sur les degrés ; le kaïmakam m’appela.

« Tu diras au bey qu’il lui faudra payer encore un dédommagement pour le meurtre du miryalaï, me cria-t-il.

— Le makredji de Mossoul se donne bien du mal afin d’imaginer contributions et amendes sur amendes, répliquai-je. Si le bey me parle de compensation pour le meurtre de son parlementaire, que faudra-t-il lui répondre ? »

L’agassi, qui s’était rapproché de moi, essaya de détourner la conversation ; il venait d’apercevoir Ifra, il me demanda :

« Tu as encore ce bachi-bouzouk avec toi ?

— Oui.

— Veux-tu nous le rendre ?

— Non, le pacha me l’a donné pour ma défense, je le garde. »

L’officier m’accompagna jusqu’à ce que les lignes turques fussent dépassées, car ses hommes me regardaient avec défiance, et leur mine féroce n’avait rien de rassurant. Nous nous séparâmes au bas du rocher.

« Émir, nous reverrons-nous ? me dit Nazir-agassi.

— Allah le sait !

— Tu m’as sauvé la vie, je ne l’oublierai jamais ; si nous nous retrouvons un jour et que tu aies besoin de mes services, je suis tout à toi.

— Qu’Allah te protège ! Peut-être seras-tu miryalaï quand nous nous retrouverons. Puisse ta

21 Taxe imposée par les mahométans dans toute l’étendue de leurs possessions et prélevée sur ceux qui ne professent point leur culte.

kismet[22] être plus heureuse que celle d'Omar Hamed ! »

Après avoir fait quelques pas dans la montagne, nous rencontrâmes des Yésidi cherchant un lieu propice pour une embuscade, car on croyait que le combat ne tarderait pas à recommencer. Un de ces guerriers était justement le fils de Sélek.

« Émir, s'écria-t-il en s'élançant vers moi, tu es sain et sauf ?

— Oui, comme tu le vois... Pourrais-tu me dire où se trouve le livre du pir Kamek ?

— C'est moi qui l'ai caché, il est en bon lieu.

— Mais si tu avais été frappé, le livre était perdu.

— Non, Effendi, plusieurs des nôtres connaissent la cachette.

— Où est le bey ?

— Là-haut, sur les grandes roches, d'où l'on découvre toute la vallée ; je vais te conduire. »

Il prit ses armes et marcha en avant ; nous gravîmes la montagne. C'était un spectacle curieux de voir, d'en haut, tous ces guerriers dissimulés dans les anfractuosités des rochers, derrière les troncs noueux, accroupis dans les fourrés, couchés dans les plis du terrain, prêts à tirer au moindre signe de leurs chefs. On pouvait de cette place, bien mieux encore que dans la vallée, se convaincre que les Turcs étaient perdus, s'ils ne consentaient pas à traiter. C'était là que nous avions examiné les étoiles avec Ali ; c'était de là que nous avions découvert les lanternes de l'armée turque. Nous avions bon espoir ; mais qui m'eût dit pourtant que cette petite secte, si affaiblie par ses ennemis, allait en quelques heures réduire à une telle extrémité les troupes du pacha ?

Nous chevauchâmes toujours vers la gauche, jusqu'à un énorme quartier de roche qui s'avançait en balcon et dominait la vallée.

Ali-bey était appuyé contre cette roche, son état-major l'entourait ; il consistait en trois guerriers yésidi, pieds nus et grossièrement costumés.

Le chef vint joyeusement à ma rencontre.

« Que le Dieu très bon soit loué de t'avoir conservé la vie ! me dit-il. Tu n'as éprouvé aucun accident fâcheux ?

— Non, autrement je t'aurais averti par le signal convenu.

— Viens. »

Je montai avec Ali à l'extrémité des rochers ; de cette place, je distinguais le temple, la maison du bey dans le Hadi, et, plus bas, la batterie de canons, enfin tous les détails du panorama.

« Vois-tu ce point blanc sur ma terrasse ? dit gravement Ali.

— Oui, c'est le drap.

— S'il avait un instant disparu, cinq cents de mes gens descendaient la montagne, comme une tempête, pour te protéger,

— Je te remercie, bey : il ne m'est arrivé autre chose que de parer une balle du miryalaï dirigée contre moi.

— Il le payera...

— C'est fait ! »

Je lui racontai la scène dont j'avais été témoin et les adieux que le pir m'avait adressés peu d'instants auparavant. Il m'écouta avec un grand recueillement, puis murmura :

« C'était un héros ! »

Après quelques moments de silence, pendant lesquels il semblait réfléchir, Ali s'écria tout à coup :

« Ainsi, ils ont tué mon envoyé ? Qui a donné cet ordre ?

— Le miryalaï

— Oh ! s'il vivait encore ! reprit le chef avec colère. Je croyais qu'un messager serait respecté ; je lui avais promis de ne recommencer le combat qu'une demi-heure après son départ, au cas où il ne reviendrait point nous rapporter les propositions des Turcs. Mais il sera vengé. Je vais donner le signal, c'est alors que commencera l'extermination sans merci.

— Écoute. Le kaïmakam, qui a pris le commandement supérieur, me dépêche vers toi, il demande une entente, car le kaïmakam n'est pas seul ; le makredji l'accompagne et l'assiste en tout, s'il n'a pas même le premier rang. »

---

22 Kismet, destinée.

Je fis part au jeune chef de mes commissions ; il me laissa achever sans m'interrompre, mais ses sourcils se contractaient ; il éclata enfin :

« Ah ! murmura-t-il d'une voix sourde, mais s'animant par degrés. Ah ! le makredji est ici ? Je sais maintenant d'où viennent l'attaque et les ruses ! Cet homme est le pire ennemi des Yésidi. Il les hait, il a été leur vampire, il a sucé leur sang sans pouvoir s'en rassasier ; c'est lui qui a imaginé la fable des deux meurtriers pour nous faire imposer un tribut plus lourd. Mais deux de mes envoyés sont maintenant à Stamboul, avec une lettre que j'avais fait écrire par notre pir Kamek ; ils doivent voir l'anatoli kàsi askeri[23], qui les connaît et qui aimait Kamek. L'anatoli saura démêler le vrai du faux, il nous donnera raison !

Je le souhaite ; mais pour le moment il faut traiter avec les officiers du pacha. Qui envoies-tu vers eux ? Choisis un homme habile, car les Turcs sont pleins de malice et de ruse.

— Qui j'enverrai, dis-tu ? Je n'enverrai personne, non ! pas un seul des miens. Je verrai moi-même le kaïmakam. Il faut que je lui parle. Je suis le chef de ma tribu, et lui commande les troupes ; l'affaire doit être débattue entre nous deux : seulement il est le vaincu ; moi, je suis le vainqueur ; qu'il vienne !

— C'est juste.

— Je l'attends ici, il pourra amener une escorte, personne ne l'insultera ; mais si, dans trente minutes, il n'est pas devant moi, le feu recommencera, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul Turc vivant. »

Le bey fit signe à deux de ses lieutenants, il leur parla tout bas ; puis l'un d'eux déposant ses armes s'entoura d'une écharpe blanche et descendit d'un pas rapide l'âpre sentier par lequel je venais de monter : l'autre se dirigea à droite, vers l'endroit où était l'artillerie.

Sur un appel d'Ali quelques hommes accoururent et dressèrent une tente. Pendant qu'on la préparait, je vis le retranchement qui protégeait l'artillerie s'ouvrir, les canons furent amenés plus près de la ligne des Yésidi, en longeant la rivière. On les accula solidement aux flancs d'un rocher ; ils se trouvaient protégés d'un côté par des blocs détachés de la montagne ; on abattit des arbres pour leur faire, de l'autre côté, une barricade inexpugnable.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que le kaïmakam gravissait la hauteur. Trois soldats turcs l'accompagnaient, pour toute garde : à ses côtés marchait le makredji. C'était une maladresse, et les sourcils d'Ali-bey se froncèrent d'une façon sinistre à son approche. Il rentra dans sa tente et s'assit gravement sur un tapis que ses gens venaient d'apporter. Je reçus les officiers, puis les introduisis près du chef ; les trois soldats demeurèrent à l'entrée.

« Salam ! » dit le commandant militaire.

Le procureur civil ne salua point ; il ne voulait pas se compromettre avec un adorateur du diable ou attendait que celui-ci commençât ; mais Ali ne parut pas même s'apercevoir de sa présence ; il dit simplement à l'officier, en lui montrant le tapis :

« Kaïmakam, assieds-toi. »

Le Turc prit place, avec une certaine dignité, aux côtés de son adversaire ; son compagnon l'imita sans y être convié.

« Tu nous as demandé de monter ici, commença le colonel, pourquoi n'es-tu pas venu à nous ?

— Si j'allais à Mossoul, ce serait à moi de te rendre visite dans ta demeure, reprit lentement le bey ; tu es venu à Baadri, c'est à toi à te soumettre aux lois de la politesse.

« Ta question, du reste, me force à établir clairement la situation que nous occupons ici tous deux.

« Tu es un serviteur, un officier du pacha ; un hasard heureux pour toi te donne en ce moment le commandement suprême ; moi, je suis un prince libre, un chef kurde, le général de ma tribu. Crois-tu que nos rangs soient égaux ?

— Je ne suis pas un serviteur du...

— Tais-toi, quand je parle on ne m'interrompt jamais. Laisse-moi continuer. Vous êtes venus, en bravant tous les droits, sur mon terrain, sans vous annoncer, sans me déclarer la guerre, comme

23 Le gouverneur de l'Anatolie, c'est-à-dire du *levant ;* ce gouverneur a un pouvoir fort étendu sur toutes les provinces de la Turquie d'Asie.

des voleurs, des brigands à main armée ; et cependant je veux bien encore essayer avec toi, qui es un serviteur du sultan et du pacha, le langage de la conciliation, avant de te montrer comment je pourrais me défendre. Si tu vis, si tu parais devant moi à cette heure, ne le dois-tu pas, toi et les tiens, à ma modération ? Dis-moi donc, je te prie, lequel de nous deux devait faire la première démarche : toi ou moi ? »

Le nouveau commandant paraissait étonné et embarrassé, il ne s'était point attendu à cet accueil : il gardait le silence ; mais le procureur civil, tout enflammé de colère, ne put se contenir plus longtemps, il s'écria :

« Ali-bey, oses-tu bien parler ainsi ? Tu nous appelles voleurs et brigands, nous, les représentants du padischah et du gouverneur de Mossoul ! Prends garde à ta langue, autrement... »

Le bey se retourna alors avec calme vers l'officier :

« Kaïmakam, dit-il, quel est donc ce fou ?

— Fais attention à tes paroles, Ali-bey, interrompit le colonel mécontent ; cet effendi n'est autre que le makredji de Mossoul.

— Tu plaisantes, Seigneur ! le makredji de Mossoul a conseillé cette guerre contre moi au pacha ; il ne serait pas assez insensé pour venir me braver ici, il saurait quel sort l'y attend.

— Je ne plaisante point, c'est lui.

— Je vois bien pourtant que je ne rêve pas, et tu n'es pas ivre, il faut te croire ; mais je te rappellerai que je n'ai invité que toi à cette entrevue.

— Le makredji m'accompagne comme le chargé d'affaires et le remplaçant du. gouverneur.

— Je le crois, puisque tu le dis ; cependant je voudrais en avoir la preuve.

— Ma parole suffit.

— Non, je me fie à toi pour traiter d'affaires, mais le personnage qui s'attache à tes pas doit pouvoir me certifier qu'il a le droit de se mêler à nos négociations ; sinon, il court grand risque de se voir traiter comme vous avez traité mon premier messager.

— Un makredji ne peut, en aucun cas, courir le même danger qu'un simple envoyé.

— Je te prouverai le contraire. »

Ali frappa dans ses mains : aussitôt apparut le lieutenant qui était allé chercher l'officier turc.

« A qui as-tu promis la sûreté parmi nous ?

— Au kaïmakam.

— Et à qui encore ?

— A personne.

— C'est bien ; saisis-toi de cet homme qui se dit le makredji de Mossoul, il est prisonnier ; c'est lui qui a causé tous nos maux, c'est lui qui a conseillé le meurtre de mon envoyé.

— Ali-bey, s'écria le kaïmakam, je proteste !

— Et moi je me venge ! »

L'homme de loi venait de tirer son poignard, mais le bey furieux se leva et appliqua un si violent coup de poing en plein visage à son ennemi, que celui-ci tomba en arrière.

« Chien ! criait le Yésidi, tu oses tirer ton arme jusque dans ma tente ! Emportez-le !

— Arrêtez ! reprit l'officier du pacha, nous sommes ici pour négocier, vous ne pouvez toucher à nos personnes ! »

Ali-bey répliqua vivement :

« Aviez-vous le droit de mettre à mort mon messager ? Vous l'avez tué lâchement. Vous avez agi comme des traîtres. Emportez cet homme. »

Les Yésidi entraînèrent le procureur, qui se débattait comme un démon.

« Je me retire ! déclara le commandant turc.

— Va ! tu rejoindras les tiens sans danger ; mais avant que tu aies atteint le bas de la montagne, cent de tes soldats seront tombés sous nos balles. Émir Kara ben Nemsi, avance-toi au bord de la Roche, lève la main droite, c'est le signal : le canon va parler.

— Non, émir, reste ! supplia le kaïmakam. Vous ne pouvez tirer.

— Et pourquoi pas ? demanda Ali.

— Ce serait un meurtre, car nous ne saurions nous défendre.

— Un meurtre ? non, un châtiment ! Ne vouliez-vous pas nous surprendre sans nous donner le

temps de nous armer ? Vous veniez avec du canon pour nous anéantir. Votre artillerie est tombée entre nos mains, et vous nous appelez meurtriers, parce que nous nous en servons contre vous ?

— Rends la liberté au makredji.

— Il faut qu'il paye pour mon envoyé.

— Tu veux le faire mourir ?

— Peut-être. Cela dépendra du résultat de la négociation.

— Je suis prêt ; qu'attends-tu de moi ? •

— Réponds à mes questions. Quels motifs aviez-vous de nous assaillir ?

— Vous donnez asile à des assassins.

— Je sais bien que vous prenez ce prétexte, mais il est faux et mensonger ; ce ne sont pas deux des miens qui ont tué l'un des vôtres, mais trois des vôtres qui ont assassiné un Yésidi. J'ai pris mes précautions pour être en mesure de vous prouver ce que j'avance ; le chef du village où le meurtre a eu lieu est ici, avec tous les parents des victimes.

— Le meurtre dont tu parles n'est peut-être pas celui dont il est question ?

— Si, si, c'est le même, mais votre procureur a tourné toutes choses contre nous. D'ailleurs, ce crime eût-il été commis par les nôtres, serait-ce une raison pour tomber en armes dans notre paisible vallée ?

— Nous avons encore un autre motif.

— Lequel ?

— Vous ne payez pas le kharadj.

— Nous l'avons payé. Du reste qu'appelles-tu le kharadj ? Nous sommes Kurdes et libres ; ce que nous payons, nous le payons librement.

« Nous vous avons payé l'impôt par tête, comme non musulmans, afin d'être exempts du service dans vos armées. Quel impôt supplémentaire prétendez-vous nous imposer ? Quels sont vos droits pour établir cette nouvelle contribution ?... Et parce que nous ne l'avons pas encore acquittée, le pacha veut nous exterminer tous ! Il choisit les jours de l'assemblée du Hadi pour écraser des milliers d'hommes, dont la plupart ne sont pas ses tributaires. Ce n'est pas assez de nous rançonner, de nous piller, il veut nous anéantir ! Mais je me tais, tu n'es ni un homme de loi ni un receveur d'impôt ; tu es un officier militaire, il ne faut débattre avec toi que ce qui concerne la guerre. Quelles instructions aviez-vous reçues du pacha ?

— Nous devions te réclamer l'impôt et les meurtriers. Dans le cas où tu aurais refusé, le Hadi et tous les villages des Yésidi eussent été dévastés ; tous ceux qui résisteraient devaient être tués sur place.

— Et vous vous seriez emparés de tout ce que nous possédons ?

— Oui.

— Ainsi l'ordonnait le gouverneur ?

— Oui.

— Et vous auriez exécuté ses ordres ?

— De notre mieux.

— Exécute-les donc ! »

Ali se leva, avec un geste qui rompait l'entretien, son regard étincelait de colère ; l'officier turc le retint.

« Que vas-tu faire, bey ? demanda-t-il.

— Tu veux dévaster nos villages, tuer nos hommes, et je ne défendrais pas ma tribu !

« Vous venez nous assaillir sans motifs ou avec des motifs trompeurs ; vous projetez de tout brûler, tout exterminer, tout détruire... Vous avez déjà immolé mon envoyé, ce qui ne se fait chez aucun peuple, et je vous traiterais en guerriers ! Non, non ! vous êtes des brigands. On ne s'entend pas avec des brigands, on les tue sans distinction. Nous sommes prêts. Va-t'en, va-t'en ! Ici tu es encore sous ma protection ; en bas de la montagne, je ne te dois plus rien ! »

Le jeune chef quitta la tente à grands pas, s'avança sur le bord des rochers et leva le bras... A ce signal, longtemps attendu, l'artillerie répondit par une terrible décharge.

Le kaïmakam s'était précipité sur les pas du bey.

« Seigneur ! s'écria-t-il, que fais-tu ? Tu romps la trêve pendant que je suis encore près de

toi ?

— Avions-nous conclu une trêve ? Écoute ! Ce sont les grenades qui éclatent ! ce sont tous ces engins de mort que vous aviez préparés contre nous ! Allah a jugé ! Il a atteint le pécheur avec l'arme apprêtée pour le péché ! Entends-tu les cris des tiens ? Va donc ! Va leur commander de dévaster nos villages ! »

L'artillerie faisait rage ; on entendait au fond de la vallée des hurlements affreux, répétés par tous les échos des montagnes.

« Arrête ! cria l'officier turc, fais un signe ! Que cette boucherie cesse. Traitons ensemble.

— Tu connais les ordres du gouverneur, et moi je connais mon devoir !

— Les ordres ont été donnés au miryalaï et non à moi ; dans de telles circonstances je dois empêcher les troupes d'être hachées sans résultat et sans espoir ; je veux les sauver.

— Kaïmakam, je suis plus généreux que toi ; si tu es véritablement disposé à des concessions, essayons encore de nous entendre.

— Reprenons les négociations, je suis prêt, » murmura le commandant.

Ali-bey déploya son turban blanc, l'agita un instant ; bientôt le canon se tut ; nous rentrâmes dans la tente.

« Que demandes-tu de moi ? » dit l'officier turc.

Le bey, les yeux fixés sur la terre, paraissait absorbé dans ses réflexions.

« Ce n'est pas toi qui es mon ennemi, je veux t'épargner... Cette négociation, dont la mort du miryalaï te rend responsable, peut devenir ta perte, car mes conditions seront dures ; ce n'est donc pas avec toi que je voudrais traiter, mais avec le gouverneur lui-même.

— Je te remercie, dit le kaimakam, sincèrement touché, et qui au fond semblait être un brave homme.

— Nous pouvons arranger les choses à une condition, poursuivit Ali, reconnais-toi prisonnier, ainsi que tes troupes. Tu resteras ici, avec ton armée, sous la garde de mes hommes, jusqu'à ce que j'aie traité avec le pacha.

— J'y consens ; car le mauvais succès de notre expédition ne retombe pas sur moi, mais sur le miryalaï, qui a certainement manqué de prévoyance.

— Donc, tu rends les armes ?

— Tu me ferais l'injure de les exiger ?

— Des prisonniers de guerre ne peuvent garder leurs armes.

— Je ne me reconnais prisonnier que jusqu'au moment où le gouverneur aura décidé, et je ne promets qu'une chose : ne pas tenter d'évasion, ni pour moi, ni pour mes hommes.

— Une évasion serait impossible ; songez que vous êtes étroitement cernés !... Votre massacre deviendrait complet.

— Bey, je reconnais combien notre position est mauvaise ; mais sais-tu ce que peuvent des hommes réduits au désespoir ?

— Je te le répète : pas un de vous n'échapperait.

— Oui, mais beaucoup des vôtres tomberaient sous nos coups ; le pacha ne s'est pas dégarni de troupes, il a encore à Mossoul une partie de ses régiments de ligne et de dragons ; il attend du renfort de Diarbékir, de Soulimania et d'autres garnisons ; il possède une artillerie bien montée... Aujourd'hui tu te trouves le maître de la situation, demain tout peut changer.

— Dois-je renoncer à l'avantage de la victoire présente dans la crainte de représailles futures ? Si le pacha envoie de nouveaux régiments, votre vie me servira de caution. Les tribus kurdes sont prêtes à se lever pour me défendre ; sur un mot de moi, les hommes des montagnes voisines se rassembleraient en masse ; tu sais s'ils sont vaillants ! Mes Yésidi ont partout des alliances secrètes avec ceux de notre race, je ne crains rien ; mais j'aime la paix et non la guerre. Je consens donc à vous laisser vos armes ; seulement j'ai promis à mes auxiliaires des fusils que le pacha devra leur fournir.

— Quels sont ces auxiliaires ?

— Les Yésidi ne trahissent pas leurs amis. Gardez vos armes, si tu le désires ; mais vous me livrerez vos munitions. De mon côté je ferai donner à tes troupes les vivres dont elles ont besoin.

— Te livrer nos munitions ou rendre nos armes, n'est-ce pas la même chose ? »

Le bey sourit.

« Eh bien ! dit-il, gardez vos cartouches, moi je garde mes vivres. Quand tes soldats, mourant de faim, demanderont de la nourriture, ils devront la payer avec leurs pistolets, leurs fusils, leur poudre et leurs couteaux ; de cette manière vous ne déposez pas les armes comme des guerriers, vous en trafiquerez comme des marchands.

— Soit.

— Tu le vois, tout est prévu. Écoute encore mes autres conditions. Vous allez rester dans la vallée du Hadi, vous ne tenterez aucune hostilité contre mon peuple, vous respecterez nos sanctuaires et nos demeures, vous n'y entrerez que sur ma permission. La suspension d'armes durera jusqu'à ce que vous receviez des ordres du gouverneur, et ces ordres devront vous être remis en ma présence.

« Toute tentative de fuite, tout acte de révolte, pourra entraîner la rupture de la trêve ; vous vous trouveriez alors dans la même situation que tout à l'heure, et je serais libre d'agir comme je le jugerais bon. Au contraire, si vous respectez les conventions, je m'engage à respecter votre vie et à vous fournir les moyens de l'entretenir, autant du moins que nos provisions y pourront suffire. »

Après quelques réflexions, quelques débats pour les choses de détail, le kaïmakam consentit à tout. Il réclamait seulement la délivrance de son compagnon ; Ali demeura inflexible sur ce point.

Je fus chargé de dresser le protocole ; les deux contractants signèrent, l'un en traçant son nom, l'autre en apposant son *boukendim*, littéralement : *cela est moi-même.* Ce signe sert de signature dans le pays. L'officier et ses trois soldats retournèrent alors dans la vallée.

« Veux-tu écrire pour moi une lettre au pacha ? me demanda Ali.

— Volontiers ; que lui dirai-je ?

— Apprends-lui dans quelle situation se trouvent ses gens, dis-lui que je veux traiter avec lui de vive voix ; demandes-lui s'il préfère venir sur les lieux ou s'il désire que j'aille le trouver à Djerraiy. Son escorte ne devra se composer que de cinquante hommes ; nous nous engageons à respecter sa personne. Ajoute que s'il se faisait attendre, le makredji serait étranglé et les troupes passées au fil de l'épée. Au cas où des troupes nouvelles tenteraient le passage, les mêmes représailles seraient aussitôt commises. Peux-tu écrire tout cela ?

— Oui.

— Je vais encore charger Pali d'autres commissions ; écris ta lettre bien vite, afin qu'on la puisse emporter. »

Quelques minutes après, assis dans la tente, j'écrivais sur mes genoux à la manière orientale, avec un crayon, manié de droite à gauche.

Le pacha, en lisant cette missive, ne devait guère se douter qu'elle venait de la main qui lui avait fabriqué de si bon champagne. Pali partit une demi-heure après, au grand galop, sur la route de Baadri.

« Voici votre fête tristement interrompue, dis-je au bey ; les Osmanlis campent au Hadi et y resteront plusieurs jours ; que vont faire les Yésidi ?

— Je leur donnerai une fête plus solennelle que celle sur laquelle ils comptaient. Tu connais le chemin du val d'Idiz, veux-tu aller me chercher le Cheikh Khan avec ses prêtres ? Il faut essayer de retrouver les restes du pir, pour les enterrer dans la vallée. »

Cette commission m'était doublement agréable ; je voyais avec plaisir qu'on s'occupait, même au milieu des soucis de la guerre, de rendre honneur à un homme tel que Kamek, et puis j'étais fort curieux d'assister aux funérailles d'un Yésidi.

Je pris seulement Halef avec moi. Je m'avançais un peu, en assurant que je connaissais la route d'Idiz ; je n'y étais point allé par le même côté, mais j'aime assez vaincre les difficultés, et je me persuadais d'ailleurs qu'il me serait aisé de retrouver mon chemin à l'aide de toutes les traces de passage laissées la veille. Nous descendîmes donc jusqu'au tombeau, puis nous tournâmes à gauche dans la forêt, et nous suivîmes les empreintes des pas jusqu'à la gorge étroite où m'avait conduit le fils de Sélek, quelques jours auparavant. Je ne me trompais pas ; une sentinelle placée en ce lieu voulut nous arrêter, je fis connaître ma mission et nous laissâmes nos chevaux dans les environs. Lorsque nous parvînmes dans la vallée, un singulier spectacle s'offrit à nous : des centaines d'enfants et de femmes étaient là, groupés de la manière la plus pittoresque ; les troupeaux

paissaient tranquillement dans la prairie, les chèvres grimpaient aux flancs des rochers. Mais tout restait silencieux, on n'entendait pas une voix, pas un appel ; tout le monde parlait bas de peur de trahir la retraite. Près d'une citerne, j'aperçus le mir Cheikh Khan ; il vint à moi avec amitié, il savait sommairement le succès des siens, mais aucun détail ne lui était parvenu. Sa première question fut :

« Le temple est-il encore debout ?

— Oui, ainsi que tous les autres bâtiments.

— Les nôtres ont-ils beaucoup souffert ?

— Il n'y a que quelques blessés, je n'ai point entendu parler de morts. Les deux morts que vous avez à déplorer n'ont pas été causées par le combat.

— Qui sont ceux qui ont péri ?

— Le sarradj[24] Héfi de Baazoni et...

— Héfi de Baazoni!... c'était un guerrier pieux et brave. S'il n'est pas mort dans le combat, qui l'a tué ?

— Le bey l'envoyait en parlementaire, les Osmanlis l'ont frappé d'une balle ; je l'ai vu tomber. »

Le prêtre baissa la tête, joignit les mains ; puis, après un moment de silence, il reprit :

« Il est transformé ! Le soleil ne luira plus pour lui, mais il va se métamorphoser sous les rayons d'un astre plus brillant ; il habite un pays où nous le rejoindrons un jour. Là, il n'y a plus ni mort, ni tombeau, ni douleur, ni larmes ; il n'y a que des joies immortelles, car là on jouit de Dieu. »

Cette manière d'accueillir l'annonce de la mort d'un ami était saisissante. Le prêtre ne prononça pas une seule malédiction contre les meurtriers ; il y a chez ce peuple une suite d'idées et de traditions chrétiennes qui l'élèvent bien au-dessus des mahométans, nous ne cesserons de le répéter : pourquoi faut-il que ces vives lueurs soient si souvent obscurcies !

Le Cheikh Khan me demanda encore :

« Quel est l'autre mort ?

— Si je te le dis, tu te sentiras frappé au cœur.

— La mort seule frappe au cœur ; et la mort, c'est l'amie de l'homme, la fin du péché, le commencement du bonheur. Parle, quel est l'autre mort ?

— Le pir Kamek ! »

Tous ceux qui nous entouraient tressaillirent et baissèrent douloureusement la tête, mais aucun d'eux ne parla. Le Cheikh Khan, après s'être recueilli, me dit sans emphase :

« C'est un saint à présent ! Dieu l'a voulu... Raconte-nous comment il est mort. »

Les assistants m'écoutèrent avec une émotion profonde ; puis le Khan murmura, en me tendant la main pour me remercier :

« Frères, que notre pensée soit avec lui ! »

Ils inclinèrent tous la tête. Priaient-ils ? je ne sais... Je vis des larmes dans les yeux de plusieurs de ces hommes.

La première émotion passée, je leur dis, pour m'acquitter de mon message :

« Ali-bey m'envoie vous chercher ; il voudrait qu'on pût rassembler les cendres du pir et procéder à ses funérailles.

— Le chef a raison, il ne faut pas que les os du saint vieillard restent mêlés à ceux du miryalaï !

— Je crains bien qu'il vous soit difficile de reconnaître les restes de Kamek.

— N'importe ! essayons ! »

Je retournai avec les prêtres près du bey, on ne laissa que les fakirs à la garde du campement.

Ali venait de faire prévenir les officiers turcs de son intention, leur promettant que les prêtres ni les hommes du cortège ne porteraient aucune arme.

Pour ne pas donner ombrage aux ennemis, le chef ne descendit point dans la vallée ; je fus invité à le remplacer près du Cheikh. Dans l'empressement et la douleur du premier moment, les prêtres avaient oublié la chose principale, un vase ou un coffret, pour renfermer les cendres. Heureusement Ali y songeait.

---

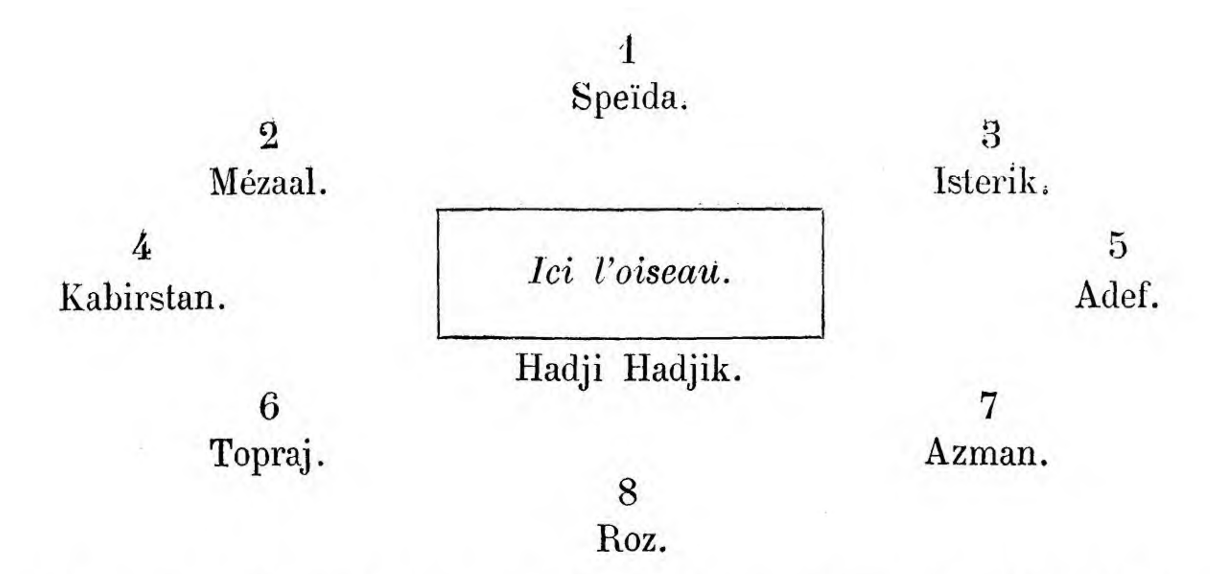
24 Le messager.

« Tu sais, dit-il au Cheikh Khan, que le fameux potier Rassat de Baazoni fit à mon père une urne destinée à renfermer ses restes, quand le temps de les enlever de la tombe serait venu, afin que les os ne se mêlassent point avec la poussière du cercueil. Cette *kïlya* (urne) est un chef-d'œuvre du maître potier ; elle est digne de renfermer les reliques d'un saint. Je l'avais cachée dans ma maison de Baadri, mais je viens d'envoyer deux serviteurs fidèles qui sauront la trouver. »

Nous descendîmes processionnellement dans la vallée, nous passâmes devant l'artillerie, et nous atteignîmes la place du bûcher.

On ne voyait plus qu'un monceau de cendres environné de gros morceaux de bois à demi calcinés ; devant ces tristes débris gisait le corps du messager, roulé à quelque distance ; le feu avait consumé ses vêtements, mais le corps, noirci, paraissait intact. On l'emporta aussitôt, car il était déjà tout décomposé. On trouva les cendres complètement froides, la couche supérieure fut enlevée, avec de grandes précautions. Cette opération donna le temps aux serviteurs d'Ali d'apporter l'urne.

Elle était posée solidement sur la selle d'un mulet et me parut énorme. Par sa forme elle rappelait assez un de ces abat-jours en porcelaine, que nous mettons sur les lampes, et dont le haut servirait de pied. Le couvercle de l'urne était surmonté d'une figure du soleil ; un dessin et des inscriptions ornaient les parois du vase. Le dessin représentait un oiseau, la queue en fourchette, les ailes déployées et très fines aux deux extrémités. L'inscription faisait mieux connaître à quelle espèce appartenait le volatile, que le dessin lui-même ; on lisait au bas de l'oiseau : *Hadji Hadjik,* ce qui signifie : *Le pèlerin des pèlerins* (l'hirondelle). Je me fis traduire les huit mots disposés dans l'ordre suivant :



1, aurore ; 2, tombeau ; 3, étoile ; 4, cimetière ; 5, soleil ; 6, terre ; 7, ciel ; 8, jour.

Le symbolisme de cette inscription est assez clair pour se passer de commentaires. Je demandai au Cheikh, en lui désignant la figure de l'oiseau :

« Est-ce que l'hirondelle est un oiseau sacré pour les Yésidi ?

— Non, mais elle rappelle le pèlerinage de la vie : quand vient l'automne, elle s'enfuit dans une contrée plus belle ; quand vient l'hiver de la vie humaine, l'homme se prépare aussi à quitter les montagnes, où il avait bâti son nid, il s'en va dans un monde meilleur. Sur la terre, nous trouvons l'argile, le tombeau, le cimetière ; de l'autre côté ; l'aurore et la brillante lumière d'autres étoiles ; là-bas est un soleil plus pur, un jour qui ne connaît pas de nuit, qui n'aura jamais de fin. Voilà ce qui est écrit sur la kilya. »

Il paraissait bien difficile de retrouver des vestiges humains parmi les débris du bûcher ; cependant, quand les cendres qui recouvraient la surface furent déblayées, on aperçut deux amas sans formes, mais d'une teinte différente ; les prêtres les examinèrent avec attention, sans pouvoir

décider si ces cendres avaient appartenu à des corps humains.

Les cheikh se courbaient en vain sur ces restes, les palpaient, les flairaient, et se regardaient indécis. Enfin, en écartant doucement celte poussière, des os informes, à demi calcinés, réduits aux trois quarts de leur grandeur, couverts d'une croûte noirâtre, se montrèrent au jour. Le tout se trouvait enveloppé dans une couche de naphte et de bitume qui avait fait coller ensemble ces cendres, lesquelles, sans cette circonstance, se seraient mélangées d'une façon plus complète avec celles du bûcher.

Le Cheikh m'appela et me montra ces restes :

« Votre pir ! murmurai-je... Lequel des deux ? »

Le Khan répéta avec une sorte de découragement :

« Lequel ? On ne saurait reconnaître les ossements de Kamek. Que faire ? Nous ne pouvons ni jeter cette poussière au vent, ni rendre les mêmes honneurs aux deux ennemis, et confondre le saint avec l'impie. Émir, donne-nous un conseil.

— Il faut mettre les os et les Cendres du pir dans l'urne, sans les confondre avec les restes de l'ennemi.

— Mais nous ne pouvons les distinguer.

— Pourquoi pas ? Regarde : voici le corps de Kamek, et voilà celui du Turc.

— Comment sais-tu cela ?

— Écoute : le pir ne portait point d'armes ; le miryalaï avait sur lui son sabre, son poignard et deux pistolets. Ne voyez-vous pas ces morceaux de fer tordus, ces lingots, ce reste du canon d'une arme à feu, cette pointe de sabre ; cherchez maintenant la direction des ossements, ce sera bien le corps de l'officier turc.

— Tu as raison ! s'écrièrent les Yésidi. Nous aurions dû y songer. »

Et ils firent apporter l'urne pour y déposer respectueusement les restes de leur héros.

Pendant que nous étions occupés à ce pieux devoir, le kaïmakam, accompagné de quelques officiers, venait de s'approcher du bûcher ; il fit prier le Cheikh de lui rendre les cendres de son ancien chef. On envoya demander l'avis d'Ali-bey, qui consentit à ce que les Osmanlis fissent de leur côté les funérailles du général turc.

Nous retournâmes ensuite sur la montagne ; le jeune bey voulait procéder immédiatement à la cérémonie.

« Non, dit le Cheikh Khan, nous attendrons à demain matin.

— Pourquoi ?

— Le pir Kamek a été le plus pieux et le plus sage des Yésidi : pour l'honorer dignement il serait trop tard aujourd'hui. Je vais faire préparer un lieu dans le val d'Idiz ; demain matin nous y porterons les cendres...

— As-tu besoin de maçons et de charpentiers ?

— Non, le monument consistera en quelques blocs de rochers, sans ciment. Chaque homme de la tribu, chaque femme, chaque enfant y joindra sa pierre, la choisissant selon ses forces, afin que tous puissent dire qu'ils ont rendu hommage à celui que Dieu vient de transformer.

— Les guerriers ne peuvent quitter leur poste, objecta le bey.

— Ils ne viendront pas tous à la fois, mais il leur sera facile de se succéder, sans te laisser seul. Conseille-nous sur la forme que doit avoir la tombe. »

Comme j'étais tout à fait désintéressé dans cette affaire, je priai mon jeune interprète de me conduire à la recherche du livre légué par Kamek.

Il l'avait caché dans le creux d'un érable, sous l'ombre duquel je m'assis pour étudier le vocabulaire kurde du vieux pir, et finir tranquillement ma journée.

Quand la nuit fut tombée, les feux de bivouac s'allumèrent sur toutes les hauteurs qui entouraient le Hadi, formant comme un cercle de feu, que les Turcs n'eussent pu franchir.

Avant l'aube, Pâli était de retour, grâce au cheval excellent que lui avait fourni le bey. J'avais dormi sous la tente du chef, j'assistai à son entretien avec le messager.

« As-tu trouvé le pacha ? demanda Ali.

— Oui, Seigneur, j'ai pu lui parler hier soir.

— Que dit-il ?

— D’abord tout en fureur il voulait me faire bâtonner jusqu’à la mort, mais il a fini par s’apaiser. Sur ses ordres, les officiers supérieurs et le divan des effendis se sont réunis ; il a été décidé qu’on me renverrait avec une lettre pour toi. »

Pali tendait à son chef une grande enveloppe au cachet officiel. Ali-bey l’ouvrit et trouva dans ce pli une missive plus petite, qui n’était point cachetée ; il me remit les deux parchemins.

« Lis bien vite, Emir, me dit-il, je suis impatient de connaître la décision du pacha. »

L’écrit, tracé de la main du secrétaire d’État, était muni de la signature du gouverneur. Celui-ci promettait de se rendre le lendemain à Djerraiya, ne mettant d’autre condition pour l’entrevue que la présence d’Ali-bey avec une escorte n’excédant pas celle de son adversaire. Le pacha ajoutait qu’il espérait une entente pacifique ; il envoyait, dans la lettre même du bey, un ordre écrit au kaïmakam, lui enjoignant d’attendre en paix la conclusion des pourparlers et de s’efforcer de vivre en bonne intelligence avec les Yésidi.

Ali-bey s’écria joyeusement, lorsque j’eus terminé cette lecture :

« Nous avons donné une bonne leçon au pacha. Remarques-tu, Émir, combien il devient plus traitable ? J’enverrai tout à l’heure la lettre au kaïmakam. Je vais me préparer pour l’entrevue de demain.

— Pourquoi veux-tu envoyer cette lettre au kaïmakam ?

— Parce qu’elle lui appartient.

— Elle est inutile ; tes conventions avec cet officier suffisent, la lettre ne lui ordonne pas autre chose que ce à quoi il s’est engagé.

— Il ne sera que mieux disposé à exécuter notre traité, s’il en reçoit l’ordre de son chef suprême.

— Faut-il t’avouer que cette lettre excite mes soupçons ?

— Pourquoi ?

— Parce qu’elle est inutile. Et puis ces derniers mots me paraissent singuliers : « Lis mes ordres bien exactement. »

— Au contraire, cela prouve la bonne volonté du pacha ; il insiste sur son ordre, pour que le colonel l’exécute ponctuellement.

— Insistance tout aussi superflue que la lettre.

— N’importe ! ce billet ne m’appartient point, il sera envoyé à son destinataire. »

Le hasard sembla se déclarer pour l’opinion du pacha, contre mon avis, car un Yésidi vint annoncer que le kaïmakam lui-même montait vers la tente.

Nous allâmes au-devant de l’officier, il se présentait seul ; Ali le reçut amicalement.

« Je vous salue, murmura le Turc en s’inclinant devant Ali-bey, puis devant moi.

— Sois le bienvenu, Seigneur ; qui t’amène ici, que désires-tu ?

— Je viens t’apprendre que nos hommes ont consommé tous les vivres que tu leur avais fait donner. »

Ali sourit et reprit :

« Ne t’ai-je pas dit qu’on achète des vivres avec des armes ? Je t’ai fait donner hier tout ce que je pouvais.

— Je le sais, mais ne prendras-tu pas aussi de l’argent ?

— Ce que le bey des Yésidi a promis, il sait le tenir ; mes conventions sont remplies. Vous avez besoin de nourriture, et moi d’armes ; faisons échange, il sera pour tous deux profitable.

— Tu oublies que nous n’avons pas trop d’armes pour nous, et que nous manquons de munitions.

— Tu oublies, toi, que les vivres sont insuffisants en ce moment chez nous. Il y a ici des milliers de Yésidi réunis sur les montagnes, ils veulent tous boire et manger. D’ailleurs qu’avez-vous besoin d’armes ? Ne sommes-nous pas amis ?

— Oui, certes, jusqu’à la fin de la trêve.

— Et pour plus longtemps sans doute. Émir, lis-lui la lettre du gouverneur.

— Tu as reçu une lettre du pacha ?

— Oui, mon courrier est de retour ; lis, Émir. »

Je m’empressai de répondre au désir d’Ali ; je crus remarquer, en terminant, une nuance de

désappointement se peindre sur le visage de l'officier turc.

« Alors la paix va probablement se conclure entre nous ?

— Oui, et le pacha désire que tu gardes, avec moi et les miens, des rapports de bonne amitié ; il te le recommande spécialement.

— Spécialement ?

— Il a joint une lettre pour toi à la mienne, je vais te la donner.

— Une lettre pour moi ? s'écria le kaïmakam qui tressaillit, où est-elle ?

— Emir, donne-la-lui. »

L'empressement que l'officier mettait à demander cette missive augmenta encore mes soupçons ; je laissai à regret échapper l'écrit.

« Permets que je t'en fasse la lecture, » dis-je.

Je lus haut jusqu'aux deux dernières lignes, qui me semblaient si singulières ; le kaïmakam demanda :

« Est-ce tout ?

— Il y a encore quelques mots, écoute. »

Je continuai ma lecture, tout en ne perdant pas de vue le visage de l'officier. Celui-ci ne sourcilla point, mais je vis bien qu'à cette dernière ligne sa prunelle s'était dilatée ; il sembla réfléchir un instant ; son attention se concentrait en dedans. Je restai convaincu qu'il avait compris. Mais qu'avait-il compris ?

« Cette lettre est à moi, » s'écria tout à coup le kaïmakam.

Il voulut s'emparer du papier et le fit avec tant de hâte, qu'il me l'arracha presque des mains. Cependant je parvins à garder le billet.

« Pourquoi es-tu donc si pressé ? demandai-je en le regardant en face. Ces lignes te paraissent-elles contenir un sens caché que tes yeux seuls puissent découvrir ?

— Oh ! point du tout. Mais la lettre me m'est-elle pas adressée, ne m'appartient-elle pas ?

— Le pacha ayant confié cette lettre au bey, c'est le bey qui doit te la remettre ou la garder, comme il l'entendra. Je...

— Mais le bey l'a dit. Il te prie de me la donner.

— Écoute, tu sembles si désireux de posséder ce papier, que tu me donnes envie de l'examiner aussi plus soigneusement, dans l'intérêt du bey. »

Je regardai la lettre au soleil, je la palpai, je l'étendis de nouveau au grand jour, enfin je découvris plusieurs lignes d'une écriture très fine et tracées avec une substance presque de la même couleur que le papier.

« Cette lettre ne peut être remise au kaïmakam ! m'écriai-je.

— Et pourquoi ? demanda celui-ci en dissimulant sa colère.

— Parce qu'elle contient des instructions secrètes. »

Le Turc pâlit.

« Tu te trompes, Effendi, murmura-t-il.

— Non, non ; ces lignes seront parfaitement lisibles quand j'aurai passé ce papier au feu.

— Émir, tu brûleras et détruiras le papier !

— Sois tranquille, nous autres, effendis du Couchant, nous savons comment il faut traiter ces sortes d'écritures. »

Le bey me regardait tout surpris, il me demanda gravement :

« Crois-tu, en vérité, que cette lettre renferme un message secret ?

— Fais apporter des charbons, tu verras. »

Sur un signe du chef, Pali s'éloigna, puis revint avec quelques menues branches auxquelles il mit le feu. Bientôt s'éleva une belle flamme claire, qui me servit à chauffer doucement le papier.

Soudain le kaïmakam, s'élançant sur moi, me saisit le bras, mais je prévoyais cette tentative ; j'évitai la secousse ; du reste, Ali-bey vint à mon secours ; il renversa l'officier turc sur le sol et le retint sous son genou puissant.

« Tu es un traître ! s'écria Ali furieux. Tu es venu ici sans ma permission. Je te fais prisonnier. »

Le kaïmakam se débattait de toutes ses forces, mais plusieurs hommes accouraient pour prêter

main forte à leur chef. Le Turc fut lié, désarmé et attaché solidement dans un coin de la tente, après quoi je revins à mon expérience.

La flamme avait opéré sur l'encre invisible ; on distinguait parfaitement les signes qui couvraient les marges. J'appelai le chef des Yésidi.

« Ali-bey, lui demandai-je, n'avais-je pas raison ?

— Émir, tu es un sorcier !

— Non, ce n'était pas difficile à deviner.

— O Effendi, la sagesse des Nemsi est grande !

— Tu vois bien que le gouverneur est aussi sorcier que moi. On prend un jus incolore, on écrit à l'aide de cette substance, et le feu, par son action, la rend visible. La science qui enseigne ces choses se nomme la chimie ; elle est fort cultivée parmi nous, au lieu que vous la négligez : cela explique comment à vos yeux nous semblons opérer des merveilles. En Europe nous avons beaucoup de manières de déguiser notre correspondance ; il y en a qui demandent de véritables études. Celle que les Turcs ont employée ici est des plus simples ; il ne fallait aucune sorcellerie pour la reconnaître. Devine avec quoi sont écrits ces mots ?

— Dis-le.

— Avec de l'urine.

— Impossible !

— Essaye : qu'elle vienne de l'homme ou d'un animal, peu importe, elle donne une trace incolore qu'avive le feu. Tiens, tu peux maintenant suivre ces caractères, n'est-ce pas ?

— Oui, que disent-ils ?

« — Je viendrai demain matin ; nous les battrons. »

— Tu lis bien ? Tu ne te trompes pas ?

— Non, certes, c'est assez clair.

— Bien ; donne-moi ce papier. »

Ali marchait à grands pas autour de moi ; il paraissait fort agité, enfin il me demanda :

« C'est une trahison, n'est-il pas vrai, Émir ?

— C'est du moins une ruse de guerre peu loyale.

— Si je brisais cet homme, quand il sera dans mes mains ?

— Ne crains-tu pas le padischah ?

— Effendi, je sais que les Urus (Russes) ont un proverbe qui dit : Le ciel est haut, le tsaar (Tsar) est loin ! Le padischah, lui aussi, est loin de nous !

— Mais le sang va couler à flots ! Ne m'as-tu pas assuré que tu aimes la paix ?

— Je l'aime, mais il faut la conquérir. Ces Turcs en veulent à notre liberté, à nos biens, à nos vies ; ils venaient nous surprendre comme des brigands qu'ils sont, et je les ai épargnés ; à présent ils trament de nouvelles perfidies, ne dois-je pas me défendre ?

— Tu peux le faire sans combat.

— Comment ?

— Montre cette lettre au gouverneur, il est battu par ses propres armes.

— Le gouverneur ! mais ne comprends-tu pas ce qu'il machine ? Demain, si je vais le trouver, il me retiendra prisonnier.

— Qui t'empêche de le prévenir ? Tu le surprendrais aisément, car il ne peut supposer que sa ruse est découverte. »

Ali-bey réfléchit un moment, immobile et muet, puis il me dit :

« Il faut que je parle au Cheikh Khan. Viens avec moi dans le val d'Idiz.

— Allons.

— Auparavant, je veux être sûr que le prisonnier ne pourra me nuire. Attends-moi, n'entre pas dans la tente. »

Pourquoi me défendait-il de le suivre ? Ses yeux brillaient de colère, il tourmentait le manche de son poignard. Allait-il se venger d'une manière terrible, craignait-il que j'essayasse de l'en empêcher ?

J'attendis une longue demi-heure ; de temps à autre, les éclats d'une voix furieuse, à laquelle répondait une autre voix brusque et saccadée, arrivaient jusqu'à moi. Enfin Ali reparut, tenant à la

main un papier qu'il me donna.

« Lis ! murmura-t-il, je ne veux pas qu'ils me trompent. »

L'écrit, adressé à ses gens par le colonel turc, leur enjoignait de livrer immédiatement toutes leurs armes et toutes leurs munitions.

« Cette exigence est de bonne guerre, m'écriai-je ; comment as-tu pu contraindre le kaimakam à signer un tel ordre ?

— J'ai fait amener le makridji et les ai menacés tous deux de les tuer, en même temps que mon artillerie foudroierait leurs troupes. Il savent qu'en une heure tout serait fini.

— Tu gardes les deux prisonniers ?

— Oui.

— Dans le cas où les autres officiers turcs refuseraient d'obéir aux ordres de leurs chefs, comment agirais-tu ?

— J'exécuterais mes menaces. Attends-moi encore un peu, et tu verras si je ne me fais pas respecter de ces Osmanlis. »

Le bey donna encore quelques ordres, puis descendit jusqu'à la batterie. En dix minutes tout fut disposé ; les hommes à leurs pièces, les tireurs l'arme prête. Un angle de la barricade s'ouvrit et laissa passer deux cents guerriers, accompagnant trente mulets. La plupart de ces animaux avaient été pris aux Turcs avec les canons. Cette troupe se dirigea vers le campement ennemi et s'arrêta bientôt, tandis que son commandant s'avançait vers l'endroit où les officiers du pacha se trouvaient rassemblés.

J'étais trop loin pour me rendre compte de tous les détails. Quelque temps se passa, en discours sans doute, puis je vis les soldats turcs se former en troupes et se rendre près des mulets. Là ils déposèrent leurs armes. Ce ne fut pas sans gestes de colère, ni probablement sans protestations, surtout de la part des chefs, quand ceux-ci durent abandonner leur pistolet et leur sabre. Mais les malheureux se voyaient à la bouche du canon, ils savaient quelle réponse serait faite à leur résistance.

Ali-bey revint après une heure d'absence : il était suivi par les mulets chargés d'armes, qu'une petite troupe conduisait au val d'Idiz. Les deux prisonniers furent remis sous la surveillance de cette troupe et menés en lieu sûr. Ils devaient retrouver là-bas le capitaine d'artillerie et ses hommes, qui, depuis quelques jours, rêvaient sans doute assez tristement au tabac de Chiraz.

Enfin nous nous dirigeâmes nous-mêmes vers le val ; Halef m'accompagnait. J'avais perdu de vue mon buyuk-emini ; il était probable que mes hôtes le tenaient également en lieu sûr. Nous rencontrâmes sur tout notre parcours de longues files de guerriers s'en revenant à leur poste, après avoir déposé leur pierre sur la tombe du pir Kamek ; d'autres se rendaient au val dans le même but.

On nous dit que le rustique monument s'achevait avec rapidité. Lorsque nous arrivâmes à l'entrée de la vallée, la scène la plus animée s'offrit à nos regards. Dans le milieu du campement étaient rassemblées beaucoup de femmes qui pétrissaient sur une grande pierre blanche et préparaient des gâteaux de farine de froment. D'autres femmes chauffaient une sorte de four au fond d'une caverne creusée naturellement dans les rochers. Un troisième groupe s'occupait à fondre de la graisse pour faire des cierges, tandis que leurs compagnes préparaient les lampes et les lanternes pour les funérailles.

Vers le haut du vallon le mouvement était plus grand encore ; une gigantesque pyramide s'élevait déjà appuyée d'un côté sur les flancs du rocher. Les fondations consistaient en d'énormes quartiers de roc, puis la base allait en diminuant, et une sorte de fût de colonne gigantesque s'élevait vers le ciel. On ménageait, au sommet de cette colonne, un espace creux, figurant un soleil à douze rayons, dont le centre devait recevoir l'urne funéraire.

Plusieurs centaines d'hommes travaillaient à ce grand ouvrage ; des femmes, des enfants encore plus nombreux, roulaient les pierres à force de bras, d'autres détachaient des blocs de la montagne.

Les prêtres surveillaient les travaux, ceux d'un rang inférieur mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre. Le mir Cheikh Khan, assis sur un tertre, donnait les ordres suprêmes.

Nous allâmes à lui ; le bey lui raconta les événements de la journée : après avoir réfléchi en silence, le grand prêtre dit ;

« Que comptes-tu faire, bey ?

— Tu es le plus âgé et le plus sage, je te demanderai conseil.

— Je suis le plus âgé, dis-tu ? Les vieux aiment le repos et la paix. Je suis le plus sage : la vraie sagesse consiste à imiter le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux. Il donne la force aux plus faibles, il protège les opprimés, il ne veut pas que l'homme s'abreuve du sang d'un frère.

— Les Turcs sont-ils nos frères, eux qui se jettent sur nous, comme la bête fauve, pour nous déchirer ?

— Ils sont nos frères, quoiqu'ils n'agissent pas comme tels avec nous. Est-ce que tu assassinerais ton frère, si tu savais qu'il te veut du mal ?

— Non.

— Tu lui parlerais soit doucement, soit sévèrement, suivant les circonstances, mais tu respecterais sa vie. C'est ainsi que tu dois parler au gouverneur.

— Mais s'il ne m'écoute pas ?

— Le Tout-Puissant a donné à l'homme l'intelligence pour qu'il réfléchisse, le cœur pour qu'il sente. Celui qui ne pèse pas les paroles qu'on lui adresse, qui n'entend pas les représentations de son frère, qui a renoncé à toute pitié et méconnu la nature humaine, celui-là mérite que la colère et le châtiment tombent sur lui ; il est la propre cause de son malheur.

— Mir Cheikh Khan, j'agirai suivant ta parole.

— Alors, laisse-moi te répéter ma question ; Ali-bey, que comptes-tu faire ?

Je me rendrai avec dix hommes à Djerraiya, me faisant suivre d'une troupe suffisante pour m'emparer du gouverneur, au besoin. Je pense envoyer tout à l'heure des espions à Mossoul, Koufyoundjik, Telkeif, Baveiza, Ras-oul-Aïn et Khorsabad, afin d'avoir des nouvelles du plan que poursuit à présent le pacha. Dans l'entrevue de demain, je me propose de traiter d'abord avec ménagement le gouverneur de Mossoul, mais d'en venir aux dernières extrémités s'il refuse de m'entendre. Je lui montrerai sa lettre secrète au kaïmakam, je lui prouverai sa trahison, et, comme pendant nos discours mes hommes auront eu soin d'entourer le lieu du rendez-vous, je le tiendrai en mon pouvoir.

— Peut-être que, de son côté, le pacha te fait espionner ; es-tu sûr de réussir ?

— Le pacha ne pourra rien savoir, car j'enverrai mes hommes pendant la nuit et non pas sur la même route, mais en faisant un détour par Bozan. Ils arriveront demain matin du côté ouest de Djerraiya.

— Qui commandera ici en ton absence ?

— Veux-tu t'en charger ?

— Je le veux bien. »

Cette réponse fut donnée en toute simplicité. Chez ce peuple, le représentant du pouvoir civil confie son autorité au plus grand dignitaire ecclésiastique, sans témoigner ni crainte ni jalousie, et le prêtre l'accepte simplement, pour le salut du peuple : Veux-tu me remplacer et veiller sur nos intérêts communs, sur la patrie ? dit l'un. — Je le veux ! reprend l'autre. Je me demandais comment on pourrait traduire le triste mot de *Kulturkampf* dans le dialecte des Yésidi ?

On envoya les provisions promises au camp des Turcs, puis on ne sembla plus s'occuper que de la grande cérémonie des funérailles. J'allais de groupe en groupe pour m'informer de tout ce qui s'y pratiquait et je me plaisais à examiner les travaux, lorsqu'une voix tout essoufflée me cria :

« Prends garde, Sidi ! Laisse-moi passer ! » Je me retournai : mon petit Halef roulait un bloc de rocher plus gros que lui, il s'y mettait corps et âme.

« Et que fais-tu ici ? lui demandai-je tout étonné.

— J'aide à élever le monument.

— On te l'a permis, Halef ?

— Oui, certes, aussitôt que je l'ai demandé.

— Il faut donc que j'apporte aussi ma pierre. »

Mettant bas armes et habits, je me décidai à pousser une forte pierre que je trouvai au bas de la roche. Le cheikh vint me remercier. Je gravai mon nom sur cette pierre, avec la pointe de mon poignard, puis les travailleurs l'attachèrent à des cordes et elle prit bientôt place dans le haut de la pyramide.



D'autres femmes chauffaient une sorte de four au fond d'une caverne.

Ali-bey, qui retournait à sa tente, accourut pour s'informer si préférais rester ou l'accompagner.

« D'où verra-t-on le mieux la cérémonie ? lui demandai-je.

— Viens avec moi : ce soir l'urne sera conduite au milieu d'une procession de lumières jusqu'au val d'Idiz, tu verras ce cortège.

— L'urne n'est-elle pas ici ?

— Non, elle a été déposée dans la forêt au milieu d'une source fraîche et on la portera d'abord sur la tombe de Hadi.

— Mais les Turcs ?

— Les Turcs ne peuvent rien en ce moment, tu le sais.

— Eh bien, je vais avec toi.

— Écoute, il te reste encore quelques heures, veux-tu me faire un plaisir ?

— Tout ce qui est en mon pouvoir.

— Tu te rappelles que j'ai promis des armes au chef des Kurdes-Badinan ? Saurais-tu bien trouver le chemin de leurs retranchements ?

— Je le crois. Pour arriver plus vite je prendrai par le défilé qui existe entre les rochers. Il est temps de donner avis de ce qui se passe à ton allié.

— Oui, certes. Veux-tu diriger l'envoi des armées ?

— Volontiers.

— Je lui ai promis cent fusils et des munitions en proportion, trois mulets suffisent pour cette charge ; combien désires-tu d'hommes pour cette escorte ?

— Il n'y a aucune attaque ni surprise à redouter ?

— Non.

— Donne-moi seulement dix guerriers, j'emmènerai aussi Mohammed Émin, qui s'avance en ce moment vers nous. Le vois-tu ? »

Pendant les deux derniers jours qui venaient de s'écouler, Mohammed était allé à la chasse dans les environs ; il se cachait le plus possible, gardant toujours d'ailleurs certaines préventions contre ses hôtes ; je crus lui être agréable en le prenant pour compagnon de ma courte expédition.

On se hâta de charger les mulets, et notre petite troupe fut bientôt en marche ; nous descendîmes jusqu'au Hadi pour tourner à droite, par la route de Kaloni. Arrivés sur la première hauteur, vis-à-vis du Hadi, nous rencontrâmes un détachement de Badinan. Le chef me reçut cette fois avec toutes sortes de démonstrations respectueuses.

Il nous conduisit dans son camp et nous fit servir un repas par la première de ses femmes. Les armes que je lui amenais semblaient lui causer une extrême satisfaction ; il se livra à de véritables transports de joie, quand je lui présentai le sabre du kaïmakam, dont Ali-bey lui faisait cadeau. Mohammed Émin se trouva si bien chez ces Kurdes, qu'il résolut d'y rester jusqu'à ce que nous puissions continuer notre voyage, quoiqu'il ne comprît par un mot de leur langue.

Je ne cherchai point à le dissuader : sa présence chez les Yésidi pouvant être remarquée par les Turcs, je pensais, comme lui, que, pour le succès de notre prochaine entreprise, il valait mieux qu'il se tînt caché. Je retournai donc sans mon compagnon près d'Ali-bey.

Il était tard déjà, quand je rejoignis le jeune chef ; chemin faisant, je remarquai que les Turcs avaient reculé vers le milieu de la vallée, de façon à dégager les abords du Hadi.

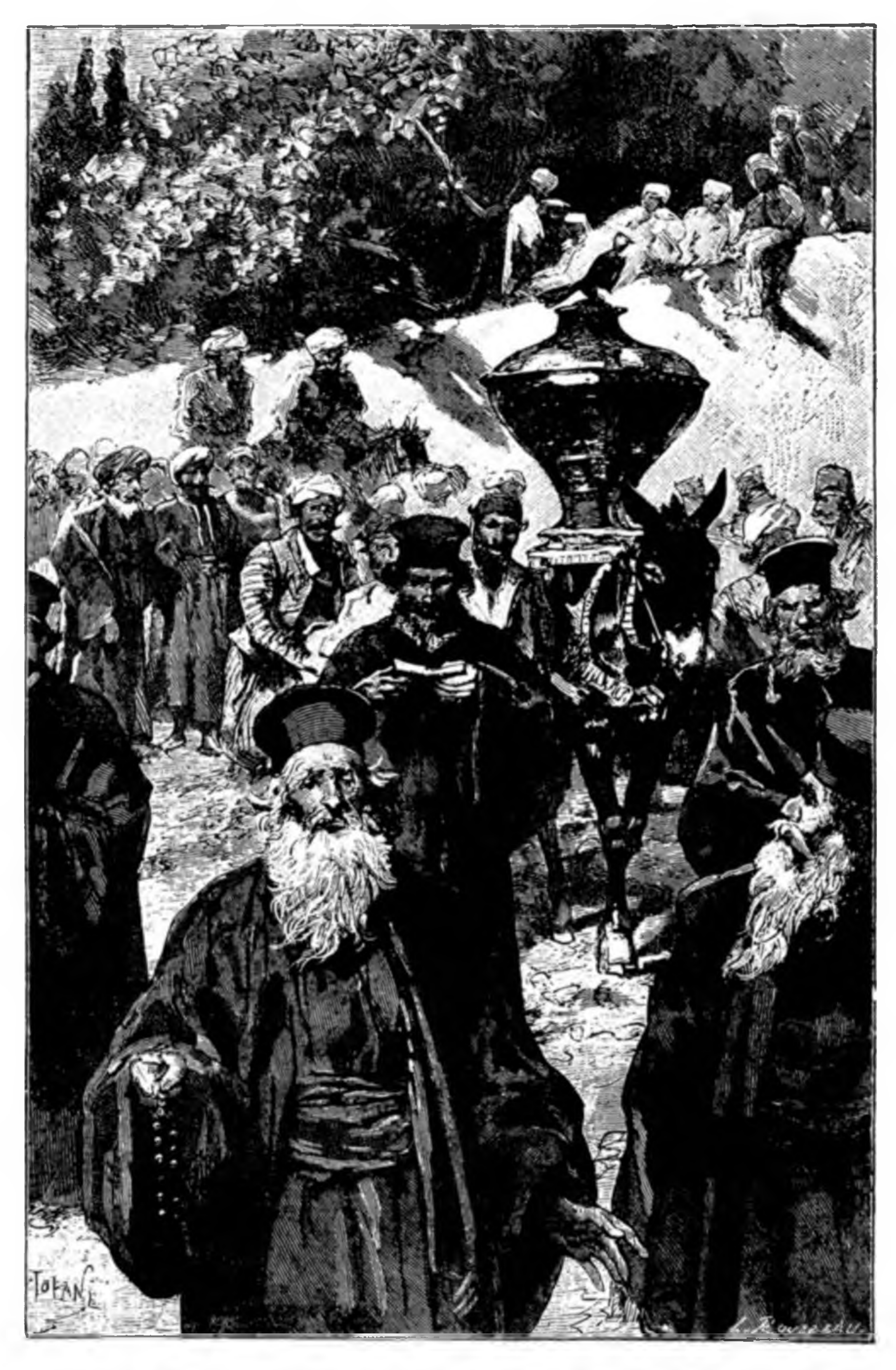
« Quand commencera la cérémonie ? demandai-je au bey.

— Dès que la nuit sera tombée tout à fait ; prépare tes armes, la poudre parlera.

— Prête-moi un fusil, car je dois ménager mes munitions, je n'en trouverais pas de semblables dans ce pays. »

Avant moi, je ne crois pas qu'aucun Européen ait assisté à des funérailles solennelles chez cette peuplade ; j'étais extrêmement curieux de contempler le spectacle qui allait se dérouler sous mes yeux. Je m'assis sur un fragment de rocher, à l'angle de la vallée, en attendant la nuit. Bientôt les feux des postes s'allumèrent en cercle au sommet des montagnes, puis les deux tours du Hadi flamboyèrent de mille feux, comme le soir de la fête joyeuse.

« Viens, » me dit le bey, qui passait à cheval avec les principaux de la tribu.



Tous en chœur se mirent à entonner un chant monotone et lent.

Je pris mon coursier noir, Halef se tint fièrement à mes côtés ; nous chevauchâmes ainsi jusqu'au tombeau du prophète. Sur la place nous trouvâmes un grand nombre de guerriers faisant la haie pour écarter les Turcs. Le sanctuaire restait désert ; seuls, le Cheikh Khan, avec quelques-uns de ses prêtres et Ali-bey, y pénétrèrent.

Dans la cour intérieure, où je m'arrêtai, je remarquai deux mules attachées ensemble, elles portaient sur leur dos un brancard où l'urne venait d'être solidement posée. Les prêtres entourèrent ces mules et formèrent un cercle dans la cour. Tous en chœur se mirent à entonner un chant monotone et lent auquel les mots : *djan dédim* (je remets mon âme) semblaient servir de refrain. Après ce chant, on fit boire aux mules un peu d'eau de la fontaine sacrée et on leur donna quelques poignées de grains. Le Cheikh Khan s'avança bientôt, il fit avec la main des signes dont le sens m'échappa. Alors commença un second chant doux et fort harmonieux. Ce chant me parut avoir quatre strophes, dans chacune desquelles revenait ce souhait : « Jouis du repos, ô toi qui aimas Dieu ! » Malheureusement je ne pus entendre le reste.

Le Khan fit encore un signe, puis se mit en tête du cortège ; deux cheikh prirent les mules par la bride, les autres prêtres suivirent deux à deux, Ali-bey et moi vînmes après, la foule marchait derrière nous. Les échos des montagnes répercutèrent indéfiniment le bruit d'une décharge d'artillerie tirée à la sortie du Hadi. Tous les tireurs répondirent du sommet des rochers, ou des postes les plus éloignés.

Nous gravîmes lentement la hauteur, pour reprendre le chemin du Val. Là nous aperçûmes une longue file de lumières : les Yésidi, placés deux par deux, de trente en trente pas environ, formaient une haie sans fin ; ils tenaient l'un un flambeau, l'autre un fusil ; toutes les armes saluèrent l'urne d'une décharge ; le bruit et les lumières semblaient augmenter à mesure que nous avancions. La forêt, presque entièrement composée de chênes gigantesques, s'illuminait étrangement aux feux des torches ; le feuillage offrait les teintes les plus variées, les plus fantastiques ; les détonations de la fusillade retentissaient mille fois dans les échos multiples de cette gorge sauvage.

Mais quand nous fûmes à l'entrée du val d'Idiz, le coup d'œil me parut plus étonnant encore. On eut dit un immense cratère rouge et enflammé, autour duquel s'agitaient des ombres portant toutes une torche, dont le scintillement se confondait dans l'immense illumination ; des milliers de voix acclamèrent l'approche du cortège. Les lumières se rangèrent en ligne. Les prêtres avançaient toujours vers la pyramide éclairée par deux énormes foyers, dont les grandes flammes montaient en léchant les blocs superposés.

Je ressentais cette « douce horreur » qui s'empare de l'âme humaine toutes les fois qu'une grande chose l'élève au-dessus d'elle-même, en dépassant la limite ordinaire de ses conceptions.

Nous marchions littéralement au milieu d'une mer de flammes. L'urne s'arrêta enfin au pied de la pyramide. Deux prêtres vêtus de blanc se tenaient dans la cavité ménagée pour recevoir les restes du pir.

On entoura de cordes le vase précieux. Les détonations cessèrent ; le plus profond silence régna parmi cette foule recueillie. Bientôt les prêtres, sur un signe du Khan, tirèrent la corde. Une seconde corde maintenait l'urne à quelque distance des rochers pour l'empêcher de s'y heurter. Le vase funéraire se balança dans le vide, il s'éleva lentement, puis on le tira avec précaution, enfin il fut placé dans le soleil aux douze rayons.

Le cheikh commença alors un discours écouté de tous avec une attention profonde. Sa voix lente, claire, solennelle, se faisait entendre à chaque point de la vallée ; quoique je ne comprisse pas très bien son sermon, j'étais ému par tout ce qui se passait et par le ton de l'orateur. Le discours achevé, un chant fort doux s'éleva dans les airs, avec ce refrain dont je saisis les derniers mots : « Le soleil monte, monte toujours ! »

Les mains se joignirent et une dernière salve d'artillerie fit résonner les échos. Jamais je n'avais entendu un bruit plus formidable.

Les funérailles étaient terminées. Non, je ne saurais rien comparer à la nuit lumineuse que je venais de contempler dans la vallée d'Idiz. Ces feux, ces chants, cette mort, cette affirmation de la vie, ces efforts vers l'éternelle lumière, ces prêtres d'un culte mêlé de tant d'erreurs et de vérité : tout cela n'était-il pas saisissant ? En ces lieux surtout, d'où peut-être sont partis pour Bethléhem les trois cheikh qui s'en allaient cherchant l'Enfant Dieu et répétant : « Nous avons vu son étoile en

Orient, nous venons pour l'adorer ! »

Lorsque les lumières se furent éteintes une à une, lorsque les feux seuls continuèrent à éclairer la gigantesque tombe, je m'enveloppai dans mon burnous et m'étendis sous un arbre. De là, je pouvais voir l'ombre de l'immense pyramide, où reposaient les os du pir Kamek. Cet homme avait été le plus instruit, le plus sage parmi ses coreligionnaires, et pourtant il n'avait pas trouvé le chemin de la vérité.

Heureux ceux dont le berceau est placé sur cette voie droite et sûre ! Mais, hélas ! combien peu savent apprécier ce bonheur suprême ! Combien les hommes les mieux éclairés se vouent facilement à l'erreur !

Ces pensées me tinrent longtemps éveillé, et quand je fermai les yeux, je crus voir l'urne, les flambeaux, les guerriers, les prêtres danser autour de moi, chrétien isolé au milieu de ces contrées mystérieuses. Il me sembla que la terrible scène du bûcher se renouvelait. Deux squelettes grimaçaient en me regardant, puis le pir Kamek m'apparut, calme et grave ; il se retourna vers moi et dit :

« Celui-ci possède un saint Livre dans lequel est écrit : « Aimez-vous les uns les autres ! »

II

« Le Prêtre Jean[25], roi des rois par la grâce de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au gouverneur de Constantinople, Alexis Comnène, salut et bonne fin !

« Notre Majesté, ayant appris que tu avais entendu parler de Notre Grandeur, et que tu désires être exactement informé de ce qui la concerne, ne dédaigne pas de répondre à tes désirs.

« Nous-même, nous souhaitons vivement savoir si tu es attaché comme nous à la vraie foi et si tu crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« En ce qui regarde notre dignité, notre majesté, notre puissance, ainsi que l'étendue des contrées sur lesquelles nous dominons, tu dois apprendre et tenir pour certain que nous sommes le *Prêtre Jean,* serviteur de Dieu, et que nous surpassons en vertu, en pouvoir, en qualités, tous les rois de la terre : soixante-dix rois nous payent le tribut. Nous sommes vraiment chrétiens, et nous soutenons par nos aumônes tous les chrétiens pauvres qui se trouvent dans le domaine où s'étend notre grâce. Nous avons fait vœu de visiter le tombeau de Notre-Seigneur, accompagné, comme il convient à Notre Majesté, d'une grande armée, que nous conduirons contre les ennemis de la croix du Christ, afin de les humilier et d'exalter le nom du Sauveur.

« Notre puissance s'étend sur les trois Indes ; notre domaine dépasse les frontières de l'Inde la plus éloignée, dans laquelle repose le corps de l'apôtre saint Thomas ; il se continue au delà du désert, où se lève le soleil ; il va jusqu'au couchant, il comprend Babylone la délaissée et même la tour de Babel.

« Soixante-douze provinces nous appartiennent, parmi lesquelles plusieurs sont chrétiennes. Chacune de ces provinces a son roi, et tous ces rois sont nos tributaires.

« Dans nos contrées vivent des éléphants, des dromadaires, des chameaux et presque toutes les espèces d'animaux qui sont sous le soleil. Dans notre pays coulent des ruisseaux de miel et de lait.

« Le poisson est inconnu dans une partie de notre empire ; dans une autre, croissent le poivre et toutes sortes d'épices ; une troisième partie est couverte de buissons d'une végétation si abondante qu'on les prendrait pour des forêts ; là fourmillent des quantités de serpents. On trouve aussi dans nos terres un grand lac sans eau, mais plein de sable. A trois journées de ce lac s'élèvent de hautes montagnes, du sommet desquelles se précipitent plusieurs torrents. Un désert avoisine ces montagnes ; il est entouré de collines inhabitables, sous lesquelles coule un fleuve souterrain dont l'accès est impossible. Ce fleuve se jette dans un grand cours d'eau. Les sujets de notre empire trouvent au fond de ces eaux beaucoup de pierres précieuses. Au-delà du grand fleuve habitent dix tribus juives, qui prétendent se donner un roi indépendant, mais n'en restent pas moins nos tributaires.

« Une autre de nos provinces, toute proche de la zone brûlante, renferme des reptiles que nous appelons salamandres. Ces reptiles vivent dans le feu ; ils se filent des demeures comme les vers à soie. Leurs cocons sont dévidés avec soin par les femmes de notre palais ; elles tissent cette soie, qui sert à nos vêtements et qu'on ne peut laver que dans les flammes.

« Nous faisons porter devant notre armée treize grandes croix d'or, ornées de brillants ; mais quand nous voyageons sans appareil, on ne porte devant nous qu'une seule croix, sans brillants ni or, afin que nous ayons toujours sous les yeux le souvenir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous nous faisons aussi accompagner d'un serviteur, chargé de porter un vase d'argent rempli d'or, afin

25 Note : Au XIIe siècle apparaît la lettre d'un certain Prêtre Jean, monarque inconnu d'un lointain royaume chrétien, adressée à l'empereur byzantin. Se présentant comme le souverain le plus puissant du monde, le Prêtre Jean y décrit les merveilles de son vaste pays recouvrant les "trois Indes" : mœurs, gouvernement, richesses infinies, faune, flore et peuples étranges, spectacles insolites... La Lettre du Prêtre Jean enflammera les imaginations jusqu'au XVe siècle et le renom du souverain des Indes se répandra alors dans toute l'Europe. (Istvan Bejczy – La lettre du prêtre Jean)

que tout chacun nous reconnaisse pour le roi des rois.

« Tous les ans, nous faisons pèlerinage au tombeau du prophète Daniel, qui est à Babylone, dans le désert. Notre palais est construit en bois d'ébène et de cèdre ; à l'extrémité du toit, aux deux bouts, se trouvent deux pommes d'or, au milieu desquelles est une escarboucle : l'or brille dans la journée, les escarboucles pendant la nuit.

« Les portes de notre demeure sont faites de corne et de sardoine, de sorte que personne ne pourrait entrer avec des poisons, mais nos portes intérieures sont en bois d'ébène. Les vitres sont de cristal, les tables d'or, entourées d'améthystes et supportées par des pieds d'ivoire. La chambre où nous couchons est une merveille, toute d'or, d'argent et brillant de toutes les pierres précieuses qui existent. On brûle sans cesse autour de nous les plus délicieux parfums. Les femmes de notre pays sont les plus belles femmes de la terre. Tous les jours nous entretenons trois mille convives à nos frais, sans compter les hôtes de passage. Ces trois mille fonctionnaires de notre cour reçoivent un traitement sur notre cassette pour la nourriture de leurs chevaux.

« Chaque mois nous sommes servi tour à tour par sept rois, soixante-quinze ducs, trois cent soixante-quinze comtes. Dans notre salle de festin, tous les jours, s'asseyent, à notre droite, douze archevêques, et, à notre gauche, vingt évêques ; de plus, le patriarche de Saint-Thomas, le protopapas de Salmas et l'archi-protopapas de Suze. C'est dans cette dernière ville que se tient le trône de notre gloire et que se trouve notre palais impérial. Des abbés, dont le nombre est égal aux jours de l'année, sont chargés du service religieux de notre chapelle. Un primat et un roi sont nos échansons ; nos grands maîtres de cour, un archevêque et un roi ; les intendants de notre chambre, un évêque et un roi ; nos maréchaux, un archimandrite et un roi ; nos maîtres-queux, un abbé et un roi. Nous n'avons pris un rang inférieur et un nom aussi modeste que pour mieux montrer notre humilité... »

Ainsi se résume la lettre écrite, ou plutôt supposée de ce roi tartare qu'on a appelé le *Prêtre Jean,* et dont l'existence n'est rien moins que prouvée. Que cette lettre ait été ou non adressée à l'empereur grec par ce fameux personnage, elle n'en contient pas moins de curieuses particularités. On y trouve les idées fabuleuses qui avaient cours en ce temps-là sur l'histoire naturelle, et aussi quelques détails dont les voyageurs, tels que Marco Polo, sir John Mandeville[26], etc., ont confirmé l'exactitude. Cette singulière missive revenait à ma mémoire, comme si je l'eusse parcourue la veille, lorsqu'assis sur les hauteurs du Hadi, je promenais mon regard de sommets en sommets, tout autour de l'horizon. Ne voyais-je pas, sous les premiers rayons du matin, s'éclairer successivement les monts Sourgh, Zibar, Haïr, Toura-Ghara, Baz-Djélou, Tkoma, Karitha et Tijari ?

Dans les vallées creusées entre ces hauteurs, habitent les descendants de ces nombreuses sectes chrétiennes auxquelles le roi tartare, souvent désigné par le nom de prêtre Jean, appartenait. Elles étaient alors riches et puissantes ; leurs métropolitains exerçaient une domination incontestée sur tout le continent asiatique, des bords de la mer Caspienne aux rives de la mer de Chine, des frontières les plus au nord de la Scythie jusqu'aux extrémités de la presqu'île indienne. Ces chrétiens dégénérés furent les conseillers de Mahomet et de ses successeurs.

Le fonds d'idées chrétiennes qu'on retrouve dans le Coran a été emprunté aux livres et aux traditions de ces sectes ; avec la chute du califat vint aussi la fin de leur influence. Ces chrétientés, si malheureusement divisées, tombèrent vite ; car leur constitution intérieure était défectueuse, et elles avaient perdu l'unité de foi qui fait la force divine de l'Église du Christ.

Déjà, sous le règne de Kassan, fils d'Arghoun et neveu du célèbre vainqueur de Bagdad, Houltakou-khan, la persécution commença contre ces demi-chrétiens ; bientôt Tamerlan se montra implacable envers eux. Il les poursuivit avec une implacable haine, détruisit leurs églises et fit égorger tous ceux qui ne parvinrent pas à se cacher dans les montagnes du Kurdistan. Aujourd'hui encore, ces malheureuses populations végètent dans de petites villes fortifiées, et semblent craindre toujours de nouvelles attaques. Les restes des Assyriens, autrefois si puissants, tremblent sans cesse devant le sabre des Turcs ou le poignard des Kurdes, et il n'y a pas longtemps des cruautés, dont le récit fait dresser les cheveux, ont encore épouvanté leurs retraites.

26 Note : Jean de Mandeville ou Jehan de Mandeville, de son vrai nom Jean de Bourgogne, né à Liège où il meurt le 17 novembre 1372, est un explorateur et auteur d'un ouvrage intitulé le Livre des merveilles du monde qu'il rédigea à l'issue d'un prétendu voyage de 34 ans en Égypte, et dans différents pays d'Asie, jusqu'en Chine. (Wikipédia)

Pendant mon voyage vers Amadiah, j'eus souvent l'occasion de me rappeler la lettre du prêtre Jean, qui ressemble à une illustration des pages d'un lointain passé, car je traversais les lieux peuplés par les anciens chrétiens de Chaldée. Autrefois ministres et confidents des califes, les malheureux chefs de ces populations sont tombés, eux et leurs peuples, dans un abaissement dont leur retour à la sainte Église catholique les pourrait seul relever. Ils sont tellement affaiblis et démoralisés, que des hommes tels que Beder-Khan-bey et son associé Abd-el-Soummit-bey peuvent exercer chez eux les plus atroces cruautés sans rencontrer la moindre résistance, quoique leur territoire montagneux, coupé de gorges et de vallées, offre des moyens de défense presque invincibles, si on savait en profiter.

Combien les Yésidi se montrent supérieurs à ces hommes dégénérés !

Après les funérailles illuminées de la vallée d'Idiz, Ali-bey s'était rendu à Djerraiya, en apparence accompagné seulement de dix hommes, mais secrètement suivi par une forte troupe, qui devait attendre ses ordres dans les environs de Bozan.

Le pacha avait pris les mêmes précautions ; Ali savait, par ses espions, qu'un grand nombre de soldats se massaient entre Scio-Khan et Ras-ul-Aïn, avec ordre d'assaillir, au premier signal, la vallée du cheikh Hadi.

Cette infraction aux conventions détermina le chef des Yésidi à faire cerner le gouverneur de Mossoul par ses hommes dès son arrivée au lieu du rendez-vous. Pour recouvrer sa liberté, le pacha dut souscrire à toutes les conditions d'Ali-bey. A la suite de ce succès si décisif pour l'avenir, les fêtes de Hadi, un instant interrompues avec tant d'appréhension et de tristesse, recommencèrent dans la joie la plus vive. Jamais la vallée des Yésidi n'avait été témoin de telles réjouissances.

Quand toutes les cérémonies, auxquelles je tenais à assister, furent terminées, je voulus partir pour Amadiah, mais on me fit savoir que Mohammed Emin s'était donné une entorse dans la montagne ; je dus attendre pendant trois semaines son entier rétablissement. Ce temps ne fut pas tout à fait perdu, puisque je l'employai à m'avancer dans la connaissance de la langue kurde.

Enfin, le chef des Haddedîn étant prêt, je me mis en route afin de le rejoindre chez Badinan.

Mes adieux aux Yésidi furent vraiment cordiaux ; il fallut leur promettre de revenir et de m'arrêter de nouveau parmi eux. J'avais refusé toute escorte, mais Ali-bey déclara qu'il m'accompagnerait jusque sur le territoire de ses alliés, pour saluer Mohammed Émin.

Nous gravissions donc, en compagnie du jeune chef, de Halef et d'Ifra, les hauteurs du Hadi du côté est, et je repassais dans ma mémoire les événements de ces derniers jours, me demandant ce qui allait m'arriver dans les suivants. Plus nous avancerions vers le nord, plus nous rencontrerions de sauvages peuplades qui ne connaissent ni agriculture ni civilisation, ne vivant que de brigandages, de rapines et d'élevage des troupeaux. Ali remarqua mon air soucieux, il me dit :

« Émir, tu entreprends une route difficile et périlleuse. Jusqu'où veux-tu aller dans les montagnes ?

— Tu le sais, jusqu'à la forteresse.

— Tu seras obligé d'aller plus loin.

— Pourquoi cela ?

— Que tu réussisses ou non dans Amadiah, il te faudra fuir. On poursuivrait trop aisément le fils de Mohammed Émin, s'il prenait tout de suite le chemin de sa tribu... Où vous dirigerez-vous ?

— Les circonstances décideront. Nous pourrions tirer vers le sud et nous embarquer sur le Zab-Ala, ou bien longer à cheval la rivière de l'Akra ; si cette route ne semblait pas sûre, il nous resterait celle du nord, qui traverse les monts Tijari et Maranan, puis le Khabour et le Tigre, enfin le désert du Sel, pour aboutir au Sindjar.

— En ce cas nous ne te reverrions plus.

— Dieu seul conduit les pensées et les pas des hommes, lui seul connaît leur avenir. »

Nous chevauchions en devisant ainsi, un peu tristement, comme dans les instants qui précèdent la séparation. Mon cheval noir avait eu le temps de se reposer et de s'accoutumer à une autre nourriture que celle de ses dattes balaha. Je trouvais qu'il prenait un peu trop d'embonpoint ; il montrait une ardeur, une surabondance d'impétuosité que j'avais grand'peine à maintenir. J'étais curieux et inquiet à la fois de savoir comment la noble bête se tirerait de son voyage dans les montagnes neigeuses du Kurdistan.

Arrivés chez les Badinan, nous fûmes reçus par eux comme de vieilles connaissances. Mohammed Émin nous attendait ; après avoir mangé, fumé, causé pendant une heure, nous prîmes congé de nos hôtes. Ali-bey nous tendit à tous la main ; en serrant la mienne, le jeune chef avait des larmes aux yeux ; il me demanda tout ému :

« Émir, crois-tu que je t'aime ?

— Oui, je le crois ; moi aussi je t'aime, c'est avec douleur que je te quitte, car mon âme s'attachait à la tienne.

— Tu t'en vas, et moi je reste ; mais ma pensée t'accompagnera, mes vœux suivront tes pas. Quand tu as dit adieu au mir Cheikh Khan il ne t'a pas béni ; il m'a confié la bénédiction suprême pour les derniers instants ; il veut qu'elle repose sur ta tête : « Que Dieu soit avec toi, qu'il t'accompagne en tout temps et dans toutes les voies. Que sa colère atteigne tes ennemis, que sa grâce éclaire tes amis ! » Tu vas affronter de grands dangers, le Cheikh t'a promis son appui ; tiens, prends ; il t'envoie ce *melek-taous* pour talisman. Je sais que tu ne regarderas pas cette figure d'oiseau comme une idole, mais comme un signe qui doit te faire reconnaître pour notre ami. Tout Yésidi auquel tu montreras ce *taous* devra sacrifier à ton service et sa vie et ses biens. Accepte ce don, mais ne le confie à personne, il est pour toi seul. Maintenant, adieu ! N'oublie pas ceux qui t'aiment ! »

Il m'embrassa et remonta rapidement à cheval, puis partit comme une flèche, sans regarder en arrière. J'éprouvai un vrai brisement de cœur lorsque je le vis s'éloigner.

Ali me laissait un cadeau précieux, la plus grande marque d'amitié que ces gens pussent donner.

Combien n'a-t-on pas discuté sur la signification et le pouvoir du signe mystérieux que je tenais dans mes mains ! Le *taous* est une sorte de médaille en cuivre, représentant un oiseau, les ailes déployées ; au revers se trouve ce mot kurde profondément gravé ; *hendjer*, c'est-à-dire *ami* ou *allié*. Un cordon de soie, passé dans un trou de la médaille, sert à la porter au cou.

Les Badinan nous conduisirent en armes jusqu'au village de Kalahoni. Ce bourg est situé à une distance de quatre heures de la vallée du cheikh Hadi. Les maisons, alors abandonnées par leurs propriétaires, sont, presque sans exception, construites en pierre et tout le village ressemble à un nid gigantesque caché d'un côté par une ceinture de vignes, suspendu de l'autre sur le flanc de la montagne, dont le Gomel arrose les pieds. L'aspect de Kalahoni a quelque chose d'imposant, à cause des blocs énormes de roc servant de seuil et soutenant les angles des bâtiments.

Là se firent les adieux avec le chef, puis nous continuâmes tous les quatre notre chemin. Nous gravîmes d'abord une montée si raide, que nos chevaux pouvaient difficilement avancer ; au sommet, nous trouvâmes le petit village de Bebazi, perché sur l'extrême pointe du rocher. Il y a en ce lieu une église catholique pour les Chaldéens convertis qui habitent le village. Ces braves gens nous reçurent à bras ouverts, nous fournirent gratuitement la nourriture et voulaient nous donner un guide. Je refusai, de peur de m'embarrasser d'une escorte trop nombreuse ; j'avais tellement étudié la route, que je ne croyais pas pouvoir m'y tromper. On nous accompagna seulement jusqu'à la limite d'une forêt de chênes nains, après laquelle nous descendîmes dans le val où s'élève Cheloki. Comme il nous fallait faire halte, j'appelai le bachi-bouzouk et lui tins à peu près ce langage :

« Buyuk-emini, écoute ce que j'ai à te dire.

— J'écoute, Seigneur.

— Le pacha de Mossoul t'a donné l'ordre de me procurer tout ce dont j'ai besoin pendant mon voyage. Jusqu'ici, tu n'as pas eu encore à t'acquitter de tes fonctions ; aujourd'hui il faut te montrer un fourrier intelligent.

— Que dois-je faire, Émir ?

— Nous allons passer la nuit à Spandareh, pars en avant, annonce mon arrivée et fais tout préparer. Tu m'as compris ?

— Oui, Seigneur, reprit Ifra d'un ton de dignité qui convenait à sa charge. Lorsque tu entreras dans le village, tout le monde te recevra comme le pacha. »

Il frappa son âne du talon de ses bottes et disparut.

La distance n'est pas longue de Cheloki à Spandareh, mais la nuit tomba avant que nous ayons pu atteindre ce grand village kurde. Le nom de Spandareh vient de la grande quantité de

peupliers qui croissent en ce lieu. Les Kurdes appellent spidar, spindar, ou spandar les peupliers blancs.

Nous demandâmes la demeure du kiajat, mais nous n'obtînmes pour réponse qu'un regard de haine. J'employai alors la langue du pays au lieu du turc, dont je m'étais servi par mégarde ; aussitôt ces gens parurent tout autres. Ils nous menèrent devant une vaste maison ; nous nous arrêtâmes d'abord sur le seuil de la cour, au bruit d'une violente dispute.

« Chien ! lâche ! criait une voix furieuse. Tu prétends être un bachi-bouzouk et tu vas à dos d'âne ! C'est une honte ! Tu ne viens ici que pour m'en déloger.

— Mais qui es-tu ? répondait le brave Ifra. Un Arnaute ! un coupeur de gorges ! un scélérat ! Ta bouche ressemble à celle d'une grenouille, tes yeux sont comme des yeux de crapaud. Tu cries comme une caille ! Je suis le buyuk-emini de Sa Hautesse. Toi, tu m'as l'air d'un cavas, d'un simple cavas.

— Misérable ! je vais te tordre le cou. Tu n'as point de nez. Tais-toi sur le compte des autres ! Tu prétends que ton maître est un grand effendi, un émir, un cheikh de l'Occident ! On n'a qu'à te regarder pour savoir quelle est la valeur de celui que tu sers ! Et tu oses tenter de me chasser ?

— Et toi, quel est ton seigneur ? Aussi un effendi d'Occident, dis-tu ! Sache qu'en Occident il n'y a qu'un grand effendi et que cet effendi est mon maître ! Tu m'entends ?

— Écoutez ! reprenait un troisième personnage, d'un ton fort calme. Vous m'annoncez tous deux l'arrivée d'un effendi. L'un soutient que son maître possède un écrit du consul des Franks signé par le pacha ; l'autre, que le sien marche à l'ombre du padischah, et, de plus, qu'il est investi du droit de toucher le dich-parassi, ce qui est exorbitant. Toi, tu veux un logement, je te le donnerai chez moi ; toi, tu demandes aussi un lieu pour coucher, je vais t'en faire préparer un dans une maison voisine ; seulement tu devras tout payer, au lieu que je compte héberger gratuitement le bachi-bouzouk et son maître.

— Cela n'est pas juste ! criait l'Arnaute.

— Je suis chef du lieu, j'entends me conduire comme il me plaît ; nul étranger n'a le droit de me commander. J'ai dit. »

Là-dessus nous entrâmes tout à fait avec Mohammed et Halef.

« Bonsoir ! dis-je tranquillement ; tu es le maire de Spandareh ?

— Je le suis.

— Cet homme me sert, repris-je en montrant le buyuk-emini, je te l'ai envoyé pour te demander asile ; es-tu décidé à me recevoir ?

— Tu as l'*ombre du Grand Seigneur* et le droit d'impôt ?

— Oui.

— Cet homme est ton compagnon ?

— Oui, mon ami et mon compagnon.

— Ce buyuk-emini est à ton service ?

— Oui.

— C'est bien. »

Il se leva, nous tendit la main, nous souhaita la bienvenue et reprit :

« Asseyez-vous devant mon feu, puisse ma maison vous plaire ! Je vais vous donner une chambre digne de votre rang. A combien estimes-tu ton droit de dich-parassi ?

— Pour nous deux, moi et mon serviteur, je t'en fais la remise ; tu donneras seulement cinq piastres au bachi-bouzouk ; il appartient au pacha, je ne puis le priver de son profit.

— Seigneur, tu es prudent et bon, je te remercie. Rien ne te manquera chez moi. Permets que je conduise d'abord le cavas dans une maison voisine. »

L'Arnaute, offensé, nous regardait avec colère.

« Je ne m'en irai pas, cria-t-il, nos droits sont égaux !

— Reste donc ; mais si ton maître ne trouve pas à se loger, ce sera ta faute.

— Ces deux hommes, qui prétendent voyager sous la protection du Grand Seigneur, qui sont-ils ? demanda l'Arnaute au paroxysme de la colère. Des Arabes qui parcourent les déserts en brigands et veulent ici jouer les grands personnages !

— Hadji Halef, m'écriai-je, tu vois ce cavas, il ose nous insulter ; s'il ajoute un seul mot à ses

injures, je te l'abandonne. »

L'Arnaute, armé jusqu'aux dents, jeta un regard dédaigneux sur le petit Arabe.

« Aurai-je peur de ce nain, exclama-t-il, moi qui... »

Il ne put achever : Halef l'avait déjà étendu par terre, et, le serrant à la gorge, voulait le frapper de son poignard.

« Assez, Halef ! criai-je, mais qu'il ne recommence pas ! »

L'Arnaute se releva sans mot dire ; ses yeux brillaient de fureur, cependant il se contint et demanda au chef de village de l'accompagner.

« Tu veux que je te montre une maison où tu puisses loger ? reprit celui-ci.

— Oui, mais quand mon maître sera arrivé, je te l'enverrai, et on verra bien qui doit céder la place ! »

Notre hôte s'éloigna avec l'Arnaute, son fils vint nous tenir compagnie. Il nous conduisit dans le lieu où nous devions coucher. Deux lits de tapis et de coussins avaient été préparés ; dans l'espace laissé entre les deux on nous servit le repas du soir.

L'ameublement de la pièce ainsi que la manière dont les mets étaient présentés me prouvèrent que le nézanoum (chef du village) jouissait d'une certaine aisance. Son fils s'assit près de nous, mais ne mangea point ; c'était nous témoigner une grande déférence.

La femme et la fille de la maison servirent elles-mêmes le festin.

On commença par des sorbets, contenus dans de jolies coupes de porcelaine, ce qui est une grande rareté dans le pays. Après quoi on nous présenta le *falquapamasi,* espèce de pain préparé avec du miel ; il fallut manger en même temps de la salade de feuilles de pistachier, s'accommodant assez mal avec le miel. Un rôti de chevreau suivit ; il était cuit dans son jus et accompagné de boulettes de riz ; puis le *brea ach,* pâtisserie très épaisse dont le nom signifie meule et qui répond parfaitement à son nom ; puis encore deux petits animaux rôtis, d'un fumet appétissant, liés, ficelés, ramassés dans leur forme ; je les pris pour des pigeons. Cependant leur chair, quoique délicate, avait un arrière-goût singulier.

« Ce sont des pigeons ? demandai-je au fils de notre hôte.

— Non, ce sont des souris des champs. »

Quelle surprise gastronomique ! Heureusement j'ai bon estomac.

Le nézanoum rentra comme je terminais ma souris ; je l'invitai à prendre place près de nous ; on nous servit alors, sur un plat d'étain, une sorte de baume de lentisque dont l'odeur est délicieuse. Tout cela semblait avoir été simplement une entrée, car les plats de résistance arrivèrent bientôt : le mouton rôti baignant dans de la crème aigre et une énorme fricassée d'oignons, suivie d'un grand vase couvert. Notre hôte accueillit ce mets mystérieux avec un sourire de satisfaction. Il me dit :

« Devine ce qu'il y a là dedans.

— Montre.

— C'est un mets que tu ne connais pas. Il est particulier au Kurdistan, il fait les hommes forts et courageux.

— Tu piques ma curiosité.

— Oui, celui qui en mange sent ses forces doubler, il ne craint aucun ennemi. Regarde. »

Le chef enleva le couvercle et approcha la fricassée de mon nez, pour que je jugeasse du fumet.

« Tu crois que ce mets n'est mangé que par les hommes du Kurdistan ? lui demandai-je.

— Oui.

— Tu te trompes ; il est très connu chez plusieurs peuples, en particulier chez les Américains. Là-bas ces animaux sont bien plus grands, plus dangereux, plus sauvages que chez vous, et...

— Émir, tu te trompes toi-même, l'animal qui nous fournit cette chair n'habite que nos montagnes.

— Je viens pour la première fois chez vous, et cependant je connais cette viande rien qu'à l'odeur ; il faut donc que j'en aie goûté dans d'autres contrées. C'est de l'ours.

— Tu as deviné ! Mange maintenant.

— Je connais si bien la viande d'ours, que je puis te dire de quelle partie vient celle-ci ; c'est la paume de la patte. »

Le nézanoum me regarda tout étonné, puis nous parlâmes de chasse. Les ours sont communs dans le Kurdistan, mais bien moins dangereux que les ours de l'Amérique du Nord, au pelage gris.

Une épaisse marmelade de poires et de prunes accompagnait ces pattes d'ours ; mais comme si tant de mets n'eussent point suffi, on nous apporta encore une énorme quantité d'écrevisses et un autre plat dont la préparation me parut si étrange, si compliquée, que je me permis d'en demander la recette à la ménagère. Celle-ci, enchantée d'entrer dans tous les détails, me répondit :

« Prends une citrouille et une tête de fleur de soleil ; prends aussi du fromage, du sucre, du beurre fondu, de l'ail, des mûres ; réduis le tout en bouillie, tu auras ce mélange exquis, auquel rien n'est comparable. »

Je me mis bravement à entamer ma part de cette incomparable mixture : concombre, fleur de soleil, ail, sucre, beurre et mûres ne fusionnaient vraiment pas trop mal. Enfin le repas se termina par une large distribution de raisins et de poires sèches, arrosés d'une grande rasade de kaki ; après quoi on nous présenta les pipes.

Tandis que nous fumions le tabac si fort et si peu fermenté de Kelokova, un grand bruit s'éleva dans la rue. Le maire sortit pour s'informer ; comme il laissa la porte ouverte, nous entendîmes la conversation suivante :

« Qui est là ? demandait le chef kurde.

— Que veut-il ? reprenait une autre voix en anglais. Comment dit-on *moi* en turc ?

— On dit *ben*.

— Well ! Benn !!! criait l'insulaire de toutes ses forces.

— Ben ? répétait le chef, ce n'est pas ton nom ?

— Que veut-il ? » reprenait encore l'Anglais.

Cette voix bien connue me fit tressaillir, je me levai comme mû par un ressort.

« Il demande comment vous vous appelez.

— Sir David Lindsay ! » proclama mon homme à tue-tête.

Je me précipitai dehors ; la flamme brillante de l'aryoun (foyer) éclairait l'étrange personnage. C'était bien lui, avec son grand chapeau gris, son mince visage, son énorme nez, sa grande bouche, son cou dénudé ; il avait toujours un faux-col raide, un habit à carreaux, un gilet à carreaux, des pantalons à carreaux, des guêtres à carreaux ; ses bottes étaient toujours couvertes d'une couche de poussière blanche. L'Anglais ne quittait pas non plus sa pioche, appuyée sur l'épaule, cette pioche noblement destinée à déterrer un fowling-bull et autres antiquités.

« Master Lindsay ! m'écriai-je attendri.

— Well... Qui êtes-vous ? Oh ! ah ! C'est vous ! »

Les yeux et la bouche de Lindsay s'ouvrirent démesurément. Je ne crois pas qu'il soit donné à ces organes du visage de s'étendre davantage.

« Comment, Sir ! vous voilà à Spandareh ? demandai-je presque aussi étonné.

— Oui, je voyage.

— C'est ce que je vois. Et que cherchez-vous ici ?

— Vous-même et mon fowling-bull.

— Moi ?

— Yes. Je vous raconterai tout ; auparavant, il faut en finir avec cette discussion.

— A qui en avez-vous, Sir ?

— Au maire, au bourgmestre de ce village, un affreux coquin !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il préfère héberger deux Arabes et ferme sa porte à un sujet anglais ! Le misérable ! Où est-il, ce drôle ? Eh !...

— Le voici ! dis-je en présentant mon hôte.

— Allons ! parlons-lui un peu ferme, reprit Lindsay, s'adressant à son interprète ; plus de *quarrel* ni de *scold*[27], il doit me recevoir, faites-le-lui comprendre...

— Permettez-moi d'intervenir, master Lindsay : les deux Arabes qui vous indignent si fort sont vos amis ; ils n'ont nullement l'intention de vous être désagréables.

— Ah ! well ! mais où sont-ils ?

27 Querelle, criaillerie.

— Je suis l'un d'eux ; l'autre est Mohammed Émin.

— Well ! ah !... Emin ? Ah ! où est-il ?

— Là, entrez avec moi.

— Well ! Ah ! tout à fait extraordinaire ! immense ! incompréhensible ! »

Je précédai l'Anglais dans l'étroit escalier qui conduisait à notre chambre après avoir renvoyé l'interprète et l'Arnaute, malgré leurs instances pour nous suivre.

A la vue de l'homme aux carreaux gris, la femme et la fille du maire se réfugièrent dans un coin. Mohammed Émin, en dépit de sa gravité accoutumée, ne put s'empêcher de rire tout haut, lorsqu'il aperçut l'Anglais avec son grand chapeau et sa bouche ouverte d'étonnement.

« Ah ! good day ! Sir, master Mohammed. How do you do ?... Comment vous portez-vous ?

— Mach'Allah ! Comment cet Anglais est-il venu jusqu'ici ? s'écria l'Arabe, riant encore.

— C'est ce que nous saurons tout à l'heure, repris-je.

— Tu connais donc cet homme ? me demanda le maître de la maison.

— Oui, je le connais. C'est lui qui avait envoyé son cavas pour demander l'hospitalité chez toi. C'est mon ami, pourras-tu lui procurer un logement ?

— S'il est ton ami, je le garderai chez moi.

— Mais as-tu de la place pour tant de gens ?

— On a toujours de la place quand les hôtes sont agréables. Il sera casé et mangera chez moi.

— Asseyez-vous, Sir, dis-je alors à Lindsay. Expliquez-nous ce qui vous a déterminé à quitter les pâturages des Haddedîn pour venir jusqu'à Spandareh ?

— Well ! seulement il faudrait d'abord s'assurer que les domestiques et les chevaux sont en bon lieu.

— Oui, soyez tranquille ; les domestiques sauront fort bien se faire entendre en bas. Voyons, Master, pourquoi avez-vous abandonné la tribu ?

— Ah ! oh ! c'était trop ennuyeux,... horriblement ennuyeux.

— Ne faisiez-vous point de fouilles ?

— Oh ! si, beaucoup.

— Que trouviez-vous ?

— Rien, rien du tout, c'était terrible !

— Et puis ?

— Et puis je désirais vous revoir, Sir... Oui, je le désirais énormément ! »

Je me mis à rire.

« Et c'est pour cela que vous êtes parti ? Pour me revoir, réellement ?

— Well ! very well ! yes ! Ne trouvant point de fowling-bull, ne pouvant me passer de vous, je suis parti.

— Mais, Sir, vous m'aviez promis d'attendre mon retour.

— Impossible, la patience était épuisée.

— Vous aviez pourtant de la distraction.

— Avec ces Arabes ! ils ne me comprennent pas !

— Vous aviez un interprète.

— Parti, Sir, enfui dès les premiers jours !

— Ah ! ce Grec, ce Kolettis ! Il s'est enfui ! Mais il était blessé ?

— Bah ! un trou à la jambe ! Il a été bientôt guéri, et un beau matin le traître m'a planté là.

— Alors je comprends, les conversations n'étaient pas commodes. Comment avez-vous fait pour me rejoindre ?

— Je savais que vous vous dirigiez vers Amadiah, je suis allé à Mossoul ; le consul m'a donné un laissez-passer, que le pacha a contresigné, et j'ai pris un interprète, plus le cavas que vous venez de voir, puis je me suis mis en route pour Dohouk.

— Dohouk ? pourquoi ce chemin ?

— Parce qu'il y avait guerre avec les hommes du diable ; pouvais-je m'aventurer à travers ? De Dohouk je suis allé à Doulia, de Doulia à Mongaychi, enfin ici ; je vous y trouve, tout va bien, charmant !

— Et maintenant que comptez-vous faire ?

— Maintenant nous allons voyager ensemble, courir les aventures, entreprendre des fouilles. Mon fowling-bull..., on l'attend toujours à Londres. Yes !

— Très bien, master Lindsay, mais vous n'ignorez pas mes autres engagements ; j'ai promis à Mohammed de l'accompagner jusqu'à la forteresse ; ne savez-vous pas pourquoi ?

— Je le sais... Entreprise admirable, généreuse, aventureuse, hardie !... Nous retirons master Amad al Ghandour des mains de ses ennemis ! Cela me va, je vous suis partout.

— Sir, je crois que vous ne nous aiderez guère.

— Pourquoi pas ?

— Vous ne parlez qu'anglais.

— J'ai un interprète.

— Pouvez-vous confier nos secrets à cet homme ? Lui en avez-vous déjà dit quelque chose ?

— Pas une syllabe.

— C'est bien, autrement nous nous trouvions fort compromis. Enfin, Sir, permettez-moi de vous avouer que j'aurais préféré ne vous rencontrer qu'un peu plus tard.

— Vous ?... moi ?... Oh ! je vous croyais un ami pour moi ! Je me trompais ! Adieu ! Je pars, je vais à... à... à...

— Où ? dans le pays du poivre, n'est-ce pas ? comme on dit chez nous. Voyons, il va de soi que je suis votre ami et que vous êtes le mien ; mais cela n'empêche pas qu'en ce moment vous nous gênez.

— Comment cela ?

— Vous le savez bien.

— Oui, mais qu'y faire ?

— Je n'en sais rien vraiment ! C'est une embarrassante affaire. Je ne puis vous renvoyer. Vous prendre avec.moi, c'est bien périlleux. Vous laisser ici, impossible...

— Emmenez-moi, Sir.

— Vous vous conformerez à nos plans, à notre itinéraire ?

— Well ! à tout ce que vous voudrez.

— Vous renverrez votre interprète et votre cavas ?

— Je les renverrai au diable ! Yes !

— Vous renoncerez à ce costume gris ?

— J'y renoncerai ?... Comment l'entendez-vous ?

— Oui, complètement ; vous vous habillerez en Kurde ou en Turc. »

Lindsay me regardait avec stupeur, on eût dit que je lui demandais de se dépouiller de sa peau, sa bouche faisait la perpendiculaire.

« En Turc ! soupira-t-il, en Kurde ! horrible ! affreux !

— C'est une condition absolue.

— Mais enfin quel genre d'accoutrement, turc ou kurde ?

— De larges pantalons, ou les culottes rouges et noires de ce pays.

— Rouges et noires. Ah ! fort bien... Fond rouge, carreaux noirs... très seyant !

— Eh ! décidez-vous : Turc, ou Kurde ?

— Kurde !

— Bien, rouge et noir, c'est la couleur favorite du Kurdistan, puis une chemise flottante sur la culotte.

— Une chemise rouge et noire ?

— Oui.

— A carreaux ?

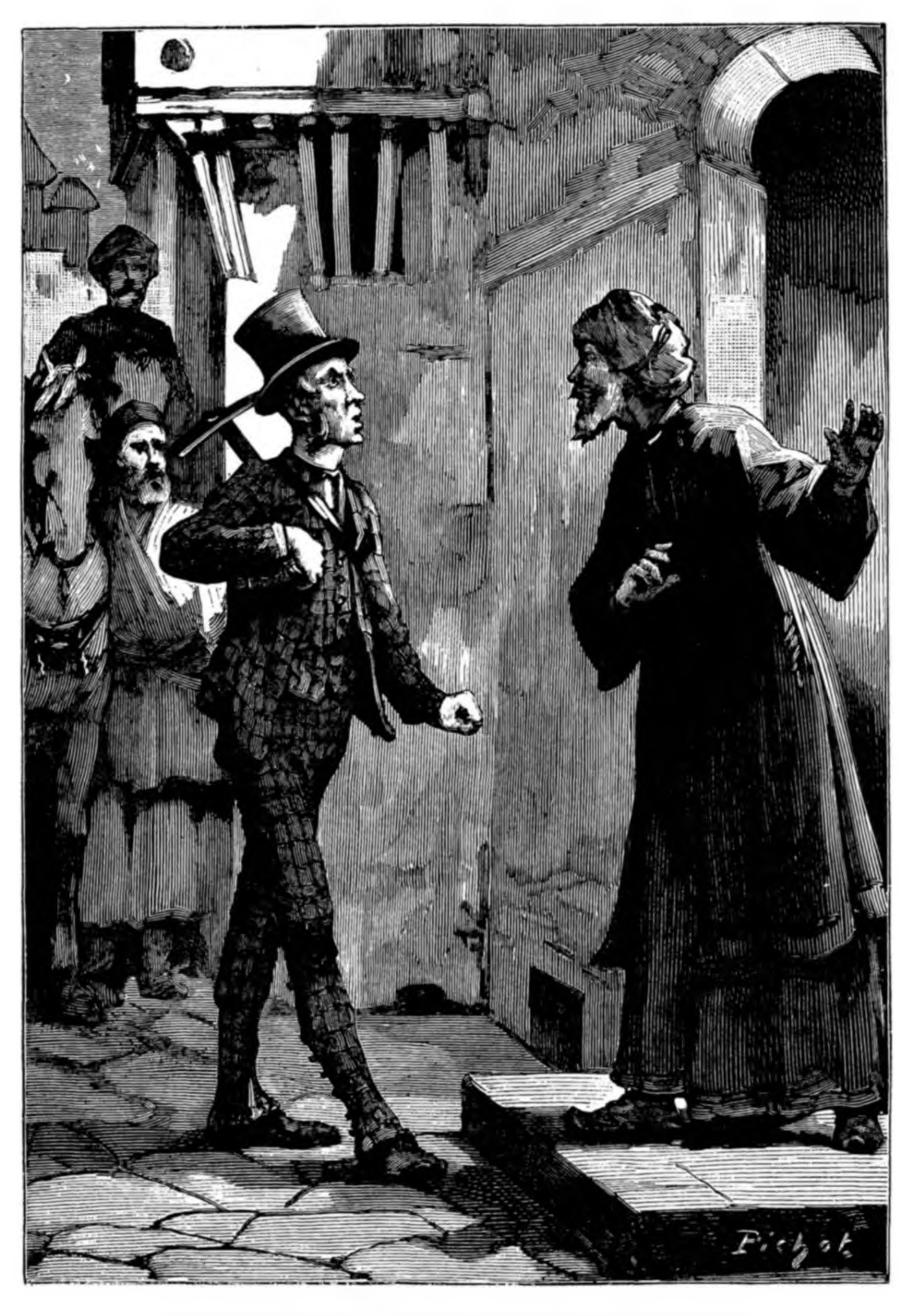
— Oui, ma foi ! Vous aurez des carreaux depuis le cou jusqu'à la cheville, est-ce assez ? De plus, il vous faut un manteau ou veste.

— Noire et rouge ?

— Naturellement.

— A carreaux ?

— Certainement. Vous aurez, en outre, un turban énorme, comme un noble kurde doit décemment en porter.



« Sir David Lindsay ! » proclama mon homme à tue-tête.

— Rouge et noir ?

— Rouge et noir, toujours.

— A carreaux ?

— A carreaux.

— Je ne parle pas de la ceinture, des bas, des souliers, des armes et autres accessoires.

— Le plus possible rouges et noirs ?

— Je ne m'y oppose pas.

— A carreaux ?

— Reposez-vous-en sur moi pour le rouge et les carreaux.

— Où achèterons-nous tout cela ?

— Je n'en sais trop rien. I1 y a, je pense, un bazar à Amadiah. Peut-être même découvrirons-nous ici quelque marchand. Spandareh est un gros bourg, et... Vous avez de l'argent, n'est-ce pas ? toujours beaucoup d'argent ?

— Oh ! beaucoup ; je puis payer. Je le puis.

— Eh bien, nous allons voir. »

Je me tournai vers le nézanoum et lui demandai : « Avez-vous un ouroubadji[28] ici ? »

— Non.

— Pourriez-vous envoyer un homme à Amadiah afin d'y acheter un costume pour cet étranger ?

— Oui, mais le bazar ne sera ouvert qu'après-demain ; vous attendriez bien longtemps.

— Quelqu'un ne pourrait-il nous prêter ses habits jusqu'à notre retour ?

— Tu es mon hôte, je possède un penbouka[29] tout neuf, je vous le prêterai volontiers.

— Et un turban ?

— Je n'ai point de turban disponible, mais je te procurerai facilement un bonnet.

— Quel genre de bonnet ?

— Un koulik[30] ; il ira très bien à ton ami.

— De quelle couleur ?

— Noir avec des bandes rouges.

— Très bien ! je te prie de préparer tout le costume pour demain matin ; dans le cas où nous ne pourrions revenir, ce qui est probable, tu nous donneras un homme, que nous payerons. Il te rapportera les habits, seulement je désire que la chose soit tenue secrète.

— Nous saurons nous taire, moi et le messager. »

On servit alors à l'Anglais les restes de notre repas, que l'hôtesse avait habilement réchauffés en leur donnant un aspect nouveau. Lindsay mangea comme un affamé. Je m'amusais à voir disparaître les morceaux entre ses longues dents jaunes.

L'appétissant petit rôti de souris, que j'avais pris pour des pigeons, fut dévoré par mon insulaire avec une imperturbable bonne foi ; il ne laissa que quelques os. Vers la fin du repas, on lui apporta, dans un plat de bois très finement travaillé, un mets qui ressemblait à du bifteck et répandait une odeur des plus engageantes.

Quoique, dans mes voyages, je me fusse fait une règle de la sobriété, je ne résistai point au désir de goûter ce nouvel échantillon de la cuisine kurde ; je voulais savoir ce que c'était.

« Sidna, demandai-je à notre hôtesse, comment appelles-tu cela ?

— C'est la *tchekourdjek.*

— Comment se prépare-t-elle ?

— On prend des sauterelles, on les grille, on les broie, on les met dans la terre pour leur faire prendre un peu de goût, puis on les enveloppe de pâte et on les frit dans l'huile d'olive. »

Le tout n'était pas trop mauvais, mais je me gardai de faire part de la recette à mon brave Anglais. Le laissant manger tranquillement, je descendis pour m'informer des chevaux. Ils avaient été bien soignés ; près d'eux se tenaient Halef, l'interprète, le buvouk-emini et l'Arnaute, en grande discussion. Tout le monde se tut à mon approche.

---

28 Marchand d'habits.

29 Vêtement de laine.

30 Bonnet de poils de chèvre.

« Voyons, dis-je à Halef, pourquoi se dispute-t-on si fort ? »

Halef me montra l'Arnaute en criant :

« Sidi, cet homme t'insulte, il menace de nous tuer tous les deux, parce que tu m'as ordonné de le faire taire tout à l'heure.

— Laisse-le s'expliquer, il entendra sans doute raison. »

L'Arnaute mit la main à son pistolet, et, s'adressant à moi, dit avec fureur :

« Faut-il t'envoyer, toi et ce petit homme, au fond de la Djehenna ?

— Silence ! ordonnai-je, dans la langue des Arnautes. Tu es donc aveugle, que tu ne vois pas le danger qui pend sur ta tête ?

— Lequel ?

— Ton pistolet est mauvais.

— Pourquoi ?

— Parce que le mien est meilleur. »

Là-dessus, je fis voir mon arme. Je connaissais de longue date ces sauvages Arnautes ; le moindre prétexte leur suffit pour assouvir leur férocité. Tout est grave avec eux. L'Arnaute ne fait cas ni de la vie des autres, ni de la sienne ; il est tout aussi prêt à égorger le premier venu qu'à incliner sa propre tête sous la hache du bourreau. Il tire sur un homme comme nous boirions un verre d'eau. Le cavas avait été offensé, il fallait s'attendre à tout de sa part. Cependant il remit son pistolet à sa ceinture et me dit avec étonnement :

« Tu connais la langue des Kipetar (Albanais) ?

— Comme tu l'entends.

— Es-tu donc du pays ?

— Non.

— D'où es-tu ?

— Je suis un Nematz, et les Nematz n'ont pas peur de tes pareils.

— Un Nematz ? — Pas un Russe... pas un Mayar... pas un Serbe ni un Turc ! A quels gens appartiens-tu donc ? Va-t'en au diable ! »

Il reprit son pistolet et le déchargea. Heureusement je n'avais pas quitté mon féroce interlocuteur des yeux ; je me détournai à temps, sans quoi la balle m'atteignait au front ; elle alla se perdre plus loin. Je me jetai alors sur le drôle et lui serrai fortement le bras.

Halef, furieux, me criait :

« Faut-il faire feu, Sidi ?

— Non, liez-le. »

Je lâchai un instant l'Arnaute pour qu'on lui passât une corde autour des bras ; mais, par un mouvement violent, il écarta ceux qui l'entouraient et s'enfuit dans un bosquet voisin de la maison. Tout le monde se mit à la poursuite du dangereux personnage, ce fut en vain.

Le coup de pistolet tiré par l'Arnaute avait fait descendre au plus vite Lindsay et le fonctionnaire kurde. Lindsay, tout épouvanté, me demanda :

« Qui donc a tiré, Sir ?

— Votre cavas.

— Et sur qui ?

— Sur moi.

— Ah ! épouvantable ! Mais pour quel motif ?

— Pour se venger.

— C'est un vrai Arnaute ! Vous a-t-il blessé, Sir ?

— Non.

— Je vais lui brûler la cervelle, tout de suite !

— Il s'est sauvé !

— Well ! Qu'il coure ! Ce n'est pas dommage ! »

J'étais bien de l'avis de sir David Lindsay et ne craignais qu'une chose : le retour du milicien turc ; mais il me paraissait peu probable que cet homme osât revenir, car nous étions en nombre.

Nous congédiâmes aussi le truchement, dont Lindsay n'avait plus besoin ; il fut convenu qu'il quitterait Spandareh le lendemain dès le matin, pour retourner à Mossoul.

Le reste de la soirée se passa en conversations très amicales avec nos hôtes et se termina par le spectacle d'une danse, exécutée en notre honneur.

On nous conduisit dans une cour carrée entourée d'une galerie fort basse, où les hommes s'assirent à l'orientale. Une trentaine de jeunes femmes, réunies dans la cour, formèrent un double cercle. Au milieu, se tenait le conducteur de la danse. Il balançait un javelot entre ses mains. L'orchestre se composait d'une flûte, d'une sorte de violon et de deux tambourins. Le chorège donna le signal par un cri perçant, puis se livra à différentes contorsions avec les bras, les jambes, le haut du corps se portant toujours du même côté. Les femmes imitaient ses moindres gestes. Je ne trouvai à cette danse ni caractère ni art quelconque. Cependant les danseuses, avec leurs pittoresques costumes, leurs longs voiles sortant du turban, leurs mouvements souples, leurs attitudes uniformes, sous la lueur fantastique des torches, formaient un tableau étrange et parfois agréable.

Après la danse, que les hommes applaudirent du geste et de la voix, j'allai chercher dans ma cassette un bracelet pour la fille de notre hôte.

Elle faisait partie des danseuses et nous avait servis avec beaucoup de bonne grâce pendant le repas ; elle méritait bien ce témoignage de reconnaissance. Mon présent consistait en un cercle de grains de verre jaunâtre et d'une demi-translucidité, imitant parfaitement l'apparence de l'ambre, si recherché et d'un si haut prix en Orient. Ce bijou aurait coûté chez nous cinquante ou soixante pfennig[31] ; mais dans ce pays les moindres brimborions de clinquant ont un merveilleux succès.

Je fis appeler la jeune fille, les assistants nous entourèrent ; on se disait que j'allais lui faire un compliment. Je voulus donner une haute idée de la galanterie européenne et j'eus recours à toutes les fleurs de ma rhétorique.

« Approche-toi, ô gracieuse fille des Kurdes de Missouri ! m'écriai-je. Sur tes joues brillent les couleurs de l'aurore. Ton aspect est charmant comme celui de la jacinthe. Les longues boucles de tes cheveux sont plus embaumées que les fleurs de ton pays. Ta voix rappelle celle du bulbul ; tu es l'enfant de l'hospitalité, la fille d'un héros ; tu seras la fiancée du plus brave et du plus vaillant des Kurdes. Tes mains nous ont réjouis et soulagés comme les gouttes de la rosée tombant sur la plante altérée. Accepte ce bracelet, et pense à moi quand tu le porteras. »

La jeune fille, rouge d'embarras et de plaisir, n'osait répondre ; enfin elle murmura :

« Az khorbane ta hadia : *Je suis ta dévouée.* »

C'est le salut d'usage que les femmes et les jeunes filles kurdes adressent à un homme de distinction. Le maire du village parut lui-même enchanté du présent offert à sa fille. Oubliant un peu le décorum et la gravité orientale, il s'avança, prit le bracelet entre ses doigts et le regarda en s'écriant :

« Oh ! comme il est beau et précieux ! les perles sont d'ambre, de l'ambre le plus estimé, de l'ambre tel que le Sultan n'en a point de semblable pour orner sa pipe ! Ma tille, ton père ne pouvait t'accorder un cadeau de noce tel que cet émir vient de t'en offrir un ! La sagesse se fait entendre dans sa voix, ses cheveux et sa barbe *frisent la bonté !* Demande-lui s'il veut te permettre de le remercier comme une fille remercie son père. »

La jeune Kurde rougit davantage encore, cependant elle me dit avec beaucoup de simplicité :

« Le permets-tu, Seigneur ?

— Je te le permets. »

Alors elle s'inclina, car j'étais assis à terre, et me baisa rapidement la bouche et les deux joues.

Je ne fus point surpris de cette manière de témoigner sa reconnaissance ; je savais qu'elle est d'usage chez les filles des Kurdes. Une attitude embarrassée ou raide, répondant à cette naïve confiance, eût offensé la famille tout entière, au lieu que je doublais le prix de mon cadeau en me laissant faire sans cérémonie. Le père, qui venait de montrer le bracelet d'ambre aux assistants, me dit tout enthousiasmé :

« Émir, ta faveur illumine ma maison comme le soleil illumine la terre ! Tu as donné à ma fille un bracelet qui l'empêchera de jamais t'oublier ; permets que je t'offre aussi quelque chose, afin que tu puisses te rappeler Spandareh. »

---

31 Cinquante ou soixante centimes.



« Approche-toi, ô gracieuse fille des Kurdes de Missouri ! »

Il se pencha sur la balustrade de la galerie et prononça plusieurs fois le mot : Doyan (faucon) ! Aussitôt répondit un joyeux aboiement ; une porte fut vivement poussée ; un chien, se frayant un passage au milieu de la foule, arriva jusqu'à nous ; il grimpa le petit escalier et se précipita sur les genoux de son maître l'accablant de caresses. C'était un de ces précieux lévriers d'un pelage brun jaune et d'une taille extraordinaire qui se nomment *sloughi*. On en trouve dans les Indes, la Perse, le Turkestan et même la Sibérie. Chez les Kurdes, une certaine race de ces magnifiques animaux est appelée *tazi*. Ils surpassent en vitesse toutes les gazelles du monde ; ils chassent souvent d'eux-mêmes l'âne sauvage et le rapide tchiggetaï ; ils n'ont peur ni de la panthère ni de l'ours. Je témoignai une vive admiration à la vue de cette admirable bête ; elle était, dans son espèce, aussi précieuse que mon coursier noir.

« Émir, reprit le nézanoum, ces chiens des Kurdes-Missouri sont renommés bien au-delà de nos montagnes. J'ai élevé beaucoup de tazi dont j'étais fier, mais pas un ne valait celui-là... je te le donne.

— Nézanoum, ce présent a trop de valeur pour que je puisse l'accepter.

— Voudrais-tu me blesser ? me demanda gravement mon hôte.

— Non, certes, je veux dire seulement que ta bonté est trop grande et que ton présent dépasse de beaucoup le mien ; si j'accepte le tazi, à ton tour, reçois ce flacon.

— Que contient-il ? un parfum de Perse ?

— Non, je l'ai acheté à la Beit-Allah, dans votre cité sainte de la Mecque, et je l'ai rempli de l'eau du zem-zem. »

Le Kurde faillit laisser tomber le flacon, tant son étonnement était grand ; il s'écria enfin tout ravi :

« O Émir, que fais-tu ? C'est le don le plus précieux dont tu honores ma maison ! Allah n'a rien accordé de comparable aux hommes ! Est-ce sérieusement que tu veux me laisser ce flacon ?

— Oui, prends-le ; je te le donne de bon cœur.

— Que bénie soit ta main ! que le bonheur te suive dans toutes tes voies ! Venez ici, vous tous, examinez ce flacon, afin de rendre grâce avec moi à l'émir d'un présent sans prix. »

La bouteille de zem-zem passa de main en main. Je venais de causer à mon hôte une joie suprême ; il ne savait comment m'en remercier assez ; enfin il me dit :

« Seigneur, ce chien est à toi ; crache-lui trois fois dans la gueule et fais-le coucher avec toi cette nuit, sous ton manteau : jamais il ne t'abandonnera. »

L'Anglais, témoin de tout ce qui se passait, ne comprenait qu'à demi, par la pantomime ; il me demanda :

— « Vous donnez votre zem-zem, Sir ?

— Oui.

— Well ! vous n'en aurez plus ! mais de l'eau vaut de l'eau.

— Savez-vous ce que je reçois en échange ?

— Quoi donc ?

— Ce chien.

— Comment ! Est-il possible ?

— C'est comme je vous le dis.

— Ah ! l'eau est bien payée ; connaissez-vous ces chiens ? Ils valent cinq fois leur poids d'or !

— Et encore plus ; mais ces gens sont satisfaits : j'ai donné l'eau du zem-zem au père, et à la fille un bracelet de verroterie.

— Vous avez trop de chance ! un bonheur colossal : Mohammed Émin vous donne son cheval, cet autre son chien... Et moi rien du tout, pas un malheureux fowling-bull. C'est terrible ! »

Mohammed admira le chien à son tour ; il parut un peu jaloux ; vraiment j'avais de la chance, comme disait l'Anglais.

Avant de me coucher, je fis encore une visite à mon cheval pour m'assurer qu'il ne manquait de rien ; le maire me rencontra près de l'escalier.

« Émir, murmura-t-il à demi-voix, oserai-je t'adresser une question ?

— Parle.

— Tu vas à Amadiah ?
— Oui.
— Et encore plus loin ?
— Peut-être.
— Ce voyage est secret ?
— Pourquoi demandes-tu cela ?
— Parce que j'ai deviné tout.
— Et comment ?
— Tu as avec toi un Arabe qui n'est pas prudent : il a relevé sa manche, j'ai vu son tatouage. C'est un ennemi des Kurdes et du moutessarif (gouverneur) ; c'est un Haddedîn. N'ai-je pas bien deviné ?
— Oui, Mohammed est un ennemi du pacha, mais non pas de votre peuple, » répondis-je. Cet homme se montrait loyal, je ne pouvais le tromper ; d'ailleurs il valait mieux se confier pleinement à lui que d'essayer de lui donner le change par des histoires auxquelles il n'eût point ajouté foi.
« Les Arabes sont toujours ennemis des Kurdes, poursuivit mon hôte ; mais il est ton ami, je vous ai reçus chez moi, je ne le trahirai pas. Je sais pourquoi il va à la forteresse.
— Dis-le-moi.
— Il y a bien des jours, les soldats du gouverneur de Mossoul passèrent ici, avec un prisonnier arabe. Ils entrèrent dans ma demeure ; je sus que le prisonnier était le fils du cheikh des Haddedîn ; or jamais un fils ne ressembla plus à son père que celui-ci à ton ami.
— Il est des ressemblances trompeuses...
— Non, non !... Tu désires garder ton secret, et je ne dois pas te le dérober, mais je veux te dire quelque chose. Lorsque vous reviendrez d'Amadiah, soit dans le jour, soit la nuit, soit ouvertement, soit en vous cachant, quand même le jeune Arabe serait avec vous, entrez chez moi ; je te le promets ; vous serez les bienvenus.
— Je te remercie, Seigneur.
— Ne me remercie point, tu m'as donné de l'eau du zem-zem, je te protégerai et te défendrai de tout mon pouvoir. Si tu ne devais pas reprendre le chemin de notre bourg, je t'adresserais une prière.
— Laquelle ?
— Dans la vallée de Berwari, se trouve la forteresse de Goumri ; là demeure le fils du célèbre Abd-el-Soummit-bey ; il a épousé une de mes filles ; tu iras le saluer de ma part et je te donnerai un signe qui lui fera connaître que tu es de mes amis.
— Je le ferai volontiers.
— Écoute : tu lui diras tout ce que tu auras sur le cœur, il t'aidera, car il n'est pas un seul vrai Kurde qui ne haïsse le gouverneur de Mossoul. »
Je compris la délicate pensée de ce brave homme ; il avait deviné, il prévoyait le danger, et il cherchait à me ménager des moyens de salut. Je le remerciai avec effusion ; nous rentrâmes tous deux ; pour lui faire plaisir, j'appelai le lévrier sur mon tapis, où je m'endormis tranquillement près de mon nouveau compagnon.
Le lendemain matin, quand je m'éveillai, on m'apprit que l'interprète était déjà sur la route de Mossoul. Mohammed avait couché sur des tapis en face de moi ; l'Anglais reposait dans une autre chambre ; il vint nous trouver vers six heures, et nous ne pûmes nous empêcher de rire en l'apercevant. Non, jamais on ne saurait imaginer un aspect plus grotesque que celui du brave insulaire ; rouge et noir de la tête aux pieds, mais, hélas ! sans carreaux. Master Lindsay portait au sommet de sa longue figure un bonnet kurde assez semblable à un sac à café retourné duquel s'échappaient de longs rubans, pareils aux tentacules d'un polype.
« Good morning! Pourquoi riez-vous ? nous dit gravement l'Anglais.
— Nous rions de votre bel accoutrement, Sir.
— Well ! tant mieux ! me trouvez-vous bien ?
— Oui, certes ; que portez-vous sous le bras ?
— Un paquet.
— C'est ce que je vois ; mais que renferme ce paquet ?

— Mon hat-box, ma boîte à chapeau.

— Ah !

— Mon chapeau se plie... J'ai aussi ficelé mes guêtres et mes bottines.

— Mais vous pourriez laisser tout cela ici.

— Ici ?

— Comment voulez-vous emporter toutes ces inutilités ? les traîner partout avec vous ?...

— Inutilités ! que dites-vous ? Rien de plus utile, au contraire !

— Oui, mais pas en ce moment.

— Repasserons-nous donc par ce bourg ?

— Ce n'est guère probable.

— Eh bien, mon hat-box doit venir avec moi, cela se comprend ! »

Le large vêtement kurde flottait sur les maigres os de John Bull comme un drap sur une perche, mais il ne s'en inquiétait guère, le brave insulaire ! Il s'assit fièrement à mes côtés et me demanda :

« Me voilà devenu Kurde, hein ?

— Oui, un Kurde de bonne mine ; un riche et noble Kurde !

— Fameux, distingué !... Voilà une aventure qui me plaît, Sir.

— Une seule chose vous manque, master Lindsay.

— Laquelle ?

— La langue de l'habit.

— Je vais l'apprendre.

— Cela ne s'apprend pas si vite. Si vous voulez nous accompagner, sans nous compromettre, il vous faut choisir de deux choses l'une.

— Voyons ?

— Ou de passer pour muet...

— Pour muet ! dumb ? Affreux ! Je ne veux pas du tout passer pour muet.

— Pour muet ; sourd-muet même, oui...

— Sir, êtes-vous fou ?

— Merci du compliment ! Si vous ne voulez pas être muet, restez, ou bien consentez à laisser dire que vous avez fait un vœu.

— Un vœu ! excellente idée ! Très intéressant, un homme qui accomplit un vœu ! Et quel vœu, Sir ?

— Celui de ne pas parler.

— De ne pas dire un seul mot ? Ah ! oh !

— Non, pas un mot, pas une syllabe.

— C'est difficile.

— I1 le faut ; du moins, quand on nous observera ; sitôt que nous serons seuls, vous vous en donnerez à cœur joie.

— Très bien, cela me va. Je fais vœu de silence ; quand commençons-nous ?

— Dès que nous aurons quitté ce village.

— Well, c'est convenu. »

Nous prîmes le café du matin ; on emballa quelques provisions pour la route, puis nous montâmes à cheval. Il va sans dire que les adieux à tous les membres de la famille et à une partie des connaissances de la veille avaient été des plus tendres. Notre hôte monta lui-même à cheval, pour nous accompagner pendant quelque temps.

Après avoir dépassé les dernières maisons de Spandareh, nous trouvâmes une route à peine praticable, conduisant, par une montée fort raide, sur les hauteurs du Toura-Ghara.

A la première vue, ce chemin ne semble guère accessible que pour les chamois ; nous le franchîmes cependant sans accident. Arrivé au sommet de la montagne, le nézanoum s'arrêta, descendit de cheval, tira de dessous sa selle un paquet qu'il me tendit en disant :

« Tu remettras cela au mari de ma fille si tu vas à Goumri. J'envoie à ma fille un châle de Perse et à mon gendre une bride pour son coursier. Je lui en ai promis une comme celle dont se servent les Kurdes de Pir-Mani. Quand mon gendre verra ces objets, il saura que tu es un de mes

amis, que je te regarde comme un frère. Pourtant je préfère encore que tu reviennes chez moi, au lieu d'aller à Goumri. »

Le maire nous montra alors un cavalier qui suivait et venait après Halef et le bachi-bouzouk.

« Voilà l'homme qui me rapportera le vêtement de l'étranger, continua-t-il ; tu lui remettrais aussi le paquet de mon gendre si tu prévoyais ne point aller à Goumri, ni revenir dans ma maison. Maintenant il faut nous séparer. *Aleïk salam, u rahmet Allah!...* Que la paix et la miséricorde de Dieu soit avec toi ! »

Nous nous embrassâmes cordialement ; notre hôte serra la main de l'Anglais et de Mohammed, puis s'en retourna. Je quittais un homme loyal et bon, auquel je ne saurais penser encore aujourd'hui sans une certaine émotion, tant il s'était montré généreux envers nous.

Nous continuâmes notre chemin en descendant cette fois vers la vallée d'Amadiah, vallée dont le sol crayeux est coupé par une quantité de ravins formés par les torrents qui coulent de la montagne et qui tous se rendent dans le Zab. Ces ravins sont généralement boisés ; de vigoureux chênes y croissent ; ils produisent une sorte de noix de galle, objet principal du commerce de ces contrées. Beaucoup de villages chaldéens, semés çà et là dans la plaine, semblent de loin donner quelque vie au paysage ; mais, en approchant, on s'aperçoit que les maisons restent vides et les rues désertes. Les Chaldéens, anciens habitants de ces lieux, ont fui devant les persécutions du despotisme turc ou le pillage des brigands kurdes, pour se retirer dans les montagnes.

Les grands chênes de ces contrées me rappelaient ceux de mon pays, et je chevauchais silencieusement, absorbé dans mes souvenirs, quand Lindsay me demanda presque bas :

« Puis-je parler ici ?

— Oui, nous sommes bien seuls.

— Et le Kurde, là-bas, derrière ?

— Il ne compte pas, il vous connaît.

— Well ! le village que nous venons de quitter se nomme Spandareh, n'est-ce pas, Sir ?

— Oui, Spandareh.

— Vous y êtes-vous trouvé confortablement ?

— Très confortablement, et vous, Sir ?

— À merveille ! Hôte excellent, bonne hôtesse, nourriture soignée, danses gracieuses... Et ce chien, ce magnifique lévrier ! »

En disant ces mots, l'Anglais jetait les yeux sur Doyan, qui marchait aux côtés du cheval, attaché à la selle par un cordon.

Chien et cheval paraissaient s'entendre déjà comme de bons camarades, et mon lévrier me regardait, en se dressant vers moi, toutes les fois que je l'appelais, comme s'il eût compris tout de suite qu'il m'appartenait désormais.

« Oui, repris-je, pour continuer la conversation avec Lindsay, tout était bon chez nos hôtes, même le dîner kurde.

— Délicieux ! Surtout les pigeons et le bifteck.

— Avez-vous donc cru à ces pigeons ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'était autre chose.

— Comment ! autre chose ? Et quoi donc ?

— C'était un rôti de cet animal que les zoologistes nomment en latin *vespertilio murinus* ou *myopteris.*

— Je ne suis ni zoologiste ni latiniste.

— Eh bien ! cet animal se nomme communément mulot, souris de terre ou des champs, comme vous aimerez mieux.

— Un mul... »

Lindsay n'acheva pas ; ce nom soulevait en lui un affreux dégoût, sa bouche forma le trapézoïde, son nez prit cette couleur blafarde dont on eût pu dire avec un poète : « Je ne sais pas pourquoi son aspect me rend si triste. » Mon pauvre master David m'effrayait presque.

« Eh bien ! lui dis-je quand vous auriez mangé un mulot, qu'importe, puisqu'il était si bon ? »

L'Anglais arrêta son cheval et regarda *dans le bleu.* Enfin sa bouche se referma bruyamment

et je l'entendis murmurer dans un soupir :

« Un mulot ! »

Il rapprocha son cheval du mien, pour me saisir vivement le bras.

« Sir !

— Quoi donc ?

— Avez-vous oublié les égards que l'on doit à un gentleman ?

— Vous ai-je offensé, Lindsay ?

— Beaucoup ! Comment osez-vous prétendre que sir David Lindsay se nourrit de souris ?

— Je ne prétends pas que vous vous nourrissez de souris, je vous ai seulement appris que vous en aviez mangé une...

— Une ou plusieurs, peu importe, l'injure est la même ! Vous me devez satisfaction, well !

— Vous l'avez déjà, Sir.

— Et comment ?... Je ne plaisante pas !

— J'ai mangé également du mulot, et Mohammed Émin tout comme moi.

— Ah ! vous et lui ?...

— Oui, nous avions aussi pris la chose pour du pigeon ; c'est l'hôtesse qui nous a détrompés.

— Mais les souris ont une peau ?

— On peut l'enlever.

— C'est donc vrai ?... J'aurais mangé une souris de terre ?

— Très vrai.

— Vous ne plaisantez pas ?... Ce serait vilain jeu !

— Je suis très sérieux.

— Terrible ! cela, terrible ! Oh ! je sens le choléra, le typhus qui viennent ! oh ! »

Le pauvre homme avait le visage tout vert, il se tordait de peur. « Lindsay ! m'écriai-je, êtes-vous vraiment malade ?

— Très malade, yes !

— Je vais vous guérir.

— Avec quoi ?

— Par un moyen homéopathique.

— Ah ! vraiment, vous en avez un ? Tant mieux, je ne suis pas à mon aise. Voyons, quel moyen ?

— *Similia similibus.*

— Encore de la zoologie, du latin !

— Oui, du latin qui signifie : le semblable aux semblables. Quant à la zoologie, il s'agit cette fois de sauterelles.

— Des sauterelles ! Quoi ?

— Oui, des sauterelles...

— En mangeant des sauterelles, vous croyez que je me guérirais du dégoût des souris ?

— Non pas en en mangeant, mais vous en avez mangé...

— Moi !

— Oui, vous !

— *Dullness !* Impossibilité ! Et quand, s'il vous plaît ?

— Hier soir.

— Sir !

— Ce bifteck que vous trouviez exquis...

— Exquis, c'est le mot. Well !

— Ce n'était pas du bifteck !

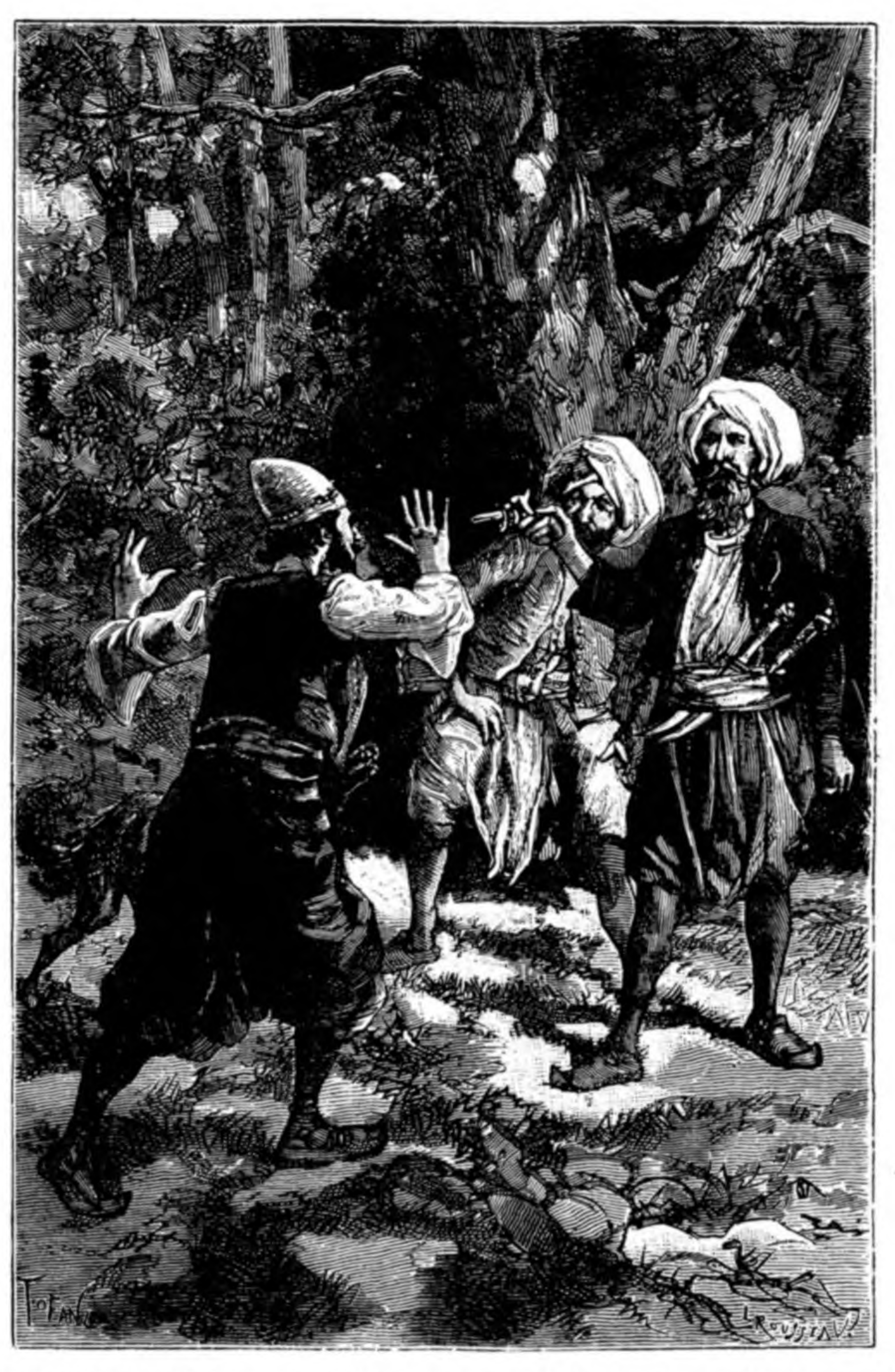
— Je suis citoyen anglais ! Qu'était-ce donc ?

— Je m'en suis informé, c'était...

— Achevez, Sir !

— Des sauterelles pilées et cuites dans l'huile d'olive.

— Des sau...! »



« Malheureux ! m'écriai-je, tu voulais nous tuer ! Faut-il te brûler la cervelle ? »

Le reste s'arrêta dans le gosier du malheureux, sa bouche ne s'ouvrit point ; au contraire, ses lèvres se serrèrent et s'étendirent vers les oreilles, de façon à former une ligne horizontale jusqu'à la nuque ; le nez s'abaissa subitement sur cette ligne, les yeux se fermèrent. Bientôt toute la physionomie changea de nouveau avec une effroyable grimace, la restitution *in integrum* eut lieu, puis l'Anglais balbutia :

« Sauterelles !

— Eh bien, Sir ?

— Ah ! c'est affreux ! Jamais on n'eût dit des sauterelles !

— Vous n'en savez rien, puisque vous en goûtiez pour la première fois. Vous n'en aviez jamais mangé, n'est-ce pas ? »

Le fils d'Albion s'agita sur son cheval comme un désespéré, remuant bras et jambes et criant :

« No ! at no time !... Jamais, jamais !

— Eh bien ! je vous assure que c'étaient des sauterelles ; on les broie, on les met un peu faisander dans la terre pour leur donner du *haut goût,* comme disent les cuisiniers français, puis on les cuit dans de l'excellente huile d'olive. C'est parfait.

— Horreur !... Il me vient des crampes d'estomac terribles.

— Sir Lindsay, réfléchissez donc un peu : puisque vous trouviez...

— Non, je ne veux rien entendre ! Pourquoi ne m'avoir point averti ?

— Parce que je craignais de vous voir faire quelque affront à nos hôtes.

— Master, vous me payerez cela ! c'est de la duplicité, de la malice... C'est très mal, nous nous battrons, nous boxerons, ou nous... »

Juste à ce moment, une balle siffla et traversa le bord de mon turban.

« Descendez, criai-je à mes compagnons, cachez-vous derrière les chevaux ! »

Je me précipitai à bas de ma monture, une seconde balle sifflait de nouveau au-dessus de ma tête. Je me hâtai de dénouer la corde qui retenait le lévrier et j'ordonnai du geste au bon chasseur d'aller à la piste.

« Cherche ! cherche ! attrape-le ! »

Le chien aboya comme s'il eût voulu me répondre : J'ai compris ! et il s'élança dans les buissons.

Nous traversions une gorge profonde, palissadée de jeunes pousses de chênes... Même à pied nous étions loin de nous trouver à l'abri des balles du tireur invisible. Nous essayâmes de nous dissimuler derrière nos chevaux et nous écoutâmes avec anxiété.

« Mach'Allah ! murmurait Mohammed, qui peut nous avoir rejoints ?

— L'Arnaute, peut-être, » repris-je.

Un cri rauque retentit, puis le bruyant appel du chien.

« Doyan a pris le malfaiteur !... Écoutez ! Buyuk-emini, va, ramène-nous cet homme,

— Allah il Allah ! Émir, je ne puis bouger ; s'ils étaient une dizaine, ou une centaine, je serais perdu !

— Et ton âne deviendrait orphelin ! Allons, poltron, à cheval ! suis-moi ! »

Nous entrâmes dans le fourré, mais nous n'eûmes pas besoin d'aller loin. Je ne m'étais pas trompé, nous trouvâmes l'Arnaute... Le chien ne luttait pas avec lui ; il le tenait renversé sous ses pattes, ce qui me convainquit de l'intelligence extraordinaire de cette bête. Le soldat avait tiré son poignard pour se défendre, et l'animal d'un bond avait dû le jeter à terre, se couchant sur le bras et l'épaule droite, afin de paralyser ses mouvements, tout en menaçant la gorge de ses terribles crocs... A la moindre tentative pour se remuer, l'homme eût été broyé.

Je retirai d'abord le poignard des doigts crispés de l'Arnaute et l'un des pistolets de sa ceinture ; l'autre, déchargé, gisait à terre ; la prompte attaque du chien l'avait fait lâcher. Je criai alors au lévrier :

« Debout, Doyan ! debout ! »

L'excellente bête obéit, et le scélérat se leva assez lentement, portant sa main à son cou, comme pour s'assurer que les crocs du chien n'y avaient point pénétré.

« Malheureux ! m'écriai-je, tu voulais nous tuer !... Faut-il te brûler la cervelle ?

— Sidi, permets que je le pende, » me demanda Halef, qui, on le pense bien, s'était élancé sur

mes pas.

Tout le monde, du reste, nous rejoignit bientôt. Je voulais laisser aller l'homme désarmé. Mohammed Émin s'y opposait.

« Émir, disait-il, c'est une bête sauvage, il faut l'empêcher de nuire.

— C'est sur moi qu'il a tiré ; il n'a plus d'armes pour recommencer, je ne me vengerai pas. Allons, décampe, drôle ! »

En un instant le misérable fut hors de vue ; mon brave Doyan s'élançait pour le poursuivre, mais je le rappelai.

« Sidi, murmurait Halef, tu ne devrais pas le laisser courir : un Arnaute est toujours dangereux.

— Comment veux-tu qu'il le soit ? Une fois dans Amadiah, s'il osait se montrer je le ferais prendre par les autorités turques ; ici, il n'a point d'armes. »

Mohammed et l'Anglais partageaient l'opinion de Halef ; je remontai à cheval sans répondre à leurs reproches. Je n'attachai plus mon bon chien, il venait de faire ses preuves et me suivit en toute liberté.

Un peu après midi, nous arrivâmes dans un petit village nommé Bebadi ; la population de ce lieu est nestorienne et misérable au dernier point. Je ne crois pas avoir jamais rencontré un peuple d'aspect plus lamentable. Nous fîmes là une courte halte ; ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes obtenir quelque boisson pour arroser nos provisions de bouche.

Un peu plus loin, nous aperçûmes, en face de nous, la montagne sur laquelle se dresse Amadiah : cette montagne offre la forme d'une boule gigantesque ; nous en atteignîmes bientôt les flancs. A droite et à gauche de la route qu'il nous fallait gravir, nous remarquâmes beaucoup de jardins fruitiers passablement entretenus ; mais l'ensemble de la ville elle-même ne nous parut ni gracieux ni imposant. Nous fîmes notre entrée, passant sous une porte en ruines, réparée seulement de manière qu'elle ne tombât pas tout à fait. Quelques Arnautes déguenillés montaient la garde et veillaient sur les arrivants.

L'un de ces hommes saisit la bride de mon cheval, un autre arrêta la monture du Haddedîn.

« Qui êtes-vous ? » nous demandèrent les sentinelles. Je montrai gravement le buyuk-emini et répondis :

« Ne voyez-vous pas que nous avons un officier du Grand Seigneur pour escorte ? entendez-vous avec lui.

— Non, c'est à toi que je parle.

— Laisse-moi passer. »

J'éperonnai mon cheval, qui se dressa tout droit en envoyant l'Arnaute rouler à quelques pas. Mohammed piqua aussi des deux et nous franchîmes la porte au grand galop. Derrière nous j'entendis les sentinelles tempêter, crier, interroger le bachi-bouzouk avec aigreur. Un homme nous suivait en courant ; il était vêtu d'un kaftan et portait un vieux mouchoir autour de la tête.

Nous ralentîmes le pas de nos montures ; je demandai à cet homme :

« Qui es-tu ?

— Seigneur, je suis un Yéhoudi (Juif) ; as-tu quelque chose à me commander ?

— Sais-tu où demeure le moutesselim ?

— Oui, Seigneur.

— Conduis-moi à son seraï (palais). »

Plus on débute hardiment en Orient, plus on est sûr du succès... Ce Juif d'Amadiah devait être un souffre-douleur ; avec quelque monnaie, il serait trop heureux de se mettre tout entier à notre service, et nous pouvions, dans une certaine mesure, nous fier à lui. Il nous précéda au milieu d'un dédale de rues, de ruelles, de bazars, dont toutes les maisons ou boutiques offraient l'aspect le plus délabré.

Cette ville frontière, dont le pacha m'avait tant vanté l'importance, me parut tristement abandonnée : ni vie ni mouvement dans les rues, point de commerce ; les quelques habitants que nous rencontrâmes avaient l'air de trembler de fièvre : témoignages vivants, ou plutôt mourants, de l'insalubrité du pays.

Le seraï, malgré son nom, ne rappelait en rien un palais. Il tombait en ruines, et, comme la

porte d'entrée, c'était une ruine à laquelle de chétives réparations donnaient une apparence encore plus misérable. A la porte ne se tenait aucune sentinelle.

Nous laissâmes nos chevaux à la garde de Halef, du buyuk-emini et du messager kurde, qui nous avaient rejoints ; nous donnâmes quelques paras au Juif, dont la reconnaissance expansive s'éleva jusqu'à l'enthousiasme, puis nous entrâmes.

« Qui êtes-vous ? que voulez-vous ici ? nous cria dès les premiers pas une voix forte peu accueillante.

— Parle plus poliment, ou nous allons faire ton éducation, répondis-je en affectant des airs de matamore. Qui es-tu toi-même ?

— Le nazardji du palais[32].

— Peut-on parler au moutesselim ?

— Non.

— Où est-il ?

— Il est sorti à cheval.

— Cela revient à dire qu'il est chez lui et fait le *kief* (la sieste).

— Vas-tu lui apprendre ce qu'il doit faire ou ne pas faire ?

— Non, seulement j'ai grande envie de t'apprendre à toi à ne pas mentir.

— Mais enfin qui es-tu pour t'introduire ainsi dans le seraï ? Il faut que tu sois un infidèle pour oser pénétrer avec un chien dans le palais du commandant. »

En effet, mon lévrier se tenait à mes côtés, je n'y avais pas pris garde. La bonne bête semblait me demander si je ne lui permettrais pas d'exercer un peu ses crocs sur la peau de ce Turc.

« Pourquoi ne met-on pas de gardes aux portes, s'il n'est pas permis d'entrer ici ? grommelai-je d'un ton mécontent. Voyons, à quelle heure peut-on parler au moutesselim ?

— Vers le crépuscule.

— Bien, tu lui diras que nous reviendrons.

— S'il me demande ton nom ?

— Réponds que je suis un ami du gouverneur de Mossoul. »

Le portier turc me regarda d'un air ébahi ; nous regagnâmes la porte d'entrée et reprîmes nos chevaux pour chercher un logement. La chose semblait difficile à trouver, car presque toutes les maisons étaient vides et nous ne pouvions cependant nous y installer comme une caravane de voleurs.

Enfin nous remarquâmes, en cheminant par les rues, un personnage d'une tournure assez martiale : sa veste de soie et ses pantalons étaient brodés d'or un peu fané ; il fumait d'un air béat une longue pipe ornée de quatorze houppettes, comme je pus le constater plus tard. Lorsque je passai près de lui, cet homme tourna vivement la tête et sembla beaucoup admirer mon coursier noir. Je le saluai de mon mieux.

« Salam !

— Aleïkoum ! répondit le militaire en inclinant la tête assez dédaigneusement.

— Je suis étranger dans ce pays, continuai-je ; je ne connais personne pour me renseigner, permets que je te demande quelques indications.

— A ta parole je vois que tu es un effendi ; je répondrai à tes questions, repartit le Turc.

— Qui es-tu ?

— Je suis Sélim-aga, le commandant des troupes albanaises de cette forteresse.

— Et moi, je suis Kara ben Nématz, le protégé du padischah, l'envoyé du moutessarif de Mossoul. Je cherche une maison dans Amadiah, pour y loger pendant quelques jours : peux-tu m'en désigner une ? »

L'aga fit un geste respectueux et me dit :

« Qu'Allah bénisse Ta Hautesse, Effendi ! Tu es un grand seigneur, qui ne peut se loger que dans le palais du moutesselim.

— Le concierge du palais a refusé de me recevoir, je...

— Qu'Allah anéantisse cette créature ! Je vais aller l'arracher par morceaux ! »

Notre homme roulait des yeux féroces et agitait les bras ; c'était un rodomont à la façon

32 Portier, gardien.

orientale.

« Laisse ce misérable, interrompis-je d'un ton méprisant ; il ne mérite pas de recevoir des hôtes capables de semer les bakchich[33].

— Les bakchich ! répéta le vaillant aga, est-ce que tu veux en donner beaucoup ?

— Cela dépend des occasions.

— Oh ! je connais une maison où tu pourrais te reposer et fumer comme le schah de Perse ! faut-il t'y conduire ?

— Montre-la-moi. »

Notre guerrier s'était levé ; il marcha devant, nous suivîmes en file indienne, à travers quelques ruelles désertes ; enfin nous arrivâmes sur une petite place.

« Voilà la place de la *Grandeur,* » nous dit notre guide.

Cette place peut avoir toutes sortes d'avantages, excepté celui d'être *grande,* c'est sans doute pour cela qu'on lui a donné le nom qu'elle porte. Nous retrouvions bien là les Turcs ! Je n'aurais pas su à quels maîtres appartenait la ville, que je l'eusse tout de suite deviné. Une vingtaine de chiens errants rôdaient aux alentours ; quelques-uns étaient couverts de gale. A la vue de mon lévrier, tous ces animaux poussèrent d'effroyables hurlements ; mais Doyan, comme un pacha qui passe au milieu d'une troupe de gueux, ne daigna pas même tourner la tête.

« Voilà la maison dont je t'ai parlé ; c'est la mienne, » déclara notre aga.

Il nous montrait un bâtiment tenant tout un côté de la place et dont l'extérieur n'avait rien de trop désagréable. Quelques fenêtres garnies de grilles en bois éclairaient la façade ; sur la plate-forme du toit courait une galerie presque vénitienne. Tout cela, pour le pays, constituait un véritable luxe.

« Qui habite cette maison ? demandai-je à l'aga.

— Moi-même, Seigneur.

— A qui appartient-elle ?

— A moi.

— Tu l'as achetée ou louée ?

— Ni l'un ni l'autre. Elle était la propriété du célèbre Ismaïl-pacha, mais il l'avait abandonnée ; j'en ai pris possession, car elle restait sans maître. Tiens, je vais te la montrer. »

Ce digne commandant d'Arnautes avait une grande confiance dans mes bakchich, il me recevait avec une courtoisie parfaite et nous rendait un vrai service. Sa demeure me paraissait tout à fait propre à notre campement ; nous descendîmes de cheval devant la porte, puis nous entrâmes derrière lui. Sur le seuil, se tenait accroupie une vieille femme qui épluchait des oignons et, les yeux tout en eau, mâchait les pelures de cet odorant légume. La pauvre créature était tellement vieille, qu'on l'eût prise pour la trisaïeule du Juif-Errant, ou la grande tante de Mathusalem.

Notre hôte s'adressa d'un ton respectueux et presque caressant à la vénérable matrone.

« Écoute, ma douce Merzinah, lui dit-il, je t'amène ces hommes. »

La bonne femme, aveuglée par ses larmes, ne voyait rien du tout ; elle s'avisa d'essuyer ses yeux avec les pelures qu'elle avait à la main, ce qui redoubla son état larmoyant.

« Ces hommes ?... murmura la bouche édentée de la vieille d'une voix si étrange, qu'elle semblait partir du sommet de sa tête.

— Oui, des hommes qui viennent loger ici. »

A ces mots, la mégère jeta tous ses oignons et se mit sur ses pieds aussi lestement que si elle eût eu quinze ans.

« Des hommes ici, dans cette maison, pour loger ? Es-tu fou, Sélim-aga ?

— Non, ma bien-aimée Merzinah, c'est très vrai. Tu seras leur hôtesse et tu les serviras.

— Les servir, être leur hôtesse ! Allah kérim ! tu es vraiment fou ! N'ai-je pas assez à travailler jour et nuit pour toi, et encore je n'en viens pas à bout. Allons, chasse-moi tout cela, et promptement ! je te l'ordonne. »

Notre pauvre commandant paraissait fort embarrassé ; la douce, la bien-aimée Merzinah tenait haut et ferme le sceptre de la maison, à ce qu'il paraissait. L'aga repartit :

« Ton travail n'en sera point augmenté, ma colombe ! Je prendrai une kizla (servante) pour

33 Pourboires.

t’aider.

— Une kizla ! répéta la vieille d’une voix maintenant stridente et railleuse qui n’avait rien de *colombin ;* une kizla ! une jeune et jolie kizla, eh !...

— Il faut quelqu’un pour ces étrangers, Merzinah. »

La commère mit les poings sur les hanches, par un geste familier à toutes les commères de l’Orient comme de l’Occident, puis respira bruyamment. C’était le signal d’une terrible explosion ; elle faisait provision d’air pour lancer un flux de paroles empennées et pleines de dards, suivant la manière de dire antique :

« Il en faut pour ces gens, mais il n’en faut pas pour moi ! cria-t-elle, je suis la maîtresse ici !... J’ai seule le droit de commander ; je décide de ce qu’on doit ou ne doit pas faire. Je t’ordonne de chasser ces hommes, entends-tu, Sélim-aga ?... Qu’ils partent, et tout de suite !

— Mais ce ne sont presque pas des hommes, mon unique Merzinah ! »

Merzinah, ou *Myrte,* avait pourtant fini par essuyer ses chers petits yeux ; elle nous regarda très attentivement, un peu étonnée de l’assertion de l’aga sur notre compte. En quoi n’étions-nous presque pas des hommes ? se demandait-elle, sans doute, dans sa curiosité féminine. Sélim vit qu’il gagnait un peu de terrain, il sembla enchanté de son adresse.

« Non ! continua-t-il, ce ne sont pas du tout des hommes : ce sont des effendi, de grands effendi qui voyagent sous la protection du Grand Seigneur.

— Je me moque bien du Grand Seigneur ; ici, je suis la grande dame et la sultane validé, et je te dis que...

— Écoute donc ! ils répandent des bakchich à pleines mains. »

Ce mot, ce seul mot a en Orient un pouvoir vraiment magique ; il opéra même sur Merzinah.

La vieille femme laissa lentement tomber ses bras ; sa bouche édentée ébaucha un sourire.

« Est-ce vrai ? demanda-t-elle en s’adressant justement à Lindsay, un grand bakchich ? »

L’Anglais hocha la tête et me désigna silencieusement du doigt.

« Qu’a-t-il donc ? grommela Merzinah ; sa tête est détraquée, hein ?

— Non, me hâtai-je d’affirmer ; laisse-moi t’expliquer qui nous sommes, ô toi qui renfermes toute l’âme de cette maison ! L’homme auquel tu viens de parler est un pieux pèlerin du Londonistan ; il creuse la terre avec cette pioche que tu vois sur son épaule, pour écouter la voix des morts, et il a fait vœu de ne plus dire un seul mot d’ici à la fin de son pèlerinage.

— Un pieux pèlerin, un saint, un sorcier ? interrogea la vieille d’un air un peu troublé.

— Oui ; je t’engage à ne point l’offenser. Cet autre est le chef d’une grande tribu de l’Ouest, bien loin d’ici ; pour moi je suis un émir, j’honore les femmes et je récompense les services par des bakchich. Tu es, je le vois, la sultane de ces lieux ; permets-nous d’examiner si nous ne pourrions pas nous établir dans ta maison, pour y passer quelques jours.

— Effendi, ton discours a l’odeur des roses et de l’œillet. Ta bouche est autrement prudente et sage que celle de cet aga, qui oublie toujours ce qu’il convient de dire. Ta main, comme la main d’Allah, répand partout la bénédiction. As-tu beaucoup de serviteurs avec toi ?

— Non, car nos bras sont assez forts pour nous défendre ; nous n’emmenons que trois serviteurs, mon compagnon arabe, un kavas du pacha de Mossoul et un Kurde, qui doit bientôt nous quitter afin de retourner dans son pays.

— Soyez donc les bienvenus ! Voyez la maison et le jardin. S’il vous plaît de rester près de moi, mes yeux veilleront sur vous et vous éclaireront. »

La bonne femme essuya ces sentinelles, ces flambeaux desquels nous devions attendre tant de services, puis rassembla ses oignons, qui avaient roulé à terre et nous empêchaient de marcher.

Le brave aga, tout heureux de la tournure que prenait l’affaire, nous conduisit dans une salle assez exiguë, dont il faisait sa demeure habituelle. Un vieux tapis formait à lui seul tout l’ameublement de la pièce. Il servait de lit, de sopha, de chaise et de table. Quelques armes pendaient aux murs, mêlées à des pipes de différentes formes. A terre, nous vîmes une sorte de bouteille et quelques tasses d’étain.

« Mes seigneurs, nous dit le brave homme, laissez-moi vous offrir le breuvage de l’amitié et de la bienvenue. »

Il se baissa, nous mit à chacun une tasse dans les mains et versa un peu de raki ; pour lui, il

but à même dans son flacon, semblant humer avec délices l’affreuse boisson acide et soufrée que j’avais peine à avaler ; puis, nous reprenant nos gobelets, il les replaça par terre avec beaucoup de soin.

« J’ai trouvé ces tasses moi-même, remarqua le commandant, non sans une certaine fierté. Vous le voyez, je n’ai pas de verres.

— Tu dois préférer ta précieuse trouvaille à des verres communs et vulgaires.

— Je la préfère parce que je n’ai pas de verres. Je suis aga des troupes albanaises, je reçois pour ma solde trois cent trente piastres[34] par mois, mais il me faut attendre onze mois cet argent. Dieu est bon et le sultan aussi ! »

Je ne m’étonnai plus si le mot de bakchich avait eu tant de pouvoir sur le pauvre hère.

Nous visitâmes toute la maison ; elle était spacieuse, mais tombait en ruines par plusieurs endroits ; nous finîmes par choisir quatre pièces, une pour chacun de nous, la quatrième pour Halef avec Ifra.

Le prix convenu me sembla modique : cinq piastres par semaine, à peine un franc vingt-cinq chaque chambre !

« Et le jardin, voulez-vous le voir ? proposa notre hôte.

— Certainement ; est-il beau ?

— Très beau, beau comme le jardin du paradis ! Tu y verras toutes sortes d’arbres, d’herbes, de plantes. Pendant le jour le soleil l’éclaire, et durant la nuit les étoiles le regardent de leurs yeux brillants ; oh ! il est très beau.

— La pluie tombe-t-elle aussi dans ce beau jardin ? demandai-je en souriant.

— Quand il pleut il en a sa part. Oui, même il a été quelquefois couvert de neige. Viens et vois. »

Dans un coin de la cour nous découvrîmes une petite échoppe, que nous louâmes pour nos chevaux moyennant un franc vingt-cinq centimes. Le jardin pouvait avoir quarante pas en carré ; il était fort insignifiant. Je n’y vis qu’un vieux cyprès au tronc noueux et un pommier sauvage. Les herbes et plantes *de toutes sortes* consistaient en quelques pousses de chanvre, de persil, surtout en une quantité de pâquerettes chétives et étiolées. La grande merveille de ce superbe jardin était une planche d’oignons, d’aulx et de chiendent. Un malheureux groseillier à maquereau, quelques pousses de champignons, deux ou trois touffes de violettes végétaient pêle-mêle dans un coin.

« Un beau jardin, n’est-ce pas ? nous dit l’aga en s’enveloppant d’un nuage de fumée, car il ne quittait pas sa pipe.

— Admirable, répondis-je.

— Et très productif.

— Excessivement productif.

— Et que de jolies plantes !... qu’en dis-tu ?

— Il y en a de mille sortes.

— Sais-tu qui s’est promené ici ?

— Qui donc ?

— La plus belle des roses du Kurdistan. As-tu jamais entendu parler d’Esma-khan ? Aucune beauté ne saurait lui être comparée.

— C’était la femme d’Ismaïl-pacha, le dernier descendant des califes abassides ?

— Oui. Elle portait le titre de khan, comme toutes les femmes de cette illustre famille, Ismaïl-pacha a été assiégé et vaincu par Indjeh Bairakdar Mohammed-pacha ; lui et la belle Esma-khan furent conduits prisonniers à Bagdad. Mais elle a vécu ici, elle a respiré les parfums de ce jardin. O Émir, je voudrais qu’elle fût encore là !

— A-t-elle planté ce persil et ces aulx ?

— Non, me répondit très sérieusement le brave homme, c’est Merzinah, ma gouvernante, qui a planté tout cela.

— Donc remercie Allah de ce qu’il t’a donné, pour te soigner, l’active et douce Merzinah, au lieu d’Esma-khan.

— Effendi, elle est souvent bien amère !

34 Cinquante-deux francs dix centimes.

— Pourquoi te plaindre ? Allah partage diversement ses dons. Il était écrit sans doute que tu devais souffrir ces ennuis de ménage.

— Oui, c'était écrit ! Mais, dis-moi, Émir, veux-tu aussi louer le jardin.

— Combien demandes-tu ?

— Dix piastres par semaine[35] ; pour ce prix, vous pourrez jouir du jardin à votre aise et venir y rêver d'Esma-khan tant que vous voudrez. »

J'hésitai à répondre ; ce jardin était fermé par une muraille assez élevée dans laquelle je remarquai une rangée de lucarnes. Ce bâtiment ressemblait fort à une prison.

« Je ne crois pas que nous puissions louer le jardin, repris-je afin d'éclaircir mes doutes.

— Et pourquoi ?

— Parce que ce mur me contrarie.

— Ce mur ?

— Je n'aime pas à être si près d'une prison.

— Oh ! ceux qui sont là ne peuvent te déranger, Émir ; leurs cabanons sont trop profonds, ils ne sauraient monter jusqu'à la fenêtre.

— C'est la seule prison d'Amadiah ?

— Oui, l'autre est en ruines à présent ; mon tchaoudji[36] est chargé de surveiller les prisonniers.

— Tu crois que ces gens ne m'importuneront pas ?

— Tu ne les verras jamais, Émir, tu ne les entendras pas non plus.

— Bien, je te donne les dix piastres en ce cas. Cela fait en tout trente-cinq piastres ; permets-moi de te payer d'avance la première semaine. »

La figure du pauvre homme eut un tressaillement de joie. Lindsay, voyant que je me disposais à payer, remua la tête et tira sa bourse qu'il me tendit. Elle était assez pesante cette bourse de mon insulaire, pour qu'on la déchargeât un peu ; je donnai trois *mahoub* à notre hôte, en lui disant :

« Ne me rends pas de monnaie, le reste sera pour le bakchich. »

La somme convenue se trouvait ainsi plus que doublée ; le chef arnaute, tout hors de lui, nous salua respectueusement en murmurant :

« Émir, le Coran a dit : « Celui qui donne le double méritera d'être béni cent fois par Allah. » Allah est ton débiteur, qu'il daigne te rendre ce qui te revient des grâces de sa droite !

— Nous aurions besoin de tapis et de pipes pour nos chambres, peux-tu nous en procurer, Aga ?

— Seigneur, donne-moi encore deux pièces d'or, et tu auras tout ce que ton cœur désire.

— Tiens, les voilà.

— Je vous laisse, Seigneurs, je vais me hâter de faire tout apporter. »

Nous revînmes sur nos pas ; dans la cour, Merzinah, l'*âme du palais*, les doigts noirs de suie, portait un grand vase rempli de beurre fondu ; elle s'arrêta pour me demander :

« Émir, prends-tu les chambres ? »

Là-dessus, afin de nous prouver sans doute que son beurre n'était pas de la poix, elle tourna son doigt au bord du pot et goûta délicatement la graisse.

« Oui, j'ai loué quatre pièces, la petite écurie et le jardin, répondis-je.

— Combien ?

— Trente-cinq piastres par semaine ! » s'écria l'aga.

Le rusé matois n'avouait pas tout. Je me demandais comment le malheureux était tombé si complètement sous le pouvoir de cette vieille mégère, et dans le but d'adoucir un peu notre hôtesse, je lui présentai galamment un mahoub en lui disant :

« Accepte cela comme bakchich, ô perle de l'hospitalité ! Si nous sommes contents de toi, nous doublerons ou triplerons la somme. »

La vieille glissa rapidement l'argent dans ses vêtements.

« Je te remercie, ô Seigneur, je ferai en sorte que tu te trouves dans ma maison comme dans le sein d'Abraham, notre aïeul. Je le vois, tu es l'émir des plus braves guerriers ; tu sais honorer les

35 Deux francs cinquante centimes.

36 Sergent.

femmes et donner des bakchich. Vous goûterez tous l'excellente *pirindj* que je vais confectionner avec beaucoup de beurre fondu. »

La vieille plongea de nouveau son doigt dans le liquide noirâtre, qu'elle appelait du beurre fondu ; sa promesse me fit frémir... brrr !

« Ta bonté est grande, répliquai-je ; malheureusement nous ne pouvons en profiter, il faut que nous sortions tout de suite.

— Je vais du moins vous préparer le repas du soir.

— N'as-tu pas dit que tu avais assez de travailler nuit et jour pour l'aga ? Nous ne voulons pas te surcharger... Nous devons être souvent invités à dîner dehors ; quand nous ne le serons pas, nous mangerons dans une hôtellerie, ou nous nous ferons apporter la nourriture ici.

— Émir, tu ne me refuseras pas du moins le plaisir de vous présenter le repas d'honneur.

— Eh bien ! va pour le repas d'honneur. Mais, fais-nous seulement cuire quelques œufs ; nous ne pourrions rien manger de plus aujourd'hui.

— Vous aurez des œufs, Emir, mais vous ne casserez pas les coquilles, l'aga Sélim s'en sert pour boire. Cet étourdi manque, à chaque instant, de tasses et de verres parce qu'il casse tout. »

Nous montâmes dans nos chambres, où l'aga nous rejoignit bientôt portant des tapis et des pipes, le tout propre et neuf ; nous n'avions pas à nous plaindre.

Comme nous nous installions, Merzinah parut... Le couvercle d'une vieille boîte lui servait de plateau ; les œufs durs, seul mets garanti contre les doigts de notre cordon bleu, s'y trouvaient mêlés à une espèce de pâte semblable à des crêpes et cuite dans le fameux beurre noir. Merzinah avait tenu à nous montrer son savoir-faire. Trois coquilles d'œufs, posées dans les coins, contenaient du sel fort sale, du gros poivre et un peu de cumin. Comme on le pense bien, il n'était question ni de cuillers, ni de fourchettes, ni de couteaux.

Cette réception à la Lucullus nous pénétra de gratitude. Nous crûmes devoir inviter l'aga, et même la gouvernante, à ce festin de bienvenue.

Le refus énergique de Merzinah nous surprit agréablement. Elle ne s'attendait pas à un pareil honneur et s'enfuit d'un bond dans son laboratoire culinaire. L'aga, de son côté, mangea fort peu, il semblait préoccupé ; il se leva bientôt en disant :

« Sais-tu, Seigneur, où je vais aller ?

— Non, apprends-le-moi.

— Chez le moutesselim ; il faut que je l'avertisse de ta présence ici, car tu es un illustre émir ; il faut qu'il sache comment on t'a reçu dans son palais. »

Notre homme, pour compléter sa toilette de grande tenue, essuya avec soin sur sa manche le beurre fondu qui pendait à sa moustache et nous laissa seuls. Quand il fut parti, Lindsay, évidemment soulagé, me demanda s'il pouvait parler :

« Oui, Master.

— Je voudrais acheter des habits.

— Tout de suite ?

— Oui.

— Rouges et à carreaux ?

— Naturellement.

— Donc, allons au bazar, mais vous achèterez pour moi, Sir, voici de l'argent.

— N'achèterons-nous que des habits ?

— Quoi encore ?

— Quelques menus objets, des cadeaux pour nos hôtes : par exemple, du tabac, du café, ou autres choses semblables qui s'offrent et s'acceptent volontiers.

— Well ! je payerai tout.

— Nous devrions contribuer aux acquisitions.

— Bah ! je paye tout, ce n'est pas grand'chose.

— Faut-il vous accompagner ? demanda Mohammed.

— Comme tu voudras ; il me semble cependant que tu ferais mieux de rester ici. Déjà à Spandareh on t'a reconnu pour un Haddedîn, on a remarqué ta ressemblance avec ton fils, et...

— Je ne sortirai pas. »

Nous allumâmes nos tchibouk et fîmes quelques pas dans la cour, laquelle était remplie de fumée.

Merzinah se tenait sur le seuil de sa cuisine.

« Où sont nos gens ? lui demandai-je.

Avec les chevaux ; dois-je les appeler ?

— Non, nous nous rendons au bazar pour quelques acquisitions ; ne te dérange pas, ô gardienne du foyer ! Vois, l'eau de ta marmite va s'échapper.

— Laisse-la, Émir, il faut que le repas cuise.

— Le repas ? Que fais-tu donc cuire dans cette grande marmite ? Ce n'est ni pour toi ni pour l'aga que tu prépares un tel mets ?

— Non, c'est pour les prisonniers.

— Ah ! ceux qui sont là, tout près ?

— Oui.

— Combien y en a-t-il à nourrir ?

— Pas tout à fait une vingtaine.

— Tous sont d'Amadiah ?

— Oh ! non ; il y a quelques soldats arnautes, qui avaient voulu s'enfuir, quelques Chaldéens, un Kurde, deux habitants de la ville et un Arabe.

— Un Arabe ! Comment cela peut-il se faire ? il n'y a point d'Arabes par ici ?

— On l'a amené de Mossoul.

— Que donne-t-on aux prisonniers pour nourriture ?

— Je leur cuis des flans de farine... C'est leur repas chaud ; je le prépare quand cela me plaît, à midi, le soir, quand je veux...

— En quoi consistent ces flans ?

— Je te le dis, ils sont faits de farine et cuits à l'eau.

— Mais qui leur porte cette nourriture ?

— Moi-même ; le sergent m'ouvre les cabanons... As-tu jamais vu une prison, Émir ?

— Non.

— Si tu es curieux d'en voir, dis-le-moi, je t'emmènerai.

— Le sergent ne le permettrait pas, sans doute ?

— I1 faudra bien qu'il le permette, si je le désire, car je suis sa patronne...

— Toi ?

— Oui, et celle de l'aga encore !

— C'est vrai !... Je réfléchirai... Je ne sais pas s'il convient à la dignité d'un émir de visiter des prisonniers... Dans le cas où je me déciderais, tu me prendrais avec toi et tu recevrais un large bakchich pour ta peine.

— Comme tu voudras, Seigneur... Décide-toi, je suis prête, peut-être laisseras-tu un rayon de ta grâce luire sur les prisonniers, afin qu'ils puissent m'acheter un peu de tabac ou un supplément de nourriture, car ils n'en ont guère. »

Rien ne pouvait m'être plus agréable, en cette circonstance, que la proposition de la vieille. Mais la prudence ne me permettait pas de poursuivre mes questions. Pendant que je parlais, Halef, Ifra et le Kurde sortirent de l'écurie et vinrent nous rejoindre. Nous quittâmes tous la maison.

Le bazar d'Amadiah me parut privé de toute vie, de tout mouvement. Nous rencontrâmes à peine trois ou quatre boutiques, où l'on vendait du café. Celui que nous nous fîmes servir ressemblait à une boisson d'orge grillé.

Nous apprîmes bientôt la cause de l'abandon où nous semblait plongée la ville. Amadiah, quoique située sur une hauteur, est un lieu extraordinairement malsain. Dès que les chaleurs de l'été se font sentir, la fièvre règne dans toutes les maisons, et les habitants un peu riches de la cité se rendent dans la forêt voisine, où sont construites leurs demeures d'été. Cette seconde ville se nomme Yalak.

Après avoir goûté le prétendu café et fait bourrer nos pipes, nous nous rendîmes à la boutique d'un marchand d'habits, que le cafetier nous avait indiquée. Notre choix fut bientôt fait. L'Anglais répondait par signes, je payais pour lui, sans trop marchander : tout alla bien ; nous trouvâmes un

costume complet, rouge et noir, à carreaux ! Nous pûmes alors renvoyer les domestiques et le Kurde, qui reçut en présent une bourse à tabac brodée de perles aux plus vives couleurs et remplie jusqu'aux bords. Le brave montagnard, enchanté, attacha aussitôt la bourse à sa ceinture de manière à attirer tous les yeux sur ce riche ornement.

Restés libres, Lindsay et moi, nous fîmes une petite promenade par les rues. Nous acquîmes la conviction que cette ville, autrefois si forte et encore aujourd'hui si renommée chez les Turcs par sa situation, ne résisterait pas longtemps à l'attaque de quelques centaines de Kurdes. Le peu de soldats que nous rencontrâmes avaient l'air d'affamés ; ils languissaient de fièvre. Les vieux canons de la défense, non plus que le reste du matériel de guerre, n'étaient pas en meilleur état.

Lorsque nous rentrâmes, l'aga, assis devant sa porte, donnait des signes d'impatience, ce qui est rare en Orient ; il s'écria :

« Émir, voilà longtemps que je t'attends !

— Pour quoi faire ?

— Pour te conduire chez le moutesselim ; je lui ai tout raconté ; quant au portier, tu peux croire qu'il a senti mon poing sur son nez. Allah le protège ! car je ne sais comment je ne l'ai pas étranglé ! »

Ce disant, notre hôte réunissait les doigts de ses deux mains d'un geste peu rassurant et roulait des yeux terribles.

« Qu'a dit le commandant ?

— Émir, faut-il t'avouer la vérité ?

— Je l'attends de toi.

— Eh bien, il ne se réjouit pas de ta visite.

— Ah !... vraiment ?

— Il n'aime pas les étrangers ; il vit isolé et reçoit rarement.

— C'est donc un solitaire ?

— Non, mais en qualité de commandant, il devrait toucher, outre le logement, six mille six cent quatre-vingts piastres par mois, et, comme nous tous, voilà onze mois que rien ne lui a été payé... Il ne sait souvent comment boire et manger... Peut-il se réjouir quand une visite lui arrive ?

— Je demande à le voir, à lui parler, non à manger chez lui.

— Cela ne peut se faire !... Il doit te recevoir convenablement et dignement ; aussi a-t-il fait venir les... les... »

Le pauvre aga semblait très embarrassé.

« Les quoi ? les qui ? demandai-je tout surpris.

— Les Juifs d'Amadiah, afin de leur emprunter cinq cents piastres... Il en a besoin pour acheter de quoi te traiter.

— Lui ont-ils avancé cette somme ?

— Allah illa Allah ! ils ne possèdent plus rien eux-mêmes ; car ils lui ont déjà beaucoup prêté. Cependant ils lui ont fait crédit pour un mouton et quelques autres petites choses. C'est très fâcheux, surtout pour moi.

— Pourquoi pour toi ?

— Parce que je devrai prêter ces cinq cents piastres, ou bien te les demander.

— Explique-toi, aga ; tu deviens incompréhensible.

— O Émir, tu es riche... Moi je n'ai plus d'argent, pas même un para de ce que tu m'as donné ; il a fallu tout acheter,... et puis Merzinah réclame trente-cinq piastres. »

Je comprenais. Il fallait prêter cinq cents piastres au moutesselim si nous voulions être reçus par lui. Prêter, c'est-à-dire donner. Je n'étais pas cousu d'or... La somme trouvée dans la selle d'Abou-Sef m'avait servi jusque-là, j'espérais qu'elle me mènerait jusqu'au bout de mes projets ; mais ce commandant paraissait bien rapace... Je ne pouvais, sans me gêner beaucoup, lui fournir cinq cents piastres, il fallait encore recourir à l'Anglais. Certainement il ne marchanderait pas dans une aventure si intéressante. Je fis comprendre à l'aga qu'il eût à attendre ma réponse, et je me rendis chez Lindsay. Celui-ci essayait son costume ; sa longue figure rayonnait de joie. Il me demanda :

« Master, quel air me trouvez-vous ?

— L’air kurde, tout à fait kurde !

— Well ! un Kurde distingué ?

— Oh ! très distingué ! Mais ce turban, comment l’arrangez-vous ? Passez-moi l’écharpe. Voyons. »

L’Anglais n’avait, de sa vie, déployé un turban ; je vins à son aide et lui tournai artistement le long châle autour de la tête, de sorte que la coiffure forma bientôt un cercle monstrueux, comme les gens riches de ce pays ont l’habitude d’en porter. Ce genre de turban mesure au moins quatre pieds de circonférence.

— Très réussi ! m’écriai-je, voici le grand khan des Kurdes ? C’est à s’y tromper !

— Excellent ! magnifique ! Quelle belle aventure que la délivrance de ce master Amad al Ghandour ! Je payerai tout..., oui, qu’à cela ne tienne ! répétait Lindsay avec enthousiasme.

— Dites-vous cela sérieusement, Sir ?

— Pourquoi pas ?

— Je connais votre bienfaisance, Lindsay, je n’ignore point que vous êtes toujours prêt à secourir vos amis en temps opportun. »

Il me regarda en souriant.

« Vous voulez de l’argent ? demanda-t-il.

— Oui.

— Well ! vous en aurez. Est-ce pour vous ?

— Non, j’espère que vous ne me soupçonnez pas de jamais rien demander pour moi ?

— C’est juste, Sir ; pour qui alors ?

— Pour le moutesselim.

— Ah bah ! et pourquoi !... comment ?

— Cet homme est très pauvre ; le sultan ne lui envoie pas sa paye ; sur ce beau système il en a bâti un autre ; celui de tous les fonctionnaires turcs : il pressure ses subordonnés et les habitants de la ville. Personne n’a plus rien et ne peut lui prêter ; de sorte que notre visite est pour lui une grosse charge. Il veut, assure-t-il, nous traiter en hôtes, mais tout lui manque ; il achète un mouton à crédit et me fait demander sous main si je suis assez riche pour lui prêter cinq cents piastres. C’est agir tout à fait à la façon turque ; on ne peut compter sur aucune restitution. Il est de la plus haute importance pour Mohammed que nous nous assurions la faveur de ce fonctionnaire ; je me suis donc décidé à... »

L’Anglais m’arrêta du geste.

« Bien, Sir, interrompit-il, voulez-vous une banknote de cent livres ?

— Sir, c’est trop ; cela vaudrait, au cours de Constantinople, onze cents piastres ; avec les cinq cents que je vous demande, notre homme devra s’estimer satisfait.

— Bah ! ce serait mesquin. J’ai donné une robe de cheikh, en soie, à Mohammed... A vous, rien du tout !... Eh bien ! laissez-moi agir ici grandement, en votre nom... Faites-nous annoncer au palais.

— Pour quelle heure ?

— Dès que nous nous serons procuré de quoi faire un présent, auquel je joindrai les piastres. J’en donne cinq mille pour avoir l’air d’un pacha.

— Wasa ! deux mille, et c’est beaucoup.

— Va pour deux mille !... Dépêchons-nous. »

Je retournai près de l’aga et lui dis :

« Annonce au commandant que j’irai le voir avec un de mes amis.

— Quand ?

— Très prochainement.

— Je connais ton nom, mais comment dois-je annoncer celui de ton ami ?

— Hadji Lindsay-bey.

— Hadji Lindsay-bey ? Bien ! et les piastres ?

— Nous demandons au commandant la permission de lui offrir un présent.

— Il faudra qu’il vous en rende un aussi !

— Non, nous ne sommes pas pauvres ; nous avons tout ce que nous pouvons désirer, nous ne

demandons que l'amitié du moutesselim ; dis-le-lui bien de notre part. »

L'aga s'éloigna d'un air très satisfait. Cinq minutes plus tard, nous montions à cheval, l'Anglais et moi. Il était convenu que Lindsay persisterait dans son rôle muet. Halef et le buyuk-emini nous suivaient ; nous avions congédié le Kurde, qui venait de s'en retourner avec les vêtements prêtés et sa bourse brodée de perles, ravi de nos largesses. Nous chevauchâmes quelque temps à travers le bazar ; il n'était pas facile d'y découvrir des marchandises précieuses ; enfin un Juif nous exhiba une belle robe brodée d'or et une riche bourse, dans laquelle l'Anglais glissa vingt medjidjés d'or. En semblable occurrence, le bon Lindsay ne marchandait pas, je l'ai cent fois éprouvé pour mon propre compte.

Arrivés devant le palais, nous vîmes environ deux cents Albanais faisant l'exercice, sous la conduite de deux mulazim et de notre vaillant aga. Dès que celui-ci eut remarqué notre présence, il commanda :

« Halte ! »

La troupe s'efforça de se ranger en bon ordre, formant une sorte de ligne tortueuse, comme un serpent à la queue recourbée.

« Musique ! » cria de nouveau l'aga.

Trois flûtes se mirent aussitôt à gémir tendrement ; un tambour turc les accompagnait, avec je ne sais quel instrument dont le bruit était assez semblable à celui d'un moulin à café.

« Plus fort ! plus fort ! » criait Sélim-aga, roulant des yeux terribles sur lesquels nos musiciens essayèrent de régler leur ton. Notre entrée devenait triomphale ; les deux lieutenants accoururent pour nous tenir l'étrier. Je leur distribuai quelque menue monnaie, ce dont leur dignité militaire ne parut nullement blessée. En Turquie les officiers subalternes sont toujours plus ou moins les valets de leurs chefs ; ils prennent l'habitude de se laisser traiter comme tels.

Je remis à Sélim-aga le vêtement brodé et la bourse, en lui disant :

« Va nous annoncer au commandant et offre-lui ce cadeau de notre part. »

Il s'avança d'un air cérémonieux ; nous le suivîmes. Le nazardji du palais se tenait sur le seuil : cette fois il nous reçut d'une tout autre façon ; il croisa les bras sur sa poitrine, fît une révérence profonde en murmurant :

« Votre serviteur vous baise les mains ; mon seigneur vous fait présenter ses compliments. »

Nous passâmes sans lui répondre. A ce moment je regardai mon compagnon : il avait vraiment la figure imposante, sous son bizarre costume aux criantes couleurs ; il commençait à bien porter ses amples vêtements, et malgré sa maigreur il savait se donner une noble prestance ; Anglais et riche, il possédait au suprême degré cette assurance que rien ne déconcerte.

Le portier, ou plutôt l'intendant du palais, nous fit monter un large escalier au haut duquel nous trouvâmes une antichambre où quelques officiers, civils et militaires, étaient accroupis sur des tapis en lambeaux. Ces hommes se levèrent pour nous saluer avec respect. Ils appartenaient en général à la nationalité turque ; quelques Kurdes se trouvaient cependant parmi eux. Ces derniers nous parurent moins misérables d'aspect. Un Kurde libre, des montagnes, se tenait debout appuyé dans l'embrasure d'une fenêtre ; il examinait parfois les assistants avec une mine sombre et farouche, puis se retournait vers la fenêtre pour plonger son regard dans le vaste horizon.

Un Turc vint à nous et me dit :

« Tu es l'émir Kara ben Nématz, que le moutesselim attend ?

— Je le suis.

— Et cet effendi est hadji Lindsay-bey, qui a fait vœu de silence ?

— Oui.

— Je suis le back kiatib[37] du commandant ; il te prie de l'attendre quelques instants.

— Pourquoi ? Nous ne sommes point habitués à attendre et nous nous étions fait annoncer.

— Le commandant a des occupations indispensables, mais elles ne. le retiendront pas longtemps. »

Je compris bientôt la nature de ces pressantes occupations, car je vis deux serviteurs sortir de l'appartement du moutesselim, descendre l'escalier, puis revenir bientôt, portant des boîtes dont le couvercle avait été enlevé. La plus grande de ces boîtes contenait du tabac, l'autre des fèves de café

37 L'historiographe et secrétaire.

grillées. Le commandant avait sans doute envoyé chercher ces objets *de première nécessité,* dès que l'or anglais avait brillé à ses yeux ravis. L'aga, pour nous faire prendre patience, vint nous rejoindre :

« Effendi, pardonne encore un moment, dit-il, tu vas entrer tout de suite. »

Le Kurde appuyé contre la fenêtre s'avança alors et demanda d'un ton amer :

« Et moi, quand entrerai-je ?

— Oh ! toi, pas encore aujourd'hui !

— Pas aujourd'hui ! Mais je suis arrivé avant ces effendi, avant tous les autres ; mon affaire est urgente, il faut que je retourne ce soir ! »

Sélim-aga roulait ses gros yeux.

« Ces effendi sont : l'un un émir, l'autre un bey ; toi tu es un Kurde, donc tu ne peux entrer qu'après eux.

— J'ai le même droit qu'eux : je suis envoyé par un homme vaillant, qui lui-même est un bey. »

La façon fière et hautaine avec laquelle parlait cet homme me plut, quoiqu'il fût fort mal disposé contre nous ; au moins il n'avait rien de servile. Mais l'aga semblait furieux, les yeux lui sortaient de la tête ; il criait de toutes ses forces :

« Tu seras reçu plus tard, ou peut-être pas du tout... Si cela ne te plaît pas, tu peux t'en aller. Crois-tu que je vais t'introduire avant des personnages de cette importance ? Je n'en vois pas la nécessité, non, je ne la vois pas. »

Le Kurde avait probablement oublié le bakchich, c'est pourquoi notre aga ne voyait aucune nécessité à l'introduire. Cependant le montagnard ne se découragea point, il reprit :

« Sais-tu comment s'appelle la *nécessité* pour un Kurde-Berwari ? Elle s'appelle son sabre ! » Il mit la main à sa ceinture et poursuivit : « Veux-tu que je te la fasse voir de près, cette nécessité-là ? que je te la fasse sentir ? Le bey de Goumri m'envoie : en ne me recevant pas, c'est à lui que vous adressez l'injure. Quand je reviendrai, si tu me fais attendre encore, le bey saura comment il doit agir. Maintenant je sors et...

— Reste, » m'écriai-je.

L'homme s'arrêta étonné. Le bey de Goumri n'était-il pas celui auquel m'avait recommandé le maire de Spandareh ? L'occasion me paraissait excellente.

« Que veux-tu ? » me demanda rudement le Kurde.

Je me rapprochai et lui tendis la main en disant :

« Je veux te saluer, car c'est comme si je saluais le bey.

— Le connais-tu ?

— Je ne l'ai point encore vu, mais on m'a beaucoup parlé de lui ; c'est un vaillant guerrier, il a toute mon estime. Consens-tu à te charger d'un message pour lui ?

— Oui, si je le puis.

— Tu le peux ; mais auparavant je veux te prouver combien j'honore le bey : je n'entrerai pas avant toi chez le commandant.

— Tu parles sérieusement ?

— On ne plaisante pas avec un brave guerrier kurde.

— Vous entendez, vous autres, s'écria le montagnard, cet émir étranger vous apprend ce que c'est que la politesse et les égards. Mais les hommes de Berwari connaissent aussi les usages. — Seigneur, je te remercie, tu m'as réjoui le cœur ; j'attendrai que tu aies parlé au moutesselim. »

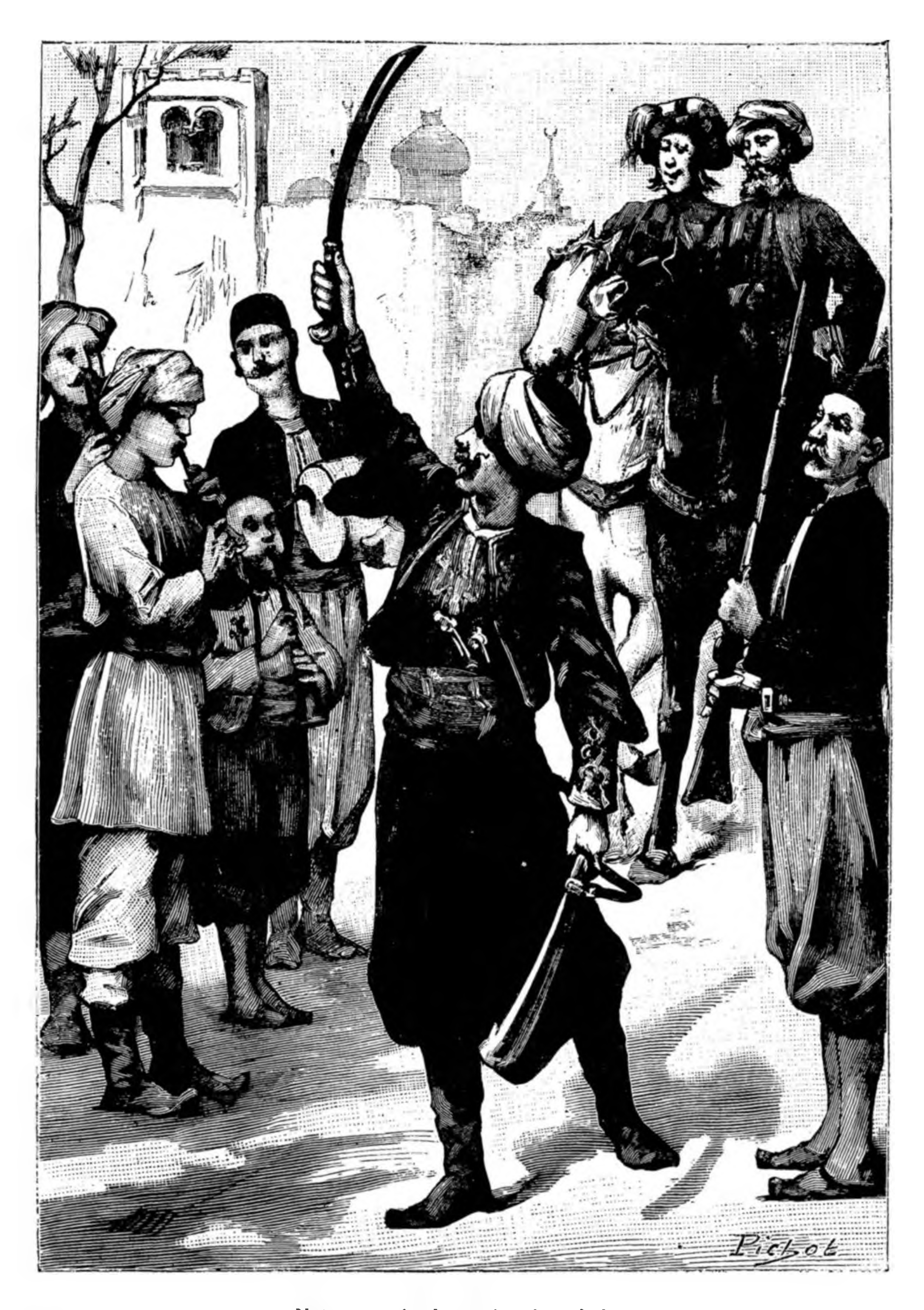
Il me tendit la main ; je la serrai cordialement.

« J'accepte, repris-je, parce que je sais que je ne te retarderai pas longtemps. Dis-moi, quand tu auras vu le commandant, ne pourrais-tu venir chez moi ?

— J'irai... Je presserai un peu plus ma monture pour le retour.

— Je loge chez Sélim-aga, le chef des Arnautes. »

Le Kurde répondit par un signe de tète. La porte du commandant venait de s'ouvrir ; nous entrâmes d'un air grave, Lindsay et moi.



Notre entrée devenait triomphale.

La chambre du haut fonctionnaire était tapissée en vieux et sale papier peint ; au fond, contre la muraille, s'élevait un gradin d'un pied de haut à peine, couvert d'un tapis, sur lequel le commandant demeurait assis. Cet homme était grand et très maigre ; son visage portait les traces d'une vieillesse précoce causée par le vice.

Le regard de notre interlocuteur me parut toujours voilé et fuyant ; ni au premier abord ni plus tard, il ne m'inspira la moindre confiance.

Le commandant se leva dès que nous entrâmes, et, par un mouvement de la main, nous indiqua une place à sa droite et à sa gauche.

Master Lindsay eut quelque peine à croiser ses jambes et à trouver la position que les Turcs appellent le *repos des membres.* Je savais que quand on n'est pas habitué à cette attitude l'engourdissement prend aux extrémités d'une manière insupportable, et je cherchais le moyen d'abréger l'audience, pour ne pas trop fatiguer mon compagnon.

« Soyez les bienvenus, murmura lentement le moutesselim, puisse votre vie être longue !

— Comme la tienne, Moutesselim ! Nous sommes venus de loin pour nous réjouir à la vue de ton visage. Que la bénédiction d'Allah soit sur ta maison et sur toutes tes entreprises !

— Je vous souhaite aussi toutes sortes de prospérités et de succès dans vos démarches. Comment se nomme le pays où tu as vu le jour, Émir ?

— Le Germanistan.

— Un grand sultan règne-t-il dans ce pays ?

— I1 y règne plusieurs padischah.

— Beaucoup de guerriers peuvent-ils se rassembler dans ta patrie ?

— Quand les padischah du Germanistan convoquent leurs guerriers, ils voient plusieurs millions d'yeux attentifs à leur commandement.

— Je ne connais pas ton pays, mais je le sais vaste et renommé. Tu voyages sous la protection du Grand Seigneur ? »

J'inclinai la tête en disant :

« Ta parole est vraie, voici le bouyouroultou du padischah. »

Le commandant porta aussitôt le papier à son front, à ses lèvres, à sa poitrine ; puis il lut mon passeport. Tout à coup il s'arrêta :

« Le nom écrit ici n'est pas Kara ben Nemsi ? » remarqua-t-il.

Cette circonstance pouvait m'être fatale, je me hâtai de répliquer :

« Voudrais-tu épeler le nom qui se trouve sur le parchemin ? »

Il essaya sans y réussir ; quant au nom du lieu de ma naissance, il fut obligé de le passer tout à fait.

« Tu vois, m'écriai-je, aucun Turc ne saurait lire exactement les noms du Germanistan, ni mufti ni mollah ne peuvent les prononcer, car notre langue est difficile ; elle s'écrit avec des lettres qui n'ont pas le son des vôtres. J'ai été obligé de prendre un nom plus aisé à dire parmi vous ; je suis bien le hadji Kara ben Nemsi, comme te le prouvent les lettres du pacha de Mossoul. »

Je tendais en même temps les parchemins à Sa Hautesse ; le commandant les parcourut, puis me les rendit avec le bouyouroultou d'un air pleinement satisfait, après les cérémonies ordinaires.

« Et cet effendi ? Il se nomme hadji Lindsay-bey ? continua le haut fonctionnaire.

— Oui, tel est son nom.

— De quel pays vient-il ?

— Du Londonistan, répondis-je, évitant de prononcer le mot d'Angleterre.

— I1 a fait vœu de ne pas parler ?

— Oui, il garde le silence depuis quelque temps.

— Il est expert dans l'art de la magie ?

— Écoute, Moutesselim, on ne doit parler de magie que devant ceux qui connaissent les secrets de cet art mystérieux.

— Nous pourrions nous entendre avec ton ami, car je m'occupe beaucoup de magie. Crois-tu que l'on puisse faire de l'or ?

— Oui, on peut faire de l'or.

— Crois-tu à la pierre philosophale ?

— Oui, seulement cette pierre n'est pas au fond de la terre ; elle se cache dans le cœur de l'homme, la chimie ne saurait la découvrir.

— Tu parles à mots couverts ; cependant je vois que, toi aussi, tu connais les sciences secrètes. Il y a une magie noire et une magie blanche ; à laquelle des deux es-tu adonné ? »

Il fallait tourner la chose en plaisantant, car je ne savais que répondre ; je m'écriai d'un air décidé :

« Je pratique l'une et l'autre.

— Il y a encore d'autres sortes de magie ; comment les appelle-t-on ?

— Il y a la magie bleue, la verte, la jaune et la rouge ; ce hadji Lindsay-bey tient pour la magie grise, à carreaux ; seulement, pour le moment, il donne dans la rouge et noire.

— Cela se voit à son vêtement ; Sélim-aga m'a raconté qu'il porte un *kazma* avec lui pour creuser la terre et parler avec les morts.

— La chose est très vraie, mais laissons cela pour aujourd'hui ; je suis un guerrier et un effendi, non khodja (professeur) capable de t'instruire. »

Le brave commandant, ayant achevé de pressurer sa province, cherchait, à ce qu'il paraît, ses ressources dans l'art magique. Je ne songeais point à profiter de sa crédulité et ne voulais pas davantage entrer dans la voie des controverses. Ces questions, d'ailleurs, avaient peut-être pour but de me sonder. Toujours est-il que ma réponse me débarrassa momentanément d'une conversation importune. Le moutesselim frappa dans ses mains pour faire apporter les pipes et le café, puis il reprit, changeant de sujet :

« Je sais que le pacha est en guerre avec les Yésidi. »

Cette nouvelle conversation n'était pas moins périlleuse que la première, mais, après tout, rien ne m'obligeait à répondre directement ; je me contentai de dire :

« Moi aussi j'ai entendu parler de cette guerre. Le pacha va châtier ces rebelles ; il fera ensuite aisément rentrer dans le devoir les tribus toujours récalcitrantes. »

Mon interlocuteur me regarda comme s'il eût cherché à lire dans ma pensée, et me demanda :

« Pourquoi crois-tu cela, Émir ?

— Parce qu'il me l'a dit lui-même.

— Lui-même, le moutessarif de Mossoul ?

— Oui.

— Quand ?

— Lorsque j'étais près de lui, naturellement.

— Comment a-t-il pu te parler de ces choses ? interrogea le commandant sans essayer de dissimuler ses doutes.

— Il m'en a parlé parce qu'il a confiance en moi ; du reste, il voulait me donner une mission pendant cette guerre.

— Laquelle ?

— Moutesselim, connais-tu la politique et la diplomatie ? »

Il sourit d'un air un peu embarrassé.

« Serais-je devenu commandant de la forteresse d'Amadiah, si j'avais ignoré la diplomatie ?

— Tu as raison ; mais pourquoi me parles-tu de manière à m'empêcher de le croire ?

— Ai-je manqué de diplomatie ?

— Oui.

— En quoi ?

— Parce que tu viens d'éveiller mon attention par ta question trop brusque, au lieu de chercher à connaître habilement mon secret.

— Il fallait me répondre sans hésiter ; le gouverneur de Mossoul ne me cache rien.

— Tu ne m'interroges pas sur les circonstances de cette guerre. Tu aurais pu te convaincre que le pacha s'est montré plus confiant encore avec moi qu'avec toi, si tu m'avais trouvé plus instruit que tu ne l'es toi-même de ses desseins au sujet de la guerre.

— Cela n'est pas possible.

— Au contraire, cela est très possible ; je te dirai même que le gouverneur attend mon retour pour m'envoyer dans les pâturages arabes, afin d'y étudier le terrain et dresser des plans.

— Est-ce bien vrai ?

— Je te le confie et ne veux pas te tromper.

— En ce cas, tu es sur un grand pied d’intimité près du pacha.

— Oui, certes.

— Tu as de l’influence sur lui ?

— Pour cela je l’ignore... On n’ose jamais se flatter d’une influence qui se perd si vite près des grands.

— Émir, tu m’inquiètes.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais que la faveur du moutessarif ne luit pas sur moi depuis quelque temps ; dis-moi, es-tu vraiment son confident et son ami ?

— Il m’a parlé de plusieurs choses dont il ne parle volontiers avec personne ; il ne m’a pas caché la plupart de ses desseins contre les Yésidi ; quant à t’assurer que je sois son ami, c’est ce que je ne puis faire.

— Je voudrais éprouver jusqu’où a été sa confiance envers toi ; j’en connais le moyen.

— Essaye, répondis-je avec assurance, quoique je ne fusse pas sans appréhension.

— A quelle race appartiennent les Arabes que le gouverneur se propose particulièrement de châtier ?

— A la race des Chammar.

— Et à quelle tribu ?

— A la tribu des Haddedîn. »

Le commandant garda un instant le silence, puis reprit d’un air fin :

« Comment se nomme le cheikh de cette tribu ?

— Mohammed Émin. Le connais-tu, Moutesselim ?

— Non ; on m’a assuré que le pacha l’avait fait prisonnier. Tu dois en savoir quelque chose, si le gouverneur t’a donné sa confiance ?

— O Moutesselim, à quelle épreuve veux-tu me mettre ? Amad el Ghandour est-il assez vieux pour qu’on le confonde avec Mohammed Émin, son père ?

— Je ne les confonds point ; je ne les ai jamais vus ni l’un ni l’autre. »

Là-dessus je me levai en fronçant le sourcil et m’écriai dans une feinte colère :

« Brisons l’entretien, commandant ! Je ne suis pas un gendji (petit garçon) pour me laisser endormir par des contes. Écoute : Si tu veux voir le prisonnier haddedîn, descends dans les cachots d’Amadiah : le geôlier te le montrera. Je n’ai plus qu’une chose à te dire : garde bien ton captif et ne trahis pas ton secret. Tu as raison, tant que le futur cheikh des Haddedîn sera au pouvoir du gouverneur, celui-ci se trouvera en mesure de poser ses conditions aux tribus. Maintenant permets-nous de nous retirer.

— Émir, je n’ai pas voulu t’offenser ; reste, je te prie.

— J’ai encore beaucoup à faire aujourd’hui.

— I1 faut que tu restes, car j’ai là un festin tout prêt.

— Nous pouvons manger chez nous, je te remercie, commandant... D’ailleurs il y a dans ton antichambre un Kurde qui demande à te parler. Il était arrivé avant nous ; je voulais le laisser passer, mais il ne l’a point souffert.

— C’est un envoyé du bey de Goumri, il peut attendre.

— Moutesselim, permets-moi de t’empêcher de commettre une faute.

— Laquelle ?

— Tu traites ce bey comme un ennemi ou comme un homme que tu ne crains ni n’estimes. »

Le commandant luttait contre une soudaine explosion de colère ; il murmura sourdement :

« Tu veux me faire la leçon, toi, Émir, que je connais à peine !

— Non, comment l’oserais-je ! tu es plus âgé que moi. Quand il a été question de magie, je t’ai montré combien je te regardais comme plus savant ; ici c’est d’un conseil et non d’une leçon qu’il s’agit ; l’inférieur peut quelquefois dire son avis.

— Je sais fort bien comment je dois traiter ce Kurde ; c’est l’envoyé du bey dont le père se nommait Abd-el-Soumnit-bey, le chef fameux qui a donné tant de tourment à mes prédécesseurs, et

en particulier au pauvre Sélim Zillabi.

— Le fils agit-il comme le père ? Le pacha tire une partie de ses troupes de cette province kurde, il les emploie comme les Arabes, et vient encore de les envoyer chez les Yésidi. Que dira-t-on à Mossoul, si on apprend que tu dédaignes ainsi les Kurdes-Berwari ?... Ne crains-tu pas un soulèvement ? Serais-tu capable de l'étouffer avec tes seules forces ? Fais ce que tu voudras, commandant, je ne prétends te donner ni leçons ni avis. J'ai dit. »

Le moutesselim paraissait réfléchir, il reprit :

« Tu crois donc que je doive recevoir ce Kurde ?

— Seigneur, tu le sais mieux que moi.

— Si tu me promets de partager mon dîner, je le recevrai.

— J'accepte, » répondis-je en souriant.

Le moutesselim frappa dans ses mains ; un serviteur entra et reçut l'ordre d'amener le visiteur. Le Kurde fut bientôt introduit. Il s'avança d'un air fier et salua simplement, sans prosternation.

« Tu es l'envoyé du bey de Goumri ? demanda le haut fonctionnaire.

— Oui.

— Quelles sont les commissions de ton maître ?

— Un Kurde libre n'a pas de maître ; c'est mon bey, mon chef dans le combat, mais non mon maître qui m'envoie : les Turcs et les Persans ont seuls des maîtres.

— Je ne t'ai point donné audience pour disputer avec toi ; qu'as-tu à me communiquer ? »

Le montagnard semblait deviner qu'il devait son introduction à ma prière ; il jeta sur moi un regard reconnaissant et commença avec gravité :

« Moutesselim, j'avais des choses très graves à te dire, mais tu m'as fait attendre si longtemps, qu'elles sont oubliées ; le bey t'enverra un autre message, et si tu le reçois tout de suite, il n'oubliera pas sa commission. »

Tout en parlant, l'envoyé s'était rapproché de la porte ; au dernier mot il avait disparu. Le commandant ouvrit des yeux tout étonnés, il ne s'attendait pas au procédé ; pour moi je constatai intérieurement qu'un diplomate européen n'eût pas agi avec plus de noblesse et d'esprit que ce jeune Kurde. J'avais bonne envie de courir après le montagnard pour le féliciter. Le moutesselim, lui aussi, se sentait une grande démangeaison de poursuivre le fugitif, mais dans un tout autre but. Il se leva furieux en criant :

« Scélérat ! je vais... »

Cette ardeur s'éteignit vite ; le Turc se rassit ; je bourrai mon tchibouk d'un air indifférent.

« Qu'en dis-tu, Émir ? me demanda le fonctionnaire.

— Cela ne m'étonne pas ; un Kurde n'est pas comme les Grecs hypocrites, ni comme les sales et les obséquieux Juifs, qui s'aplatissent sous les pieds des oppresseurs... Que dira le bey, et que dira aussi le moutessarif ?

— Iras-tu raconter au pacha ce qui vient de se passer ?

— Non, je me tairai ; mais il apprendra un jour la suite de cette affaire.

— Je veux qu'on rappelle cet homme !

— Il ne reviendra pas.

— On lui promettra que je l'écouterai avec patience.

— Il n'y croira pas... Cependant je connais quelqu'un qui pourrait te le ramener.

— Qui ?

— Moi.

— Toi ?

— Oui, je suis son ami, peut-être m'écoutera-t-il.

— Tu es son ami ? Comment l'as-tu connu ?

— Je l'ai vu pour la première fois tout à l'heure, dans ton antichambre ; mais je lui ai parlé comme il convient, et je lui ai rendu quelques honneurs, parce qu'il se disait l'envoyé d'un bey ; il n'en a pas fallu davantage pour me l'attacher, j'en suis sûr.

— Mais sais-tu où le trouver à présent ?

— Oui, je le sais.

— Il est parti peut-être, son cheval l'attendait devant le palais.

— Non, il s’est rendu chez moi, car je l’avais invité.

— Tu l’avais invité ? il devait manger avec toi ?

— Je dois le recevoir comme un hôte, j’ai un message à lui confier pour le bey.

— Un message pour le bey ! Quel genre de message ?

— N’es-tu pas diplomate ? Demande au pacha de te répondre.

— Émir, tu parles en énigmes.

— Ta sagesse devinera bientôt le mystère. Je te l’ai dit, tu faisais une faute tout à l’heure... Tu as repoussé mes avis. Maintenant laisse-moi réparer cette faute en envoyant au bey de Goumri un message amical.

— Mais ne puis-je savoir ?...

— Si, je vais te confier mes intentions, quoiqu’il s’agisse d’un secret diplomatique. J’envoie un présent au bey.

— Et de la part de qui ?

— Je ne puis te le dire,... ne le devines-tu pas ? Faut-il ajouter que l’auteur de ce présent habite l’ouest d’Amadiah et qu’il désire beaucoup être en bonnes relations avec le bey ?

— Seigneur, c’est assez ! Tu es vraiment dans l’intimité du bey, ce présent vient de lui ! »

Ce moutesselim faisait preuve d’une pauvre intelligence, usée par le vice. J’appris plus tard qu’il était la créature de son triste prédécesseur. Celui-ci avait été élevé lui-même, par de honteux moyens, des fonctions de simple néfous-emini de Zillah, dans l’Asie Mineure, au commandement d’Amadiah.

Ma visite à ce fonctionnaire tournait singulièrement. La conversation, dirigée un peu par le hasard et même d’abord contre ma volonté, finissait par convaincre le bonhomme de beaucoup de choses fort aventurées. Je prévoyais l’embarras du moutesselim dans le cas où mon dessein réussirait, je me demandais si je pourrais l’en sortir, et je me sentais un véritable remords de l’enferrer ainsi. Cependant comment sauver le jeune chef sans employer la ruse ?

J’en étais là de mes pénibles réflexions, lorsqu’on apporta le repas. Il consistait en un morceau de mouton et en un plat de *pilau*.

Notre commandant se mit à dévorer avec une telle avidité, qu’il en oublia la parole. Après s’être rassasié, il se remit assez pour me demander :

« Es-tu sûr de retrouver ce Kurde ?

— Je l’espère, il ne semble pas homme à me tromper.

— Tu me le renverras ?

— Si tu le désires.

— Crois-tu qu’il t’attende ? »

Je compris que le commandant nous congédiait, non par manque de politesse, mais dans la crainte de voir échapper le messager. Je me levai en disant :

« Tu as raison, permets-nous de retourner chez Sélim-aga ; il ne faut pas exercer trop longtemps la patience du Kurde.

— Oui, mais vous reviendrez pour le repas du soir.

— J’accepte. A quelle heure seras-tu prêt ?

— Je te le ferai savoir ; du reste tu seras toujours le bienvenu. »

Le repas n’avait point été long ; nous prîmes congé, et notre commandant voulut, pour nous faire honneur, nous accompagner jusqu’à la porte.

Nos deux serviteurs nous attendaient avec les chevaux.

Le moutesselim me demanda tout étonné :

« Tu as un bachi-bouzouk avec toi ?

— Oui ; le pacha m’avait muni d’une forte escorte, mais cet homme me suffit, je sais me protéger moi-même.

— Quel beau cheval ! Émir, l’as-tu acheté ou élevé ?

— On me l’a donné.

— Un tel présent ne peut venir que de la main d’un prince ; qui te l’a fait, Émir ?

— Cela c’est mon secret, tu l’apprendras peut-être bientôt. »

Nous montâmes à cheval. Sélim-aga, accourut derrière nous, recommença sa parade, criant de

toutes ses forces :

« Présentez armes ! »

Les hommes formèrent une seule ligne.

« Musique, sonnez ! »

La tremblotante musique et les moulins à café se firent entendre, comme au moment de notre entrée.

« Déchargez toutes vos armes ! »

O malheur ! la moitié à peine des vieux fusils partirent. L'aga roula des yeux terribles ; les soldats confus roulèrent aussi les leurs ; chacun travailla de son mieux à mettre son arme en état, nous nous rangeâmes pour écouter la décharge, d'honneur. Hélas ! nous n'entendîmes guère plus de bruit que n'en font les fusils d'enfant fermés par un bouchon.

Arrivé à la maison, je trouvai le Kurde assis dans ma chambre, fumant tranquillement avec ma pipe et mon tabac... Il usait de l'hospitalité suivant la coutume du pays ; sa confiance me fit grand plaisir.

— Sois le bienvenu, ami ! m'écriai-je en entrant.

Tu parles kurde ! me dit-il tout heureux.

— Un peu, très peu, mais nous saurons nous entendre. »

Je donnai l'ordre à Halef de me procurer un repas satisfaisant pour mon hôte dans quelque restaurant du voisinage, puis je m'assis près du Kurde, prenant une bonne pincée de tabac et m'apprêtant à causer comme si nous eussions été de vieux amis.

« Je t'ai fait attendre longtemps, commençai-je ; le moutesselim a voulu que nous mangions avec lui.

— Seigneur, je t'ai attendu volontiers ; la belle jeune fille qui te sert d'hôtesse m'a donné une pipe, et j'ai pris de ton tabac. J'ai bien vu tantôt à ton visage que tu ne te fâcherais pas si j'agissais comme ton hôte.

— Tu es un des guerriers du bey de Goumri ; ce qui est à moi est à toi. Je suis heureux de pouvoir te remercier du plaisir que tu m'as causé tout à l'heure chez le commandant.

— Quel plaisir, Seigneur ?

— Tout jeune encore, tu as su parler au moutesselim comme un vieillard, comme un homme fait. »

Il sourit.

« Je lui aurais parlé d'une autre façon si j'avais été seul avec lui.

— Plus rudement ?

— Non, au contraire ; mais il y avait là des témoins, je devais faire respecter l'honneur de celui qui m'envoie.

— Tu as atteint et même dépassé ton but : le commandant désire te revoir, il veut entendre ton message.

— Je ne lui donnerai pas cette satisfaction.

— Et si je t'en prie, tu me refuseras aussi ?

— Est-ce que tu désires cela de moi, Émir ?

— Oui, j'ai promis d'obtenir cette concession de ton amitié.

— Connais-tu le moutesselim ? Est-il ton ami ?

— Non, je le voyais tout à l'heure pour la première fois.

— Eh bien, je vais t'apprendre quel homme c'est. Je ne puis mieux le caractériser qu'en te disant que les solian[38] ne recueillent plus même vingt mille piastres dans tout Amadiah (car il n'a pas le fermage de l'impôt suivant l'usage ; on le lui a retiré). Le sultan n'écoute pas souvent les plaintes de ses provinces ; il a dû cependant les entendre ici ; les choses criaient trop haut contre le ciel. Cet homme a tellement pillé les habitants de la ville, que les malheureux se cachent dans les montagnes, même en hiver, et n'osent plus reparaître. Tout le canton est dévasté, la famine s'y établit en permanence. Le moutesselim a toujours besoin d'argent ; il emprunte ; quand on ne lui prête pas de bon cœur, on reste exposé à sa vengeance. C'est un lâche, arrogant avec les faibles, plat devant ceux qu'il craint ; ses soldats meurent de faim et de froid, parce qu'il ne leur fait donner ni

38 Receveurs d'impôt.

vivres ni habits ; ils n'ont que de mauvaises armes. Le moutesselim vend les fusils neufs à son profit. Quand on lui envoie de la poudre pour les deux misérables canons restant, il la cède moyennant de l'argent qu'il empoche ! »

Ce Kurde n'exagérait point ; oui, voilà bien l'incurie, l'avidité, les déprédations, la vénalité du fonctionnaire turc. Tout cela monte à un point tel, qu'il faut en être, comme moi, témoin oculaire pour y croire.

« En quels termes est ton bey avec le commandant ? demandai-je au jeune homme.

— En mauvais termes ; les Kurdes viennent souvent à Amadiah ; ils y vendent, ils y achètent ; le moutesselim les taxe pour chaque entrée et sortie, ce que notre bey souffre avec impatience. Dans beaucoup de cas, le moutesselim s'arroge sur nous des droits usurpés. Dernièrement, deux Kurdes avaient acheté du plomb et des balles ; lorsqu'ils sortirent d'Amadiah on exigea l'acquit de la taxe ; or cette taxe est le double du prix de l'achat. Nos hommes ne purent ni ne voulurent payer. Ils furent retenus en prison. Le bey réclama leur liberté, consentant à ce que le plomb et les balles restassent confisqués. Le commandant refusa. Il voulait un dédommagement pour le procès et l'entretien des captifs ; le total montait à cent quarante piastres. Nous ne consentîmes point à payer. Depuis les Kurdes restent en prison, et on compte leur nourriture à dix piastres par jour.

— C'est pour traiter cette affaire que tu es venu ?

— Oui.

— Es-tu chargé d'acquitter la somme ?

— Non.

— Et tu crois pouvoir entrer en accommodement ? Tu n'arriveras à rien.

— Je dirai au moutesselim que dorénavant nous arrêterons tous ceux d'Amadiah qui franchiront nos frontières, jusqu'à ce qu'il nous ait rendu les nôtres.

— Ces représailles n'auront point de résultat. Crois-tu que le commandant s'inquiète beaucoup du sort de ses administrés ou de ses soldats ? Vous soulèverez un conflit qui pourra mal tourner pour vous. N'avez-vous pas songé plutôt à enlever les prisonniers ?

— Une évasion est impossible.

— Pourquoi ? La prison est-elle donc si bien gardée ?

— Oh ! les gardes nous effrayent peu : un sergent, quelques Arnautes mourant de consomption, on en viendrait à bout... Mais comment éviter le bruit ? toute la garnison serait en un instant sur pied ! Puis les murs sont épais, la prison se ferme avec deux portes garnies de fer. Les soupiraux des cachots donnent sur le jardin attenant à cette maison, qui est occupée par l'aga des Arnautes... Non, non, l'évasion est impraticable.

— Si vous trouviez un homme prêt à vous aider...?

— Où trouver cet homme ? Quel est-il ?

— Moi.

— Toi ! ô Émir, tu le tenterais ? Ah ! je te bénirais mille fois, car les prisonniers qu'on retient ici sont mon père et mon frère !

— Comment t'appelles-tu ?

— Dohoub : ma mère est une Kurde de la famille des Dohoubi.

— Tu penses sans doute qu'étant étranger dans ce pays, je ne puis guère te seconder dans une pareille entreprise, mais fie-toi à mon expérience. Si ton bey nous offre un asile après l'événement, si tu me promets toi-même un fidèle concours, tu verras que nous nous tirerons d'affaire. Demain je m'occuperai de dresser mes plans. »

Il y avait une forte dose d'intérêt personnel dans mon dévouement ; je cherchais à me ménager un sûr abri chez les Kurdes, car je prévoyais en avoir besoin ; et, en agissant ainsi, j'obligeais le bey de Goumri à nous prendre sous sa protection.

Le jeune homme me demanda :

« Tu crois donc que je devrais retourner chez le commandant ?

— Oui ; va au palais, essaye encore d'entrer en composition. Je ferai, de mon côté, tous mes efforts pour que tes parents te soient rendus.

— Seigneur, comment te remercier ?

— Écoute. Je te conseille de ne point parler de représailles ; dis seulement que, si les

prisonniers ne sont pas mis en liberté, tu iras jusqu'à Mossoul implorer le pacha... Tu pourrais faire entendre aussi que tu comptes passer par le pays des Yésidi et voir Ali-bey, leur chef.

— Seigneur, ce serait trop oser et trop dire.

— Fais ce que je te conseille, j'ai mes raisons pour cela. D'ailleurs, le commandant sera peut-être plus traitable à présent sur la question des prisonniers ; il les retenait pour avoir de l'argent, or nous venons de lui donner une belle somme.

— Eh bien ! essayons, je me rends chez lui à l'instant.

— Ne manque pas de revenir chercher le paquet pour le bey ; mais attends, je vais te donner un mot que tu remettras au commandant. »

J'écrivis à la hâte en turc, sur une feuille de mon carnet : « Permets-moi, Moutesselim, de te recommander l'affaire de ce Kurde. Je crains que le pacha ne finisse par se fâcher si l'on moleste trop ce peuple. » Je signai, et Dohoub emporta hâtivement le papier.

Je m'étais posé en personnage influent ; je continuais mon rôle, risquant gros jeu peut-être, mais les circonstances m'avaient entraîné. L'audace pouvait me faire réussir ; aurais-je abandonné une partie si bien engagée ?

En ce moment Halef rentrait avec une énorme provision de mets froids, de fruits, etc. Jamais je n'eusse cru qu'on parvînt à trouver tant de comestibles dans Amadiah ; il y en avait bien pour une semaine.

« Hadji Halef Omar, quelle abondance ! m'écriai-je.

— Allah est grand, Sidi, ma faim est grande aussi ! Sais-tu que ni moi ni le petit Ifra nous n'avons mangé depuis Spandareh ?

— Mangez donc, mais auparavant prépare ici un bon repas ; je ne veux point laisser partir le Kurde mourant de faim. As-tu trouvé du vin ?

— Non. Tu es maintenant un fidèle croyant, et tu veux toujours faire usage de la boisson des infidèles ! Allah kérim ! Je suis musulman, je ne demande pas de vin dans Amadiah...

— Eh bien, j'irai en chercher moi-même, tu me comprends, Halef ? point de plaisanterie.

— Non, Sidi, tu n'iras pas ! Seulement est-ce que je puis me faire entendre de ces gens ? Je ne connais pas le kurde, je ne sais pas comment on dit : vin. Je ne puis acheter ce dont je ne sais pas le nom.

— En turc, le vin se dit *charab,* en kurde *cherab ;* tu vois que la différence n'est pas grande. Sir Lindsay a besoin de vin, ainsi exécute-toi. »

Halef sortit ; mais comme il avait laissé la porte ouverte, j'entendis la voix aigre de Merzinah se mêlant à une voix d'homme ; elle grondait comme à l'ordinaire. Halef rentra presque aussitôt en criant :

« Sidi, il y a ici un homme que l'hôtesse ne veut pas laisser entrer.

— Quel est cet homme ?

— Un habitant d'Amadiah, dont la fille est malade.

— Eh bien, qu'y puis-je faire ?

— Pardonne-moi, Sidi ; lorsque j'allais acheter du pain, j'ai rencontré un homme courant si fort, qu'il me renversa presque. Je lui demandai pourquoi il était si pressé ; il me répondit qu'il courait chercher un hékim, afin de soigner sa fille, car elle venait de tomber subitement malade et allait mourir. Là-dessus je lui ai conseillé de venir te trouver ; il n'y a pas sur la terre de meilleur hékim que toi !

— Tu as agi sottement, Halef ; tu sais bien que je n'ai plus la pharmacie avec laquelle je traitais les gens quand nous voyagions sur le Nil.

— O Sidi, un grand savant comme toi ne peut-il pas guérir sans ces petits grains ?

— Mais je ne suis pas médecin.

— Tu connais tout. »

Que faire ? Halef n'oubliait pas les bakchich que lui avaient valu mes anciennes cures ; d'ailleurs pourquoi ne pas essayer ? Tout le monde peut être médecin dans ce pays.

« Allons ! murmurai-je avec un reste d'humeur, notre hôtesse est plus avisée que toi, Halef ; cependant va me chercher ton client. »

Le petit Arabe rentra bientôt, poussant devant lui un étranger tout couvert de sueur ; son front

et sa barbe étaient humides, de grosses gouttes tombaient sur ses vêtements. Je le reconnus pour un Kurde aux mèches de cheveux qui s'échappaient de son turban ; néanmoins il portait le costume turc.

« Salam ! me dit-il tout essoufflé. O Seigneur, ma fille va mourir ; elle parle déjà du ciel !

— Qu'a-t-elle, ta fille ?

— Elle est possédée d'un malin esprit qui veut l'emporter.

— Comment sais-tu cela ?

— Le vieux hékim turc que je suis allé chercher me l'a dit. Il lui a donné une amulette, mais il ne promet pas de la soulager.

— Quel âge a ta fille ?

— Seize ans.

— Souffrait-elle des crampes ou de l'épilepsie ?

— Non, elle n'a jamais été malade ; c'est aujourd'hui seulement que le mal l'a prise.

— Mais que lui fait le mauvais esprit ?

— Il est entré dans sa bouche, car elle se plaint de ce qu'il lui griffe la gorge ; il lui a tellement enflé les yeux, qu'ils semblent ne plus tenir dans sa tête ; ses lèvres sont rouges et son visage aussi ; elle est couchée et répète toujours : Le ciel est beau ! le ciel est beau ! »

Je crus comprendre qu'il s'agissait d'un empoisonnement et qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

« Demeures-tu loin d'ici ? demandai-je au pauvre homme. Je vais essayer de secourir ta fille.

— Je demeure tout près.

— N'y a-t-il pas d'autres médecins dans la ville que ce vieux hékim ?

— Non, Seigneur.

— Dépêchons-nous donc. »

Il me conduisit en toute hâte dans sa maison ; nous traversâmes trois ruelles ; puis nous arrivâmes devant un bâtiment d'assez convenable apparence, dont les propriétaires devaient appartenir à la classe aisée, du moins relativement. Nous passâmes deux pièces pour pénétrer dans une troisième plus reculée. Là, sur une sorte de matelas posé à terre, gisait une jeune fille étendue sur le dos. Quelques femmes pleuraient autour de la malade, tandis qu'un vieillard accroupi et sans turban récitait, dans un coin, à haute voix, une interminable formule de prières.

« Tu es le hékim ? demandai-je à ce vieillard.

— Oui.

— Quelle est la maladie de cette jeune fille ?

— Seigneur, le diable est entré en elle.

— Tu te trompes ; si le diable la possédait, elle ne parlerait pas du ciel.

— Seigneur, on ne comprend rien à son état ; le diable l'empêche de boire et de manger, il lui cause des étourdissements pour la faire mourir.

— Laisse-moi voir cette malade. »

Je m'agenouillai devant le matelas, en écartant les pleureuses. La jeune patiente me sembla très jolie, malgré son abattement.

« O Seigneur, sauve ma fille ! s'écria une des femmes, et tout ce que nous avons est à toi !

— Oui, ajouta l'homme qui était venu me chercher. Tu prendras tout ce que nous avons, tout : car c'est notre unique enfant, c'est notre vie ! Rends-la-nous ! »

Une autre voix, vraiment étrange, s'éleva au fond de la pièce en disant :

« Sauve-la ! Tu seras riche, tu seras le favori d'Allah ! »

Je regardai dans la direction de cette voix, j'aperçus une vieille femme dont l'aspect me donna presque le frisson. Elle paraissait avoir au moins cent ans, sa taille était toute courbée ; il ne lui restait plus qu'un peu de peau sur les os ; son maigre visage me fit l'effet d'une tête de mort, mais de ce crâne branlant tombait jusqu'à terre la plus abondante chevelure blanche que j'aie jamais vue. La vieille, joignant ses mains osseuses, entourées d'un long rosaire, répéta avec un sanglot :

« Oui, sauve-la, sauve ma chère petite-fille, et je prierai sans cesse pour toi la sainte Mère des Douleurs, la mère de notre Dieu ! »

Cette femme était donc catholique, au milieu de ces populations turques et kurdes !

« Prie, répondis-je tout ému, je ferai ce qu'humainement il est possible de faire. »

La malade avait les yeux ouverts, les pupilles extrêmement dilatées, mais l'expression de son visage restait gaie et souriante. Ses joues brillaient de fièvre, son pouls et sa respiration me parurent très irréguliers ; son gosier desséché et brûlant avait un mouvement fiévreux, même à l'extérieur. Je demeurai convaincu d'un empoisonnement par la belladone ou le stramonium ; je sentais toute l'insuffisance de ma science médicale.

« Y a-t-il eu des vomissements ? demandai-je au père.

— Non.

— Pourrais-tu me donner un miroir ?

— En voici un tout petit, pendu au mur.

— Apporte-le-moi. »

Le vieil hékim se mit à rire, et murmura :

« Il veut faire mirer l'esprit ! »

Je ne répondis point, je cherchai, en me rapprochant de la fenêtre, à diriger la réflexion des rayons du soleil couchant sur le visage de la malade. Cette éblouissante lumière ne fit pas même trembler l'iris des yeux.

« Te souviens-tu de ce que ta fille a mangé avant de tomber malade ? repris-je en m'adressant toujours à mon client.

— Je ne sais, elle était restée seule.

— Où ?

— Ici.

— Ce n'est point le malin esprit qui tourmente ta fille ; elle a bu ou mangé quelque poison.

— Allah il Allah ! Est-il possible, Seigneur ?

— Oui.

— Ne le crois pas, interrompit le vieux médecin. Le diable est en elle.

— Tais-toi ! » ordonnai-je, et me tournant vers les parents, je leur demandai : « Avez-vous du citron, ici ?

— Non.

— Du café ?

— Oui.

— Pourriez-vous vous procurer tout de suite de la noix de galle ?

— Il en croît beaucoup dans nos forêts, nous en avons à la maison.

— Préparez bien vite une grande tasse de café très fort et bouillant, faites cuire de la noix de galle dans de l'eau, envoyez chercher du citron.

— Ah ! il veut nourrir le démon avec de la noix de galle, du citron et du café ! » exclamait le vieux médecin levant les bras d'un air épouvanté.

J'essayai d'introduire les doigts dans la bouche de la malade, en les protégeant contre ses dents au moyen du manche de mon couteau. Je voulais provoquer un vomissement, et je n'y réussis point ; une médication énergique était nécessaire.

« Y a-t-il une *étizaga* (pharmacie) dans le voisinage ? m'écriai-je.

— Oui, dans notre rue même.

— Viens avec moi, hâtons-nous. »

Nous entrâmes dans une misérable petite boutique, où je trouvai un véritable chaos de mille choses utiles et inutiles : pommades rances, tubes de pipe, vieux papiers à emplâtre, chandelles de suif, rhubarbe, sucre non clarifié dans une vieille caisse ; des fèves de café mêlées à de la fleur de tilleul ; des grains de poivre, de la craie en poudre, des feuilles de séné au fond d'une boîte, dont le couvercle renversé contenait du miel, enfin du gingembre, des sulfates, du savon, du tabac, du sel, des bésicles, du vinaigre, de la charpie, de l'antimoine, de l'encre, delà valériane, du goudron, des figues en quantité et de l'assa-fœtida, le tout pêle-mêle, sens dessus dessous, sans ordre, imprégné d'une saleté répugnante. Un petit homme, non moins dégoûtant que sa marchandise, était assis au milieu de la boutique.

Combien ce malheureux apothicaire devait causer de ravages, avec ses remèdes gâtés ou mal distribués, dans une population décimée par les maladies !

Je choisis une petite bouteille, parmi le fouillis des flacons vides, dont la plupart étaient cassés, je la fis remplir de sel de zinc ; je pris aussi un peu d'ammoniaque liquide conservée au fond d'une autre fiole.

Le sulfate de zinc, administré avec précaution, procura un grand soulagement à la malade. On lui fit boire ensuite du café mêlé de citron et de jus de noix de galle. De plus, je recommandai aux femmes qui la soignaient de l'asperger fréquemment avec de l'eau froide et de lui laver le visage avec l'ammoniaque étendue d'eau, pour l'empêcher de dormir, car je craignais une congestion. Je promis du reste de revenir bientôt.

En vérité, je ne sais si mon traitement eût eu l'approbation de la Faculté, mais je faisais ce que je pouvais, et le succès couronna mes efforts. Le premier danger écarté, avant de quitter la maison, j'examinai un peu mon entourage. Je vis tout à coup, dans un angle de la pièce, une corbeille remplie de mûres, parmi lesquelles se trouvait une certaine quantité de baies de laurier-cerise. Ce fut toute une révélation !

« Veux-tu voir le malin esprit qui a causé la maladie ? demandai-je au vieil hékim.

— Un esprit ne peut se voir, et quand même il serait visible, ce ne serait pas toi qui me le montrerais, car tu n'y crois pas... Si la malade guérit, c'est que mon amulette l'aura sauvée.

— Ton amulette ! je la lui ai enlevée ! regarde, la voici à terre ; je vais l'ouvrir devant toi.

— Je te le défends ! s'écria le vieillard, se précipitant pour saisir l'objet.

— Laisse cette amulette, hékim ; mes doigts sont plus forts que les tiens ; pourquoi ne veux-tu pas que je l'ouvre ?

— Parce que le charme est enfermé là ! Si tu l'ouvrais, tu serais immédiatement atteint par le mal qui agite la jeune fille.

— Eh tien, essayons. »

Le vieux sorcier s'efforça en vain de m'arracher son amulette des mains ; je tins bon. Le sachet consistait en deux morceaux de peau de veau de forme carrée et cousus ensemble ; je les déchirai, quelques mouches mortes s'échappèrent alors du petit sac. Je ne pus m'empêcher de rire ; secouant à terre ces malheureuses bestioles, je dis au vieux médecin :

« Que pouvaient faire ces innocents moucherons ? Tu le vois, hékim, ton remède était ridicule ; maintenant où est l'esprit qui doit me saisir ?

— Attends un peu, tu le sentiras !

— Non, écoute-moi, le seul démon auquel on puisse attribuer la maladie de cette enfant est ici, dans ce panier. Regarde : un médecin comme toi doit connaître ces fruits. »

Je lui montrai les baies noires ; le vieillard fît un geste d'épouvante et s'écria :

« Allah, protège-nous ! ce sont des oelum kires (des cerises de folie) ! Celui qui en mange doit mourir, il n'y a plus d'espoir pour lui ! Il est perdu ! perdu !

— Eh bien ! l'enfant a mangé de ces fruits ; je l'ai bien vu à ses yeux, car ce poison dilate extraordinairement la pupille, ne l'oublie pas. A présent, hékim, remets ton turban, puis va-t'en, autrement je te force à goûter les *cerises de folie,* pour que tu puisses expérimenter ensuite avec des mouches mortes et voir si elles te sauveront la vie. Tu m'entends ? »

Je tenais quelques baies empoisonnées à la main ; je fis mine de poursuivre le sorcier ; celui-ci, épouvanté, roula hâtivement son turban autour de sa tête chauve et disparut sans demander son reste.

Les assistants comprenaient que j'avais raison : le mieux survenu dans l'état de la malade me justifiait assez. Les parents se confondirent en formules de remerciements et de louanges, auxquelles je ne pus mettre fin qu'en prenant la fuite. Je recommandai pourtant qu'on vînt m'appeler s'il arrivait quelque accident nouveau.

Lorsque je rentrai chez moi, j'aperçus Merzinah courant devant la porte de sa cuisine, avec des gestes furieux, et brandissant une énorme cuiller.

Une sorte de torchon mouillé était jeté si habilement sur sa tète et ses épaules, qu'il couvrait son vénérable front presque jusqu'aux yeux et cachait par derrière sa mince queue de cheveux gris. En même temps, j'entendis, au fond du laboratoire culinaire, la voix de maître Halef criant :

« Attends, attends, vieux dragon ! je t'apprendrai à rôder autour de mon café ! »

Notre hôtesse, qui avait fini par s'arrêter, se débarrassait du linge humide, et, le roulant en

boule, allait, je crois, riposter par ce projectile, quand elle m'aperçut.

« O Émir ! murmura-t-elle toute tremblante de colère, heureusement te voilà ! Défends-moi des fureurs de cet homme sauvage !

— Qu'y a-t-il donc, ô rose d'Amadiah ?

— Il prétend qu'il a trouvé mon café dans ta caisse et le tien dans mon sac.

— Est-ce vrai, Merzinah ?

— Vrai ! Je te jure par Aïcha, la mère de tous les saints, que je n'ai de ma vie touché ta caisse du bout de l'ongle !

— Tais-toi, grand'mère de toutes les menteuses et de tous les larrons, reprenait la voix de Halef, toujours du fond de la cuisine. Oses-tu bien soutenir que tu n'as pas volé notre café ! du café qui m'a coûté vingt-cinq bonnes piastres les deux cent drem[39] !... Je prouverai ton mensonge à mon sidi ! »

Halef s'était avancé sur le seuil, il tenait d'une main la petite caisse de café récemment achetée, et de l'autre un grand cornet de papier tout ouvert.

« Sidi, grondait le petit homme hors de lui, Sidi, tu connais le café de Harima ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, dis-moi lequel des deux ! »

Je soumis les grains de café de la boîte et du cornet à une minutieuse inspection.

« Il y a du café de Harima des deux côtés, repris-je, mais les grains sont mêlés avec beaucoup de mauvaises fèves et de coques desséchées, surtout ceux de sa caisse.

— Là ! tu le vois, Sidi ! J'ai acheté de l'excellent harima, et cette mère, cette grand'mère de brigands et de voleurs nous fait cuire un détestable café rempli de sales coques. Oui, tu le vois, elle a changé ce qu'il y avait dans la caisse !

— Sidi, tu es un vaillant guerrier, un grand savant, le plus sage des juges, répliquait Merzinah, en agitant son torchon devant le nez de Halef ; tu puniras ce père des malfaiteurs, ce fils de calomniateurs ! Tu le puniras sévèrement...

— Me punir ! criait Halef tout suffoqué, il ne manquerait plus que cela !

— Oui, continua l'hôtesse imperturbablement, il est venu flairer autour de mon cornet ; il a changé et mêlé le café lui-même, pour jeter la honte, devant tes yeux, sur ma maison.

— O faisceau des trente-neuf vices ! répliqua Halef tout à fait furieux, tu oses essayer de me faire passer pour un voleur ! Si tu n'étais pas une femme, je te...

— Halef, calmons-nous ! m'écriai-je quand je pus me faire entendre au milieu de ce torrent de paroles ; je vais tâcher de prononcer un juste jugement entre vous. Écoute : toi, Merzinah, tu prétends que c'est Halef qui a mêlé le café ?

— Oui, Émir, c'est lui.

— Bien. Prends donc la boîte et donne-nous le cornet ; de cette manière vous serez satisfaits tous les deux ; je verrai bientôt du reste si ma sentence est juste. »

La vieille ouvrit la bouche pour protester, mais Halef lui coupa la parole, en me disant :

« Sidi, qu'elle se dépêche, car nous avons besoin tout de suite du café.

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu as des hôtes chez toi.

— Qui donc ?

— Trois Kurdes ; ils t'attendent ; celui qui est déjà venu tout à l'heure accompagne les autres.

— Alors, va acheter du café, laisse-lui celui-ci, et que tout cela finisse ; hâte-toi. »

Je montai rapidement l'escalier ; les deux nouveaux venus ne pouvaient être que les prisonniers du moutesselim ; j'étais curieux de les voir. Lorsque j'entrai, les visiteurs se levèrent. Dohoub me dit :

« Émir, voici ceux que tu as sauvés... O Effendi ! le moutesselim a lu ta lettre, aussitôt il m'a rendu mon père et mon frère.

— Lui avais-tu fait pressentir ton intention de te rendre à Mossoul ?

— Oui, ton conseil était bon, cette menace a tout à fait changé le ton du moutesselim, et, après avoir parcouru ton écrit, il s'est hâté d'ordonner à Sélim-aga d'ouvrir aux captifs.

39 Environ trois quarts de kilogramme.



« Attends, attends, vieux dragon ! je t'apprendrai à rôder autour de mon café ! »

— Combien demande-t-il pour compensation ?

— Il nous remet toute amende et retient seulement le plomb avec les balles. Émir, dis-nous comment nous pouvons nous acquitter envers toi.

— Connais-tu le nézanoum de Spandareh ?

— Oh ! très bien : sa fille est la femme de notre bey, il vient souvent à Goumri pour la visiter.

— Eh bien, le nézanoum est mon ami ; il nous a reçus hier chez lui et je ne l'ai quitté que ce matin, il m'a demandé de visiter son gendre si je passe par Goumri.

— Viens, Emir, viens chez nous, tu seras mieux reçu que par le commandant, ou même le pacha !

— J'irai peut-être, mais je dois rester ici encore quelques jours. Le nézanoum m'a remis un paquet pour votre bey, veux-tu t'en charger ?... Vous saluerez le bey de ma part ; vous lui direz que je suis son ami et lui souhaite mille prospérités.

— C'est là le message dont tu me parlais ?

— Oui.

— C'est trop peu faire pour toi.

— Peut-être vous donnerai-je, plus tard, le moyen de me témoigner votre amitié.

— Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir... Viens, commande, nous obéirons.

— Donneriez-vous asile à un de mes amis, si le moutesselim le poursuivait ?

— Nous te le promettons ; jamais le gouverneur ne pourrait le trouver, une fois qu'il aurait mis le pied sur notre territoire. Nous saurions défendre et cacher ceux que tu aimes ! »

Je me tournai vers le plus âgé des deux prisonniers, dont l'aspect témoignait des privations endurées pendant sa captivité, et lui demandai :

« Connaissez-vous les malheureux enfermés avec vous ?

— Non, répondit le Kurde ; j'étais plongé dans un trou profond où la lumière pénétrait à peine ; je n'entendais ni ne voyais rien. »

Le fils confirma cette réponse : son cachot était construit sur le même modèle. Je continuai :

« Le sergent qui garde la prison vous paraissait-il un méchant homme ?

— Il ne nous parlait jamais ; la seule voix humaine que nous entendions était celle d'une dégoûtante mégère chargée de nous apporter à manger.

— La route d'ici à Goumri est-elle difficile ?

— Pour venir chez nous, il faut d'abord descendre dans la vallée de Berwari par un sentier si rapide, que le cheval doit être tenu à la bride. La vallée est très boisée ; on y trouve des chênes énormes, au pied desquels s'abritent de nombreux villages habités par des Kurdes, des Nestoriens et des Chaldéens. Puis, au delà, s'étend la plaine desséchée de Nevdachi, où s'élève le village kurde de Maglana ; plus loin encore, tu rencontres le hameau kurde qu'on nomme Hadjis, peuplé seulement par quelques misérables familles. Dans les environs de ce hameau coulent plusieurs petits torrents, tous vont se jeter dans le Zab ; tu les traverses et tu trouves devant toi Goumri, bâti sur un rocher isolé, au milieu de la plaine. »

Je demandai encore plusieurs indications et renseignements à mes nouveaux amis, puis les invitai à dîner. Nos deux délivrés avaient une faim dévorante ; elle me prouva l'insuffisance de la cuisine de Merzinah. Le café et le tabac furent accueillis avec des transports de joie par ces malheureux.

Enfin mes hôtes se levèrent ; presque au même instant Sélim-aga vint m'annoncer que le commandant m'attendait.

Nos adieux avec les Kurdes furent très cordiaux ; les invitations réitérées de ces braves gens me parurent sincères. Dohoub prit le paquet destiné au bey. J'étais certain d'avoir désormais à Goumri des amis sur lesquels je pouvais compter en cas de besoin.

Avant de me rendre chez le moutesselim, je voulus revoir ma jeune malade ; ses parents accoururent au-devant de moi d'un air radieux.

« Comment va votre fille ? demandai-je.

— Oh ! bien mieux, cent fois mieux ! s'écria le père. Seigneur, ta sagesse est si grande, que nous ne pouvons assez la proclamer. Qui, sans toi, eût découvert la cause du mal ? Ta bonté égale ta sagesse, car nous avons appris que tu n'es point un médecin soignant les malades pour de l'argent,

mais un illustre émir, un favori du sultan, l'ami intime du pacha !

— Qui vous a dit tout cela ?

— La ville entière s'entretient de toi. Sélim-aga parle sans cesse à ta louange ; le gouverneur t'a reçu avec les honneurs militaires ; il a délivré deux prisonniers sur ta demande ; chacun répète ces choses dans Amadiah.

— Es-tu originaire de cette ville ? A ton air je te prendrais pour un Kurde.

— Tu as deviné juste, Effendi, je suis un Kurde de Lizan ; il n'y a pas longtemps que j'ai dû rentrer en ville, ne me croyant plus en sûreté chez moi.

— Comment cela ?

— Lizan appartient à la province de Tyjari, habitée en majorité par les chrétiens nestoriens. Ces nestoriens ont eu beaucoup à souffrir de la tyrannie turque, et depuis quelque temps ils essayent de se révolter ; on croit qu'ils méditent une sanglante vengeance. Comme je suis mahométan, je me sentais fort menacé au milieu de ce peuple furieux. Je suis venu ici, pour y vivre en paix et y continuer mon commerce, jusqu'à ce que l'orage soit passé.

— Quel commerce fais-tu ?

— J'achète des noix de galle et je les embarque sur le Tigre pour l'étranger.

— Tu es musulman ?... pourtant l'aïeule que j'ai vue tout à l'heure est chrétienne. Comment cela se fait-il ?

— Émir, c'est une chose qui me tourmente, moi et ma femme. Le grand-père de cette dernière était un mélek[40] renommé du Tyjari ; il embrassa la loi du Christ, du crucifié ; sa femme, l'aïeule, l'y poussait, mais leur fils resta toujours attaché à la loi du prophète. Il quitta son père, perdit la dignité de mélek, devint pauvre et mourut jeune. Les enfants de ce fidèle mahométan se trouvaient réduits à la plus cruelle indigence quand j'épousai ma femme, une de ses filles. Elle avait à peine quelques hardes sur le corps pour tout bien. Je l'aimais, je la pris ainsi. Allah nous bénit, car nous nous enrichîmes par le commerce.

— Et l'aïeule habite chez vous ?

— Non, nous ne l'avions jamais vue. Un jour, elle est arrivée à Lizan. Elle avait plus de cent ans et croyait mourir bientôt : elle voulait bénir ses arrière-petits-enfants. Depuis, elle nous visite deux fois par an, mais nous ne savons ni d'où elle vient, ni où elle va.

— Le lui avez-vous demandé ?

— Oui, une fois. Elle n'a pas répondu et nous avons remarqué qu'elle semblait mécontente. Nous ne l'interrogeons jamais sur ce sujet. Elle est près de la malade, veux-tu lui parler ?

— Oui, allons. »

Je trouvai la patiente réellement mieux ; l'inflammation du teint avait diminué, le pouls était faible, mais régulier. Elle parlait encore avec quelque agitation, mais sans divaguer ; les pupilles paraissaient bien moins dilatées ; il ne restait plus qu'une grande difficulté pour avaler, à cause de l'enflure du gosier.

L'enfant me regarda avec curiosité et reconnaissance ; elle essaya de me tendre la main pour me remercier. Je lui fis donner encore du café mêlé de jus de citron et conseillai un bain de pieds.

Lorsque j'eus cessé de parler, l'aïeule, accroupie près du lit, souleva sa tête blanche qui se courbait jusque sur ses genoux et me dit :

« Seigneur, je te prenais pour un hékim, pardonne-moi de t'avoir proposé un salaire.

— Ma récompense est la joie de te voir heureuse et d'avoir sauvé ta petite-fille.

— Dieu a béni ta main, Émir. Il est puissant dans les faibles et miséricordieux avec les forts. Combien de temps durera encore ce mal ?

— Quelques jours avant que les forces soient tout à fait revenues.

— Émir, je ne vis que par cette enfant ! Je suis morte il y a longtemps, mais je crois revivre dans cette jeune vie, que je voudrais préserver de toute souillure de l'âme et du corps. Tu nous a donc sauvé la vie à toutes les deux. Tu ne sais pas quel bien tu viens de faire à beaucoup que tu ne connais nullement, que tu n'as jamais vus ! Reviendras-tu ?

— Oui, demain.

— En ce cas, je n'ai pas besoin pour le moment, de t'en dire davantage. »

40 Roi, prince.

La vieille laissa retomber sa tête sur ses genoux et se tut. Ses dernières phrases paraissaient une énigme, même pour les siens. J'aurais désiré pouvoir la faire parler plus clairement, mais le moutesselim m'attendait. Je dus cependant céder aux instances de mes clients et manger quelques fruits avant de les quitter ; je refusai tout le reste, afin de faire honneur au festin du commandant.

Sir Lindsay ne crut pas devoir m'accompagner cette fois chez le moutesselim ; son rôle muet le fatiguait. J'allai seul au palais, où je trouvais tous les fonctionnaires et officiers de la forteresse réunis ; le commandant voulait me donner une grande soirée. Tout le monde était assis dans une salle assez vaste, et fumait tranquillement, s'interrompant de temps à autre pour tremper les lèvres dans les tasses de café... On s'entretenait bas et à l'oreille du voisin... A chaque mot prononcé par le commandant, tous les fumeurs inclinaient la tête avec les signes d'un profond respect... Cet homme était craint comme un despote.

Nous entrâmes en conversation et parlâmes de choses indifférentes ; puis le fonctionnaire turc me dit :

« Je sais que tu as délivré une jeune fille du malin esprit qui la possédait. Mon hékim a été témoin de la guérison ; il me suppliait de te renvoyer, assurant que tu es un sorcier.

— Ton hékim est fou ! Cette jeune fille avait mangé du poison ; j'ai trouvé le moyen de neutraliser les effets de ce poison, voilà tout. Il n'y avait là ni possession ni malin esprit.

— Alors tu es médecin ?

— Non, je t'ai dit qui je suis ; mais en Occident, bien loin de Stamboul, dans la patrie où je suis né, chacun possède, sur les maladies, plus de science que ton hékim, lequel prétend chasser le diable et guérir les gens au moyen de mouches mortes. »

J'avais prononcé ces mots avec un peu de vivacité et d'un ton dont je me reprochai d'abord l'imprudence. Heureusement personne n'eut l'air mécontent ; on réussit toujours, dans ces contrées, quand on sait en imposer et se faire valoir. Le moutesselim sembla ne pas remarquer la brusquerie de ma réponse, il continua :

« Ainsi tu connais toutes les maladies ?

— Toutes ! m'écriai-je d'un air décidé.

— Tu sais aussi préparer toutes sortes de boissons ?

— Oui, toutes les boissons imaginables !

— Et y a-t-il des boissons qu'un bon musulman ne doit pas goûter ?

— Oui, certes.

— Quelles sont-elles ?

— Les *paksitz* (impures) préparées avec des substances dont le prophète défend l'usage : par exemple celle où il entre de la graisse de porc, et surtout le vin.

— Mais le vin est aussi une médecine ?

— Oui, une très puissante en certains cas.

— Dans quel cas ?

— Dans les maladies de sang, du système nerveux, dans l'épuisement, etc., parce que le vin renferme un principe tonique et fortifiant. »

Le commandant garda le silence ; les conversations à voix basse reprirent leur cours ; j'attendais que mon hôte m'adressât la parole ; enfin il reprit :

« Effendi, je suis malade, très malade !

— Ah ! c'est possible... Que Dieu te rende la santé !

— Allah le fera peut-être, car je suis un bon musulman, un fidèle disciple du prophète.

— De quel mal souffres-tu ?

— J'ai déjà consulté beaucoup de médecins, tous assurent que je suis atteint d'une maladie du sang et du système nerveux, et que j'ai une grande faiblesse. »

Il était difficile de ne pas lui rire au nez ; je voyais bien où il voulait en venir, je le laissai s'enfoncer dans sa grossière ruse.

« Les médecins ont-ils prescrit des remèdes pour ton mal ? demandai-je en affectant l'indifférence.

— Oui, mais rien ne m'a soulagé ; ces hommes n'étaient ni habiles ni instruits comme toi. Ne trouves-tu pas qu'il me faudrait des fortifiants ?

— J’en suis convaincu.
— Voudrais-tu m’indiquer quelque remède ?
— Je ne l’ose.
— Pourquoi donc ?
— Le prophète défend de...
— Le prophète ne veut pas assurément qu’un de ses plus fidèles disciples se laisse périr faute de soins ! As-tu lu le Coran ?
— Oui, très attentivement.
— Eh bien, as-tu jamais rencontré un précepte pour défendre l’usage des remèdes, quels qu’ils soient ?
— Non, jamais.
— Tu peux donc me donner un fortifiant pour ma santé ?
— Je n’ai rien de ce qu’il faut pour une telle préparation.
— Tu plaisantes, Émir ; ton domestique n’a-t-il pas acheté aujourd’hui même, chez le Juif, un breuvage tel que celui dont je parle ? »

Je compris... Le Moutesselim nous faisait surveiller ; il savait que mon petit hadji avait acheté du vin pour l’Anglais. Je devais redoubler de prudence si je voulais réussir dans mes projets ;je repris :

« Il en faudrait plus que mon domestique n’en a acheté.
— Un peu vaut mieux que rien du tout. Ma faiblesse est telle, que je ne pourrais supporter des mélanges trop actifs ; veux-tu m’envoyer simplement du cordial que tu as chez toi ?
— Volontiers.
— A quelle dose m’en donneras-tu ?
— Plein une *iladj-chéy* (petit flacon).
— Émir, c’est bien trop peu... Regarde comme je suis grand ; cette liqueur serait dissipée avant d’avoir parcouru tout mon corps.
— Eh bien, je t’enverrai un grand flacon.
— Un seul ? Les malades ne prennent jamais un remède en une seule fois.
— Tu en auras deux.
— En buvant un verre par jour, cela ne fera pas une semaine.
— Moutesselim, je crains que tu ne deviennes trop fort.
— O Émir, ne crains pas cela.
— Allons ! je ferai en sorte que tu en aies largement pour une semaine...
— J’ai encore un prière à t’adresser.
— Parle.
— Un moutesselim doit se garder de laisser soupçonner la faiblesse de sa santé.
— Cela est juste.
— Donc il faudra que la médecine soit bien empaquetée et que personne ne puisse savoir ce que tu m’envoies.
— Je me conformerai à ton désir.
— As-tu les nerfs faibles, Émir ?
— Non ; pourquoi me demandes-tu cela ?
— Parce que tu as fait acheter le remède que tu me conseilles.
— Ce n’est pas pour moi.
— Pour qui donc, Effendi ?
— Pour le hadji Lindsay-bey.
— Je te disais tout à l’heure qu’un commandant ne doit pas laisser soupçonner la faiblesse de sa santé et tu étais de mon avis. Je crois qu’il est encore d’autres hommes très soigneux de cacher leur état au public. Tu as chez toi quelqu’un bien malade sans doute, car il ne sort pas de sa chambre. Ce fortifiant lui est-il aussi ordonné ? »

Le moutesselim, qui jusque-là avait parlé à voix basse et d’un ton patelin, prenait tout d’un coup des airs de juge d’instruction. Je ne pouvais me défendre d’un peu d’inquiétude. Il fallut cependant user encore d’audace. Je répondis sans sourciller :

« Oui, mon compagnon est fort malade.

— Quelle est sa maladie ?

— Une maladie de cœur.

— Pourras-tu le guérir ?

— Je l'espère.

— Je regrette que son mal t'ait empêché de l'amener... Il est ton ami ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il m'a prié de ne pas dire son nom ; il voyage pour une vengeance... Je te l'amènerai d'ailleurs prochainement.

— Quand ?

— Dès qu'il sera guéri.

— Cette guérison tardera-t-elle ?

— Non, quelques jours seulement.

— Puisqu'il ne peut venir, si j'allais le visiter ?

— Cette visite l'agiterait trop... L'émotion est très dangereuse dans les maladies de cœur, tu le sais.

— J'attendrai. »

Le commandant garda de nouveau le silence et ne renoua l'entretien qu'après quelques minutes, pendant lesquelles il semblait plongé dans ses réflexions.

« Sais-tu, me dit-il, que tu es pour moi une énigme ?

— J'en dirai autant de toi, commandant !

— De moi !... pourquoi ?

— Parce que tu me trouves énigmatique. Voyons, franchement, as-tu jamais rencontré un homme qui, au premier abord, te parle avec autant d'ouverture, de confiance, de clarté que je l'ai fait, qui semble moins te craindre et moins hésiter dans ses réponses ?

— Cela est vrai, Émir, et je ne conseillerais à personne de t'imiter !... Tu es un émir voyageant à l'ombre du sultan ; le moutessarif de Mossoul te recommande d'une manière très pressante ; j'ai dû souffrir la hardiesse de ta parole.

— Et, malgré ma franchise, tu me trouves énigmatique ?

— Oui.

— Eh bien, questionne-moi, je suis prêt à te répondre.

— Je voudrais savoir, avant tout, comment tu as obtenu la protection du Grand Seigneur et quels sont les plans du pacha, que tu dis si bien connaître. Aujourd'hui nous ne pouvons parler de ces choses ; demain nous y reviendrons, quand nous serons seuls. »

Je n'étais pas fâché de ce répit. Toutes les conversations cessèrent du reste, un *meddah* (conteur) venait d'entrer ; le commandant l'avait engagé pour distraire ses hôtes. Chacun bourra sa pipe, on remplit les tasses de café chaud, puis les assistants écoutèrent, dans le plus grand silence, le narrateur turc.

Celui-ci, debout au milieu d'un cercle, commença sur un ton lamentable une espèce de récitatif entremêlé de chant. C'étaient les histoires bien connues d'Abou-Zaber : *le Maître d'école à la bouche de travers ;* de Ganem, *le Prisonnier par amour,* de Nourredîn-Ali et de Bédreddîn-Hassan, etc. Lorsque le conteur eut fini, le commandant lui remit deux piastres, et il s'en alla. Là-dessus notre hôte se leva ; cette divertissante soirée était terminée. On s'adressa les formules de politesse les plus hyperboliques ; on s'inclina respectueusement les uns devant les autres ; enfin on se retira enchanté de la munificence du commandant, de son excellent café, de son tabac, de son meddah et du hadji Kara ben Nemsi, cause d'une si brillante fête... J'eus le plaisir de rentrer au logis bras dessus bras dessous avec Sélim-aga.

« Émir, m'avait-il dit, permets que je prenne ton bras.

— Je te le permets.

— Je sais que je ne devrais pas prétendre à un tel honneur, car tu es un grand émir, un très sage effendi, le favori du Prophète, l'ami du Grand Seigneur ; mais je t'aime ; d'ailleurs tu penses bien que je ne suis pas un Arnaute du commun. Loin de là, je suis un vaillant aga, prêt à défendre

cette forteresse contre cinquante mille ennemis.

— Oui, je sais tout cela ; je t'ai aussi en fort grande amitié. Allons, rentrons à la maison...

— Qui va là ? »

Sélim montrait du doigt une forme noire appuyée à l'un des angles du palais. Cette forme s'agita dès que nous approchâmes, puis se perdit dans le dédale des ruelles. Chose étrange, malgré l'obscurité, je reconnaissais cet homme : c'était l'Arnaute auquel j'avais laissé la vie en quittant Spandareh. Je ne jugeai point à propos de raconter notre aventure et dis négligemment :

« C'est un de tes Arnautes.

— Oui, sans doute ; cependant je ne le reconnais pas.

— On voit mal les visages à la lueur douteuse de la lune.

— Écoute, Émir, j'ai quelque chose à te confier.

— Quoi donc ?

— Je suis malade.

— Qu'as-tu, Aga ?

— J'ai une maladie du sang et du système nerveux.

— Sélim-aga, je crois que tu écoutais derrière le commandant.

— Oh ! non, Effendi ; j'ai entendu sans écouter, parce que je ne me trouvais pas loin du moutesselim.

— Il faut que tu aies écouté ; le commandant parlait bas.

— Comment votre conversation ne m'aurait-elle pas intéressé, moi qui souffre du même mal ?

— Tu ne vas pas aussi me demander de te guérir ?

— Et à qui le demanderai-je ? au vieux hékim, avec ses mouches mortes ?

— Demandes-tu un petit ou un gros flacon ?

— Tu veux dire quelques gros flacons, Émir !

— Et pour quand ?

— Quand il te plaira ; tout de suite si tu le préfères.

— Eh bien ! retournons chez toi.

— Oh ! non, Émir, nous rencontrerions Merzinah sur notre chemin ; elle ne doit point connaître mon mal.

— Elle doit cependant connaître ton régime, puisqu'elle prépare tes repas ?

— Non, non, Effendi ! elle prendrait la médecine à ma place. Je sais les lieux où ce genre de breuvage peut être goûté dans le repos et le calme nécessaires.

— Où sont-ils ?

— Seigneur, c'est toujours chez un Juif ou chez un Grec, ne l'as-tu point encore remarqué ?

— Certainement ; mais si tu entres là, toute la ville apprendra que ton système nerveux est faible.

— Qui nous verrait à cette heure ? Le Juif a un petit cabinet où les rayons de la lune ne pénètrent jamais.

— Viens donc, mais prends garde, il y a partout des indiscrets. »

Encore un appel à la bourse ! Cependant je n'étais pas fâché d'une circonstance qui peut-être servirait mes projets... Un peu de fumée dans le cerveau de mon aga l'empêcherait de voir trop clair à nos affaires.

Nous passâmes par un enchevêtrement indescriptible de ruelles et de carrefours, pour arriver devant la porte entrebâillée d'une misérable masure.

Sélim me précéda dans un sombre corridor et frappa ses mains l'une contre l'autre ; aussitôt parut un vieillard tout courbé, dont le type ne laissait aucun doute sur l'origine israélite. La lumière que le Juif tenait donna en plein sur le visage de mon compagnon.

« Est-ce vous, Seigneur ? s'écria le cabaretier. Dieu d'Abraham ! je suis effrayé de vous voir en compagnie... Il y a si longtemps que j'ai l'honneur de recevoir Votre Hautesse seule, chaque nuit, dans mon humble demeure !

— Ouvre-nous, vieux.

— Mais quelle pièce ? La petite ou la grande ?

— La petite.

— Je puis être sûr de celui qui a l'honneur d'accompagner Votre Hautesse ? Il n'est certainement pas homme à ouvrir la bouche sur ce qui me concerne. Il ne voudrait pas nuire à un pauvre marchand près du moutesselim ?... Je serais puni si...

— Tu peux être tranquille ; voyons, ouvre-nous, sans quoi j'ouvre moi-même. »

Le vieillard souleva quelques mauvaises planches qui dissimulaient une porte, et nous introduisit dans un réduit fort étroit ; de méchantes nattes en écorce couvraient le sol, quelques bottes de mousse figuraient un sofa.

« Faut-il allumer une lampe ? demanda le vieux Juif.

— Naturellement.

— Que dois-je présenter à messeigneurs comme boisson ?

— Comme toujours, du... »

Le Juif ne m'avait pas bien vu jusqu'à ce moment ; la lampe, accrochée au mur, m'éclairant plus complètement, le vieillard m'examinait avec surprise ; il s'écria tout à coup ;

« Katera Mousa[41] ! c'est un grand effendi, un chef de guerre ! Ses armes sont brillantes et magnifiques, un coran d'or pend à son cou ; il a une barbe comme celle de Jéhovah qui prit le pays de Chanaan ! Non, jamais je n'oserais lui offrir du vin ordinaire. Je vais, au meilleur coin de ma cave, chercher une boisson qui n'est pas pour toutes les lèvres.

— Quelle boisson ? demandai-je.

— Du vin de Tourbedi Haidari, un pays que personne ne connaît et où croît une vigne dont les grappes ont des grains plus gros que des pommes. Le vin est si abondant là-bas, qu'on pourrait en remplir les fossés d'une ville forte.

— Apporte-nous une bouteille de ce fameux vin, ordonna l'aga.

— Non, apporte-nous-en deux cruches. »

Le vin de Tourbedi Haidari ne se conserve que dans des cruches énormes faites d'argile, et il faut le renverser dans de petites cruches de même nature.

« Tu le connais donc ? exclama le Juif étonné.

— J'en ai bu souvent.

— Où ? Peux-tu me dire où se trouve Tourbedi ?

— C'est une ville persane située dans la province de Tourbedichan. Ce vin est bon, mais j'espère que tu n'en exagéreras pas le prix. Combien le vends-tu ?

— Tu es un seigneur de première distinction ; aussi je veux te servir presque à moitié prix : tu me donneras trente piastres par cruche.

— Tu appelles cela moitié prix ! Apporte ton vin, quand je l'aurai goûté, je te dirai combien il vaut. »

Le Juif sortit. Dans un coin nous trouvâmes quelques pipes avec un pot à tabac ; elles n'avaient point de tuyau ; j'y adaptai le mien ; le tabac me parut bon, c'était du vrai persan. Je m'informai près de l'aga des êtres de la maison, cet établissement juif m'intriguait.

« De l'autre côté, me dit Sélim, il y a une boutique d'épicerie et une pièce où l'on vend du café ; au fond sont construites deux salles pour l'opium et le vin qu'on sert au peuple ; ici les gens distingués sont seuls admis... » Et l'aga se redressait d'un air digne.

Le vin apporté par le Juif était réellement excellent, quoique un peu altéré par le voyage. Ce vin de Perse est d'un beau rouge, un peu épais et d'une force extraordinaire, trois ou quatre gorgées suffisent pour enivrer un homme qui n'est point habitué à en boire. Sélim usait souvent, je m'en apercevais, du perfide breuvage de Noé ; cependant j'étais sûr de l'effet qu'allait produire ma petite cruche d'un litre environ.

« Eh bien ! me demanda le Juif lorsque j'eus goûté son vin, combien vaut-il ?

Il vaut vingt piastres la cruche.

— Seigneur, c'est trop peu, bien trop peu ! Je reprends mon vin, je vais t'en chercher de l'autre.

— Écoute, fils d'Abraham, dans le pays même je payais la cruche quatre piastres ; je t'en donne seize pour les frais, il me semble que c'est assez ; après cela, si tu n'es pas content, emporte

41 Par Moïse.

ton vin. »

Je me levai.

« Quel autre vin faut-il vous servir ?

— Point du tout... Je bois celui-ci pour vingt piastres, quoique je ne devrais t'en donner que quinze ; si cela ne te convient pas, je m'en vais ; tu boiras toi-même ton vin tiré.

— Sa Hautesse l'aga Sélim voudra le boire, j'en suis sûr...

— Non, je l'emmène avec moi.

— Donne-moi vingt-neuf piastres.

— Non.

— Vingt-huit.

— Bonne nuit, mon vieux. »

J'ouvris la porte ; le Juif cria aussitôt :

« Rentre, Effendi ! tu auras la cruche pour vingt piastres, car ta présence fait trop d'honneur à ma maison ! »

Le marché était conclu et le Juif enchanté ; il sourit dans sa barbe quand je lui comptai l'argent. Pour l'aga, il dégustait déjà son vin de Perse, puis il but à grandes gorgées et s'écria :

« Allah il Allah ! Vallah, billah, tallah ! Jamais je n'en ai bu de pareil ! Crois-tu que cela soit bon pour le système nerveux, Émir ?

— Très bon.

— Oh ! si la Myrte le savait !

— Elle a aussi un système...

— Oui, un système très... altéré. »

L'aga buvait toujours. Je repris :

« Ce n'est pas étonnant, elle travaille beaucoup.

— Pas pour moi, Allah le sait !

— Pour tes prisonniers, du moins ?

Elle leur porte tous les jours à manger du pain et de la farine à l'eau.

— Combien reçois-tu par tête ?

— Trente paras chaque jour. »

A peu près cinquante centimes. La moitié restait dans la poche de l'aga. On peut juger de la misère des malheureux détenus.

« Et combien as-tu d'appointements pour tes fonctions ?

— Deux piastres par jour,... seulement elles n'ont jamais été payées. Aussi n'ai-je pu jusqu'ici me traiter par cette excellente médecine. »

Sélim but encore un coup.

« Deux piastres, c'est peu ! Ces prisonniers te donnent beaucoup de peine.

— De peine ? pas la moindre ! quelle peine me donnerais-je pour ces scélérats ! Je vais seulement à la prison tous les jours, afin de voir s'il n'en meurt pas quelques-uns.

— A quel moment de la journée es-tu obligé de faire ce service ?

— Quand cela me convient.

— Le jour ou la nuit, alors ?

— La nuit quand j'ai oublié pendant le jour. Vallahi ! Je me souviens justement que je n'ai pas fait ma visite aujourd'hui !

— Notre arrivée t'a dérangé ?

— Cela est vrai, Effendi.

— Et tu vas te rendre près de tes pensionnaires ?

— Non, pas du tout.

— Comment ! pas du tout !

— Les coquins ne méritent point que je me dérange pour eux !

— C'est juste, mais il faut imposer le respect de tes fonctions.

— Quel respect ?

— Tu es un officier supérieur, tes Arnautes ainsi que les officiers subalternes doivent te craindre ; ils doivent connaître ton zèle pour la discipline et l'exactitude.

— Oui, cela, ils le doivent, par Allah ! C’est leur devoir.

— Et tout particulièrement le sergent qui garde les prisonniers.

— Ah ! oui ; celui-là, c’est un mauvais chien. Il faut qu’il me craigne !

— En ce cas, le meilleur moyen est de le surprendre quelquefois par des visites inattendues, et de t’assurer s’il s’acquitte ponctuellement de sa charge ; sans quoi il ne te craindra jamais.

— Je le ferai, par Allah ! je le ferai !

— S’il était certain que tu ne le surveilles pas, il irait passer son temps chez les kaouadji (cafetiers), ou près des danseuses.

— Oh ! il ne l’oserait ! Je le surveillerai demain, ou même ce soir... Émir, veux-tu que nous allions le surprendre ? »

Je me gardai de montrer ma joie. Je feignis, au contraire, de trouver la proposition toute simple, sans pourtant l’accepter du premier coup. Je dis du bout des lèvres :

« Ces drôles sont-ils dignes de voir le visage d’un émir ?

— Tu m’accompagneras, non pour leur faire honneur, mais pour me faire plaisir.

— Eh bien ! j’y consens, à condition qu’on me recevra comme on doit recevoir un émir, un effendi versé dans la loi.

— Cela se comprend ; tu seras reçu comme le moutesselim lui-même. Tu inspecteras la prison.

— Je t’accompagne donc, bien convaincu que tu sauras me faire respecter. »

Il ne restait plus qu’une petite gorgée au fond de la cruche, je demandai sérieusement à l’aga s’il voulait que je fisse montrer une seconde mesure.

« Non, Effendi ! allons surprendre tout de suite mon mudir, demain nous renouvellerons cette dose, si tu le permets. »

Le brave aga commençait à s’apercevoir que la fumée du vin de Perse lui montait au cerveau ; un reste de dignité militaire le retenait ; il se leva et posa sa pipe. Ses premiers pas furent chancelants.

« Que dis-tu de ce tabac, Émir ? » murmura-t-il d’une voix épaisse.

Je compris sa pensée et répondis :

« Il ne vaut rien..., il fait mal à la tête et donne des étourdissements.

— Par Allah ! tu as raison, ce tabac affaiblit les nerfs, et je cherche à me les fortifier ! Sortons, le veux-tu, Effendi ?

— Ne faudrait-il pas avertir le Juif ?

— Oui. »

L’aga frappa dans ses mains, c’était le signal du départ ; nous gagnâmes la rue ; cette courte étude sur les effets du vin de Tourbedi me suffisait.

« Viens, Émir ; donne-moi ton bras, balbutia l’aga, tu sais que je t’aime. »

La nécessité était pour le moins de moitié dans cette tendresse. Sélim pouvait à peine jeter une jambe devant l’autre. Lorsqu’il eut un peu respiré l’air frais du soir, il essaya, par de consciencieux efforts, de lutter contre la singulière fatalité qui fait prendre à certaines gens le nadir pour le zénith et réciproquement ; il murmurait, tout en s’appuyant à mon bras :

« N’est-il pas vrai que Mohammed (Mahomet) était un habile gaillard ? qu’en dis-tu, Émir ?

— Pourquoi cela ?

— Parce qu’il n’a pas défendu les bonnes médecines ; s’il l’avait défendu on aurait été obligé de faire de l’encre avec le jus de la grappe... Sais-tu où se trouve la prison ?

— Derrière ta demeure.

— C’est cela, Émir ; tu as toujours raison ; mais où est ma demeure ? »

C’était une de ces questions d’ivrogne auxquelles il faut donner une réponse non moins stupide, je repris donc :

« Elle est devant la prison. »

Sélim s’arrêta, cherchant son équilibre, et me regarda d’un air tout surpris :

« Émir, tu es un gaillard aussi adroit que le vieux Mohammed ! mais, je te le répète, ce tabac me porte à la tête, car je vois ici, à droite, la prison, qui cependant est à gauche... Quel chemin prendre ?



Je parvins cependant à faire grincer le gros verrou rouillé.

— Ni à droite ni à gauche ; ce que tu vois d'un côté est un arbre, et de l'autre, en haut, un gros nuage.

— Un nuage ! Allah illah Allah ! permets que je te tienne un peu plus fort. »

Le valeureux aga finit par retrouver instinctivement sa route, non sans m'entraîner dans quelques zigzags, mais je m'étais armé de patience. Enfin nous nous arrêtâmes devant un bâtiment qui pouvait bien être la prison, quoique je ne l'eusse point encore vue de ce côté.

« C'est le zindân (la prison) ? » demandai-je à mon compagnon.

Sélim-aga repoussa son turban en arrière, regarda de tous les sens, puis grommela entre ses dents :

« Hum ! Cela y ressemble... Émir, ne vois-tu personne à l'entour pour nous informer ?... J'ai été obligé de mettre tant de force à te retenir, que mes yeux tournent... Cela ne vaut rien !... on dirait que toutes les maisons s'éloignent et courent comme une caravane au galop.

— Je ne vois personne, mais nous ne nous trompons point. C'est bien la prison.

— Essayons. »

L'officier turc passa la main dans sa ceinture et fut longtemps à y chercher quelque chose.

« Que cherches-tu ? lui demandai-je.

— La clef de la porte.

— Tu l'as sur toi ?

— Toujours, Émir. Veux-tu m'aider à la trouver ? »

Je tâtai à mon tour et ne fus pas longtemps à sentir cette énorme clef, longue d'un demi-pied.

« La voilà ! m'écriai-je, faut-il ouvrir ?

— Oui,... mais tu ne trouveras pas la serrure, ta main tremble, Émir. »

Je parvins cependant à faire grincer le gros verrou rouillé ; la porte tourna sur ses gonds en gémissant.

« Trouvée ! murmura l'aga. Ah ! je reconnais ce bruit. Entrons.

— Faut-il refermer la porte ?

— Certainement... dans une prison, de la prudence... toujours de la prudence !

— Appelle le geôlier.

— Le sergent ? Et pour quoi faire ?

— Pour nous éclairer.

— Émir, tu oublies que nous voulons surprendre le drôle.

— Alors, parle plus bas. »

Il essaya d'avancer, mais il se heurtait à chaque pas contre la muraille et serait tombé si je ne l'eusse fortement soutenu.

« Qu'y a-t-il donc, Émir ? Peut-être sommes-nous dans une maison étrangère ?

— Non. Dis-moi seulement où loge ton geôlier ; au rez-de-chaussée, ou à l'étage supérieur ?

— I1 y a un escalier, il est en haut.

— Le sergent ?... bien, et l'escalier, où est-il ? devant nous, ou derrière, ou de côté ?

— Je ne m'en souviens guère... Ah ! si, devant nous, à six où huit pas de la porte d'entrée.

— A droite ou à gauche ?

— O Émir, je ne sais ; la droite, la gauche, le haut, le bas, je ne puis rien distinguer... Tu m'as conduit de travers... ce corridor semble courir... Ton âme supporte mal celte forte médecine, n'est-ce pas ?

— Allons, viens ! La porte se trouve derrière toi ; voici la droite et voici la gauche ; rappelle tes esprits, Aga : l'escalier est-il à gauche ?

— Oui, à gauche. »

Nous avançâmes en tâtonnant ; mon pied rencontra bientôt la première marche.

« Nous y voilà, repris-je avec un véritable soulagement.

— Laisse-moi passer le premier, Émir ; tu n'es jamais venu ici, c'est à moi de te conduire. »

L'aga s'accrochant de plus en plus fort à mon bras, je dus le soulever presque pour lui faire gravir l'escalier. Arrivés à l'étage supérieur, je lui demandai :

« Où est la chambre du sergent ?

— Parle tout bas... Viens ! c'est la première porte ici, à droite. »

En effet, après quelques nouveaux tâtonnements, ma main rencontra une porte.

« Je sens deux verrous, murmurai-je, mais pas de poignée...

— Il n'y en a pas.

— Les verrous sont poussés.

— Pourvu que nous ne soyons pas dans une autre maison !

— Faut-il tirer les verrous ?

— Oui, il faut savoir où nous sommes. »

La porte s'ouvrit, nous entrâmes ; j'appuyai mon homme contre le mur et m'informai s'il n'y avait pas une lampe dans la chambre du sergent.

« Il y en a une avec un briquet dans une niche à gauche, » balbutia Sélim.

J'allumai la lampe ; nous nous trouvions dans une petite pièce sale et étroite, dont le carrelage avait pour tapis une natte de jonc toute percée, servant probablement de lit, de table, de chaise, etc. Une écuelle fêlée et une cruche vide complétaient l'ameublement ; une paire de vieilles chaussures, une pantoufle dépareillée et un fouet traînaient au milieu de la chambre.

« Ainsi, il n'est pas là ! exclamait mon compagnon : où se cache-t-il ? où va-t-il ?

— Il est sans doute près des Arnautes qui veillent ici. »

Sélim-aga prit la lampe et se dirigea en chancelant vers la porte contre laquelle son front heurta ; il murmurait :

« Ne me pousse point, Émir !... Viens, tiens la lampe, toi, je préfère te conduire,... tu pourrais me renverser dans l'escalier. Je t'aime, je suis ton ami, ton meilleur ami... C'est pourquoi je te conseille de ne plus jamais prendre de cette médecine persane... Elle te ferait du mal. »

Nous nous avançâmes, l'un portant l'autre, jusque dans une petite cour au bas de l'escalier ; l'aga ouvrit une porte donnant entrée sur une grande salle qui ressemblait à une écurie. C'était la salle des gardes ; elle me fit juger de ce que pouvait présenter de repoussant les cabanons des prisonniers. Du reste, cette salle nous apparut entièrement vide ; l'aga s'agitait dans une ridicule fureur en criant :

« Ils sont partis !... Émir, tu avais raison de m'engager à les surprendre... Ils se sauvent tous ainsi, au lieu de garder leur poste, les scélérats ! Oh ! ils apprendront à me craindre !... demain la bastonnade,... ou même je les ferai pendre ; oui, cela vaudra mieux ! »

Le brave officier essayait de rouler ses gros yeux, mais à peine pouvait-il les ouvrir ; je le regardais avec pitié.

« Voyons, lui dis-je, que faisons-nous ?

— Que faire, Émir ?

— A ta place j'attendrais les Arnautes pour les recevoir comme ils le méritent.

— Oui, attendons-les... ; mais où ?

— Où tu voudras, ici ou en haut.

— Ici ; je ne remonte plus... tu m'as trop fatigué, Effendi... Vois comme tu chancelles ! Asseyons-nous.

— Je croyais que tu voulais inspecter tes prisonniers ?

— Oui, je le voulais... Mais ces hommes n'en sont vraiment pas dignes... Des larrons, des voleurs, des brigands de grand chemin, des Kurdes et un Arabe,... le pire de tous ?

— Et où se trouve ce dangereux détenu ?

— Là, tout près, car il a besoin d'une plus grande surveillance. Mais assieds-toi donc ! »

Je m'assis, malgré mon dégoût pour ce sol souillé et puant. L'aga bâillait ; il me demanda :

« As-tu sommeil ?

— Un peu.

— C'est pour cela que tu bâilles ; eh bien, dormons jusqu'à leur retour... Tu peux dormir en paix, je t'éveillerai. Allah il Allah ! comme tu es devenu faible... Dors !... je ne te gênerai pas..., je vais seulement chercher la position la plus commode. »

Il s'étendit à terre, appuya ses deux coudes contre le mur pour s'en faire un oreiller : un profond silence s'établit. Quelques minutes plus tard, l'aga partait pour le royaume de Morphée. Combien de fois n'avais-je pas lu avec humeur des histoires d'évasions favorisées par le sommeil du gardien ? Ce truc usé des romanciers m'irritait, et cependant je me trouvais en position de m'en

servir : les fumées du vin de Perse me rendaient maître de la prison. Mais quel parti prendre ? On n'agit pas dans la réalité aussi aisément que sous la plume des conteurs. Ouvrir les portes à mon Haddedîn ? Rien de plus dangereux, car nous n'étions pas préparés à la fuite, et lui-même ne saurait où se réfugier. D'ailleurs la porte de la ville restait à franchir et je la savais bien gardée. Faire disparaître le prisonnier, le cacher dans la ville, eût été peut-être moins périlleux ; mais ce dernier parti offrait encore bien des difficultés. Je résolus de ne rien tenter pour l'instant et de me borner à une entente avec le fils de Mohammed. L'aga dormait de plus en plus profondément ; je le secouai plusieurs fois, il ne bougea point. Prenant alors la lampe, je quittai la salle, dont je fermai la porte au verrou. J'avais remarqué que toutes les cellules n'offraient d'autre système de fermeture que le verrou, je ne m'inquiétai donc point de chercher les clefs. Je trouvai sans peine la porte du premier cabanon dont l'aga m'avait parlé. Je ne me sentais pas très rassuré : Sélim pouvait s'éveiller, les Arnautes rentrer d'une minute à l'autre ; quelqu'un se cachait peut-être dans l'ombre de ces longs corridors. Il fallait malgré tout mettre à profit une occasion unique sans doute.

J'ouvris la porte du cachot et m'avançai sur le seuil sans la refermer entièrement, afin de pouvoir épier ce qui se passerait dans la maison. Mon regard plongea ensuite dans un véritable trou, au fond duquel conduisaient plusieurs marches. Ce cachot, creusé à deux mètres environ au-dessous du sol, long de quatre pas, large de deux, n'avait ni plancher ni natte. Un vase rempli d'eau constituait le seul ameublement de l'infect réduit ; une ouverture ménagée immédiatement sous la voûte, au fond, donnait une aération insuffisante. C'était bien un des soupiraux qu'on apercevait du jardin de Sélim.

Le prisonnier, couché sur la terre boueuse, ne dormait pas. Il n'était point enchaîné. Il se leva dès qu'il vit de la lumière. Son visage paraissait hâve et amaigri par la souffrance, ses yeux éteints gardaient pourtant encore une expression fière et sauvage. Il me reçut avec une explosion dé colère en disant :

« Que veux-tu ? On ne peut donc dormir en paix, même durant la nuit ?

— Parle plus bas, je ne suis point un de tes gardiens. Quel est ton nom ?

— Pourquoi me le demandes-tu ?

— Parle bas, je t'en prie... Comment t'appelles-tu ?

— Tu dois le savoir... Laisse-moi en repos.

— Oui, je le sais, mais je veux l'entendre de ta bouche. Comment t'appelles-tu ?

— Amad el Ghandour.

— Bien, tu es celui que je cherche. Promets-moi d'écouter tranquillement ce que je vais te dire. Je te le promets.

— Mohammed Émin, ton père, est dans la ville.

— Allah il all...

— Silence ! Tu pourrais nous trahir.

— Qui es-tu ?

— Un ami de ton père. Il m'a reçu comme son hôte et j'ai combattu à ses côtés contre vos ennemis. J'ai su que tu avais été fait prisonnier et j'ai promis d'aider à te délivrer.

— Allah soit loué ! mais je ne puis te croire !

— Crois-moi ! Vois-tu celte fenêtre ; elle donne dans une cour qui touche au jardin de la maison où nous demeurons.

— Combien êtes-vous ?

— Quatre : ton père, moi, un de mes amis et mon serviteur.

— Qui es-tu ? quel est cet ami ?

— Tu le sauras plus tard, il faut nous hâter.

— Puis-je sortir ?

— Non, nous ne sommes pas encore prêts. J'ai pu entrer ici aujourd'hui seulement par hasard ; nous n'espérions pas réussir sitôt. Peux-tu lire ?

— Oui.

— Tu n'as pas de lumière ?

— A midi je verrai assez clair pour lire.

— Écoute : je n'ose t'emmener ce soir avec moi, ce serait trop dangereux, mais je t'assure que

tu te verras délivré dans peu. Je ne sais pas encore comment nous nous y prendrons. Une pierre te parviendra par cette lucarne ; j'y attacherai un papier qui t'indiquera ce que tu devras faire.

— Seigneur, tu me rends la vie ! Je désespérais presque... Mais comment avez-vous appris que j'étais dans la prison d'Amadiah ?

— Un Yésidi, que tu as rencontré près du fleuve, l'a dit à ton père.

— Ah ! c'est bien cela ! O Émir, tu dis la vérité ! j'attendrai. Salue mon père de ma part.

— Je le ferai ce soir même. As-tu faim ?

— Très faim, Émir.

— Pourrais-tu cacher ici des vivres et une torche ?

— Oui, je creuserai un trou dans la terre avec mes ongles pour...

— Écoute, je te laisse mon poignard, il te servira en tout cas ; j'y tiens beaucoup, ne le laisse pas prendre. »

Le jeune homme avait saisi avidement mon arme ; il la porta à ses lèvres avec transport en murmurant :

« Seigneur, qu'Allah daigne se souvenir de ta bonne action à ton heure dernière ! Maintenant je suis libre, quand même vous ne pourriez venir jusqu'à moi. Ce poignard suffit !

— Nous viendrons, n'entreprends rien prématurément, tu nous mettrais en grand péril, nous et ton père.

— J'attendrai huit jours ; si vous n'êtes pas venus, je saurai me délivrer moi-même.

— Bien. Si je le puis, je t'apporterai à manger cette nuit ; tu auras aussi des mèches souffrées et de quoi faire du feu. Peut-être parviendrons-nous à échanger quelques mots. Peut-être entendras-tu la voix de ton père. Maintenant, adieu ! je dois m'éloigner.

— Seigneur, donne-moi ta main. »

Je tendis la main au jeune chef ; il la serra à la briser, me disant de toute son âme :

« Qu'Allah bénisse cette main aussi longtemps qu'elle pourra s'agiter, et quand la mort l'aura raidie, que ton esprit aille au paradis recevoir la récompense du bien que tu me fais à cette heure ! Qu'Allah te conduise ! »

Je refermai la porte du cachot, puis retournai près de l'aga ; il dormait toujours, il ronflait de toutes ses forces ; je m'assis à côté de lui. Une heure au moins se passa sans que j'entendisse d'autre bruit que celui de la respiration rauque du dormeur ; enfin des pas s'arrêtèrent devant la porte d'entrée. Je me hâtai de tirer la porte de la salle, que j'avais laissée ouverte, et je secouai vivement mon bonhomme par les épaules ; ce ne fut pas une petite besogne de l'éveiller. Lorsqu'il eut ouvert les yeux, il me regarda fixement et demanda d'une voix mal assurée :

« Où sommes-nous ?

— Dans la prison. Lève-toi, Aga !

— Dans la prison ! Ah ! et comment y sommes-nous venus ?

— Rappelle tes esprits. Ne te souviens-tu plus du Juif, de la médecine, de ton sergent ?... Tu voulais surprendre tes gardes...

— Ah ! oui..., Mach'Allah ! J'ai dormi, vois-tu ! Ils ne sont pas encore revenus ?

— Parle moins haut. Écoute : ils rentrent ; ils tiennent conseil devant la porte. Voyons, frotte tes yeux, ils te verraient tout endormi. »

Le brave militaire faisait une figure impossible à décrire ; du moins la mémoire lui revenait petit à petit, et il se tenait plus solidement sur ses pieds.

Lorsque la troupe vagabonde fut rentrée, en fermant la porte derrière elle, l'aga s'avança dans le vestibule. Les coupables semblèrent pétrifiés à sa vue.

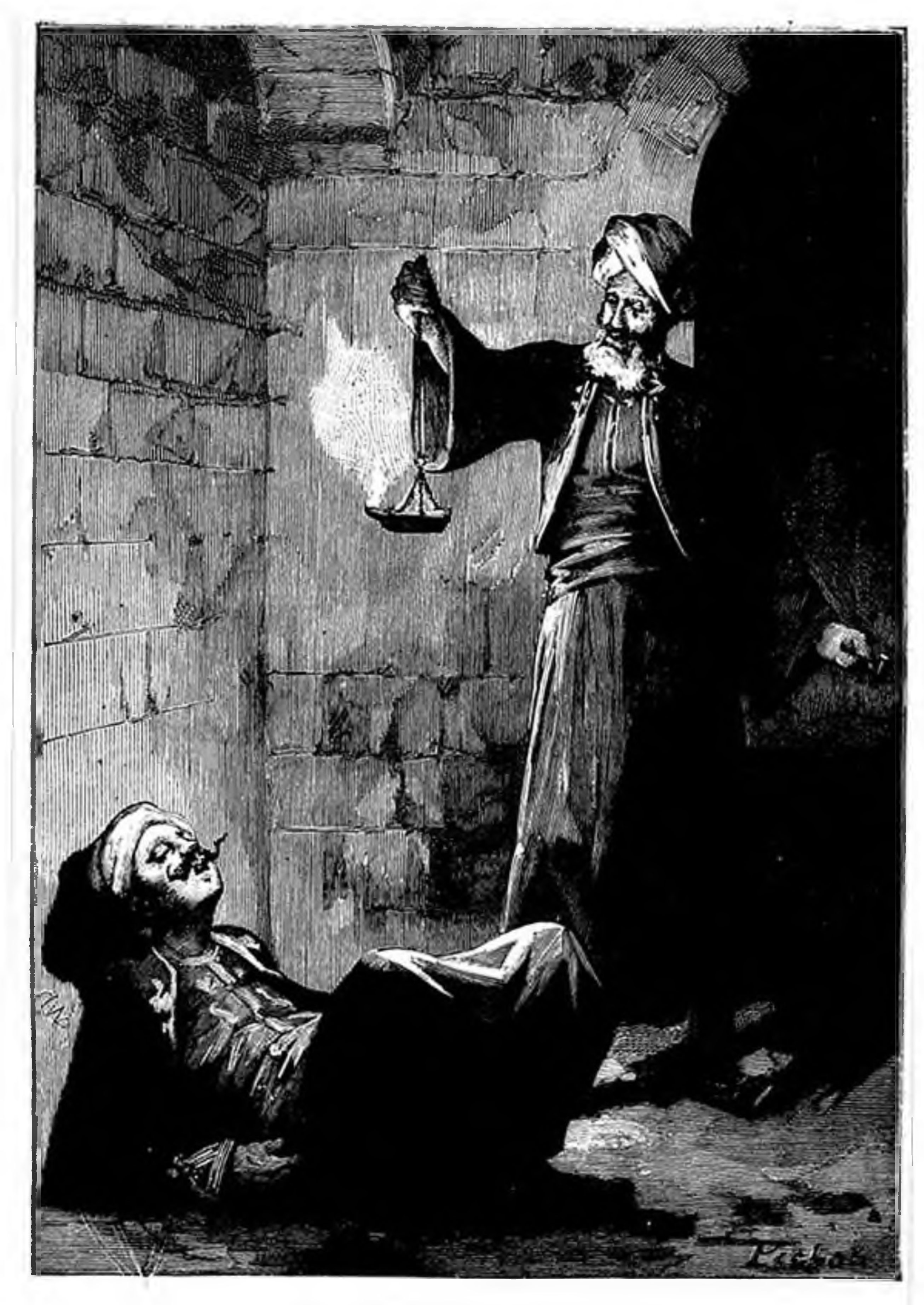
« D'où venez-vous, chiens que vous êtes ? » cria mon terrible compagnon, dont la voix, semblable à un tonnerre, retentit sous les voûtes.

Le sergent hésita, puis répondit :

« Nous venons du kaoua, Seigneur.

— Du kaoua ! Et vous avez la surveillance d'une prison ! Qui vous a permis d'abandonner votre poste ?

— Personne, Seigneur, mais nous... »



L'aga ronflait de toutes ses forces.

Ces Arnautes, tremblant devant leur chef, m'inspiraient presque de la compassion. Sélim avait retrouvé la faculté de rouler ses gros yeux, les pointes de ses moustaches frémissaient, ses poings se crispaient avec fureur. Cependant il chancelait encore et se défiait de lui-même ; il s'appuya contre le mur et reprit en grinçant des dents :

« Rendez-moi votre clef !... la clef de la grande porte. Demain vous aurez tous votre compte. »

Le sergent tendit humblement sa clef, et l'aga, posant sa lampe à terre, se tourna vers moi pour me demander :

« Qu'en penses-tu, Émir ? Ne les devrais-je pas punir à l'instant ? Crois-tu que j'aie besoin d'aide pour manier le fouet ?

— Attends jusqu'à demain, Aga, m'écriai-je ; ils n'échapperont pas au châtiment de la justice.

— J'attendrai, pour te faire plaisir. Viens, Effendi. »

Il se dirigea vers la porte de la rue ; nous sortîmes, l'aga referma la porte à clef.

Rentrés à la maison, nous trouvâmes la vieille Merzinah qui nous attendait.

« Pourquoi es-tu resté si longtemps chez le moutesselim ? demanda-t-elle à l'officier d'un ton aigre.

— Merzinah, sache que le moutesselim nous avait engagés à rester jusqu'au matin ; ce n'est que pour ne pas te faire attendre, que j'ai refusé sa politesse. Je craignais qu'en mon absence les Russes ne vinssent te couper la tête, car nous sommes en guerre. »

La vieille joignit les mains avec terreur.

« En guerre !... avec qui ?

Avec les Russes, les Persans, les Arabes, les Kurdes et tous les peuples de la terre. Les Russes arrivent déjà, tout près d'ici, à Saharen ; ils ont cent mille hommes et trois mille canons.

— Allah ! je meurs ! je suis morte ! Tu vas combattre aussi, Aga ?

— Oui ; graisse-moi mes hottes pour demain matin, ne perds point de temps ! Mais ne parle de cela à personne ! Cette guerre est un secret d'État : les gens d'Amadiah ne doivent l'apprendre que quand ils verront les Russes entourer la ville, ce qui ne tardera pas, car ce sera demain ! »

Merzinah se laissa tomber à moitié pâmée sur un vieux pot renversé, en murmurant :

« Demain... vraiment ! Ils seront là, demain ?

— Oui.

— Et ils tireront sur la ville ?

— Et dru encore !

— Sélim-aga, je ne graisserai pas tes bottes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne veux pas que tu te battes avec ces monstres...

— Eh bien, à ton aise ; je vais dormir. Bonne nuit, Effendi. »

Il rentra chez lui ; la vieille me retint d'une main frémissante et me demanda :

« Est-ce vrai, Émir, les Russes vont-ils arriver ?

— La chose n'a rien de certain. Je crois que Sélim-aga la prend trop à cœur.

— Ah ! tu répands un baume dans mon âme, Effendi. Ils ne pourraient jamais s'emparer d'Amadiah, n'est-ce pas ?

— Sur cela je ne saurais rien dire ; toi, dis-moi un peu si tu as fait le triage du café ?

— Oui, Seigneur ; un travail terrible ! mais ce méchant hadji Halef Omar ne m'a laissé aucun repos jusqu'à ce que je l'aie achevé. Veux-tu voir ?

— Oui, apporte-moi les deux objets. »

Je pus me convaincre, à la lueur de la petite lampe, que le travail de Merzinah lui avait coûté peu de fatigue.

« Qu'en dis-tu ? me demanda-t-elle.

— Écoute, Merzinah, tes doigts se sont trop exercés dans ces grains de café pour que je ne t'offre pas toute la caisse. Je compte te laisser aussi les objets achetés pour notre service de bouche ; je retiens seulement les verres, afin d'en faire présent à l'aga.

— O Effendi, tu es sage et juste, tu as plus de bonté que je ne possédais de vaisselle. Ce café aromatique me fera souvenir de ta munificence. Qu'Allah conduise le cœur de ces Russes, afin

qu'ils ne te tuent point... Tu penses que je puis dormir en paix ?

— Oui, tu le peux, je t'assure.

— Je te remercie ; le sommeil est la seule jouissance d'une pauvre vieille femme accablée de travail comme je le suis.

— Tu couches sans doute dans la cuisine, Merzinah ?

— Oui, certes : une femme de ménage ne quitte jamais son domaine. »

Tout cela contrariait mes plans ; la plaisanterie bête de l'aga allait tenir éveillée cette incommode vieille. Je ne savais à quoi me décider ; cependant je montai chez Mohammed, l'éveillai et lui racontai mon entrevue avec son fils. Le Haddedîn m'écouta dans un grand silence, puis me supplia de le conduire à la prison. Nous fîmes un paquet composé de quelques vivres : pain, dattes sèches, etc. ; nous y joignîmes une petite bougie et des allumettes, après quoi nous montâmes doucement dans une soupente vide que j'avais remarquée en parcourant la maison. Ce réduit était éclairé par une ouverture que fermait un vieux volet assujetti au moyen d'une ficelle.

J'ouvris le volet ; un toit plat, distant de la fenêtre de cinq pieds à peine, donnait sur une petite cour ; du toit à cette cour, la hauteur devait être à peu près la même.

En nous aidant mutuellement, nous parvînmes, sans trop de peine, jusque dans la cour ; elle précédait le fameux jardin où la belle Esma Kan avait autrefois posé son pied léger. Arrivés là, nous n'étions plus séparés de la prison que par un mur, dont nous pouvions atteindre le faîte avec la main.

« Attends, dis-je au cheikh, assurons-nous que personne n'épie à l'entour. »

Je grimpai sur le mur et regardai dans l'intérieur de la prison. Une faible lumière brillait aux lucarnes du rez-de-chaussée, dans la pièce sans doute où l'aga s'était endormi. Les Arnautes devaient y tenir conseil ; mais ces lucarnes se trouvaient de l'autre côté du bâtiment, nous les apercevions à peine.

Le soupirail le plus rapproché de nous devait être celui d'Amad. La lueur de la lune nous permettrait de le trouver. Aucun bruit dans la prison, aucun bruit autour de nous. J'avais fermé la porte conduisant de l'intérieur de la prison dans l'étroit couloir sur lequel s'ouvraient les soupiraux.

Les Arnautes probablement étaient très occupés de leur affaire. Je sautai à bas du mur du côté où m'attendait le Haddedîn, et j'appelai tout bas :

« Mohammed !

— Eh bien ?

— On peut tenter l'aventure. Es-tu prêt ?

— Oui.

— Attention ! »

Nous franchîmes le mur et sautâmes dans le couloir ; les soupiraux se trouvaient à peu près à hauteur d'homme.

« Baisse-toi, cheik, soufflai-je à mon compagnon. Appuie-toi contre le mur, mets les mains sur tes genoux. Je monterai sur ton dos. »

De cette manière il me fut assez facile de plonger la tête au fond de la lucarne. Je murmurai :

« Amad el Ghandour!

— Seigneur, est-ce toi ? répondit une voix étouffée.

— Oui.

— Mon père est-il là ?

— Oui ; nous t'apportons des vivres et de la lumière. Attends, tu vas pouvoir t'entretenir avec ton père. »

Je sautai doucement sur le sol, en demandant à l'Arabe :

« Me trouvais-tu lourd ?

— Je n'aurais pu te porter bien longtemps ainsi.

— Changeons de rôle. Tu vas te mettre à genoux sur mes épaules, ce sera moins gênant pour moi. Mais hâte-toi de parler à ton fils, un rien nous trahirait. Tiens, attache cette ficelle au paquet, tu le feras glisser par la lucarne. »

Je plaçai mes mains à la hauteur de ma poitrine, le chef s'en servit comme d'un marchepied pour s'installer sur mes épaules, où il s'agenouilla solidement. Alors commença une conversation

basse, mais des plus animées, entre le père et le fils ? je ne pus en saisir que peu de mots. J'entendis aussi le paquet frôler doucement le bord du soupirail. Au bout de quelques minutes le Haddedîn descendit, il me demanda si je n'étais pas épuisé. De fait, cet homme vigoureux et de grande taille commençait à peser lourdement sur mes épaules. « Émir, ajouta le père, il faut nous hâter, il souffre trop ici !

— Certainement, mais rentrons d'abord ; va devant, je veux voir si nous avons laissé des traces.

— Ce sol est si pierreux !

— N'importe, la prudence est la mère de la sûreté. »

Nous reprîmes le même chemin et nous retournâmes sans encombre dans la chambre de Mohammed. Celui-ci faisait déjà mille plans nouveaux pour l'évasion de son fils, mais j'étais à demi mort de fatigue, je le laissai bientôt, lui promettant de l'aider dès le lendemain.

Je me levai d'assez bonne heure et me rendis chez ma jeune malade ; elle se sentait presque guérie ; sa mère seule veillait près d'elle ; je ne m'attardai point dans cette maison. Je voulais, avant de rentrer, faire le tour de la ville afin de découvrir une issue qui nous dispensât de franchir les portes. Malheureusement je ne vis qu'un sentier trop étroit pour y passer avec des chevaux.

Lorsque je reparus à la maison, Sélim-aga venait de descendre au rez-de-chaussée.

« Émir, me dit-il, voilà le jour.

— Tu t'en aperçois ? repris-je en riant.

— Je crois que nous pouvons parler sérieusement de notre affaire aujourd'hui.

— Quelle affaire ?

— Eh ! n'y étais-tu pas avec moi ? Ces Arnautes ? Que me conseilles-tu, Émir ? faut-il les dénoncer, faut-il se taire pour cette fois ?

— A ta place je garderais le silence.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne vaut rien de parler quand on peut faire lever le lièvre devant soi. Tes gens, peut-être, ont remarqué comment tu marchais cette nuit ; je t'assure que ce n'était pas tout droit. S'ils s'avisaient de te dénoncer à leur tour, pour se justifier ?...

— C'est vrai. Lorsque je me suis réveillé, j'ai vu que bien des choses manquaient à ma tenue. C'est étonnant que Merzinah ne m'en ait rien dit : elle avait peur des Russes. Ainsi donc, tu laisserais aller les choses ?

— Oui, j'annoncerais à mes Arnautes que je leur fais grâce, à condition d'un changement de conduite. Ta miséricorde brillerait comme le soleil aux yeux de ces gens, et...

— Émir, le conseil me plaît, mais je vais leur faire un terrible discours ! »

Ses yeux se prirent à rouler comme ceux d'un nègre à la foire, puis tout de suite son visage se radoucit.

« Oui ! s'écria-t-il, je vais agir comme un padischah, qui peut faire présent de la vie et des biens à des millions d'hommes. »

Sélim s'éloignait pour faire admirer à ces Arnautes l'étendue de sa magnanimité, quand un cavalier, s'arrêtant devant la porte, lui barra le passage.

J'entendis la conversation suivante :

« Salam, Seigneur ! N'es-tu pas Sélim-aga, le colonel des Albanais ?

— Je le suis ; que veux-tu ?

— Ne loges-tu pas chez toi un effendi nommé hadji émir Kara ben Nemsi et deux autres effendi accompagnés d'un serviteur, plus un bachi-bouzouk ?

— Oui. Que veux-tu à ces effendi ?

— Permets que je leur parle.

— Entre, voici l'émir. »

Le cavalier descendit de sa monture et entra, précédé de l'officier. Je le reconnus à l'instant : c'était Sélek, le Yésidi.

« Effendi, s'écria le nouveau venu avec joie, laisse-moite saluer ! »

Je lui tendis la main et, m'avançant, je vis qu'il était venu avec le cheval d'Ali-bey. Il avait dû faire la route en grande hâte, la bête fumait par tous les pores.



Merzinah plongea deux fois sa grande cuiller et remplit la terrine du prisonnier.

« Conduis ton cheval à l'écurie, lui dis-je, soigne-le, puis tu viendras me trouver en haut. »

Lorsque nous fûmes seuls dans ma chambre, Sélek tira une lettre de sa ceinture et me la présenta.

« De qui ? lui demandai-je étonné.

— D'Ali-bey.

— Qui l'a écrite pour lui ?

— Le mir Cheikh Khan.

— Comment as-tu pu trouver ma demeure ?

— Je me suis informé de toi à chaque porte.

— Comment savais-tu que j'avais deux effendi avec moi ?

— On me l'a dit à Spendareh. »

J'ouvris la lettre du bey ; elle m'apprit quelques heureuses nouvelles concernant les Yésidi et une fort mauvaise nouvelle pour moi.

« Quoi ! m'écriai-je en me tournant vers Sélek, le message de votre bey a eu tant de succès ? L'Anatoli Kasi Askeri s'est rendu à Mossoul avec vos envoyés ?

— Oui, Seigneur ; il aime notre mir Khan. Il a fait une sérieuse enquête sur tout ce qui vient de se passer ; le pacha de Mossoul est révoqué ; on en envoie un autre à sa place.

— Et le makredji a pris la fuite ?

— Oui ; toutes les fautes de la campagne retombaient sur lui, sans compter d'autres charges. Depuis onze mois les sous-gouverneurs de provinces ne recevaient plus d'argent, les officiers et les soldats n'étaient point payés ; la soumission des Arabes ne pouvait être menée à bonne fin, malgré les recommandations de la Porte, puisque les finances manquaient pour les troupes. Toutes ces sommes avaient passé dans les caisses des fonctionnaires de Mossoul, et encore il y a des choses que je ne puis te dire, ne les sachant pas exactement.

« Quand les cabassers sont arrivés au logis du makredji, il était trop tard : l'oiseau ne s'y trouvait plus. Mais tous les bey et kiéyah du pays ont ordre de l'arrêter, dans quelque lieu qu'il se montre.

« On croit qu'il s'est enfui jusqu'à Bagdad, car le vali (vice-roi) est son ami. On doit se tromper ; le fugitif est bien plutôt dans les montagnes du côté de la Perse. Il peut se procurer de l'argent, n'est-il pas le chef des collecteurs ? tous ne connaissent point encore sa disgrâce sans doute. On assure, en effet, qu'il se trouvait avant-hier à Alhoï, hier soir on le disait à Moungaye. On ne peut rien savoir ; quelques-uns pensent qu'il se rend ici, par des routes détournées, afin d'éviter nos montagnes.

— Ali-bey suppose avec raison que la rencontre de cet homme à Amadiah me serait très préjudiciable, car je n'ai aucun moyen de prouver qu'il n'est plus qu'un fugitif.

— Émir, Ali-bey est prudent. Dès qu'il a entendu parler du makredji, il m'a donné l'ordre de seller son meilleur cheval, puis de courir, jour et nuit, pour te rejoindre ; car il voulait que tu fusses prévenu, dans le cas où cet homme viendrait à Amadiah. Il m'a remis aussi deux papiers qu'il avait reçus de Mossoul. Lis-les. »

J'ouvris les missives ; l'une annonçait la destitution du pacha et du makredji ; elle était adressée au mir Cheikh Khan par l'Anatoli Kasi Askeri ; l'autre enjoignait à Ali-bey d'arrêter l'ex-procureur de Mossoul, s'il osait mettre les pieds sur son territoire. Les deux lettres portaient le cachet du grand fonctionnaire turc.

« Ces papiers peuvent m'être très utiles, dis-je à Sélek : pour combien de temps me sont-ils confiés ?

— Ali-bey te les donne.

— Ainsi, tu crois que le procureur se trouvait à Moungaye avant-hier ?

— On l'assure.

— Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il arrivât ici aujourd'hui, en ce cas. Je n'ai besoin de ces papiers que pendant un jour ou deux ; peux-tu attendre ?

— Tant qu'il te plaira, Émir.

— Bien ; va trouver Halef et Ifra, ils te feront fête. »

La possession des deux missives me rassurait contre le danger d'une rencontre possible.

J'avais d'abord pensé que la chute du pacha aiderait à la délivrance du prisonnier ; mais non, la répression des tribus arabes n'était pas une affaire personnelle du gouverneur ; la Porte comptait bien poursuivre cette entreprise ; elle allait même y mettre plus de vigueur.

Je m'absorbais dans toutes ces réflexions, quand Merzinah apparut sur le seuil.

« Effendi, viens-tu avec moi à la prison ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas le temps, Merzinah.

— Mais tu me l'as promis, Émir, tu m'as dit que tu permettrais aux captifs de m'acheter quelque chose à tes frais. »

La brave gouvernante n'oubliait pas ses petits profits.

« Je tiendrai ma parole, seulement je ne puis te suivre que dans un quart d'heure.

— Je t'attendrai à la prison, Émir.

— Sélim-aga y est-il ?

— Non, il est chez le moutesselim.

— Bien, va en avant ; tu diras au sergent de m'ouvrir ; dans un quart d'heure je te rejoindrai. »

Merzinah s'éloigna d'un air enchanté ; moi je courus chez Mohammed lui raconter ce que j'allais entreprendre, et lui recommandai de faire acheter par Halef un costume turc, au bazar ; puis je m'acheminai vers la prison, fumant mon tchibouk, affectant une attitude digne et marchant à pas comptés. Le sergent m'attendait devant la porte.

« Salam ! murmurai-je du bout des lèvres.

— Salam aleïkoum, répondit le geôlier, saluant jusqu'à terre. Allah bénisse ton entrée dans cette maison ! J'ai mille remerciements à te faire. »

J'entrai, il referma la porte, je lui demandai négligemment :

« Des remerciements ? pourquoi ?

— Sélim-aga est venu ici ce matin ; il était furieux et voulait d'abord nous livrer à la bastonnade, mais il a dit que tu avais demandé notre grâce, et nous a pardonné. Suis-moi, Émir. »

Nous montâmes l'escalier, au haut duquel nous trouvâmes Merzinah, munie d'une grande marmite remplie d'un brouet sale ; près d'elle étaient rangés des pains de sa façon, c'est-à-dire peu appétissants : de la farine délayée dans de l'eau simplement et formant une pâte à peine cuite. Les Arnautes entouraient la vieille, tenant à la main des pots vides. Ils se prosternèrent dès qu'ils me virent, gardant un profond silence.

« Émir, demanda la cantinière, veux-tu commencer la ronde ?

— Oui. »

On ouvrit la première porte. Mon regard tomba sur un malheureux prisonnier turc enfoncé dans son cachot ; il ne bougea point.

« Donne-lui double portion, car c'est un Osmanli ! » cria le sergent.

Merzinah plongea deux fois sa grande cuiller et remplit la terrine du prisonnier, puis elle ajouta un morceau de pain à cette largesse. La seconde cellule renfermait aussi un Turc, il eut une portion semblable. La troisième porte nous fit voir un malheureux Kurde.

« Le chien n'aura qu'une cuillerée ! grommela le geôlier, c'est un homme de Balân. »

J'aurais volontiers tiré les oreilles à ce bourreau. La même proportion se renouvela à mesure que nous parcourions les cellules des Turcs et des étrangers.

Après avoir visité les cachots du premier étage, nous descendîmes à ceux du rez-de-chaussée.

« Quels sont les détenus que vous gardez ici ? demandai-je.

— Les pires de tous. Un Arabe, un Juif, deux Kurdes de la race des Boulamouh. Sais-tu le kurde, Émir ?

— Oui.

— Tu ne désires point t'entretenir avec les prisonniers ?

— Non, ils n'en sont pas dignes.

— C'est vrai, mais ces chiens ne connaissent que leur langue ou l'arabe ; nous ne pouvons nous entendre avec eux, et ils ont toujours quelque chose à dire.

— Eh bien, je consens à leur parler. »

Nous entrâmes dans la cellule d'un Kurde ; le pauvre homme semblait exténué, il se traîna

pour tendre sa terrine, et supplia Merzinah de lui faire la part un peu plus large.

« Que veut-il ? demanda le sergent.

— Un peu de pain ; donne-lui deux morceaux.

— Il les aura, puisque tu l'ordonnes. »

Le Juif se plaignit beaucoup ; ses plaintes semblaient fondées, mais restèrent vaines. Le second prisonnier kurde me parut fort vieux : il demanda pourquoi on ne le conduisait pas devant le juge ; je traduisis ses paroles ; le geôlier répondit en ricanant qu'on y penserait bientôt.

Enfin nous parvînmes au cachot d'Amad el Ghandour.

Le jeune homme restait accroupi au fond de sa cellule, sans bouger ; il ne se leva que quand il m'aperçut.

« C'est l'Arabe ? demandai-ie.

— Oui.

— Parle-t-il le turc ?

— Il ne parle pas du tout.

— Jamais ?

— Pas un mot ; aussi on ne lui donne rien de chaud à manger.

— Si j'essayais de l'interroger ?

— Essaye. Je ne sais s'il répondra. »

Je m'approchai du prisonnier et murmurai en arabe :

« Tais-toi. »

Les quelques questions que je lui adressai ensuite furent accueillies par un morne silence.

« Vois-tu, dit le geôlier, il ne veut pas parler. Apprends-lui que tu es un grand émir, peut-être se décidera-t-il. »

J'étais à présent certain que l'Arnaute ne comprenait pas l'arabe ; le dialecte des Haddedîn devait lui être plus étranger encore ; je dis donc au prisonnier :

« Tiens-toi prêt pour ce soir ; nous ferons ce que nous pourrons afin que ce soit aujourd'hui. »

Le jeune chef resta impassible, affectant de me regarder avec colère.

« Il ne répond pas ! s'écria le sous-officier. Non ! pas même à un effendi, à un émir ! On ne lui donnera rien, ni soupe ni pain ! »

Après la visite des cachots, il fallut parcourir tous les bâtiments ; promenade inutile, mais à laquelle je me prêtai de bonne grâce. En revenant, Merzinah me demanda :

« Veux-tu leur payer du café ?

— Oui.

— Faut-il doubler leur portion de pain ?

— Oui ; combien te devrai-je ?

— Trente piastres, Effendi. »

Cela faisait à peu près cinq francs. Ce que la brave cantinière fournit aux prisonniers ne lui revenait peut-être pas à deux francs, je ne fis aucune objection. Tirant les trente piastres de ma poche, je les mis dans les mains noires de Merzinah, lui disant seulement :

« Je veux que tous les prisonniers aient du pain et du café.

— Tous, Seigneur, je te le promets. »

Je donnai au sergent quinze piastres et aux Arnautes dix pour leur pourboire. Ce furent alors des remerciements sans fin, des louanges à profusion, le tout terminé par une prosternation générale qui durait encore, je crois, pendant que j'enfilais la ruelle pour retourner chez moi.

Je trouvai Mohammed et Halef fort occupés du costume turc ; mon petit hadji avait pu l'apporter sans être remarqué, puisque l'aga et sa gouvernante étaient absents.

« Ainsi ce soir ? me dit le Haddedîn avec joie.

— Si cela est possible.

— Comment comptes-tu faire ?

— Je tâcherai d'obtenir la clef de l'aga, si je ne découvre pas d'autre moyen.

— Mais dans le cas où il ne te la donnerait pas ?

— Je la prendrais.

— Émir, ce que tu veux tenter est périlleux ; on t'entendra !

— Je ne le crois pas. Les Arnautes n'ont pas dormi la nuit dernière, ils dormiront mieux celle-ci. De plus, je leur ai donné un pourboire qui passera en raki, j'en suis sûr ; rien n'endort plus profondément. Je sais comment on ouvre la grande porte, elle ne fait presque pas de bruit.

— Mais enfin, si tu étais surpris ?

— Je saurais me tirer d'affaire par un discours s'ils me rencontraient seul. Avec Amad nous jouerions des jambes, le trajet n'est pas long.

— Où ira mon fils, après ?

— Il quittera tout de suite la ville.

— Avec qui ?

— Avec Halef. Nous allons sortir ensemble pour chercher, aux environs de la ville, un lieu propice. Halef y conduira le fugitif quand il sera temps.

— Mais les gardes de la porte, au sortir d'Amadiah ?

— Je connais un passage par lequel on peut les éviter.

— Et nous, quand partirons-nous ?

— Il faudra attendre quelques jours, un jour au moins, afin de détourner les soupçons.

— Amad sera poursuivi peut-être ; il ne connaît pas le pays ; comment échappera-t-il au danger ?

— J'ai remarqué, non loin d'une des portes de la ville, un précipice très profond dans lequel on ne peut guère descendre ; nous prendrons les habits du prisonnier, nous y attacherons des pierres, puis nous les jetterons dans les anfractuosités. On croira que le fugitif a péri en cherchant à s'évader.

— Où ferons-nous changer de vêtements à Amad ?

— Ici ; il faudra lui raser toute la barbe.

— Ici ! alors je le verrai ? O Émir, quelle joie !

— Oui, mais vous parlerez bas.

— Émir, je crains Merzinah ; sa cuisine reste toujours ouverte, elle verra passer mon fils...

— Tu l'en empêcheras ; il n'est pas difficile d'occuper une femme bavarde même par une pantomime. Halef te préviendra du moment où tu devras te rendre dans la cuisine ; pendant ce temps le petit hadji conduira Amad dans ta chambre. D'ailleurs les circonstances décideront. »

En ce moment j'entendis Halef qui faisait sortir les chevaux de l'écurie ; j'allais descendre, quand Lindsay s'avança vers moi, me demandant :

« Puis-je vous parler, Sir ?

— Parlez, sir Lindsay.

— On prépare les chevaux ; où allez-vous ?

— Faire une promenade hors de la ville.

— Je vous accompagne.

— Mon intention est de parcourir un coin de la forêt ; vous serez obligé de vous glisser entre les branches, qui vous frapperont, sans doute, le visage et le dos. La chose a ses désagréments.

— N'importe.

— Venez donc. »

Nous fûmes bientôt prêts ; notre petite cavalcade quitta la ville par la porte qui conduit sur la route d'Asi et de Mia. Cette route, décrite par Dohoub, est en effet tellement raide, que nous dûmes quitter nos montures. Les Arnautes, de garde près de la porte, ne s'étaient nullement opposés à notre passage ; ils nous connaissaient, car ils étaient devant le palais quand l'aga nous avait fait rendre les honneurs militaires.

Lorsque nous fûmes arrivés dans la vallée d'Ilaks, au fond de laquelle les habitants d'Amadiah ont construit leurs maisons de campagne, nous aperçûmes la lisière de la forêt à gauche. Contre mon attente, les arbres, assez clairsemés, ne gênèrent point notre marche. Au bout d'un quart d'heure, nous nous arrêtâmes pour nous reposer un peu sur le gazon.

« Que cherchez-vous donc par ici ? interrogea l'Anglais.

— Je cherche un lieu où Amad el Ghandour puisse se cacher.

— Ah ! Quand sera-t-il libre ? »

J'exposai mes plans à mon compagnon.

« Admirable ! s'écria-t-il, dangers superbes ! On pourrait boxer, tirer... Sir, je ne vous quitte plus, nous le délivrerons ensemble !

— O Master, vous me seriez plus nuisible qu'utile.

— Comment cela ? Je tuerai tout ce qui s'opposera à nous ! Je suis un Anglais, un Englishman, yes !

— Commençons par chercher notre cachette ; voulez-vous m'aider ?

— Yes.

— Eh bien, séparons-nous ; allez tout droit, je fouillerai un peu de côté ; le premier qui aura trouvé déchargera son pistolet et attendra l'autre. »

Halef restait à la garde des chevaux ; nous nous enfonçâmes sous bois ; la forêt s'épaississait, mais je cherchais en vain un lieu assez protégé pour offrir une sûre retraite. Je commençais à me décourager, quand j'entendis un coup de pistolet qui semblait avoir été tiré vers la gauche. Je m'avançai dans cette direction ; un second coup se fit entendre plus près ; enfin je découvris mon insulaire. Il était debout au pied d'un groupe d'arbres, au milieu duquel s'élevaient quatre chênes énormes. Lindsay avait retiré sa chaussure et son habit de dessus ; son turban à carreaux noirs et rouges était posé à terre.

« J'ai tiré deux fois, me dit-il, parce qu'on juge mal des bruits dans une forêt. Avez-vous découvert quelque chose ?

— Non.

— Eh bien, j'ai votre affaire.

— Où ?

— Devinez. »

Il était pieds nus et déshabillé ; donc il avait grimpé... je cherchai sa cachette sur les chênes. Ceux-ci me semblaient bien gros pour qu'on pût grimper facilement à leurs troncs. Un pin mêlait sa couronne de feuillage aux branches gigantesques des rois de la forêt. Je remarquai qu'en grimpant au pin on pouvait atteindre une forte branche d'un des chênes, et il me sembla apercevoir au-dessus de cette branche un trou assez large.

« Le chêne est creux ! m'écriai-je.

— Vous l'avez dit.

— Vous grimpez merveilleusement, Sir.

— Comme un écureuil.

— Tout l'arbre est-il creux ?

— Oui.

— Alors, une fois descendu dans le trou, on n'en peut sortir ?

— Non.

— Ce n'est pas là une cachette, Sir.

— Une cachette excellente, au contraire, seulement il faut prendre garde de tomber au fond du trou.

— De quelle manière parviendrait-on à se maintenir là-haut ?

— Vous ne devinez pas ? Ah ! master Lindsay est un fameux lapin ! Aventure magnifique ! Il faut faire couper des branches, remplir le creux, mettre des rondins en travers. Nous avons ici de la mousse douce comme du duvet. Charmante retraite, belle villa ! Je payerai tout.

— Vous avez raison, mais nous devons faire la besogne nous-mêmes ; combien mesure ce trou à peu près ?

— Quatre pieds, peut-être plus. Savez-vous grimper ?

— J'essayerai.

— Grimper avec une charge ?

— On verra. Nous trouverons à l'entour assez de branches.

— Grimper chargé... Sir, c'est difficile !

— J'ai mon lasso ; il m'a servi dans tous mes voyages, je le porte toujours sur moi, il me servira encore dans cette circonstance.

— Well ! à l'œuvre !

— Soyons prudents, master Lindsay ; assurons-nous d'abord que nous sommes bien seuls ;

personne ne comprendrait notre conversation en anglais, mais on nous verrait agir.

— Cherchez. Je vais ramasser des branches et couper des perches. »

Je fouillai les environs sans découvrir la moindre trace humaine, puis je vins rejoindre mon Anglais, ravi de construire une *villa*, comme il disait. Nous coupâmes de longues branches, en évitant de les prendre de manière à laisser voir la coupure fraîche. Je retirai mon lasso, toujours enroulé sous ma ceinture ; il était assez long pour qu'en l'attachant aux premières branches du pin il traînât à terre. Lindsay lia fortement le faisceau ; je me débarrassai des habits gênants et je grimpai sur les branches de l'arbre. Je tirai le fardeau, Lindsay grimpait derrière moi pour le soutenir de branche en branche ; nous fîmes ainsi monter nos rondins et nos perches jusqu'à l'ouverture du trou. J'examinai le creux ; il me parut fort vaste, il allait s'élargissant encore jusqu'au fond, presque jusqu'aux racines.

À force de travail, nous vînmes à bout de construire une sorte de plancher. Nous craignions de le voir crouler à chaque instant, mais enfin il devint solide à souhait.

« Maintenant de la mousse et des feuilles au lasso ! » cria Lindsay, qui volontiers eût battu des mains, à califourchon sur son arbre.

Nous redescendîmes ; mon haïk et le manteau de Lindsay furent remplis de feuillages, de mousse, de menues branches. Après avoir encore grimpé quatre ou cinq fois, tirant, poussant, peinant, nous eûmes la satisfaction de voir notre entreprise parachevée. La cachette était sûre et agréable, on n'en pouvait désirer une meilleure.

Lindsay essuyait la sueur de son front, il riait de tout son cœur.

« Ah ! ah ! master Amad el Ghandour, disait-il, vous pouvez venir à présent ! Jolie maison ! Divan tout prêt ! mangez, fumez, dormez à votre aise, personne ne vous dénichera ! »

Nous retournâmes près de Halef qui était un peu inquiet de notre longue absence. L'Anglais se reposa en gardant les chevaux, je conduisis le petit hadji dans notre chêne creux.

« Sais-tu grimper, Halef ? lui demandai-je.

— Oui, Sidi, j'ai grimpé bien souvent pour cueillir des dattes et des palmes.

— Ici, on ne grimpe pas de la même façon ; ces troncs lisses ne laissent aucune prise. Vois-tu ce trou, dans le gros chêne, au-dessus de cette branche ?

— Oui, Sidi.

— Monte là-haut, en t'aidant avec ce petit arbre, ce pin, tu atteindras la branche : tu ne pourrais grimper au chêne. Bien, c'est cela !

— Sidi ! s'écria le petit homme quand il fut redescendu, c'est comme un kiosque ! Tu as bâti ce nid avec l'Anglais ?

— Oui ; dis-moi maintenant dans quelle direction se trouve la forteresse d'Amadiah ?

— Là-bas, à gauche.

— Eh bien, écoute. J'espère pouvoir faire évader ce soir notre prisonnier ; tu le conduiras hors de la ville et l'amèneras ici.

— Effendi ! et les gardes ?

— J'ai découvert un endroit par lequel on peut sortir sans passer par les portes. Je te le montrerai en retournant. Il s'agit seulement pour toi de retrouver le lieu où nous sommes pendant la nuit, de faire monter le Haddedîn dans ce chêne, puis de revenir nous rejoindre, sans attirer l'attention. Examine bien cet endroit ; rappelle-toi le chemin. L'entreprise demande des précautions et de l'adresse.

— Sidi, je te remercie.

— De quoi, Halef ?

— De ce que tu m'emploies à quelque chose ; il y a si longtemps que tu ne m'as rien commandé ! »

Nous retrouvâmes Lindsay couché sur l'herbe et contemplant le beau ciel bleu.

« Ce Kurdistan est un pays magnifique, il n'y manque que des ruines ! soupira l'Anglais.

— Les ruines n'y manquent pas, Sir, mais vous dédaignez celles qui comptent moins de trois ou quatre mille ans !... Peut-être serons-nous obligés de prendre bientôt une route où je vous montrerai des ruines sans nombre. Les vallées du Kurdistan sont pleines de villages brûlés, de maisons détruites. Nous passerons des torrents où le sang se mêle souvent aux vagues écumantes.

Nous aurons à traverser une contrée où la vie et les biens sont plus exposés que partout ailleurs. Puissions-nous n'en pas faire personnellement l'épreuve !

— Allons, Sir. Tout cela me plaît : les aventures, le danger, les combats sont dans mon programme de voyage, et vive la vieille Angleterre ! Je payerai les dommages s'il en arrive. Je payerais pour avoir des aventures !

— Vous en aurez peut-être sans bourse délier, Master. À la frontière d'Amadiah cesse la protection turque, si faible qu'elle soit. Nous entrons dans le domaine des Kurdes, soumis à la Porte, ou plutôt ses tributaires récalcitrants. Là, nos passeports n'auront aucune valeur ; il se pourra même qu'on nous traite en ennemis, parce que nous voyageons avec des lettres du sultan et des consuls.

— Nous ne les montrerons pas !

— Non, certes ! Le plus sûr sera encore de nous confier à l'hospitalité de ces demi-sauvages, quoiqu'elle ne soit point toujours sacrée. Un Arabe ressent quelque scrupule à dépouiller celui qu'il reçoit sous sa tente ; le Kurde ne connaît guère ce sentiment. Dans le cas où nous nous verrions sérieusement menacés, nous n'aurions d'autres ressources que de nous mettre sous la protection des femmes.

— Well ! j'accepte la protection des dames ! Excellente idée, Sir ! »

Je remontai à cheval, souriant des excentricités de John Bull, et nous nous disposâmes à rentrer en ville. Halef, qui s'était un peu attardé, nous rejoignit avant d'arriver à Amadiah, m'assurant que la nuit la plus noire ne l'empêcherait pas de retrouver son chemin. Je lui montrai la brèche par laquelle il pourrait emmener le fugitif et lui conseillai de revenir plus tard étudier les lieux, tout en évitant d'être remarqué.

Le jour s'avançait quand nous rentrâmes au logis.

À peine étais-je descendu de cheval que Sélim-aga, se précipitant à ma rencontre, s'écria :

« Allah soit béni ! Te voilà enfin ! Je t'attendais avec angoisse.

— Avec angoisse ?

— Oui ; le moutesselim veut te voir.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais.

— Ne présumes-tu pas autre chose ?

— Je crois qu'il désire te mettre en rapport avec un étranger, un effendi.

— Quel est-il ?

— Le moutesselim m'a défendu de le dire.

— Bah ! il y a longtemps que je le sais.

— Tu le sais ? Mais c'est un secret...

— Eh bien, écoute ce grand secret, le voilà : l'homme qui me demande est le makredji de Mossoul.

— Vraiment, tu le sais ! Il n'est pas seul.

— Qui l'accompagne ?

— Un Arnaute.

— Ah ! celui-là, je le connais aussi ; il n'a pas d'armes, n'est-ce pas ?

— Allah akbar ! Effendi, tu es sorcier !

— Non, seulement tu vois que je suis bien informé.

— Ces gens parlent mal de toi, Émir.

— Que disent-ils ?

— Là-dessus je dois me taire.

— N'es-tu plus mon ami, Sélim-aga ?

— Oh ! si, Émir ; je t'aime, mais il faut obéir aux ordres de mon chef.

— Eh bien ! je te donnerai des ordres auxquels tu devras obéir comme s'ils sortaient de la bouche même du moutesselim. Depuis quand le makredji est-il ici ?

— Depuis plus de deux heures.

— As-tu été envoyé tout de suite pour me chercher ?

— Non ; voilà comment les choses se sont passées : le makredji est arrivé sans suite et secrètement, j'étais près du moutesselim quand il s'est présenté. I1 a dit au commandant que des

raisons graves le forçaient à voyager incognito ; dans le courant de l'entretien il a été question de toi et de tes compagnons. Le makredji a paru surpris ; il s'est beaucoup informé de ton extérieur, de tes paroles près du moutesselim ; quand celui-ci a dépeint entièrement ta personne, il l'a écouté avec attention, puis s'est écrié : « C'est bien lui ! » Bientôt on m'a ordonné de t'amener au plus vite, et... et...

— Et quoi ?

— Émir, je vais te prouver combien tu m'es cher, mais promets-moi de ne pas me trahir.

— Je te le promets.

— Eh bien, le moutesselim m'a commandé de prendre avec moi une dizaine d'Arnautes pour garder les issues de ma maison et veiller sur tes compagnons. D'autres Arnautes doivent t'arrêter à ton entrée dans le palais. Tu seras envoyé en prison.

— Voilà qui est intéressant, Sélim-aga. As-tu encore une cellule pour moi là-bas ?

— Oui ; on doit te mettre près de l'Arabe, mais le moutesselim veut que tu aies de la paille pour te coucher, parce que tu es un émir. On te traitera bien, et non comme un brigand.

— Très reconnaissant du bon procédé ! Et mes compagnons, iront-ils aussi en prison ?

— Oui, mais je n'ai pas encore l'ordre de les arrêter. Merzinah est désolée ; elle s'est assise dans sa cuisine, elle pleure.

— Bonne Merzinah !... Mais tu me parlais d'un Arnaute.

— Oui ; il était au palais avant l'arrivée du makredji, il s'est entretenu longtemps avec le gouverneur, et on m'a fait venir pour me demander si l'effendi à carreaux rouges et noirs parlait.

— Qu'as-tu répondu ?

— J'ai dit la vérité : j'ai assuré que, depuis son entrée chez moi, je n'avais pas entendu sortir un mot de sa bouche.

— Allons, Sélim-aga, je te suis au palais.

— Écoute, Seigneur, je dois t'arrêter, c'est vrai ; mais je t'aime... Ne veux-tu pas fuir ? »

Ce brave Arnaute était vraiment mon ami ; son dévouement me toucha.

« Non, lui dis-je, je ne fuirai pas : je n'ai rien à craindre, ni du commandant ni du procureur de Mossoul ; seulement je te prie de me laisser emmener quelqu'un avec moi.

— Qui ?

— Le courrier qui m'a été présenté tout à l'heure.

— Volontiers ; je vais l'appeler, il est dans la cour. »

J'entrai un instant dans la cuisine : Merzinah, accroupie à terre, avait l'air désolé ; elle se leva promptement à mon approche, en s'écriant :

« Hâte-toi, Effendi ; j'ai commandé à l'aga de te laisser partir, sauve-toi !

— Je te remercie, Merzinah, je reste.

— Ils te mettront en prison, Émir.

— Nous verrons, brave Merzinah.

— Ah ! s'ils te prenaient, Effendi, je pleurerais toutes les larmes de mon corps... Mais je te cuirai de la bonne soupe... Tu ne mourras pas de faim !

— Ne t'inquiète nullement, on ne me fera point prisonnier.

— Émir, tu me sauves la vie ! Peut-être vont-ils te prendre tes effets. Confie-moi ton argent et tout ce que tu as de plus précieux. Je te le garderai fidèlement, sans mot dire. Crois-moi, Effendi !

— Je te crois, mais je n'ai rien à redouter ; merci, Merzinah. »

Nous partîmes avec l'aga et le Yésidi. Je remarquai que la maison était cernée. Aux abords du seraï et dans l'escalier, se tenaient aussi un grand nombre d'Arnautes. La chose prenait une tournure inquiétante.

Le moutesselim n'était pas seul, deux officiers restaient assis sur le seuil de sa porte ; l'aga lui-même ne sortit point après m'avoir introduit.

« Salam, dis-je en affectant une assurance qui commençait à m'abandonner.

— Aleïkoum, » répondit le commandant.

I1 me montra du geste un tapis, non près de lui, comme la veille, mais à une certaine distance. J'eus l'air de ne pas comprendre et me plaçai sur la même ligne que le fonctionnaire turc.

« Je t'ai envoyé chercher depuis longtemps, commença mon interlocuteur, tu n'es pas venu.

Où étais-tu donc, Effendi ?
— J'étais allé me promener à cheval.
— Où ?
— Aux alentours de la ville.
— Et que voulais-tu faire là ?
— Sortir un peu mon cheval ; tu le sais, une noble bête comme celle-là a besoin de grand air.
— Tu avais quelqu'un avec toi ?
— Oui, Hadji Lindsay-bey.
— Celui qui a fait vœu de silence ?
— Lui-même.
— J'ai appris que ce bey observe fort mal son vœu.
— Vraiment ?
— Il parle.
— Tu crois ?
— Il parle avec toi.
— Tu crois ?
— J'en suis sûr.
— Ah ! »
Ces réponses embarrassaient visiblement mon hôte.
« Eh ! tu dois le savoir, dit-il avec impatience.
— Mais toi, comment le sais-tu ?
— Celui qui me l'a dit a entendu parler ton compagnon.
— Qui donc ?
— Un Arnaute, qui est venu se plaindre de vous.
— Et que comptes-tu faire ?
— Te retenir prisonnier.
— Alla illa Allah ! sur la plainte d'un drôle de cette espèce, tu vas me traiter comme un criminel, moi, un effendi, un émir ! Qu'Allah t'éclaire et te donne la sagesse !
— Effendi, demande-la pour toi, cette sagesse, car tu en as besoin.
— Est-ce une menace ?
— Le ton que tu emploies est-il une bravade ?
— Non, moutesselim, je ne te brave pas ; toi tu m'offenses. Voici deux revolvers à six coups chacun. Continue ton interrogatoire, si tu veux, mais sache qu'un émir du Germanistan ne se laisse pas comparer à un Arnaute. Si mon compagnon ne garde pas son vœu, qu'importe à ce soudard ? Où est-il ?
— Il est à mon service.
— Depuis quand ?
— Depuis longtemps.
— Moutesselim, dis-tu la vérité ? Hier encore, cet Arnaute était inconnu chez toi. J'ai beaucoup à t'apprendre sur le compte de cet homme. Si Lindsay-bey parle, cela regarde sa conscience, personne n'a le droit de s'en occuper.
— Tu aurais raison si d'autres charges ne pesaient sur ce bey.
— Quelles sont-elles ?
— Il est l'ami d'un homme très dangereux.
— Quel est cet homme ?
— Toi-même ?
— Moi ? Allah kérim ! que Dieu te protège, car ta tête s'affaiblit !
— Tu m'as parlé du pacha, tu as prétendu être son confident.
— Je t'ai dit la vérité.
— Non.
— Quoi ! tu m'accuses de mensonge ! Je ne puis rester ici... Tu me rendras compte de cette parole ! »
Je me levai comme pour sortir.



Les deux lieutenants mirent la main sur mes épaules.

« Arrête ! cria le commandant, pas un pas de plus !
— Tu ordonnes ?
— Oui.
— As-tu le droit de me commander ?
— Ici, tu es en mon pouvoir ; tu dois m'écouter quand je te parle.
— Et si je refuse de rester ?
— Je t'y contraindrai, tu es mon prisonnier. »
Les deux lieutenants se levèrent ; Sélim-aga les imita, plus lentement et malgré lui.
« Ton prisonnier, m'écriai-je, à quoi penses-tu ? Salam !... »
Je me dirigeai vers la porte. Le commandant fit signe à ses hommes, en murmurant :
« Arrêtez-le ! »
Les deux lieutenants mirent la main sur mes épaules. Je les écartai avec violence, et, me retournant vers le moutesselim, je lui dis d'un air résolu :
« Je défends à tes Arnautes de me toucher ! Toi, écoute-moi, car j'ai à te parler ; mais, je te le répète, nous autres Européens nous ne craignons personne. Reprends tes questions, je suis prêt à te répondre ; puis nous verrons à nous expliquer. »
Le commandant semblait stupéfait ; ces hauts fonctionnaires turcs sont si peu accoutumés à la résistance, tous se courbent si platement devant eux, que la moindre énergie leur en impose.
Après avoir hésité, il reprit :
« Tu me soutenais hier que tu avais la confiance du pacha ?
— Je t'ai montré sa lettre.
— Et cependant tu t'es battu contre lui ?
— Où ?
— Au tombeau du cheikh Hadi.
— Peux-tu le prouver ?
— J'ai un témoin.
— Fais-le venir.
— Tu vas être satisfait. »
Sur un ordre de son chef, l'aga quitta la salle ; il revint bientôt suivi du procureur de Mossoul. Ce dernier ne daigna point m'honorer d'un regard ; il alla droit au commandant, s'assit près de lui, à la place que j'avais quittée, et prit entre ses lèvres le tube de la pipe disposée pour les visiteurs. Le moutesselim salua son hôte, puis lui demanda :
« N'est-ce pas là, Effendi, l'homme dont tu me parlais ? »
Le makredji me regarda alors avec un souverain mépris et murmura :
« C'est lui.
— Tu vois, poursuivit le commandant en s'adressant à moi, le makredji de Mossoul te connaît, il a été témoin de ta conduite, il affirme que tu as combattu contre le pacha.
— Il ment.
— Ver de terre ! » cria le procureur, qui se leva avec rage.
Je haussai les épaules et répétai d'un ton aussi calme que possible :
« Oui, tu mens ! tu ne m'as pas vu combattre contre les troupes du gouverneur.
— Si je ne t'ai pas vu, d'autres t'ont vu.
— Alors tu ne peux te poser en témoin... Qui m'a vu ?
— Les canonniers.
Ceux-là ont menti également. Ai-je combattu contre eux ? Une seule goutte de sang a-t-elle coulé ? Ils ont rendu leurs armes sans coup férir. Quant à ce qui s'est passé dans la vallée de Hadi, vous me devez une véritable reconnaissance, car je me suis employé de tout mon pouvoir pour modérer les résolutions d'Ali-bey. Était-ce me montrer l'ennemi du pacha de Mossoul ?
— Tu t'es emparé de l'artillerie, tu ne peux le nier.
— Je l'avoue volontiers.
— Tu répondras sur ce fait au gouverneur de Mossoul.
— Oh ! oh !
— Oui, le moutesselim va te faire arrêter et tu seras conduit à la capitale, toi et tous ceux qui

t’accompagnent. Il n’y a pour vous qu’un seul moyen de salut.

— Lequel ?

— Tu es un émir du Frankistan, car les Nemsi sont des Franks ; je sais que tu as la protection de nos consuls ; nous ne pouvons te mettre à mort, quoique tu aies commis un crime qui mérite la peine capitale ; c’est pourquoi nous t’adressons à Mossoul ; là, très certainement tu recevrais le châtiment dû à ta trahison, si... » Le procureur s’arrêta un instant, me regarda et reprit en hésitant : « Le pacha te protégeait, le moutesselim t’a reçu comme un hôte, tous deux désireront te ménager... et...

— Qu’Allah bénisse ta dernière heure, makredji !

— Oui,... il est possible de détourner de toi un sort si funeste... Consens à...

— A quoi donc ?

— Dis-nous combien vaut la vie d’un émir du Germanistan ?

— Rien.

— Rien ! tu plaisantes.

— Je parle sérieusement ; elle ne vaut rien du tout.

— Comment cela ?

— Parce que la vie même d’un émir n’a pas une minute assurée : Allah peut la lui redemander quand il lui plaît.

— Tu as raison ; la vie est entre les mains d’Allah, mais il nous la prête comme un bien que nous devons soigner et protéger.

— N’es-tu pas musulman ? Ne crois-tu pas que la destinée est écrite dans un livre immuable ?

— L’homme rend son sort plus mauvais quand il n’obéit pas aux sentences de ce livre.

— Très bien, makredji !... Voyons, combien estimerais-tu ta propre vie ?

— Au moins dix mille piastres.

— Alors on ne peut estimer celle d’un Nemtché moins de dix millions de piastres. »

Il me regarda tout surpris, en me demandant :

« Es-tu donc un si riche émir ?

— Oui, puisque ma vie a une telle valeur.

— En ce cas, ce ne serait pas te taxer trop haut ici que te demander vingt mille piastres de rançon.

— Non, certes.

— Et autant pour ton hadji Lindsay-bey ?

— Naturellement.

— Dix mille pour ton second compagnon ?

— C’est très juste.

— Combien donneras-tu pour ton serviteur ?

— Il est Arabe, mais brave et fidèle ; il vaut autant que l’autre.

— Ainsi dix mille piastres pour lui ?

— Oui.

— Peux-tu compter tout de suite la somme ?

— Soixante mille piastres ?

— C’est cela ! s’écria le moutesselim.

— Les avez-vous avec vous ? repartit le procureur.

— Nous sommes très riches, Effendi.

— Alors, consens-tu à payer ?

— Pas du tout. »

Il était curieux de voir la figure des deux fonctionnaires à cette réponse inattendue.

« A quoi penses-tu ? dit le makredji stupéfait.

— Je pense que je suis né dans un pays où règne la justice. Chez les Franks, le mendiant et le roi sont égaux devant le juge, et si le padischah des Nemsi se rendait coupable d’une infraction à la loi, il serait puni comme le plus humble de ses sujets. Personne ne peut racheter sa vie par de l’argent, parce que nos juges ne se laissent point corrompre. Vous autres, Osmanlis, vous n’avez d’autre loi que l’intérêt de votre bourse, et vous trafiquez tous les jours avec la justice. Je ne

voudrais pas payer ma vie, si j’avais mérité qu’elle me fût ôtée.

— Eh bien, tu la perdras.

— Non : un Nemtché ne fait pas le commerce avec sa vie, mais il sait la défendre.

— Effendi, la défense te serait impossible.

— Pourquoi donc ?

— Ton crime est prouvé, toi-même tu l’as avoué.

— Je n’ai point avoué de crime ; j’ai dit seulement que je reconnais avoir enlevé les canons ; ce n’est point une action digne de mort, puisque je n’ai fait couler le sang de personne.

— Tu le soutiens ainsi, mais prends garde !... Voyons, tu refuses ce que notre compassion daigne t’offrir ?

— Je n’ai pas besoin de compassion.

— Alors on va t’enchaîner.

— Essayez-le ! »

Le commandant voulut intervenir à son tour, je rejetai ses propositions ; il frappa alors dans ses mains ; les trois officiers qui se tenaient à la porte entrèrent ; le moutesselim leur ordonna de m’emmener.

« J’espère, Effendi, me dit-il, que tu ne feras aucune résistance, il y a aux abords du palais assez d’Arnautes pour rendre vains tes efforts. Tant que tu resteras dans la prison d’Amadiah tu y seras bien traité.

— Moutesselim, m’écriai-je, crois-tu m’épouvanter ? si je voulais te montrer qu’un Nemsi ne craint ni toi ni les Arnautes tremblants de fièvre, ce serait bientôt fait ! Du reste je n’ai qu’une chose à te dire : vous ne m’enverrez point à Mossoul ; tout ce que vous voulez, c’est de l’argent ; le makredji en a besoin pour passer la frontière, et...

— La frontière... Qu’entends-tu par là, Effendi ?

— Demande-le à ton ami. »

Le procureur devenait blême.

« Je ne comprends pas ce que dit cet homme, balbutia-t-il.

— Il me comprend parfaitement, interrompis-je.

— Moutesselim, tu m’as offensé ; tu voulais te rendre coupable envers des étrangers d’une violence qui pourra tourner contre toi. Vous me menacez tous deux, eh bien ! j’ai de quoi vous confondre. Écoute, sais-tu bien quel est cet homme ?

— Le makredji de Mossoul.

— Tu te trompes, il n’est plus rien : sa place lui a été enlevée.

— Enlevée !

— Scélérat ! cria le procureur, il faut que je l’étrangle !

— Enlevée ! répétait le commandant effrayé.

— Oui, moutesselim, et, ce soir peut-être, tu recevras un ordre contre lui. En attendant je te conseille de mettre cet homme à l’abri : c’est lui qu’il sera nécessaire d’envoyer à Mossoul.

— Il devient fou ! répétait le makredji en s’agitant.

— Makredji, pourquoi es-tu ici ? lui demandai-je. Pourquoi n’as-tu pas suivi la route ordinaire pour venir à Amadiah ? Pourquoi as-tu passé par Moungaye ? Je sais tout, tu le vois. Maintenant, commandant, laisse-moi te donner la preuve que j’ai le droit de réclamer son arrestation. »

Je lui tendis les parchemins envoyés par Ali ; il les examina longuement.

« C’est la signature de l’Anatoli Kasi Askéri ! s’écria-t-il.

— Oui ; il écrit de Mossoul et ordonne d’arrêter ce fugitif. Lis donc.

— C’est vrai... Mais que devient le pacha ? Que fait-il ?

— Il est aussi révoqué ; lis cet autre écrit.

— Allah kérim ! il se passe d’étonnantes choses !

— Oui, le makredji est révoqué, le pacha est révoqué ; veux-tu être révoqué à ton tour ?

— Seigneur, tu es un émissaire secret de l’Anatoli ou du padischah lui-même !

— Il n’est pas question de ce que je suis, seulement tu vois que je sais tout. Je le répète, à présent j’attends que tu fasses ton devoir.

— Effendi, je le ferai ! Makredji, je n’y puis rien... Voici les ordres, tu es mon prisonnier !

— Ose mettre la main sur moi !... » hurla le procureur.

Il brandissait un poignard et se sauva à toutes jambes ; en une seconde il avait dépassé la porte. Nous le poursuivîmes. Sélek, qui se tenait dans l'antichambre, s'était élancé sur le fugitif ; il le maintenait à terre, le genou appuyé sur sa poitrine. L'ex-procureur fut bientôt désarmé et lié ; on le traîna derrière nous dans le selamlik.

« Quel est cet homme ? demanda le moutesselim en désignant Sélek.

— C'est le messager qu'Ali-bey m'a dépêché de Baadri. Il va retourner dans sa tribu, permets-lui d'accompagner l'escorte qui conduira le makredji à Mossoul. Il veillera soigneusement sur ton envoi, je t'en réponds. Nous avons à nous occuper encore d'un autre intrigant ; où est l'Arnaute qui s'est plaint de moi ?

— Qu'on aille le chercher ! » ordonna le fonctionnaire turc.

L'homme fut bientôt amené ; il ne se doutait nullement de la façon dont les choses avaient tourné.

« Où sont ses armes ? demandai-je.

— Oui, qu'en as-tu fait ? reprit le commandant.

— On me les a dérobées.

— Où ?

— Pendant mon sommeil.

— Il ment, moutesselim ; cet homme avait été donné à Lindsay-bey par le gouverneur de Mossoul, pour l'accompagner et le défendre ; il a mal agi avec nous ; il a même tiré sur moi, puis s'est enfui. Comme nous passions dans une forêt, ce drôle m'a visé de nouveau, ses balles ont failli m'atteindre. J'ai lancé mon chien après lui, et il m'eût été facile de l'envoyer dans la Djehennah ; nous nous sommes contentés de garder ses armes, que mon bachi-bouzouk possède encore. Veux-tu que je le fasse venir comme témoin ?

— Je te crois, Seigneur ! Vous autres, fourrez-moi ce lâche en prison ; c'est un déserteur et un menteur.

— Dois-je aussi emmener le makredji ? demanda Sélim-aga.

— Oui. »

Nous restâmes seuls avec le commandant. Le pauvre homme, abattu par tant d'émotions, se laissa tomber sur ses coussins et murmura :

« Qui eût jamais cru pareille chose ! Permets, Seigneur, que je t'offre un narghilé. »

Il frappa ses mains l'une contre l'autre ; on apporta l'objet demandé ; le moutesselim alluma lui-même le tabac et me présenta la pipe en disant :

« Émir, as-tu pu croire que je parlais sérieusement ?

— Quand ?

— Quand il était question de rançon.

— Oui, je l'ai cru.

— Tu t'es trompé, Seigneur : j'obéissais aux injonctions du procureur de Mossoul ; mes lèvres parlaient, et non mon cœur.

— Qu'aurais-tu fait de moi ?

— J'étais résolu à te ménager un moyen de fuite. Tu le vois, je voulais ton bien.

— Si les plaintes faites contre moi avaient été justes, tu n'aurais pas dû m'aider à fuir ; mais pourquoi me condamnais-tu sans examen ?

— Ne songe plus à cela, Effendi ; promets-le-moi.

— C'est à toi à me le faire oublier.

— Il est une chose que je voudrais rappeler à ta mémoire, Effendi.

— Et quoi ?

— La médecine.

— Je m'en souviens, moutesselim, tu l'auras ce soir même. »

En ce moment un domestique entra, annonçant qu'un officier arrivé de Mossoul demandait à parler au commandant. On introduisit ce major, qui remit, avec force inclinations et révérences, une grande missive cachetée aux mains du haut fonctionnaire. C'était un ordre du gouverneur de l'Anatolie concernant l'arrestation du makredji. Mon interlocuteur congédia l'envoyé et me dit :

« Tu as deviné, Émir ?

— Oui.

— L'Anatoli Kasi Askéri me notifie la déposition du pacha et du procureur de Mossoul ; il m'enjoint de surveiller le passage de ce dernier et de le lui expédier dès que j'aurai pu le faire saisir. Je compte que le prisonnier partira demain. J'écrirai en même temps au gouverneur général. Faudra-t-il lui parler de toi ?

— Non, je lui écrirai de mon côté.

— Voilà une affaire importante ; il faut que je m'occupe de l'escorte... Il y a un autre prisonnier que je voudrais joindre au makredji. »

Je tressaillis et me contentai d'une demi-interrogation, telle que : « Ah ?

— Oui, un Arabe, poursuivit le commandant : le gouverneur de l'Anatolie le réclame ; on désire l'avoir sous la main à Stamboul, comme otage.

— Quand enverras-tu les prisonniers ?

— Demain, après midi ; je vais tout de suite commencer ma lettre.

— Alors je te quitte ; je ne veux pas te déranger.

— O Effendi, ta présence est pour moi douce et rafraîchissante comme la rosée du matin.

— Et ton œil pour moi, moutesselim, est comme l'œil du meilleur ami ; mais ton temps est précieux, il ne faut pas le dérober.

— Tu reviendras demain matin ?

— Peut-être.

— Ah ! reviens, je désire que tu assistes au départ des prisonniers. Tu verras si je mets tous mes soins à organiser ce transport !

— Je viendrai. Salam.

— Salam, que Dieu te conduise ! »

Je n'avais pas posé le pied sur le seuil de la maison de l'aga, que déjà Merzinah me saluait par des cris de joie.

« Hamdoul illah, Effendi ! Tu vis, tu es libre ! »

La vieille me prit les mains et respira bruyamment en continuant ses exclamations :

« Tu es un grand héros ! Ton serviteur et l'étranger qu'on t'a dépêchés me l'avaient bien dit. Si on s'était avisé de te retenir en prison, tu aurais renversé le palais et la prison elle-même, tu aurais tout tué et peut-être aussi Sélim-aga !

— Oh ! non, pas lui, mais tout le reste ; tu peux en être sûre, Merzinah !

— Oui, tu es semblable à Nelad le Fort ; ta barbe va de droite et de gauche, comme la barbe d'une panthère ; ton bras est puissant comme les jambes d'un éléphant ! »

O Myrte, quelle injure à la blonde parure de mon visage et à la symétrie de ma charpente ! Mais la brave femme, dans son amour des comparaisons, ne s'en doutait guère. Je lui répondis sur le même ton, lui offrant cinq piastres pour acheter du henné. L'enthousiasme de notre hôtesse franchit alors toutes les bornes.

« Seigneur ! s'écria-t-elle, tu es plus vaillant qu'Ali, plus sage qu'Abou Bekre, plus fort que Simsah (Samson), plus beau que Hosseïn... Commande, que faut-il te faire cuire ? Préfères-tu le rôti ? Je ferai pour toi tout ce que tu pourras désirer, car avec toi la joie est venue dans cette maison, la bénédiction a passé en même temps que toi le seuil de notre porte !

— Ta bonté me touche, Merzinah. Je ne pourrai jamais assez la reconnaître, mais je n'ai ni faim ni soif, quand ta vue me rassasie... Sélim-aga est-il là ?

— Non, il m'a tout raconté tout à l'heure... Tes ennemis sont anéantis. Va retrouver les tiens, console-les par ta présence ; ils étaient fort tourmentés à cause de toi. »

Je me hâtai de profiter de l'invitation.

« Enfin ! vous voilà, me dit l'Anglais. Quelle angoisse nous avons eue ! Je voulais aller vous chercher.

— T'es-tu trouvé en danger ? me demanda Mohammed.

— Pas longtemps, du moins... Sais-tu que le moutessarif est destitué ?

— Le moutessarif de Mossoul ?

— Oui, et le makredji aussi.

— C'était pour cela qu'Ali t'envoyait Sélek ?

— Oui ; il ne t'avait rien confié ?

— Non... Il est taciturne... Mais alors Amad est libre ?...

— Je l'ai espéré un instant ; il faut renoncer à cet espoir ; la situation empire, bien au contraire, car le Grand Seigneur ordonne l'envoi de ton fils à Stamboul, pour servir d'otage. Il veut vous forcer à la soumission.

— Allah kérim ! Et quand part-il ?

— Demain dans la journée.

— Nous attaquerons l'escorte...

— Il faut agir avec prudence tant qu'on pourra ; une attaque ne réussirait probablement pas.

— Mais nous n'avons plus qu'une nuit pour tenter l'évasion !

— Ce temps suffit... Sir Lindsay, j'aurais besoin de vin pour le moutesselim.

Du vin pour ce drôle ? Par exemple ! Qu'il boive de l'eau, de la tisane ou du petit lait !

— Il demande du vin.

Le serpent ! Un mahométan ne doit pas boire de vin !

— Les mahométans boivent plus de vin que vous et moi. Ils appellent cela une médecine. Du reste, Sir, il nous faut acheter les bonnes grâces de cet homme, nous en avons besoin.

— Donnez-lui donc du vin ! Combien veut-il de bouteilles ?

— Une douzaine. Je payerai la moitié.

À quoi pensez-vous, Sir ! Voici de l'argent, fournissez-lui du bon vin et tirons-nous de ses griffes. »

Lindsay me tendit une bourse, sans compter la monnaie ; n'était-il pas un gentleman et moi un pauvre diable ?

« Voyons, reprit-il sérieusement, que faisons-nous ? délivrons-nous master Amad ?

— Oui.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— Comment ?

— Je ferai encore boire Sélim-aga, et je...

— Sélim-aga boit du vin ?

— Avec passion.

— Voici de bons musulmans ! Ils méritent la bastonnade !

— C'est possible, mais leur passion nous sert. Quand l'aga sera un peu lancé, je lui déroberai sa clef, puis j'irai délivrer mon Arabe, qui s'habillera ici, près de son père, et Halef l'emmènera dans la jolie villa que vous lui avez bâtie.

— Well ! parfait ! Que ferai-je, moi ?

— Vous ferez le guet. Quand j'amènerai Amad, je croasserai comme un corbeau, à l'angle de la maison. Halef se hâtera de descendre, pour retenir Merzinah dans sa cuisine, après m'avoir ouvert la porte. Vous viendrez au bas de l'escalier afin de recevoir le prisonnier, vous le conduirez ici, il changera de costume et m'attendra.

— Vous n'entrerez pas avec lui ?

— Non, il faudra que je rejoigne Sélim-aga pour lui rendre sa chef et éloigner tout soupçon.

— Hum ! voilà le difficile !... S'il vous a deviné, s'il veut vous saisir ?

— J'ai le poing solide et au besoin des armes. Mais j'ai aussi pour le moment un fameux appétit. Si nous prenions le repas du soir ? »

Pendant le souper je fis longuement la leçon au chef arabe et je surveillai l'envoi des bouteilles, que Halef vint emballer près de nous.

« Tu vas porter cela au commandant, dis-je à mon petit homme quand le tout fut bien et dûment empaqueté.

— Le moutesselim boit du vin, Sidi ? me demanda l'Arabe étonné.

— Ne t'inquiète pas, Halef, le moutesselim désire ce présent ; il en fera ce que bon lui semblera ; seulement tu ne remettras ce paquet qu'à lui-même. Tu lui diras que c'est la médecine dont je lui ai parlé. Écoute encore : quand je sortirai ce soir avec l'aga, tu nous suivras, sans te

montrer, et tu remarqueras bien la maison où nous entrerons, afin de pouvoir venir me chercher là ; en cas de besoin.

— Dans quel endroit de cette maison te trouverai-je ?

— Tu compterais à peu près sept ou huit pas à partir de la porte, puis tu frapperais à une autre porte, au fond du corridor, à droite ; c'est là que je serai. Si l'hôtelier, qui est un Juif, te questionnait, tu répondrais que tu viens chercher l'émir étranger ; tu m'as compris ?

— Oui, Sidi. »

Halef s'éloigna avec les bouteilles soigneusement dissimulées.

Mohammed ne pouvait tenir en place. Je n'aurais pas cru ce grave Bédouin capable d'une telle agitation : je l'avais vu si calme devant l'ennemi, au moment le plus décisif, dans la vallée des Degrés. Je respectais son trouble, un cœur de père est une chose sacrée ; moi aussi, j'avais eu un père qui bien souvent s'était agité et tourmenté pour moi : comment ne me serais-je pas senti ému en contemplant cet homme ?

Enfin Sélim-aga rentra de son service ; il se hâta de manger le maigre repas que lui avait préparé sa ménagère, puis nous nous rendîmes chez le Juif. Le brave militaire se souvenait vaguement de l'état où le vin l'avait mis la veille ; il buvait avec une certaine défiance, lentement et à petits coups.

Nous restâmes assis au moins trois quarts d'heure, le breuvage semblait ne faire d'autre effet que de rendre le chef des Arnautes plus silencieux et plus rêveur. Il s'enfonçait dans un coin de son sofa de foin, sans mot dire. J'allais faire monter deux nouvelles cruches, lorsqu'on frappa légèrement à la porte.

« Qui vient là ? murmura l'aga, comme réveillé en sursaut.

— Halef, sans doute.

— Halef ! sait-il où nous sommes ?

— Oui.

— Effendi ! qu'as-tu fait ?

— Il sait que nous sommes ici, mais il ne sait pas pourquoi.

— Ne le laisse pas entrer ! »

Je me levai et j'allai recevoir Halef dans le corridor ; quelque chose d'extraordinaire l'amenait probablement ; il murmura tout essoufflé :

« Sidi, est-ce bien toi ?

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Le moutesselim est venu à la maison.

— Tant pis ! cela va déranger tous mes plans... Enfin, retourne, je te suis. Tu ne t'éloigneras pas de la porte de ma chambre, il faut que je puisse t'avoir sous la main. »

Je revins près de l'aga ; je lui dis gravement :

« Sélim-aga, vois comme il est heureux pour toi que j'aie donné à hadji Halef le moyen de nous trouver : le commandant est chez toi, il nous attend.

— Allah illa Allah ! dépêchons-nous, Effendi ! Que veut-il ?

— Halef n'en sait rien.

— Cela doit être important, dépêchons-nous, Effendi ! »

Nous laissâmes nos cruches entamées et partîmes à toutes jambes.

Lorsque j'entrai dans mon appartement, je vis le moutesselim assis à la place d'honneur ; une lanterne de papier rouge avait été allumée pour l'éclairer ; il fumait tranquillement dans mon narghilé.

À mon approche il se leva avec une grande politesse.

« Ah ! moutesselim ! m'écriai-je, toi, ici, chez moi ! Dieu bénisse tes pas ! Puisse-t-il incliner ton cœur vers moi ! »

Au fond de l'âme j'envoyais au diable le visiteur, mais il fallait être diplomate.

« Émir, pardonne-moi d'être entré ici ; la gardienne de la maison (à laquelle Allah a donné un visage comme il n'y en a pas deux sur la terre !) m'y a presque contraint. Je voulais parler à l'aga.

— Alors, permets que je m'éloigne. »

Le moutesselim, à moins de violer tous les usages de la politesse turque, était obligé de

m’inviter à rester, ce qui m’arrangeait fort, pour le moment.

« Demeure, Émir ; assieds-toi, reprit le commandant ; que Sélim-aga s’asseye aussi. Ce que j’ai à lui dire, tu le peux entendre. »

Tout en allumant deux nouvelles pipes, j’examinai la figure de mon hôte. La lanterne rouge l’éclairait assez mal ; cependant à certains indices et à l’épaisseur de sa langue, je crus deviner que le haut fonctionnaire avait déjà usé de ma médecine à large dose. Après un moment de silence, il me demanda :

« Qu’en penses-tu, Seigneur, le makredji n’est-il pas un prisonnier d’importance ?

— Je partage cette opinion.

— S’il venait à s’échapper, quelle responsabilité pour moi !

— N’est-il pas en sûreté ?

— Si,... mais je ne me sens pas encore tranquille. Sélim-aga, je ne pourrai dormir cette nuit, je compte me rendre deux ou trois fois à la prison pour veiller moi-même sur le makredji.

— Seigneur, ne te dérange pas, c’est à moi de faire cette besogne.

— Non, je suis trop inquiet !... Je veux m’assurer par mes propres yeux de la présence du prisonnier. Donne-moi la clef.

— Seigneur, tu m’offenses !

— Je ne me défie pas de ton zèle, aga, mais je cherche à me tranquilliser. Le gouverneur de l’Anatolie est un homme sévère : je n’échapperais pas au cordon si le makredji prenait la fuite. »

Ainsi tous nos projets s’en allaient à vau-l’eau. Qu’imaginer à présent ? L’ivresse ou la violence nous feraient seuls sortir de là... Pendant que Sélim-aga continuait ses cérémonies avec le commandant, je me glissai dans l’antichambre, où se tenait Halef.

« Vite, lui dis-je à l’oreille, va prendre le meilleur tabac de l’Anglais. Voilà de l’argent ; va aussi chez le Juif de tout à l’heure ; demande-lui du vin de Tourbedi Haidari, un panier contenant dix cruches. Garde le tout dans ta chambre ; j’irai le chercher moi-même.

— Tu donneras un bakchich à Ifra et tu lui enjoindras de faire une petite promenade. Qu’il aille au palais s’entendre avec le bachtjanji, car il l’accompagnera demain pour retourner à Mossoul. Comme cela, nous en serons débarrassés. »

Je retournai près de mes hôtes ; le moutesselim mettait la grande clef dans sa ceinture.

« Sais-tu que le makredji s’est conduit en rebelle ? me demanda le commandant.

— Oui, il a résisté à l’aga et aux sous-officiers, qu’il menaçait de son poignard.

— Il le payera !

— De plus, ajouta Sélim, il s’est refusé à vider ses poches, quand je le lui ordonnai.

— Ah !... Qu’y avait-il dans ses poches ?

— Beaucoup d’argent.

— Émir, à qui appartient cet argent ? Pourrais-tu me le dire ?

— Tu dois le confisquer, on décidera plus tard.

— C’est juste, allons un peu voir.

— Moutesselim, tu me laisses ? Veux-tu m’offenser ?

— Je suis en visite chez toi, mais je ne suis pas ton hôte.

— Seigneur, fais-moi la grâce de le devenir, puisque tu es entré chez moi. Je désire t’offrir d’abord du tabac comme tu n’en as jamais fumé. »

Heureusement Halef rentrait avec le tabac demandé. Le moutesselim daigna le goûter. Mais je voyais ses yeux se tourner sans cesse vers la porte.

« As-tu reçu ta médecine, Seigneur ? lui demandai-je.

— Oui, je te remercie, Effendi.

— En as-tu suffisamment ?

— Je n’ai pas encore compté les bouteilles.

— Tu n’as pas essayé la médecine ?

— Si, un peu.

— Comment la trouves-tu ?

— Très bonne, mais j’ai entendu parler d’une autre médecine tout à fait douce, que tu as composée pour le pacha. »

L’aga me regardait, il avait compris et souriait en passant voluptueusement la langue sur sa lèvre.

« Oui, il y en a une très douce, repris-je.

— Elle se prépare difficilement ?

— Non.

— Elle est très salutaire ?

— Oui ; elle ressemble à la liqueur qui coule des arbres du paradis.

— As-tu de cette médecine ici ?

— Je puis en faire partout, et de la meilleure encore que pour le pacha de Mossoul.

— Serait-ce long ?

— Dix minutes. Attends encore un quart d’heure ici, et tu goûteras le breuvage que les houris présentent aux élus, dans le paradis de Mohammed.

— J’attendrai. »

Les yeux du moutesselim et ceux de l’aga brillaient de plaisir. Je quittai un instant la chambre et me rendis chez Mohammed, où je trouvai l’Anglais.

Émir ! s’écria le cheikh désespéré, tout est fini !

— Au contraire, tout commence !

— Mais tu n’as pas la clef !

— Elle sera peut-être inutile. Patience !

— Vous avez envoyé prendre mon tabac ? dit Lindsay avec humeur, vous faites encore acheter du vin !

— Oui ! du vin qui abattrait un éléphant. Doux comme le miel, fort comme le feu, du vin de Perse !

— Well ! j’en veux aussi.

— On vous en mettra de côté. Quand mes gens auront bu leur content, j’aviserai. »

Je descendis à la cuisine et fis allumer du feu par Merzinah. Halef ne tarda point à reparaître chargé de son panier de vin. Je plaçai une des cruches de vin sur le feu et la recommandai aux soins de la cuisinière, puis je retournai près de l’Anglais pour lui demander de me prêter des verres, et me rendis enfin dans ma chambre, où les deux Turcs m’attendaient avec impatience.

« Moutesselim, m’écriai-je, voici la médecine ; tu vas d’abord la goûter froide, après quoi tu verras combien elle réjouit le cœur quand elle est chaude. »

Le commandant goûta et goûta encore cet excellent vin de Perse ; son visage semblait s’illuminer d’aise.

« C’est une excellente médecine, dit-il ; Allah la donne à ceux qu’il aime. Tu es un favori du prophète... Possèdes-tu beaucoup de ce breuvage ?

— Oui, sois tranquille, moutesselim, ne t’en prive pas !

— Effendi, le ladakia-djebeli et le tabac des Chiras ne sont rien à côté de cette boisson souveraine pour la santé ! Elle vaut mieux que le parfum le plus fin du café.

— Attends, je vais aller te chercher l’autre médecine ; tu vas voir ! »

Je descendis doucement dans la cuisine : les choses s’étaient passées comme je le supposais, Merzinah, penchée sur la cruche de mon vin de Perse, puisait sans façon à l’aide d’une petite tasse à café ; elle sirotait son breuvage d’un air ravi.

« Merzinah, lui dis-je en entrant, prends garde de te brûler. »

La vieille se retourna tout effrayée, elle murmura :

« O Sidi, une araignée était tombée dans la cruche, j’ai voulu l’ôter...

— Et tu as avalé l’araignée, ô dévouée Merzinah !

— Non, Effendi, j’ai bu seulement le dessus du breuvage qu’elle avait gâté.

— Donne-moi ce petit pot que tu as là, sous la main.

— Le voici, Émir.

— Bien, je vais le remplir avec cette boisson.

— Pour qui ?

— Pour toi.

— Quelle est cette boisson, Émir ?

— Une médecine découverte par un hékim persan ; elle rend jeunes ceux qui sont vieux. »

Merzinah me remercia avec effusion. Je retournai à mes buveurs. Devenus tout à fait camarades, malgré la différence de leurs rangs, ils devisaient de la façon la plus joyeuse.

« Sais-tu, Émir, ce que nous disions ? me demanda le moutesselim, nous nous disputions sur le système nerveux ; il prétend que le sien est plus faible ; je soutiens que c'est le mien. Qui a raison.

— Je crois que celui sur lequel la médecine agira davantage pourra se considérer comme ayant été le plus malade.

— Ta sagesse est grande. Que nous apportes-tu, Effendi ?

— Le roi des breuvages ; nul ne pourrait lui être comparé.

— Ah ! goûtons un peu cela. »

Mes hôtes avaient déjà dans la tête ce que le vulgaire appelle un *hanneton*. Après quelques gorgées de vin chaud, bien préparé, le hanneton grandit, s'agita et bourdonna extraordinairement. Le supérieur et l'inférieur se prirent d'un véritable amour de l'égalité, au point que le moutesselim essuya de ses mains la barbe touffue de son aga, où se perdaient quelques gouttes de vin. La tendresse des deux personnages s'étendit jusque sur moi : le moutesselim m'embrassa deux ou trois fois, l'aga essaya de m'entourer le cou avec son bras mal assuré.

La lampe, placée dans la lanterne rouge, menaçant de s'éteindre, Sélim voulut y mettre une mèche, mais le moindre mouvement vers le haut devenait périlleux, et le colonel des Arnautes tomba, le bras en avant, dans la situation d'un patineur novice.

« Qu'as-tu donc, Aga ? demanda le moutesselim.

— O Seigneur ! une crampe,... une crampe terrible. Je ne puis me relever.

— Je vais t'aider !... Allons, remets-toi !... Là ! est-ce moins fort ?... marche, je t'aiderai. »

Rien de plus comique à voir que les efforts de ces deux hommes pour recouvrer leur équilibre sans pouvoir jamais y parvenir. Le commandant murmurait de sa voix empâtée :

« Émir, ta lampe va tomber, le papier brûle.

— Elle me paraît pourtant solide, Moutesselim, je ne vois rien d'extraordinaire dans sa situation.

— Aga, tu chancelles !...

— O Seigneur, c'est toi qui vas tomber. »

La scène dura assez longtemps sur ce ton ; enfin le commandant voulut se rendre à la prison.

« J'ai la clef, balbutia-t-il. Aga, viens avec moi... Émir, nous te remercions de la médecine ; elle est douce comme le lait du paradis... Seulement prends garde ! on dirait que tu veux marcher la tête en bas. Demain, tu nous prépareras encore un semblable breuvage. »

Les deux Turcs sortirent en titubant. Ils s'appuyaient fraternellement l'un contre l'autre ; je les suivis. Arrivés à l'escalier, ils s'arrêtèrent ; c'était à qui ne passerait pas le premier. La descente paraissait des plus difficiles. En se retournant, le moutesselim m'aperçut.

— Tu es là, Émir, soupira-t-il.

— Oui.

— Sais-tu que la politesse commande d'accompagner les hôtes jusqu'à la porte ?

— Je le sais ; permets-moi de t'offrir mon bras. »

Nous allâmes lentement jusqu'à la grande porte de la rue ; là, le commandant respira de toutes ses forces.

« Émir, dit-il, ce makredji est aussi ton prisonnier ?

— Oui, à proprement parler, car sans moi il eût peut-être échappé à ta vigilance.

— Eh bien ! tu dois veiller à sa garde, tout comme nous.

— Je vous accompagnerai volontiers à la prison.

— C'est cela ! Donne-moi ton bras. »

Nous nous avançâmes, non sans peine ni sans quelques zigzags, dans les ruelles désertes et sombres.

Mes deux buveurs marchaient cependant encore mieux que je ne l'aurais cru.

« Les Arnautes seront très effrayés quand ils me verront, opina le commandant.

— Ils ne le seront pas moins à ma vue, reprit l'aga.

— L’Arabe est toujours dans son cachot, n’est-ce pas, Sélim-aga ?

— Crois-tu, Seigneur, que je laisserais un homme si dangereux s’évader ?

— Je le visiterai aussi. A-t-il de l’argent ?

— Non.

— Et le makredji, combien penses-tu qu’il ait de piastres ?

— Je ne pourrais le dire.

— On les lui fera compter... Mais les Arnautes, Aga, il faudra les éloigner !

— Je les mettrai sous les verrous.

— C’est juste ; cet argent appartient à la caisse du moutesselim... Tu auras une gratification, Aga.

— Combien, Seigneur ?

— Cela dépendra... Ah ! voici la prison ; ouvre, Sélim-aga.

— Seigneur, tu as la clef ; j’ai laissé l’autre chez moi.

— Ah ! j’oubliais !... »

Le commandant essaya plusieurs fois de mettre la clef dans la serrure ; il n’y réussit point, sa main tremblait.

« Permets, Effendi, je vais t’ouvrir, » dis-je sans empressement.

Il me donna la clef ; quand j’eus ouvert, je remis cette clef dans la serrure du côté de l’intérieur, comme pour fermer la porte. Mes deux compagnons passèrent avant moi. Au lieu de tourner la clef, après en avoir imité le bruit, je laissai la gâche ouverte et rendis tranquillement la clef au moutesselim.

Les Arnautes étaient accourus au-devant de nous avec une lampe ; cette fois ils se trouvaient à leur poste, car l’aga les avait enfermés.

« Tout est dans l’ordre ? interrogea le commandant en affectant beaucoup de hauteur. Les prisonniers sont bien gardés ?

— Oh ! oui, Seigneur.

— Tant mieux pour vous, chiens ! Autrement je vous aurais fait fouetter jusqu’à la mort. Allons, débarrassez la place, montez dans la salle du haut ! Aga, va les mettre sous les verrous.

— Veux-tu y aller, Émir ? » me demanda l’aga ; la montée et surtout la descente de l’escalier l’effrayaient.

Je pris la lampe, les hommes me suivirent en me demandant :

« Pourquoi nous enferme-t-on ?

— Parce que le moutesselim veut être seul quand il parlera aux prisonniers. »

Dès que les Arnautes furent rentrés dans leur salle, je fermai la porte et me hâtai de rejoindre mes compagnons. Je les précédai dans les corridors pour éclairer leur marche. Arrivés au cachot de l’Arabe, nous l’ouvrîmes. Amad el Ghandour se tenait debout, les bras croisés, le visage dédaigneux et sombre.

« Tu es Amad, fils de Mohammed Émin ? » dit le commandant.

Pas de réponse.

« Ne peux-tu parler ? »

Même silence.

« Chien ! on te fera ouvrir la bouche demain ! Tu seras envoyé où tu ne voudrais pas aller ! »

Le jeune chef ne bougea pas, mais ses yeux étaient fixés sur les miens ; je lui fis un signe imperceptible, pour lui recommander d’être attentif. Nous nous éloignâmes et j’entendis l’aga refermer le verrou.

Une seconde porte fut ouverte ; nous aperçûmes l’ex-procureur. Appuyé contre la muraille, le visage abattu, il nous regarda non sans angoisse.

« Makredji, comment te trouves-tu ici ? lui dit ironiquement le moutesselim, car les Turcs ne comprennent guère le respect dû au malheur.

— Dieu veuille que tu y sois à ma place ! s’écria le makredji en se ranimant, et il se redressa avec rage.

— Que le prophète m’en préserve ! Ton châtiment est certain.

— Je ne crains rien.

— Tu as essayé de frapper cet aga.

— Il le méritait.

— Lui as-tu offert un dédommagement pour les coups qu'il a reçus ?

— Il mériterait plutôt la corde !... Mais toi, serais-tu disposé à traiter ?

— Peut-être.

— Combien exigerais-tu ?

— Combien as-tu sur toi ?

— Moutesselim, tu sais qu'il me faut de l'argent pour mon voyage...

— On te laissera ce qui est nécessaire.

— Eh bien, traitons l'affaire, mais non pas dans ce trou.

— Où veux-tu donc traiter ?

— Dans un lieu fait pour les hommes et non pour les rats.

— Viens.

— Donne-moi la main.

— Donne-la-lui, Sélim-aga, » dit le commandant, qui ne se sentait guère solide.

L'aga essaya de s'approcher, puis chancela, et s'appuyant à la muraille, murmura :

« Effendi, aide-le. »

Je tendis les deux mains, saisis fortement les poignets du makredji et le tirai hors de l'étroit cachot.

« Allons dans la salle d'en bas, dit le commandant ; pousse la porte, Effendi ? »

J'affectai de m'occuper de cette porte, pour laisser les trois hommes entrer les premiers dans la salle des gardes ; mais le commandant m'attendait sur le seuil. Je rejoignis mes compagnons. On avait fait entrer le procureur ; le moutesselim, qui tenait la lampe depuis quelque temps, venait après ; l'aga et moi suivions. Je poussai doucement l'aga, lequel tomba sur le bras de son chef ; celui-ci laissa échapper la lampe.

« Aga, que fais-tu, cria le moutesselim, nous n'y voyons plus. Procure-toi une lampe !

— Je vais en chercher une chez les Arnautes, » dis-je aussitôt.

M'élançant dehors, je fermai la porte aux deux verrous et ne fis qu'un bond jusqu'au cachot de l'Arabe. L'ouvrir, appeler le jeune chef fut l'affaire d'une seconde. Je l'aidai à sortir et murmurai à son oreille :

« Pas un mot ! suis-moi vite ! »

Je l'entraînai jusqu'à la porte de la rue ; nous en franchîmes le seuil ; je la fermai derrière nous.

En respirant l'air frais du dehors, Amad sembla d'abord suffoqué ; il était très faible sur ses jambes. Je lui pris le bras ; sa respiration pénible m'effrayait, car il fallait nous hâter. Enfin nous atteignîmes la maison de l'aga. Quoiqu'elle donnât d'un côté sur la prison, il fallait un assez long détour pour atteindre l'entrée.

« Courage ! murmurai-je, tout en soutenant mon compagnon, remets-toi !... Tu vas voir ton père ! »

Je me dissimulai avec le jeune chef dans un angle du bâtiment et j'exécutai le signal convenu : un croassement de corbeau. Au bout de quelques secondes, nous aperçûmes un filet de lumière sous la porte, qui s'ouvrit doucement. Nous entrâmes bien vite. Halef nous attendait.

« Dépêchez-vous ! » murmurai-je, et je poussai le prisonnier dans la maison.

I1 me fallut alors retourner lestement à la prison et monter jusqu'à la salle des Arnautes pour reprendre une lampe. Tout cela se fit avec tant de hâte, que mes gens n'avaient pas dû attendre plus de cinq à six minutes.

« Tu as été bien longtemps, Effendi, s'écria le moutesselim quand je rentrai avec la lumière.

— Les Arnautes voulaient savoir pourquoi ils étaient enfermés ; j'ai dû leur répondre.

— Un coup de pied eût suffi ! Mais pourquoi nous as-tu enfermés ?

— N'aviez-vous pas le prisonnier avec vous dans l'obscurité ?

— Émir, tu es prévoyant !... Tu as bien fait. Accroche la lampe et commençons. »

Il va sans dire que le moutesselim n'avait nullement l'intention de traiter avec son prisonnier pour lui permettre de fuir ; il usait de ruse, parce qu'il craignait la résistance du makredji, et qu'il

voulait empocher sans bruit l'argent du malheureux. Cette ruse me semblait une véritable imprudence, dans l'état d'ébriété où se trouvaient les deux complices.

Je n'aurais pas été étonné de voir le prisonnier les renverser d'un coup de poing et s'élancer dehors ; j'avoue même que je n'en aurais pas été absolument fâché. Le commandant reprit :

« Voyons, Makredji, combien as-tu d'argent ?

— Combien exiges-tu pour ta rançon ?

— Je ne puis te fixer la somme sans savoir si tu as de quoi t'acquitter.

— Explique-toi toujours, dis un chiffre.

— Eh bien, trois mille piastres.

— C'est trop !... c'est bien trop pour moi !

— Quatre mille alors.

— Seigneur, tu augmentes encore !

— Makredji, tu veux marchander, mais un moutesselim ne traite pas ainsi les affaires ; puisque tu refuses d'agir loyalement, j'exige cinq mille piastres.

— Je ne les ai pas !... Je t'en offre deux mille.

— Ta main est fermée., on te l'ouvrira ; je veux les cinq mille piastres.

— Je t'en donnerai trois mille, Seigneur, si... »

— J'ai dit cinq ! »

L'ex-procureur regardait son ennemi avec une rage mêlée d'angoisse ; son argent lui tenait bien au cœur, mais le désir d'être libre l'emportait encore.

« Me promets-tu de me laisser échapper quand je t'aurai compté la somme ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Je te le promets.

— Jure-le par le prophète.

— Je le jure ! »

Le moutesselim prononça ce serment d'un ton dégagé, et le prisonnier sembla hésiter.

« Ton argent ! » cria le commandant.

Enfin le malheureux s'exécuta ; il tira de son large pantalon un paquet enveloppé d'un mouchoir de soie, l'ouvrit et compta la somme sur le plancher. L'aga venait de prendre la lampe pour éclairer l'opération.

« Est-ce bien cela ? » murmura le makredji quand il eut achevé son compte.

Le moutesselim s'accroupit afin de vérifier le total.

« Ce sont des *kaïmé*[42], qui n'ont pas la même valeur que l'argent ; il faut pour une livre sterling cent dix piastres et cent quarante kaïmé ; tu me redois deux mille piastres.

— Seigneur, on reçoit les kaïmé pour l'impôt.

— Autrefois, et pour une partie seulement ; d'ailleurs le Grand Seigneur ne paye pas l'impôt, lui... Allons, les deux mille piastres tout de suite !

— Seigneur, tu es injuste !

— Eh bien, qu'on le reconduise dans son trou, Aga ! »

De grosses gouttes de sueur perlaient au front du makredji, il s'écria :

« Mais cela ne fait pas deux mille !

— Combien donc ?

— Treize cent soixante-treize piastres.

— N'importe ! ce que j'ai dit est dit : donne-moi les deux mille piastres.

— Seigneur, tu es cruel comme le tigre.

— Et toi, plus avare que la mort.

— Tiens donc ! »

Le makredji compta avec une fureur visible le supplément exigé ; son adversaire dans cette terrible lutte recompta les billets et les mit au fond de sa poche en disant :

« Remercie le prophète de t'avoir inspiré, car à la moindre hésitation je t'en aurais demandé davantage.

— Maintenant laisse-moi partir, reprit l'ex-procureur, qui renoua son mouchoir avec trop de

42 Espèce de billets de banque.

confiance.

— Te laisser partir ! Quand tu auras payé.

— Je viens de le faire.

— Tu m'as payé moi, mais non cet aga, contre lequel tu t'es livré à tant de violences.

— Allah illa Allah ! n'est-ce pas assez pour vous deux de cinq mille piastres ? N'était-ce pas convenu ?

— Allah aveugle ton esprit. Pourquoi ne t'es-tu pas informé avant de conclure ? Ces cinq mille piastres, je les ai demandées pour moi ; l'aga doit avoir une part égale, à cause des coups.

— Seigneur, Satan parle par ta bouche !

— Paye, il se taira.

— Je ne payerai pas !

— Alors au cachot !

— O Mohammed, ô vous tous, califes, qui avez entendu son serment ! Le Cheïtan est en lui déjà ; puisse-t-il l'emporter au fond de la Djehennah !

— L'huile de la lampe s'épuise, Makredji, veux-tu payer, oui ou non ?

— Je donnerai mille piastres.

— Cinq mille tout de suite, ou j'augmente la somme.

— Je ne les ai pas.

— Tu les as ! Je les ai vues.

— Je ne puis donner que...

— Veux-tu que j'exige six mille piastres ?

— Tu es un tyran, tu es le diable lui-même.

— Makredji, le marché est rompu. »

Le moutesselim se leva lentement ; il attendait l'effet de sa menace.

« Arrête ! cria le malheureux, je vais compter les cinq mille piastres. »

L'amour de la vie l'emportait décidément sur celui de l'argent. Lorsque le makredji renoua son paquet, il ne restait plus au fond que quelques kaïmé.

« Voilà, dit-il, qu'Allah maudisse la main qui touche cet argent !

— Tu as raison ! reprit froidement le moutesselim, tout à l'heure l'ami et le compère du procureur, maintenant son vampire et son bourreau. Tu as raison, la main de l'aga n'y touchera pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu as oublié les deux mille piastres en sus. »

L'ex-procureur faillit se jeter sur le commandant pour l'étrangler, puis il réfléchit et murmura avec désespoir :

« Mais je n'ai plus que ces trois billets !

— Eh bien, rentre dans ton trou ! Peut-être te souviendras-tu là-bas que tu as encore de l'argent sur toi... »

Le makredji tordait ses mains de colère ; enfin il fouilla de nouveau dans son pantalon, en tira une bourse et se tint de manière qu'on ne pût voir ce qu'elle contenait.

« Je vais essayer de te satisfaire, rugit le malheureux ; mais tu as un cœur d'acier ! Ton âme est changée en rocher ! Je ne trouve dans cette bourse qu'un peu de menue monnaie avec quelques pièces d'or ; je vais te donner l'or et les trois kaïmé... C'est tout ce qui me reste, me voilà pauvre ! Je ne garde que quarante piastres pour ne pas mourir de faim. »

Le prisonnier compta lentement son or, puis tendit la somme à ses bourreaux. Il me faisait pitié, et je sentais que tout n'était pas fini. Ces hommes cruels le dépouilleraient jusqu'au dernier para ; l'avarice semblait les dégriser, ils ne chancelaient pas quand il s'agissait d'argent ! L'aga ouvrit la main pour prendre avidement ce que lui donnait la victime, mais le moutesselim se saisit aussitôt de la somme.

« Nous compterons plus tard, dit-il à son subalterne ; en attendant, je dois garder le tout.

— Maintenant me voilà libre ? demanda sourdement le makredji.

— Libre ! répéta le commandant, qui secoua la tête d'un air étonné... Libre ! ha, ha ! ta dette n'est point acquittée !

— Es-tu fou, moutesselim ? Tout mon argent vient de passer dans tes poches !



Ouvrir le cachot, appeler le jeune chef, fut l'affaire d'une seconde.

— Tu m’as payé, moi et cet aga ; mais cet émir, quel dédommagement lui as-tu donné ?

— Il ne me demande rien ! Il n’a aucun droit de rien me demander !

— Tu délires, makredji, il a le droit d’exiger plus que nous deux, car tu es son prisonnier et tu voulais le perdre. »

J’aurais volontiers protesté, mais notre situation me commandait le silence. Le makredji, s’agitant comme un possédé, criait avec fureur :

« Il n’aura rien ! Je ne lui dois rien, je n’ai plus rien ! Quand j’aurais des millions de piastres, je ne lui donnerais pas un para !

— Tu as encore de l’argent.

— Quarante piastres, je te l’ai dit !

— O makredji, crois-tu me tromper ? crois-tu que mon oreille ne sache pas distinguer le son de l’or et de l’argent ? Ta bourse est encore pleine de mejdjé ! Sa panse est trop grosse, il la faut soulager ; allons, encore cinq mille piastres à cet émir, il te restera de l’argent pour ton voyage, je te l’assure !

— Tu te trompes.

— Montre-moi ta bourse !

— Non !

— Paye alors, paye tout de suite ! »

Le procureur se tordait comme un ver sous la pression de l’avide fonctionnaire. La scène devenait écœurante ; j’avais de la peine à en soutenir le dégoût ; quel jour elle jetait sur ce qui se passe en Turquie, surtout dans les provinces éloignées de la capitale !

« Je ne le puis, je ne le puis ! criait toujours le malheureux.

— Viens au cachot !

— Non ! ma rançon est acquittée.

— Je saurai te contraindre à marcher !

— Rends-moi mon argent, ou délivre-moi !

— Ton argent m’appartient. Tout ce que possèdent les prisonniers m’appartient.

— Hélas ! je n’ai plus rien, tu m’as dépouillé !

— Tu as encore de l’argent, tu as une montre, je la vois à ta ceinture ; tu as aux doigts des anneaux, d’un plus grand prix que tout ce que tu m’as donné.

— Jamais je ne verserai cinq mille piastres entre les mains de cet étranger ; il est mon ennemi...

— C’est ton dernier mot ?

— Oui.

— Suis-nous ! »

Les deux hommes se rapprochèrent du prisonnier, je m’écartai pour les laisser passer ; la clef de la prison pendait à la ceinture du moutesselim. Le makredji aperçut cette clef ; ses yeux brillèrent, il s’élança sur le commandant, saisit la clef et renversa à coups de poings les deux ivrognes. L’aga laissa de nouveau rouler sa lampe à terre, le prisonnier était dans la cour avant que mes deux compagnons eussent pu se relever.

« Arrête-le ! » me cria le commandant.

Si le makredji avait eu la présence d’esprit de fermer la porte derrière lui, il eût pu se sauver. Il n’y songea pas. Je l’entendais essayer d’ouvrir la serrure ; cette serrure, on le sait, n’était pas fermée ; je l’avais laissée ouverte à dessein, et cette circonstance, qui m’inquiétait fort, fut fatale au prisonnier : il perdit son temps à vouloir tourner la clef sans trouver le moyen d’ouvrir. Je m’élançai à sa poursuite, car je ne devais donner aucun soupçon au moutesselim, et je parvins à l’atteindre.

En se débattant, le makredji saisit le couteau qui pendait à ma ceinture, il m’en porta un coup à la paume de la main. La nuit était assez sombre pour ne point me permettre de surveiller ses mouvements. Ma blessure, très légère, ne m’empêcha pas de retenir le fugitif par une épaule, tandis que je passais la main le long de son bras droit afin de lui saisir le poignet. Il était temps, car il s’apprêtait encore à frapper.

A ce moment le moutesselim arrivait tout essoufflé et m’empoignait par derrière.

« C’est moi ! m’écriai-je. Laisse-moi ! je le tiens !

— Tiens-le ferme !

— Oui, tourne la clef et reprends-le, puis essaye de rallumer la lampe.

— Il faut aller en haut, reprit l'aga, l'huile est renversée. Attends ! »

J'avais acculé mon prisonnier contre le mur, mais je ne pouvais le faire tomber, parce que je devais garder sa main dans la mienne. Nous luttions péniblement. Enfin l'aga reparut avec de la lumière. Il posa sa lampe sur l'escalier pour venir à mon secours.

— Arrache-lui le couteau ! » criai-je.

Il y parvint... Je pus alors saisir le makredji à bras le corps ; il se dégagea et allait me soulever moi-même, quand je me baissai brusquement. Je lui pris la jambe, il perdit l'équilibre et tomba.

« Liez-le ! criai-je encore.

— Avec quoi ?

— Avec sa ceinture. »

Les deux hommes s'en acquittèrent aisément, car le makredji était sans connaissance ; les émotions par lesquelles il venait de passer expliquent assez cette faiblesse.

On lui lia les bras et les jambes ; l'avare moutesselim vida les poches du malheureux prisonnier, lui enleva ses bijoux, comme l'eût fait un chef de brigands, puis, aidé de l'aga, il le traîna dans son cachot. Les deux compères semblaient tout à fait dégrisés. Ils fermèrent soigneusement la porte de l'ignoble trou, montèrent chez les Arnautes, les firent sortir et leur recommandèrent une exacte surveillance.

Nous quittâmes tous trois ce lieu maudit. Le moutesselim, après avoir fermé la porte, remit la clef dans sa ceinture.

Lorsque nous fûmes dehors, le commandant s'arrêta ; nous l'imitâmes.

« Écoute, Aga, murmura-t-il, je vais faire le compte de tout ce que j'ai enlevé au makredji, car je désire envoyer la somme et les bijoux à Mossoul en même temps que ma capture. Tu viendras signer l'écrit. Je ne veux pas qu'on puisse rien me réclamer.

— J'irai, soupira l'aga ; quand seras-tu prêt ?

— A l'heure ordinaire.

— Tu conserves la clef, Seigneur ?

— Oui... Je retournerai peut-être encore cette nuit à la prison. Que Dieu te garde, Émir ! Tu m'as rendu de grands services. Tu me diras comment je dois te témoigner ma reconnaissance. »

Nous nous séparâmes et je continuai mon chemin avec l'aga.

« Effendi, me dit celui-ci tout bas, je devrais avoir six mille piastres.

— Tu les accepterais volontiers ?

— Certes !

— Fais-les-toi donner.

— Donner ! Sais-tu ce qui arrivera demain ?

— Quoi donc ?

— Le moutesselim écrira sur un papier qu'il a confisqué mille piastres au makredji, et je signerai l'écrit ; mais il empochera le tout, avec la montre, les anneaux, etc. ; si je reçois cent piastres, ce sera beaucoup.

— Et cela ne te satisfait point ?

— Non, j'enrage d'être obligé de me laisser voler.

— Le bach-chaouh en aura autant ?

— Oui.

— Sois tranquille, tu ne perdras rien, le moutesselim ou moi y pourvoirons.

— Ah ! je sais que ton cœur est bon ! Effendi, ne te reste-t-il plus rien de ta médecine ?

— Viens voir la cuisine. »

Nous ouvrîmes la porte ; Merzinah dormait sur le tas de chiffons lui servant de divan.

« Merzinah ! » cria l'aga.

La vieille ne bougea point. J'intervins et protégeai son précieux sommeil.

« Laisse-la dormir, nous n'avons pas besoin d'elle ; je vais te donner le fortifiant breuvage, puis tu prendras le repos que tu as mérité.

— Oui, Allah sait que je l'ai mérité ! »

Je tendis une cruche de vin à Sélim ; il l'emporta dans sa chambre. Alors je remontai près de mes gens, ils parlaient très haut, je dus les calmer. J'allai plusieurs fois épier à la porte de l'aga ; enfin je l'entendis ronfler. Cet homme dormait en paix, il ne se doutait pas même que sa complicité avec le moutesselim fût une mauvaise action.

Je revins à mes Haddedîn. Amad me parut transformé ; il portait fort bien son nouveau costume, et, sa barbe enlevée, il ressemblait moins à son père. Dès qu'il me vit entrer, il s'avança vers moi et prononça gravement ces mots :

« Émir, je suis un fils des Arabes, et non un Grec menteur. Je sais ce que tu as fait pour ma tribu et pour moi ; ma vie ainsi que tout ce qui est à moi t'appartiennent. »

Il disait cela simplement, mais de tout cœur.

« Tu n'es pas encore en sûreté, interrompis-je ; hâte-toi, Halef va te conduire.

— Je suis prêt, Seigneur.

— Tu sais grimper ?

— Oui, j'atteindrai ma cachette, quoique je me sente encore bien faible.

— Prends mon lasso : si tes forces te trahissent, hadji Halef Omar pourrait te tirer avec cette corde. Tu as des armes ?

— Mon père m'en a fait acheter, je te rends ton poignard ; merci, Émir.

— Et les vivres ?

— Ils sont empaquetés.

— Partez donc ! Nous irons bientôt te chercher. »

Le fils du cheikh quitta la maison avec Halef. Je les suivis, emportant les vieux habits du fugitif. J'arrivai sans être remarqué jusqu'à la roche sur laquelle s'appuie un des pans du rempart. Je déchirai le haïk, puis j'en dispersai les morceaux, les jetant dans l'abîme avec des pierres. J'accrochai aussi quelques lambeaux d'étoffe aux branches d'un arbre rabougri, qui croissait entre les rochers.

Quand je rentrai, je trouvai mon Anglais tout en colère.

« Venez, s'écria-t-il, on m'a pris mon vin et mon tabac ; on me prendra bientôt moi-même ! Misérable auberge ! »

Je le calmai, lui remontrant que Halef avait agi d'après mes ordres ; il m'avait fallu beaucoup de tabac et presque tout le vin pour mes deux compagnons de cette nuit. Je dus raconter mes aventures tout au long, mais je tombais de sommeil et m'assoupis bientôt dans un coin. Il commençait à faire jour quand Halef rentra. L'Anglais poussa une joyeuse exclamation.

« Voici Halef ! Master Amad est-il bien installé dans sa villa ? »

Je traduisis la question.

« Ce n'est pas sans peine ! murmura le petit Arabe.,

— Well, Halef a les habits tout déchirés ! Tiens, Halef, voici un pourboire, un bakchich. »

Halef comprenait peu l'anglais, mais ce mot-là alla droit à son cœur, il tendit la main.

« Sir, dites-lui que c'est pour s'acheter un haïk.

— Je vous remercie, master Lindsay. »

Enfin je pus rentrer chez moi et dormir tranquillement. Cette terrible nuit était donc passée ! Je dormais sans rêves et comme un homme très fatigué quand une voix m'appela :

« Émir, Effendi, vite, lève-toi ! »

J'ouvris les yeux. Sélim-aga était là, sans turban, sans gilet, les cheveux hérissés par la frayeur, les yeux encore troublés d'ivresse, le visage tout bouleversé.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je en m'étirant.

— Effendi, lève-toi ! Il est arrivé quelque chose d'épouvantable ! »

Il me raconta d'une voix entrecoupée que le prisonnier arabe venait de s'enfuir, que le moutesselim savait déjà l'évasion, qu'il était dans une fureur diabolique et l'envoyait chercher... Sélim me supplia en terminant de l'accompagner, pour essayer d'apaiser son chef.

Je ne fus pas longtemps à me mettre en état de suivre le pauvre aga. Sur le seuil de la prison, nous attendait le terrible moutesselim. Sans me saluer, il se précipita au collet de Sélim et l'entraîna dans le vestibule, où les Arnautes se tenaient tout penauds.

« Malheureux ! qu'as-tu fait ? hurlait le commandant.

— Je n'ai rien fait ! Non, je n'ai rien fait, répétait l'aga.

— C'est justement ton crime ! Tu n'as pas surveillé la prison.

— Surveillé ?... où ?...

— Mais ici même, les cachots !

— Je ne pouvais entrer... »

Le commandant fit des yeux effarés ; le souvenir de son ivresse lui revenait, mais heureusement il ne songea point que l'aga avait chez lui la seconde clef. Sélim continua, n'y pensant plus sans doute lui-même.

« La clef...

— C'est vrai, Aga ! enfin... rends grâces à Allah, car tu me l'aurais payé ! Viens, descendons encore une fois dans ce cachot. »

Nous allâmes, l'un derrière l'autre, jusqu'au misérable trou. Il était ouvert et noir comme toujours, mais vide : rien de plus incontestable.

« Parti ! murmura l'aga.

— Oui, parti ! grommela le moutesselim furieux.

— Qui donc a pu lui ouvrir ?

— Oui, qui donc, aga ? Dis-le-moi !

— Ce n'est pas moi, Seigneur !

— Ni moi ! Ce sont peut-être les hommes ? »

L'aga, se retournant, appela ses Arnautes.

« Approchez, vous autres chiens ; venez ici ! » cria-t-il.

Ils arrivèrent en hésitant.

« Avez-vous ouvert ce verrou ? demanda le moutesselim.

— Oui, l'avez-vous ouvert ?

— Aga, reprit le sergent, qui tremblait comme la feuille, nous ne sommes pas venus à cette porte depuis le dîner de midi. Aucun de nous n'a touché ces verrous.

— Quand j'ai ouvert la porte ce matin, le prisonnier n'y était plus ! murmura le commandant. Hier soir, je lui ai parlé ici même ; entre hier soir et ce matin, avez-vous ouvert le cachot ? Répondez !

— Nous jurons devant Allah que nous n'avons pas touché cette serrure, même du bout du doigt. »

Je pris alors la parole, car je craignais qu'on ne punît les Arnautes.

« Ces gens n'avaient pas la clef, fis-je remarquer ; s'ils ont laissé partir le prisonnier, il doit être encore dans la maison.

— Tu as raison. Cette clef est restée à ma ceinture toute la nuit. I1 faut chercher partout.

— Envoie aussi un Arnaute autour des remparts ; qu'on interroge les gardes des portes. Si le prisonnier, par impossible, est parvenu à gagner la rue, on a dû le voir... Mais il ne se sera pas arrêté aux portes, il aura bien plutôt tenté d'escalader les murs. Peut-être trouvera-t-on quelque trace d'évasion.

— Oui, courez aux portes ! qu'on fasse le tour de la ville, qu'on fouille en tous lieux ! »

Nous parcourûmes ensemble tous les recoins de la prison, puis nous revînmes dans la salle des gardes. Le moutesselim s'agitait avec impatience. Enfin, un des Arnautes rentra, apportant quelques haillons :

« Voilà ce qu'on a trouvé au-dessus du précipice, » annonça-t-il. L'aga saisit l'étoffe et l'examina attentivement.

« Effendi, c'est un morceau du manteau de l'Arabe, s'écria-t-il, je le reconnais !

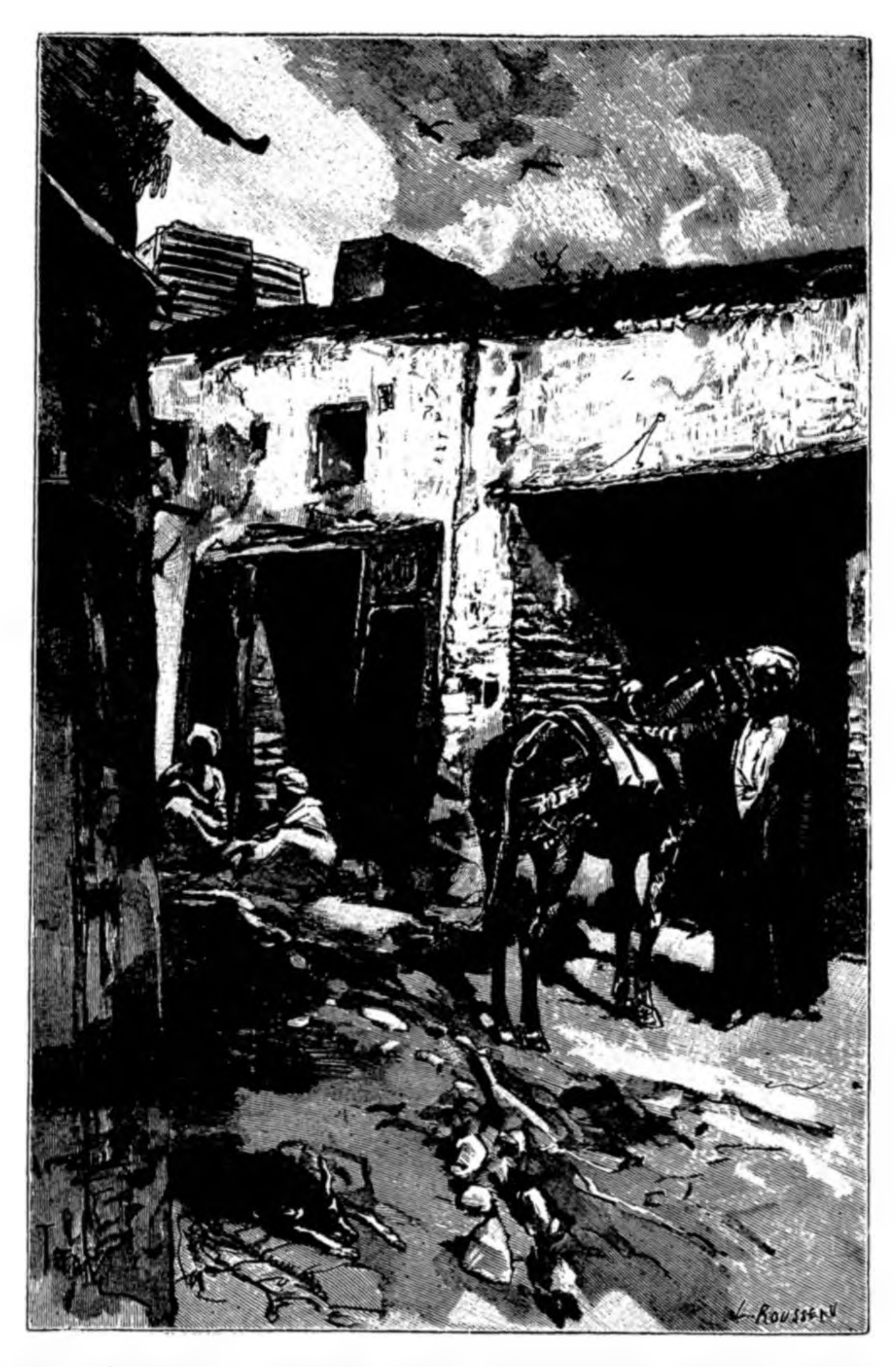
— En es-tu sur ?

— Aussi sûr que de ma barbe.

— Alors il a quitté la prison...

— Mais il doit avoir péri dans le précipice, ajoutai-je bien vite.

— Allons voir ! »



Un mulet, avec une selle de femme, était attaché devant la maison.

Nous nous rendîmes à la hâte sur les lieux ; je remerciai Dieu, en voyant au jour cet abîme béant, de ce que je n'y étais pas tombé dans l'obscurité, pendant que je me penchais sur le bord pour jeter mes lambeaux d'étoffe. Le moutesselim inspecta le terrain, la roche, l'arbre, l'abîme profond.

« S'il est tombé là, il n'en reviendra pas ! murmura le fonctionnaire ;... mais peut-être a-t-il réussi à sauter de l'autre côté ? »

Personne ne répondit ; le commandant continua ses recherches, grondant et tonnant contre tous ceux qui l'entouraient. Je le laissai se démener et j'allai acheter un cheval pour le jeune chef, après quoi j'entrai un instant chez ma petite malade.

Un mulet, avec une selle de femme, était attaché devant la maison. Je trouvai le père de la ressuscitée dans l'antichambre, il me reçut avec beaucoup de démonstrations amicales. La malade restait assise dans la pièce du fond ; ses joues avaient repris leur coloration naturelle, ses yeux ne brillaient plus de fièvre ; à côté d'elle se tenaient sa mère et son aïeule, celle-ci en habit de voyageuse. Un grand manteau noir couvrait ses vêtements de dessous, dont j'aperçus la couleur blanche ; un voile, également noir, enveloppait sa tête. La jeune fille me tendit la main en disant :

« Oh ! je te remercie, Effendi ; grâce à toi je vis !

— Oui, elle vit, répéta l'aïeule ; tu as été l'instrument de Dieu et de la Vierge sainte, pour la sauver, pour me prolonger la vie à moi-même, car je n'ai rien sur la terre qui me soit aussi précieux que cette enfant ! Je ne saurais t'offrir de l'or, tu es un riche émir, tu as tout ce que tu peux désirer... Dis-moi, Effendi, comment te remercierai-je ?

— Remercie Dieu et non pas moi, c'est lui qui t'a rendu ton enfant.

— Je prierai pour toi, Effendi ; Dieu exaucera la prière d'une femme dont les pieds touchent la tombe. Combien de temps resteras-tu encore à Amadiah, Émir ?

— Fort peu.

— Où vas-tu ?

— Je n'en sais rien moi-même, d'ailleurs j'ai des raisons pour taire le but de mon voyage ; tout ce que je puis te dire, c'est que je me dirige vers l'orient.

— Moi aussi, Seigneur, je vais vers l'orient. Je pars à l'instant. Tu as peut-être remarqué ma monture toute sellée ? Qui sait si nous nous reverrons jamais ! Reçois la bénédiction d'une vieille femme qui n'ose rien t'offrir de plus, et qui, du reste, n'aurait rien de meilleur à te donner.

« Écoute encore : je vais t'apprendre un secret, il te sera peut-être utile. Bientôt, à l'ouest d'ici, se lèveront de mauvais jours. Il est possible que tu te trouves dans ce temps périlleux ; si tu te sentais en danger, si tu avais besoin de secours là-bas, entre Achietah et Goudouktha, au dernier village du Tkhoma ; si personne ne voulait t'écouter, dis-leur que le *Rouhi Koulyan* te protège. Si on ne te répond pas, répète ce mot jusqu'à ce que tu trouves enfin quelqu'un qui te tire d'embarras, et tu trouveras quelqu'un, je te le promets !

— Le Rouhi Koulyan ! l'esprit de la caverne ? Qui donc peut porter un si singulier nom ?

— C'est une question à laquelle on ne te répondra pas.

— Mais tu me promets que ces mots m'assureront une protection ?

— L'esprit de la caverne est un être que personne ne connaît. Il est tantôt ici et tantôt là ; il est partout où on l'implore, quand on mérite son secours. Dans plusieurs villages, tu trouveras des lieux où, à certain temps, on peut s'entretenir avec lui. Il faut s'y rendre particulièrement vers minuit ; on expose l'objet de ses vœux ; l'esprit donne des conseils et des encouragements, mais il sait aussi menacer et punir. Il se fait obéir des plus puissants. On ne doit jamais parler de lui devant un étranger ; les fidèles et les justes peuvent seuls connaître l'endroit de sa retraite.

— En ce cas le secret ne peut guère m'être utile.

— Pourquoi ?

— Parce que personne ne consentira à m'indiquer la demeure de ce protecteur mystérieux.

— Apprends-leur que tu sais tout par moi. On te renseignera. Mon nom est connu dans le pays de Tyari, les bons savent qu'ils peuvent se fier à mes amis.

— Quel est ton nom ?

— Marah Dourimée. »

Cette communication me parut si fantastique, si bizarre, que je n'y ajoutai pas grande

importance ; je pris seulement note des noms, lesquels pouvaient me servir à l'occasion, et après avoir adressé un respectueux adieu à la centenaire, je revins chez moi. En passant devant la cuisine, j'entendis un tel vacarme, que je crus devoir entrer. Le moindre incident avait son intérêt, vu notre situation. Merzinah faisait à Sélim une verte semonce ; elle gesticulait au milieu de la pièce ; l'aga écoutait, les yeux baissés, comme un petit garçon. Loin de se taire à mon approche, la gouvernante me prit à témoin de la justesse de ses reproches :

« Regarde un peu cet aga ! » me cria-t-elle.

Sélim baissa davantage la tête. Je me plaçai de manière à bien l'envisager, pour mieux répondre.

« Cet homme est-il l'aga des Arnautes ? continua Merzinah.

— Oui, » murmurai-je inconsciemment et sans doute d'un ton très convaincu. La fureur redoubla.

« Quoi ! tu le prends pour un vaillant guerrier, un chef respecté ! Eh bien ! je vais te dire, moi, ce qu'il est : cet aga, c'est un poltron !

— Merzinah, ne me pousse point à bout ! s'écria enfin Sélim ; tu sais que ma colère est terrible !

— Mais qu'y a-t-il donc ? demandai-je.

— Il y a ces cinquante piastres ! grommela la vieille d'un air dédaigneux en poussant du pied la monnaie qui s'étalait par terre.

— Qu'est-ce que cet argent, Merzinah ?

— C'est la part que le moutesselim fait à l'aga.

— Pourquoi ?

— Pour la prise du makredji, Effendi ; tu sais peut-être combien l'affaire lui rapporte à lui ?

— Une vingtaine de mille piastres, je pense.

— Oui, au moins cela. Et il donne au brave colonel des Arnautes cette misère ! Et sais-tu ce qu'a fait le colonel des Arnautes ?

— Non.

— Il a accepté cette somme ridicule, sans répliquer un seul mot. Demande-lui si je mens !

— Qu'aurais-je dit ? soupira l'aga songeur.

— Il fallait lui jeter l'argent à la barbe. Quant à moi, je l'eusse fait certainement ; ne le crois-tu pas, Effendi ?

— Je le crois. »

Et certes je le croyais, Merzinah ayant assez prouvé l'énergie de son caractère ; elle me remercia du regard et continua :

« Effendi, n'es-tu pas d'avis qu'il doit reporter cet argent ?

— Non.

— Non ? »

Je me tournai vers Sélim pour lui demander :

« As-tu signé le compte que le commandant adresse à Mossoul ?

— Oui.

— Combien annonce-t-il ?

— Quatre cents piastres en or, quatre-vingt-une en argent.

— C'est tout ?

— Oui.

— Et la montre, les bijoux ?

— Pas un mot.

— Que veux-tu ! il est ton chef, tu ne peux t'en faire un ennemi ; la délation est un triste remède ; tu as accepté les cinquante piastres, garde-les. Je parlerai pour toi au commandant, j'espère te faire donner mille piastres.

— Est-il possible, Seigneur ! exclama Merzinah.

— Oui. Cet argent, en réalité, n'appartient ni au moutesselim ni à l'aga ; mais enfin, puisque le commandant se l'adjuge, suivant le détestable usage de votre pays, je ne vois pas pourquoi il ne ferait pas à Sélim une part convenable. L'escorte est-elle partie ?

— Non, Émir, le moutesselim est obligé de recommencer sa lettre à cause de l'Arabe ; du reste il attend encore, dans l'espoir qu'on retrouvera la trace du prisonnier.

— Je crois que la trace est toute retrouvée : le fugitif a péri dans le précipice.

— Le commandant n'en est pas sûr ; il s'imagine que l'Arabe vit toujours.

— A-t-il eu des nouvelles de son évasion ?

— Non ; mais j'ai compris, d'après ce qu'il a dit, qu'il « ne renonce pas à l'espoir de le découvrir.

— Je le souhaite pour lui. »

Je remontai dans ma chambre, me demandant ce qui pouvait entretenir les soupçons du moutesselim ; repassant dans mon esprit toutes les circonstances de l'événement, je n'en trouvai pas une de nature à nous trahir. J'étais plongé dans mes réflexions lorsque l'aga accourut pour m'appeler.

« Effendi, hâte-toi, le commandant le demande ; il veut retourner avec nous, une fois encore, dans la prison. Il y est déjà, qui nous attend.

— Je descends tout de suite, Sélim-aga. »

Pourquoi me faisait-il appeler ? Avait-il deviné quelque chose ? Allait-il me traiter en ami ou en ennemi ? Je résolus de me préparer en tout état de cause. Mes deux revolvers étaient chargés ; je les cachai sous mes vêtements, ainsi que deux autres pistolets, puis je me rendis dans la petite pièce occupée par Halef :

« Où est le buyuk-emini ? lui dis-je.

— Le commandant de l'escorte l'a emmené tout à l'heure. »

Cette circonstance, insignifiante en apparence, me donna l'éveil ;

je repris :

« Combien y a-t-il de temps ?

— On est venu le chercher à peu près au moment où tu as quitté la maison pour acheter un cheval.

— Viens avec moi chez le cheikh. »

Nous trouvâmes Mohammed assis à terre et fumant :

« Émir, me dit-il, Allah ne m'a pas donné assez de patience pour attendre tranquillement ce que je souhaite. Que faisons-nous encore dans la ville ? Je veux partir !

— Nous ne tarderons point à fuir, Mohammed. Je crois que nous sommes trahis. »

Il se leva, comme un homme désagréablement surpris sans doute, mais prêt à dominer ses craintes et à lutter contre les événements. Le danger finissait par vaincre l'apathie de sa race.

« Pourquoi crois-tu cela, Effendi ? s'écria-t-il.

— Je le crains ; le commandant m'envoie chercher ; il veut, prétend-il, visiter encore une fois la prison avec moi. Je me rends à son invitation, mais je prends toutes mes précautions. Si je ne suis pas ici dans une heure, c'est qu'il sera arrivé quelque incident fâcheux.

— Sidi ! j'irai te chercher ! s'écria tout de suite mon brave petit Halef.

— Pourras-tu venir jusqu'à moi ? Je n'en sais rien. Peut-être serai-je en prison... Vous verrez alors ce que vous aurez à faire : ou fuir, ou essayer de me délivrer.

— Nous ne t'abandonnerons jamais ! » murmura le Haddedîn d'une voix calme et grave.

Il était magnifique de fierté avec sa longue barbe blanche tombant jusqu'à sa ceinture, ses yeux étincelants », sa haute et noble taille. Il eût pu représenter le courage résolu, mais prudent, de la verte vieillesse.

« Je te remercie, répondis-je. S'ils me prennent, ce ne sera pas sans lutte. En tous cas, j'espère bien ne pas me laisser lier et pouvoir vous marquer par un signe le cachot que j'occuperai.

— Comment feras-tu, Sidi ? interrompit Halef.

— Je mettrai un haillon, un lambeau de mes vêtements, s'il le faut, au soupirail qui donne dans le jardin. L'aga et Merzinah, du reste, me sont dévoués ; ils me serviront d'intermédiaires près de vous. Ne manquez pas de tenir nos chevaux toujours prêts. Vous combinerez le plan qui vous semblera le meilleur. Adieu ! le moutesselim m'attend, et il faut que je voie encore sir Lindsay. »

Lindsay, lui aussi, fumait tranquillement sur son tapis. Il me salua par une bruyante exclamation.

« Ah ! il était temps que vous vinssiez ! Je veux partir.

— En vérité ?

— N'est-ce pas monstrueux ce qui se passe ici ? Regardez. »

Il se leva et me montra par la fenêtre un Arnaute couché à plat ventre sur le toit de la maison voisine et surveillant la nôtre.

« Je me tiens à quatre pour ne pas envoyer une balle à ce drôle, voyez-vous, Sir, dit l'Anglais.

— Écoutez, Lindsay, je vais me rendre à la prison, où m'attend le moutesselim. Si dans une heure je ne suis pas de retour, c'est qu'on m'aura arrêté ; en ce cas, je m'efforcerai d'attacher quelque loque au soupirail de mon cachot. Vous pourrez l'apercevoir d'ici ou de l'avant-toit.

— Très bien ! et alors on apprendra à connaître master David Lindsay !

— Vous vous entendrez avec Halef, il prétend savoir l'anglais maintenant.

— La pantomime suffit ; yes ! Soyez en paix, Sir. »

Je partis... Sur moi veillaient trois hommes dont je connaissais le dévouement et le courage. Du reste, je ne redoutais pas beaucoup la garnison d'Amadiah, affaiblie par la fièvre, ni la poursuite des rares habitants, engourdis dans la torpeur de la misère.

Sélim-aga se tenait devant la porte ; il trouvait que je tardais beaucoup ; nous prîmes le pas accéléré pour nous rendre à la prison. Les deux ruelles qu'il nous fallait suivre me parurent désertes. On devait m'épier secrètement, mais personne ne se montrait. A mon arrivée, le commandant me salua avec une politesse à travers laquelle ma défiance crut reconnaître d'inquiétants symptômes.

« Effendi, me dit-il, quand la porte se fut refermée sur nous, le corps du fugitif n'a pas été retrouvé.

— Tu as fais sonder le précipice ?

— Oui ; on y est descendu avec des cordes ; on n'a rien trouvé.

— Et les vêtements ?

— Les vêtements ont peut-être été jetés là, à dessein.

— Alors il aurait eu un habit de rechange ?

— Plusieurs vêtements ont été achetés hier au bazar, entre autres un costume complet. »

Il me regardait, comme s'il eût voulu lire dans mes yeux ou sur ma physionomie quelque altération qui me trahît. Je ne bronchai point ; j'avais eu le temps de composer mon visage, je repris en souriant :

« Ce costume était pour lui ?

— Je le crois. On lui a même acheté un cheval de selle.

— Ah !

— Ce cheval est encore en ville.

— Et tu crois que le prisonnier tenterait de passer les portes à cheval ? Tu te forges de singulières imaginations. Aurais-tu encore besoin de médecine ?

— Cette médecine, je n'en boirai plus jamais ! Je suis persuadé que l'Arabe est encore à Amadiah.

— Comment expliques-tu son évasion ?

— Je ne sais. Il est certain que l'aga et les Arnautes n'y ont nullement contribué.

— Où le crois-tu caché ?

— Je n'ai pu encore découvrir sa retraite, mais, Seigneur, tu vas m'aider.

— Moi ! volontiers, si je le puis. »

Tout en avançant, le moutesselim jetait un regard oblique vers l'escalier, où se tenaient les Arnautes pressés sur les marches... Tout ce que me disait le haut fonctionnaire confirmait mes prévisions.

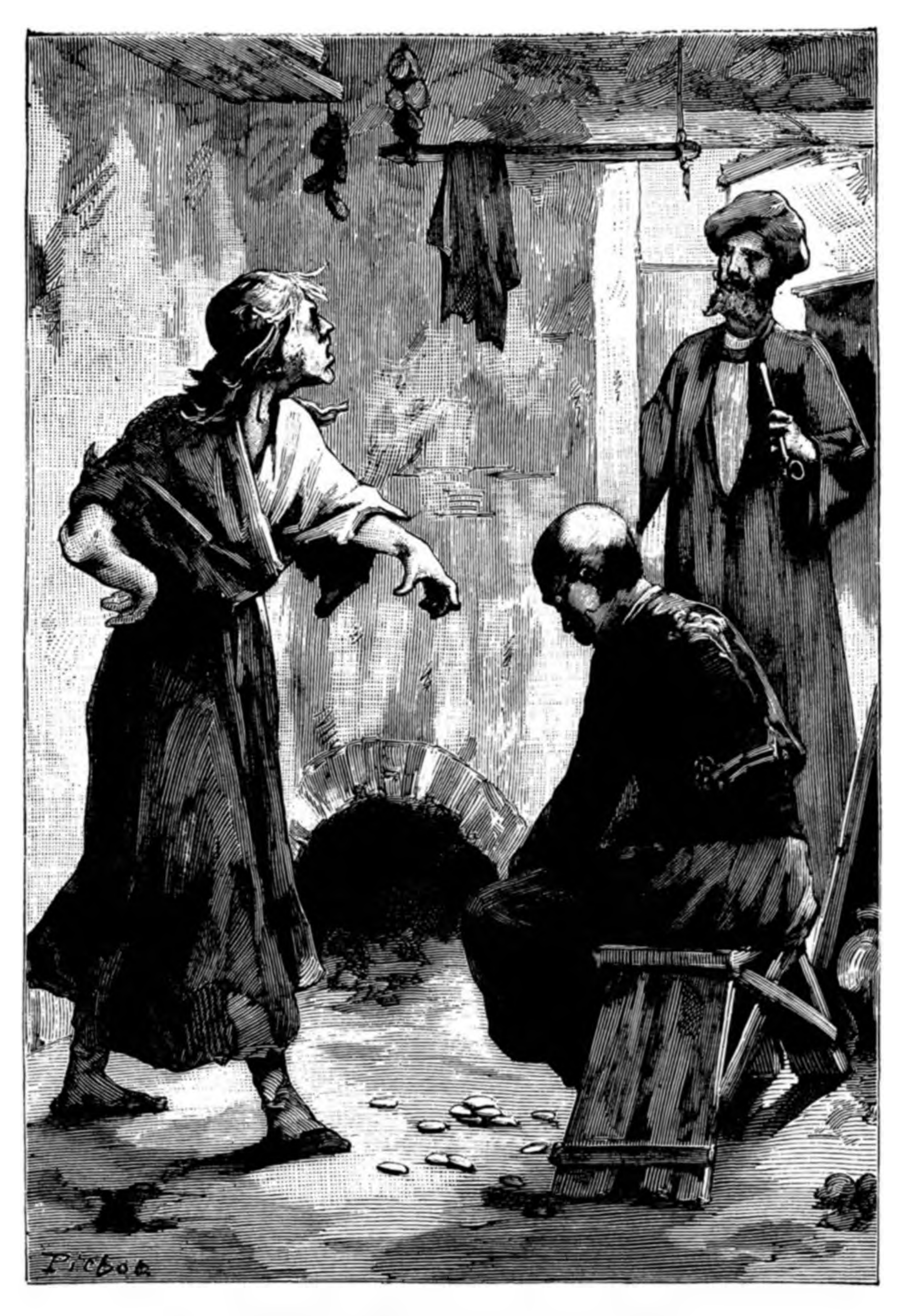
Je regardai Sélim ; son visage impassible me persuada qu'il ignorait le dessein de son chef. Lui-même semblait être tenu en suspicion. On redoutait probablement sa connivence avec nous.

Le commandant reprit :

« Émir, j'ai entendu raconter que tu es un grand connaisseur en fait de traces.

— Qui te l'a dit ?

— Ton bachi-bouzouk, auquel ton serviteur l'a raconté. »



« Regarde un peu cet aga, » me cria-t-elle.

Donc mon bachi-bouzouk avait été interrogé ; c'était pour cela que le chef de l'escorte, non content de l'avoir retenu presque la nuit, l'emmenait encore dès le matin. Le moutesselim continua :

« Oui, et c'est afin que tu m'aides à retrouver le fugitif que je t'ai fait prier de venir ici.

— Mais nous avons déjà visité la prison !

— Il faut la visiter encore ; souvent un faible indice met tout à coup sur la voie.

— Parcourons donc les lieux.

— Commençons par le cachot de l'Arabe ; c'est là que nous trouverons mieux la piste. »

Le rusé matois ! J'entendais craquer les planches de l'escalier. Les Arnautes descendaient à petits pas.

« Ouvre, Sélim-aga ! » commanda le moulesselim quand nous fûmes devant le cachot.

L'aga ouvrit tout au large, puis appuya la porte contre le mur. Je m'avançai sur le seuil avec précaution, veillant à ce qu'on ne pût me pousser dans l'intérieur. Je regardai de tous côtés.

« Je ne vois rien, Moutesselim, dis-je après examen.

— Tu ne peux rien voir d'où tu es, avance au fond ; descends, Effendi, descends donc !

— Descendons, si tu le crois nécessaire. »

Je remontai d'abord d'un pas, saisis fortement la porte et l'enlevai de ses gonds ; après quoi je la plaçai en travers sur le seuil. Le commandant ne s'attendait pas du tout à ce procédé, qui dérangeait soudain son plan.

« Que fais-tu ? me demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— J'enlève la porte, comme tu le vois.

— Mais pourquoi ?

— Oh ! parce que, quand il s'agit de découvrir des traces ou des indices, on ne saurait prendre trop de précautions.

— Cette porte ne te gênait en rien. Tu ne vois pas plus clair au fond du trou, qu'elle y soit ou non.

— C'est juste, seulement sais-tu quels sont les indices les plus certains ?

— Lesquels ?

— Ceux qu'on remarque sur le visage d'un homme : ceux-là, ajoutai-je en lui frappant familièrement sur l'épaule, ceux-là, un effendi du Germanistan les voit tout de suite ; il ne s'y trompe pas.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que tu es vraiment un diplomate consommé. Tu caches tes secrets et tes desseins avec une adresse incomparable ! Maintenant, pour te satisfaire, je vais descendre au fond du cachot.

— Mais, Effendi, de quels projets me soupçonnes-tu capable ?

— Ta sagesse t'a fait trouver juste, Moutesselim ; tu penses qu'un prisonnier devinerait bien mieux comment un autre prisonnier a pu s'échapper.

— Allah kérim ! tu es un habile homme ! »

Je sautai au fond du trou et feignis de me baisser, mais je ne quittais pas mes gens de l'œil.

Le moutesselim faisait signe à l'aga ; tous deux s'approchaient de la porte renversée pour la soulever.

Je me relevai en criant :

« Laisse cette porte, Moutesselim.

— Il faut la remettre en place.

— Je compte l'y remettre moi-même. »

Je pris mon élan pour remonter, ce qui n'était pas aisé, car le trou avait une certaine profondeur au delà des marches.

« Ne bouge pas ! ordonna le moutesselim, et sur un mouvement de sa main plusieurs Arnautes s'approchèrent. Ne bouge pas ! tu es prisonnier ! »

L'aga tressaillit, il comprenait enfin, et me regardait, puis son chef, avec stupeur.

« Prisonnier ? répliquai-je tranquillement. Tu plaisantes ?

— Je ne plaisante pas.

— Alors tu es devenu fou cette nuit. Toi, tu me ferais prisonnier ! Songes-y donc !

— Tu es prisonnier, répéta le commandant. Tu ne recouvreras ta liberté que quand le fugitif aura été ramené ici.

— Moutesselim, tu ne feras jamais rentrer cet homme dans ta prison.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu as affaire à un jeune chef auquel Dieu a donné la prudence et le courage, qualités qui te manquent absolument.

— Tu me braves ! Eh bien, fais maintenant usage de ta propre prudence, si tu en possèdes ! Vous autres, remettez cette porte sur ses gonds et fermez le verrou ! »

Je tirai mes armes de dessous ma ceinture et criai en montrant le canon de mon revolver :

« Laissez la porte, ou...

— Fermez-la ! hurla le commandant.

— Prenez garde, je vais tirer...

— Ose-le, giaour !

— Oser ! ô moutesselim ! Je n'hésiterai pas, et si je ménage tes gens, je viserai sur toi le premier, entends-tu ? »

La menace produisit son effet ; le vaillant défenseur d'Amadiah recula, en criant toujours :

« Fermez la porte, chiens !

— Laissez-la, ou j'envoie les premiers qui s'avancent dans la Djehennah ! Et toi, commandant, n'oublie pas la protection qui me couvre : une insulte à ma personne pourrait te coûter la vie.

— Obéissez, scélérats d'Arnautes, ou je tire moi-même sur vous ! Sélim-aga, les feras-tu marcher ? »

Le neveu du beau-frère de la sœur du petit-fils de la mère de la cousine de Merzinah se trouvait fort embarrassé ; il se tenait à une certaine distance, tordait sa moustache et ne savait quel parti prendre ; son hésitation me sauvait. J'étais parvenu à sauter sur le seuil de la porte, menaçant les Arnautes avec mon revolver ; je me frayai un passage jusqu'au moutesselim et lui appuyai mon arme sous le menton.

« Moutesselim, lui dis-je froidement, je n'ai découvert aucun indice dans ce cachot.

— Allah illah Allah ! Émir, abaisse ton pistolet !

— Avant tout, .débarrasse-moi de tes gardes ; Sélim-aga, renvoie ces gens chez eux.

— Oui ! cria l'aga avec un soupir de soulagement, allez-vous-en, qu'on ne vous voie plus ! »

Toute la bande se hâta de remonter l'escalier.

« Maintenant, je retire mon revolver, commandant, repris-je, mais songe un peu dans quelle position tu t'es mis ! quelle honte pour toi d'avoir usé d'une ruse si basse envers un homme que protège le Grand Seigneur et que toi-même tu avais traité en ami ! Voyons, pourquoi voulais-tu m'enfermer ?

— Parce que je dois faire une perquisition chez toi.

— Eh bien ! nous l'aurions faite ensemble.

— Non, tu aurais cherché à te défendre.

— Et les autres, ne les craignais-tu pas ?

— Tu es le plus méchant de tous.

— Tu te trompes, Moutesselim, je suis le plus doux et le moins dangereux : mon hadji Halef Omar est un héros que la moindre offense enflamme ; Lindsay-bey, un véritable tigre, quand on lui manque de respect ; le troisième, que tu n'as pas encore vu, les surpasse tous deux dans l'explosion de sa fureur !... Tu ne serais pas sorti vivant de la maison. Mais enfin combien de temps voulais-tu me laisser dans ce trou ?

— Le temps que bon m'eût semblé.

— A quoi songes-tu ? Regarde, je suis bien armé ; j'aurais fait sauter la serrure avec mes balles, et au premier coup de feu mes compagnons avertis seraient accourus pour me défendre.

— Crois-tu que je les eusse laissé approcher ?

— Un seul de leurs fusils vaut mieux que toutes tes vieilles armes ; Halef viendrait à bout de la garnison tout entière ! Suis-moi, je te montrerai quelque chose. »

Je l'entraînai dans la cellule du prisonnier, restée ouverte, et lui désignai le soupirail, par

lequel on apercevait un coin du ciel. Dans le cadre de cette ouverture, il ne fut pas peu surpris de reconnaître une forme humaine, enveloppée d'un grand manteau à carreaux rouges et noirs et tenant un fusil à la main. Cette forme se penchait justement pour regarder vers la prison.

« Quel est cet homme ? demandai-je au fonctionnaire turc.

— Hadji Lindsay-bey.

— Oui, le voilà assis à l'extrémité du toit de notre maison, il n'attend qu'un signe pour tirer. Ta vie tient à un cheveu. Explique-toi donc franchement. Qu'as-tu contre moi ?

— Tu as délivré l'Arabe.

— Qui te l'a dit ?

— Un témoin.

— Et sur le témoignage d'un misérable espion tu veux m'emprisonner, moi un effendi, un bey, un émir, un homme de mon importance, un voyageur couvert par l'ombre du Padischah, un guerrier qui t'a prouvé qu'il ne craint rien au monde !

— C'est justement parce que tu te vantes de ne rien craindre que je voulais t'enfermer ici, pendant la visite de ton domicile.

— Viens avec moi, nous visiterons la maison dans tous les coins.

— Non, je n'irai pas moi-même ; j'y enverrai mes gens.

— Tu as peur, Moutesselim ! envoie qui tu voudras. Qu'on cherche, qu'on examine, qu'on interroge : on ne découvrira rien ; ainsi, tu seras convaincu d'une tentative des plus injustes contre ma personne.

— Cela n'est pas certain, Effendi.

— Comment peux-tu croire que, si je n'étais pas sûr de la situation, je serais venu me livrer entre tes mains ? Je te le répète, tu te repentiras de cette coupable tentative !

— Mais, Émir, si le prisonnier évadé se trouvait chez toi, il faudrait bien que je te fisse arrêter...

— J'y consens volontiers.

— Tu dois comprendre que je ne puis te laisser sortir avant la perquisition, car tu pourrais donner l'éveil et cacher le fugitif.

— Comme tu voudras ; seulement je crois que mes compagnons défendront à outrance l'entrée de la maison, si on se présente en armes chez eux.

— Écris-leur de laisser passer mes Arnautes.

— Volontiers. Sélim-aga portera ma lettre ?

— Non, je ne me fie pas à Sélim, il est votre hôte.

— Oh ! Sélim est un fidèle serviteur, Moutesselim, il ne dira pas un mot de l'affaire.

— Non, certes ! s'écria l'aga. D'ailleurs je puis jurer que personne, dans ma maison, n'a vu le prisonnier et que l'émir Kara ben Nemsi est innocent de tout ceci !

— Ne le jure pas, aga ! interrompit le commandant. Émir, suis-moi, je voudrais te confronter avec un homme qui prétend te bien connaître, cet Arnaute emprisonné hier, sur ta demande.

— Ah !

— Oui, il prétend savoir sur ton compte des choses qui pourraient te nuire.

— Il veut se venger :... Mais ne serait-il pas mieux d'envoyer à la maison un garde au lieu d'une lettre, car mes compagnons croiraient peut-être que l'écriture ne vient pas de moi ?

— Ils ne croiront pas davantage un Arnaute.

— C'est possible ; eh bien, envoie chercher mon serviteur Halef.

— Tu ne lui parleras qu'en ma présence ?

— Certainement. »

Le moutesselim appela un Arnaute, lui expliqua la commission, puis nous nous rendîmes au cachot de l'ancien cavas de Lindsay.

Sélim-aga ouvrit la porte de la cellule.

« Lève-toi, commanda le moutesselim, et réponds. Soutiens-tu encore ce que tu m'as dit tout à l'heure ?

— Oui.

— Répète-le.

— L'homme qui prend le nom de hadji Lindsay-bey est un Anglais, il m'a emmené de Mossoul avec un interprète et nous a raconté qu'il allait rejoindre un de ses amis, occupé de la recherche d'un prisonnier dont il méditait l'évasion. »

Ainsi, pensai-je, master David avait parlé !

« Lindsay-bey a-t-il nommé cet ami ? demandai-je à l'Arnaute.

— Non.

— A-t-il dit le nom du lieu où l'on présumait trouver le captif ?

— Non.

— C'est là toute ta déposition ?

— Oui.

— Sélim-aga, referme cette porte, et toi, Moutesselim, écoute-moi. Tu es, en vérité, un habile diplomate dont je pourrai vanter l'adresse à Stamboul ! Hadji Lindsay-bey cherchait un ami ; a-t-il dit que j'étais cet ami ? L'homme qu'il cherchait était lui-même à la recherche d'un prisonnier, dont on ne sait pas le nom, et tu conclus tout de suite que ce prisonnier est ton Arabe ?

« Ainsi Lindsay-bey aurait quitté sa patrie, laquelle se trouve à tant de journées de chameau de ce pays, pour courir après un Bédouin ?

— Non pas Lindsay-bey, mais toi... Tu es lié avec les Haddedîn, tu connais Amad.

— Je te répète que je ne l'avais jamais vu avant de le rencontrer ici, dans ce cachot. Lindsay-bey ne comprend pas le turc ; les interprètes de Mossoul ne sont guère forts sur l'anglais. On se sera mal entendu d'un côté ou de l'autre, à moins que mon ami n'ait jugé à propos de débiter un conte à son Arnaute.

— Mais pourquoi ce bey prétend-il ne pouvoir parler ? I1 parlait, puisqu'il se servait d'un truchement.

— Son vœu de silence ne date que de quelques jours.

— Viens entendre une autre déposition... Écoute, on frappe, c'est ton domestique, sans doute. »

Un Arnaute introduisit Halef. Je le mis au courant de la perquisition qu'on allait tenter, j'ajoutai :

« Je tiens à prouver au commandant que je suis son ami ; reçois bien ses gens, conduis-les partout, ouvre-leur toutes les portes, qu'ils fassent la plus minutieuse visite des lieux. Va !

— Et toi, Sidi, où vas-tu ? Reviens !

— Je reste avec le commandant.

— Quand rentreras-tu ?

— Je n'en sais rien encore.

— En une heure on peut parler et s'entendre, Sidi ! Si dans une heure tu n'es pas de retour, nous viendrons te chercher. »

Il sortit ; le moutesselim semblait réfléchir sérieusement ; la mine décidée de mon petit Halef lui en imposait.

Nous retournâmes dans le palais, le seraï, nom bien pompeux pour la chose ! Une foule de serviteurs se tenaient dans les antichambres ; le commandant fit signe à l'un d'eux d'entrer avec nous dans le sélamlik. Nous nous assîmes, mais on ne m'offrit pas de pipe. Le moutesselim me dit en me montrant l'homme qui nous avait suivis :

« Voilà celui dont je t'ai parlé, celui qui t'a vu.

— Où m'a-t-il vu ?

— Dans la ruelle qui conduit à la prison. Parle, Ibrahim. »

Ibrahim semblait assez embarrassé ; il ne s'attendait point à me voir en liberté ; cependant il s'exprima ainsi :

« Seigneur, je suis rentré tard dans ma maison ; comme j'allais en fermer la porte, j'ai entendu des pas précipités. Deux hommes couraient, l'un entraînant l'autre. Ce dernier paraissait épuisé et respirait péniblement ; ils disparurent derrière un angle et presque aussitôt un corbeau se mit à croasser.

— Pourrais-tu reconnaître ces hommes ?

— Il faisait trop sombre pour les distinguer exactement, mais la grande taille de cet effendi est

très reconnaissable.

— L’autre fugitif était-il plus petit ?

— Oui, Seigneur, un peu moins grand.

— T’ont-ils aperçu ?

— Non, car je me tenais derrière la porte.

— Bien ! tu peux te retirer. Qu’en dis-tu, Émir ?

— Qu’en dis-tu toi-même ? N’ai-je pas passé toute la soirée près de toi ?

— Tu es allé chercher une lampe. Tu as été longtemps,... peut-être ce temps a-t-il suffi...

— Eh ! Seigneur, qui donc avait la clef de la prison ?

— Moi.

— Comment expliques-tu ma sortie alors ?

— Je ne sais.

— Avec qui suis-je retourné à la maison, en te quittant ?

— Avec l’aga.

— L’aga est-il plus petit ou plus grand que moi ?

— Plus petit.

— Ne donnai-je pas le bras à Sélim ?

— Peut-être.

— Les corbeaux ne croassent-ils pas toute la nuit, en rêvant ou en s’appelant l’un l’autre ?

— Émir, tout cela est singulier !

— Comment ! singulier ? Tout ne s’explique-t-il pas au contraire ? Ne suis-je pas ton ami ? ne t’ai-je pas fait des présents ? ne t’ai-je pas aidé à arrêter le makredji, ne t’ai-je pas réjoui l’âme avec une excellente médecine ? Et tu veux me retenir prisonnier ! Et tu vas jusqu’à douter de ce brave Sélim-aga, qui donnerait sa vie pour toi !

— Émir, tu me confonds ! Je suis tenté de renoncer à la perquisition...

— N’y renonce pas, je t’en supplie ! Il y va de mon honneur, envoie tes hommes. »

Le moutesselim se leva et sortit pour donner des ordres. Sélim-aga, qu’il dépêcha près de moi, apprit de ma bouche la manière dont je venais de le défendre : il me remercia vivement.

« Tu vas voir ce que je tenterai encore pour toi, » lui dis-je.

Au même moment rentrait le moutesselim, le visage inquiet et sombre ; il soupira en disant :

« Voici le bach-chaouch qui est prêt à emmener le prisonnier à Mossoul.

— Ah ! celui qui a fait venir mon bachi-bouzouk afin de l’interroger ? Peut-être en a-t-il aussi tiré quelque chose contre moi ?

— Non, Seigneur, le buyuk-emini n’a dit que du bien de vous tous ; mais que vais-je écrire au gouverneur général en ce qui concerne le prisonnier arabe ?

— Écris-lui ce qui est vrai.

— Effendi, cette évasion pourra me causer un grand préjudice... Si j’écrivais que cet homme est mort ?

— Cela est ton affaire.

— Me dénoncerais-tu ?

— Je n’ai aucun motif de te trahir ; n’es-tu pas mon ami ? Seulement, si le prisonnier venait à être retrouvé, ou s’il atteignait heureusement son pays, tu serais bien embarrassé.

— Je dirais que l’Arabe dont on m’avait confié la garde n’était pas le véritable Amad el Ghandour,... ou bien... Oui, en réalité, Effendi, c’est difficile à présenter... Le mieux serait, je crois, de ne pas faire trop de recherches. »

C’était là une manière tout à fait turque de se tirer d’embarras. Pour ma part je la trouvais excellente.

« Mais le bach-chaouch sait que le prisonnier s’est évadé ?

— Il ne sait pas et ne saura pas avant son départ le nom du Haddedîn ; j’ai fait répandre dans la ville la nouvelle de l’évasion d’un prisonnier arabe, en l’appelant Abou-Salma ; c’est le nom d’un homme qui a été longtemps prisonnier ici, pour avoir refusé de payer l’impôt.

« Dans une heure le makredji partira avec son escorte, et je serai débarrassé de ce souci.

— As-tu fait le compte de ce que le makredji portait sur lui ?

— Oui, ce compte est écrit et signé par Sélim-aga.

— Tu as oublié une autre signature, commandant !

— Laquelle donc ?

— La mienne.

— O Effendi, elle est inutile.

— Elle me semble cependant nécessaire.

— Comment cela ?

— On peut m'interroger à Mossoul ou à Stamboul sur cette affaire. Il serait mieux, pour l'ordre des choses, que j'aie signé le compte ; je pourrais alors rendre témoignage de ta droiture, si, par hasard, le makredji venait à contester les chiffres. »

Le pauvre moutesselim se grattait l'oreille avec un visible embarras ; il finit par balbutier :

« Le compte est plié et cacheté, tu ne peux plus y mettre la signature.

— Montre-le-moi. »

Ce ne fut pas sans peine que le fonctionnaire se décida à se lever pour aller chercher l'écrit ; il resta fort longtemps absent.

« Effendi, murmurait l'aga, pendant cette absence, ne va pas me trahir ! Qu'il ne puisse s'apercevoir que je t'ai tout raconté.

— Sois tranquille. »

En rentrant le moutesselim me dit d'abord que ses gens revenaient de notre maison, où ils n'avaient trouvé ni le prisonnier ni aucune trace de son passage, mais seulement un cheval de trop dans notre écurie.

« Nous est-il interdit de faire un présent à nos amis ? m'écriai-je ; ne t'ai-je pas parlé du gendre de notre hôte de Spandareh, près duquel nous ne voulons pas nous présenter sans cadeau ? Si ce cheval avait dû servir à l'évasion, serait-il encore dans notre écurie ? Ne te prouve-t-il pas le contraire de ce qu'on voudrait conclure ? »

Le commandant me tendit alors un grand parchemin plié en quatre et cacheté, mais sans enveloppe. Je le pris, et, le tournant en forme de lunette, je lus quelques lignes d'écriture qui ne me parurent pas compromettantes pour nous. Malheureusement, il m'était impossible de voir les chiffres du compte. Les sachant par Sélim, je feignis avec audace de les lire entre les feuilles et j'épelai lentement :

« Quatre cents piastres en or ; quatre-vingt-une piastres en argent... »

Puis je me récriai bien haut :

« Moutesselim ! quelle erreur ! ce compte n'est pas juste du tout.

— Émir, cela est mon affaire et non la tienne.

— C'est aussi mon affaire, s'il te plaît ! Ne t'ai-je point aidé à saisir le makredji et cela par deux fois ? Ne m'as-tu pas promis cinq mille piastres pour ma part ? Où est cette somme, me l'as-tu donnée ?

— Émir !

— Moutesselim !

— Tu te dis mon ami, et tu veux me tourmenter !

— Tu te dis mon ami, et tu veux me tromper !

— Je dois envoyer l'argent à Mossoul.

— Tu n'envoies que quatre cents piastres en or et quatre-vingt-une en argent. Pourquoi gardes-tu le reste et les bijoux ?

— Si tu envoyais le tout à Mossoul, je n'aurais rien à dire... Tu ne le fais pas, je réclame ma part.

— Tu n'as rien à prétendre là-dessus.

— En ce cas, toi non plus, ni cet aga. Ne lui as-tu pas donné ce que tu lui avais promis ?

— Je lui ai donné ce que je pouvais donner, » interrompit le moutesselim, pendant que l'aga faisait la mine la plus amusante que j'aie jamais vue.

« Et pourquoi n'aurais-je pas ma part ? insistai-je.

— Tu es un étranger, je ne te dois rien.

— Comme tu voudras ; mais je vais écrire tout de suite à l'Anatoli Kasi Askeri pour lui

réclamer ce qui me revient. Ordonne à l'escorte d'attendre, ma lettre ne sera pas longue à préparer.

— Voyons, Émir, combien exiges-tu ?

— Tu as touché au moins cinq mille cinq cents piastres ; il te reste de plus la montre et les quatre brillants.

— Combien faut-il te donner là-dessus ?

— Ma part entière : six mille piastres en papier, ou cinq mille en or et argent.

— Effendi, il y avait si peu d'or !

— Bah ! je sais très bien reconnaître le son de l'or et celui de l'argent ; la bourse était à large panse ; tu as plus d'or qu'il ne t'en faut pour me payer.

— Tu es si riche, et tu veux m'arracher cette misérable somme !

— Donne-moi deux mille piastres, c'est mon dernier mot.

— Allah kérim ! je ne puis !

— Adieu ! »

Je me dirigeai vers la porte ; je traversais déjà l'antichambre, quand Sélim-aga courut après moi. Je retournai dans le sélamlik, le commandant me lança un regard furieux.

« Donc, tu veux deux mille piastres ? me demanda-t-il d'une voix sourde.

— Oui, en or. »

Il compta la somme sur le tapis :

« Tiens, voilà ; tu peux me remercier.

— Te remercier ! mais au contraire je t'abandonne trois mille piastres.

Je ne le devais rien ! Ces deux mille piastres sont un présent... Quand pars-tu ?

— Je ne le sais pas encore.

— Je te conseille de quitter la ville aujourd'hui, toi et tes compagnons. Je pourrais exiger que tu m'amènes l'homme que je n'ai pas encore vu, mais j'ai assez de vous tous ! Tu tiens ton argent, va-t'en, et ne reviens jamais !

— Moutesselim, n'essaye pas de jouer cette comédie avec moi, ou je te rends tes piastres, et j'écris à Mossoul. Je resterai ici tant qu'il me plaira. Je ne vois pas pourquoi tu me recevrais impoliment s'il me plaisait de revenir te visiter. Cependant, afin de mettre ton âme en repos, je te dirai que nous partirons très probablement ce soir. Au reste, je ne quitterai pas la ville sans te saluer. »

Je revins chez moi ; les Arnautes, que je rencontrai sur mon chemin, me rendirent les honneurs militaires ; je rentrais la tête haute. Cependant Merzinah m'accueillit avec un visage tout enflammé ; elle ne se consolait pas de l'affront fait à sa maison.

« Émir, me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut, il est arrivé du beau ici !

— Quoi donc, Merzinah ?

— As-tu jamais vu un moutesselim ordonner une perquisition chez le chef des Arnautes ?

— Je n'ai jamais vu cela, n'ayant point encore logé chez un aga des Arnautes et connaissant peu les moutesselim.

— Et sais-tu ce qu'on cherchait chez nous ?

— Que cherchait-on, Merzinah ?

— L'Arabe évadé !... Un prisonnier en fuite chez son gardien ! As-tu jamais entendu parler d'une telle chose ? Quand Sélim-aga reviendra, je lui dirai un peu ce que j'aurais fait à sa place.

— Ne chagrine pas trop ton arrière-cousin, car il a en ce moment assez de peine.

— Et pourquoi ?

— Parce que nous vous quittons tous aujourd'hui.

— Vous, vous tous ?

— Oui, je me suis fâché avec votre moutesselim, je ne veux pas rester davantage dans la ville où il commande.

— Allah tallah Vallah! Seigneur, reste chez nous, je saurai bien forcer cette créature à te respecter ! »

J'aurais été curieux de savoir comment Merzinah comptait s'y prendre pour arriver à un tel résultat, mais nous fûmes interrompus par le bachi-bouzouk, qui accourait tout essoufflé en disant :

« Effendi, je viens te faire mes adieux.

— Entre, que je te paye tes bons services.

— O Émir, je suis bien payé.

— Par qui ?

— Par l'homme à la longue figure.

— Combien t'a-t-il donné ?

— Tout cela ! »

Il passait sa main sous sa ceinture et la retirait pour me montrer une poignée de grosses pièces d'argent.

« C'est bien ! lui dis-je ; moi je veux payer ton âne. Viens.

— Allah kérim ! Je ne vends pas ma bête !

— Non, mais tu peux accepter une récompense pour les services qu'elle nous a aussi rendus.

— Mach'Allah ! c'est bon à entendre, Émir ! »

Je le conduisis dans ma chambre, que Halef avait presque entièrement déménagée déjà ; je lui donnai encore quelque argent, ce qui le mit au comble de la joie.

« Émir, balbutiait le pauvre homme, jamais je n'ai rencontré un effendi aussi bon ! Je voudrais que tu fusses mon capitaine, ou mon major, ou mon colonel... Alors je.pourrais me dévouer pour toi dans la bataille, comme le jour où j'ai perdu mon nez, au plus fort de la mêlée, quand...

— Oui, mon brave Ifra, je connais ton intrépidité, je n'en douterai jamais ! dis-moi, es-tu allé aujourd'hui au palais ?

— Le bach-chaouch m'avait fait venir dès le matin pour être interrogé.

— Que t'a-t-on demandé ?

— D'abord si nous avions caché le prisonnier évadé ; puis si, quand nous étions chez les Yésidi, tu avais tiré sur les Turcs ; si tu étais un émissaire de Stamboul, et une foule d'autres choses dont je ne me souviens même plus.

— Écoute-moi, Ifra ; la route que vous allez prendre passe par Spandareh, tu diras au chef du bourg que nous partons, mes amis et moi, aujourd'hui, pour Goumri et que j'y verrai son gendre. Vous traverserez aussi Baadri ; tu iras, de ma part, chez le bey, avec Sélek, tu le salueras pour nous.

— Sélek s'en retourne ?

— Oui ; où est-il ?

— Près des chevaux, je crois.

— Va lui dire qu'il peut seller sa monture, je lui porterai une lettre tout à l'heure. Maintenant adieu ! Ifra, qu'Allah te garde toi et ton âne ! »

Je me rendis ensuite dans la chambre de Mohammed, où mes compagnons étaient réunis, tous armés de pied en cape et prêts à partir.

Halef en me voyant se jeta avec impétuosité à mon cou, tant il était heureux ; l'Anglais me tendit la main et secoua la mienne de tout son cœur ; Mohammed me salua gravement.

« Avez-vous couru quelque danger, Sir ? me demanda Lindsay.

— On m'a fourré dans le cachot d'Amad el Ghandour, ce n'était pas rassurant.

— Oh ! yes ! véritable aventure ! Prisonnier ! Et combien de temps ?

— Deux minutes.

— Vous vous êtes délivré vous-même ?

— Moi-même ! je vous raconterai cela.

— Well ! yes ! beau pays ! très beau pays ! Tous les jours une aventure nouvelle !

— Il faut pourtant quitter Amadiah dans une heure.

— Où allons-nous ?

— A Goumri ?

— Ah ! je me plaisais ici ! Très intéressante forteresse, romantique et...

— Hier vous vouliez partir...

— Un peu d'humeur, Sir ; aujourd'hui je resterais volontiers. Qu'est-ce que Goumri ?

— Goumri est encore bien plus romantique !

— A la bonne heure ! Eh bien, partons ! »

Personne ne se réjouissait davantage du départ que Mohammed ; il lui tardait de rejoindre son fils ; nous nous mîmes tous à nos préparatifs. J'écrivis d'abord une lettre à Ali-bey, pour le

remercier du grand service qu'il nous avait rendu en m'envoyant les papiers apportés par Sélek, et j'allais porter mon billet au Yésidi. Celui-ci me fit ses adieux ; il ne voulait pas suivre l'escorte, il s'en retournait seul. En remontant chez moi, je rencontrai Sélim-aga et sa *tante* sur l'escalier.

« Effendi, me demanda Merzinah, tu veux donc quitter Amadiah ?

— Oui, Merzinah, il est temps.

— Et où vas-tu ? reprit l'aga.

— A Goumri.

— Tu ne peux y arriver avant la nuit.

— Nous camperons en route.

— Passe encore cette nuit avec nous, Émir, supplia Merzinah, je te cuirai du bon *pilau.*

— Non, tout est prêt, il faut partir.

— Tu ne crains pourtant pas le moutesselim ?

— Je crois, au contraire, qu'il a peur de moi.

— Seigneur, tu m'avais promis de lui parler de moi ; il t'a donné deux mille piastres, et... »

Merzinah fit de gros yeux, elle interrompit l'aga :

« Deux mille piastres ! Quelle somme ! et pour qui ?

— En or, reprit Sélim, et pour l'émir.

— Écoute, aga, j'ai tenu ma parole ; ne m'as-tu pas compris ?

— Cet aga ne comprend rien, Émir, parle-moi quand il s'agit d'argent.

— Comment ! Sélim-aga, tu n'as pas compris que cette somme, c'était pour toi que je l'exigeais ? Si je l'avais demandée en ton nom, je t'aurais fait un ennemi du moutesselim.

— Sans compter qu'il eût fallu la lui rendre après ton départ ; oh ! merci, Effendi !

— Combien lui as-tu arraché, Émir ? demanda anxieusement la vieille.

— Je te le dis, deux mille piastres.

— Hamdoul illah ! Qu'Allah soit béni ! Il nous fait riches par tes mains ! Mais quand nous remettras-tu cette somme ?

— Tout de suite. Entre chez moi, Sélim ! »

L'aga ne se fit pas prier, Merzinah le suivit. Je comptai l'or dans les mains de mon hôte ; mais la gouvernante, plus prompte qu'un chat-tigre, s'élança sur lui et enleva la moitié de la somme au moins, avant qu'il fût revenu de sa stupeur.

« Merzinah ! tonnait le colonel des Arnautes.

— Sélim-aga !

— Rends-moi mon argent !

— Sois tranquille, il te reviendra toujours. Il me faut de l'argent pour ta cuisine et celle des prisonniers : la farine, l'eau, le...

— L'eau ! Merzinah ! on ne paye pas l'eau ! »

La querelle dura ainsi pendant quelques minutes ; l'Arnaute finit par céder ; Merzinah, tout à fait de bonne humeur, se tournant vers moi, me dit :

« Mais, Émir, il ne te restera rien du tout !

— Je ne puis rien garder de cet argent.

— Et pourquoi ?

— Ma religion me le défend.

— Ta religion ? Allah illa Allah ! ta religion te défend d'accepter de l'argent ?

— Cet argent n'appartenait ni au makredji, car il l'a obtenu par des moyens détestables, ni au moutesselim, ni à l'aga ; il ne me revenait pas davantage, et si j'avais pu contraindre le moutesselim à l'envoyer à Mossoul, je l'aurais fait. Sachant que je n'obtiendrais rien là-dessus et puisque cette somme doit passer entre les mains de gens auxquels elle ne devrait pas revenir, j'ai cru pouvoir en tirer la part du pauvre Sélim plutôt que de tout laisser au commandant. Quant à moi, je n'en garderai pas un para.

— Effendi, ta religion est très bonne ! Tu es un fidèle croyant, qu'Allah te bénisse !

— Écoute, Merzinah ; si j'étais mahométan, j'aurais tout empoché ! Ma foi n'est pas la vôtre.

— Tu n'es pas musulman ? s'écria la vieille tout étonnée, qu'es-tu donc ?

— Chrétien.

— Mach’Allah ! Nessorah[43], alors ?

— Non, ma croyance n’est pas non plus celle des nestoriens.

— Tu crois donc à la sainte Omn Allah, Maryam[44] ?

— Oui.

— O Émir ! les chrétiens qui croient en elle sont bons, ce sont les vrais !

— Comment sais-tu cela, Merzinah ?

— Je le vois bien par toi, et puis la vieille Marah Dourimée me l’a appris.

— Tu la connais ?

— Tout le monde la connaît dans Amadiah. Elle ne vient pas souvent, mais quand elle vient elle apporte partout la paix et la joie. Elle aussi croit en la sainte Omn Allah, Maryam ; elle est bonne et secourable. Cela me fait penser que je dois la prévenir de ton départ.

— Elle est elle-même partie ; ne te dérange pas, Merzinah.

— Il faut que je prévienne ses enfants. »

J’eus beau retenir et rappeler notre hôtesse, elle s’élança dans l’escalier avec ses jambes de quinze ans.

« Laisse-la, me dit l’aga, elle l’a promis. Oh ! pourquoi m’as-tu donné cet argent devant elle ? Il ne m’en restera pas une piastre.

— Elle te prend ton argent, Sélim-aga ?

— Elle ne le prend pas pour elle, Effendi ; mais elle est avare, elle cache tout ce qu’elle peut ramasser. Elle serait très glorieuse de me laisser une grosse somme à sa mort ; en attendant, elle me ferait volontiers mourir de faim. Tu vois comme nous vivons. Je n’ai que du méchant tabac pour fumer, je ne puis me traiter par la médecine du Juif, comme il conviendrait pour ma santé. »

Nous étions descendus dans la cour avec le vaillant chef des Arnautes, qui continuait toujours ses doléances.

Je fis une visite à l’écurie, pour voir si les chevaux étaient prêts ; puis nous sortîmes pendant quelques minutes avec l’Anglais, qui voulait acheter encore quelques objets au bazar d’Amadiah. Lorsque nous rentrâmes, un homme courait après nous. Je le reconnus pour le père de ma petite malade ; il nous accompagna dans la maison.

« Seigneur, me dit-il, j’ai appris ton départ. Je suis venu pour te souhaiter un bon voyage. Ma fille est presque entièrement rétablie ; ma femme et moi nous prierons chaque jour Allah de bénir tes démarches. Afin que tu ne nous oublies pas, je te supplie d’accepter le petit souvenir que je t’apporte.

— J’accepte volontiers si c’est une bagatelle, autrement tu me blesserais en insistant.

— Émir, ce que je t’offre est si insignifiant et si pauvre, que je n’ose te le présenter, je vais le remettre à ton serviteur. »

Tirant de son ample vêtement un étui de cuir brodé de perles en verre, le brave homme tendit cet objet à Halef, qui se tenait sur le seuil de l’écurie. Je remerciai cordialement le Kurde et il prit congé de nous.

Quand arriva le moment des adieux avec l’aga et Merzinah, ce fut tout à fait tendre. L’aga allait et venait dans la cour d’un cheval à l’autre, roulant ses gros yeux d’une façon singulière et tordant ses moustaches. Il s’assurait que le harnais de nos montures était en bon état, bouclait une sangle à l’un, arrangeait la bride de l’autre, inspectait la selle du troisième... Enfin, il tendit la main au petit Halef en lui disant :

« Adieu, hadji Halef Omar, qu’Allah soit avec toi à jamais ! »

Sans attendre la réponse de Halef, notre guerrier courut au cheval de Mohammed pour tuer une grosse mouche qui piquait le cou de l’animal, puis il serra vigoureusement la main du cheikh.

« Qu’Allah soit avec toi et avec les tiens ! murmura-t-il ; reviens nous voir quand tu passeras à Amadiah ! »

Là-dessus le brave homme remarqua, qu’une des courroies de la selle de l’Anglais traînait à terre. Vite il se glissa sous le ventre du cheval pour la rattacher, et, se relevant, commença sa harangue :

43 Nestorien.

44 La sainte mère d’Allah, Marie.

« Sidi, puisse ta voie...

— Well ! interrompit Lindsay, tiens ! »

Un bon pourboire tomba dans les mains de l'aga. Celui-ci, tout exalté, reprit sa phrase.

« Sidi, puisse ta voie être comme la voie de...

— Well ! répéta encore l'Anglais, s'imaginant n'avoir pas donné assez, tiens ! »

L'aga n'en pouvait croire ses yeux...

Il contemplait sa monnaie quand il aperçut que je montais à cheval. Il vint à moi, la voix tout étranglée, je vis même une larme courir sur les joues brunies du naïf Sélim. Il me serra silencieusement les mains. J'étais un peu ému, je l'avoue ; ces pauvres gens sentent vivement et expriment leurs sentiments à la façon des enfants ; on ne peut traiter avec eux comme avec des Européens blasés, on leur pardonne beaucoup à cause de leur ignorance.

J'ordonnai alors à Halef de conduire la petite troupe au bas de la vallée, où j'irais la rejoindre. Je voulais me rendre encore une fois chez le moutesselim ; mais, avant de partir, j'adressai mes adieux et mes remerciements à Merzinah tout en pleurs.

« Porte-toi bien, lui dis-je, ne meurs jamais ! Soigne tes prisonniers et pense à moi !

— Adieu, Émir, tu es le plus généreux des... »

Le reste de l'hyperbole se perdit dans le lointain. Je courus au seraï, fièrement campé sur mon cheval noir et suivi de mon chien.

Laissant le cheval devant la porte, aux mains d'un Arnaute, je m'élançai dans les antichambres, toujours accompagné du fidèle Doyan.

Le gardien du palais poussa des cris d'horreur à la vue de l'animal ; les quelques officiers assis dans les premières salles ne se montrèrent pas moins scandalisés ; j'avançai toujours ; je pénétrai dans le sélamlik sans me faire annoncer.

« Effendi ! s'écria le moutesselim, à quoi penses-tu ?

— Je viens prendre congé de toi.

— Avec un chien !

— Mon chien vaut mieux que certaines gens. Tu m'avais défendu de remettre les pieds chez toi, eh bien ! j'y pénètre avec un chien ; c'est la réponse d'un émir du Germanistan ! »

Je saluai et sortis tranquillement ; personne ne m'arrêta... On peut tout, dans ce pays, avec de l'audace. Je retrouvai mes compagnons à la porte de la ville ; ils emmenaient le cheval sans cavalier ; on ne nous adressa aucune question.

Quand Lindsay eut appris comment je venais de faire mes adieux au fonctionnaire turc, il se mit à rire de tout son cœur :

« Excellent, Sir ! bonne farce ! répétait-il. Si ce n'était pas vous, je payerais celui qui l'aurait jouée. Tous mes compliments. Sir. »

Nous descendîmes de cheval pour suivre la pente si rapide qui conduit à la vallée ; après avoir marché pendant quelque temps, nous prîmes à gauche et entrâmes dans le bois. Nous attachâmes nos chevaux dans une petite clairière, afin de gagner à pied le fourré où nous devions retrouver Amad.

« Voilà notre villa ! cria bientôt l'Anglais. Well ! on y fume ! regardez ! »

Un léger nuage de fumée voltigeait en effet entre les branches, partant de la *villa* d'Amad.

L'Arabe, couché au fond du réduit, ne nous voyait point ; nous l'appelâmes joyeusement. Il passa la tête par l'ouverture et nous salua avec une vive émotion.

L'air frais de la forêt, la bonne nourriture trouvée dans le paquet de provisions, avaient rendu des forces au jeune chef. Il descendit promptement de son arbre, puis me restitua mon lasso.

Nous allâmes, sans perdre une minute, reprendre nos montures ; nous pûmes mettre, en peu d'heures, une bonne distance entre Amadiah et nous.

Nous suivions la route qui conduit aux habitations d'été ; vers le soir, nous arrivâmes au fond d'une charmante vallée arrosée par une rivière qui tombe de la montagne et se partage en plusieurs branches. De grands arbres touffus donnent à ce lieu une délicieuse fraîcheur. Les tentes, les cabanes, les maisons de campagne sont pittoresquement groupées dans les plis du terrain ; elles forment la ville d'été : Ilaks, où se réfugie la population un peu aisée d'Amadiah, pour échapper aux miasmes pestilentiels de la forteresse. Certes, l'endroit ne saurait être mieux choisi : des arbres

fruitiers, un immense tapis de verdure, des sources limpides en font une véritable oasis, au bas de l'aride rocher d'Amadiah.

Après avoir admiré rapidement la grâce de ce paysage, nous nous rendîmes, Lindsay et moi, à la boutique d'un changeur, pour nous munir de monnaie courante.

Nous reprîmes ensuite notre marche et nous gravîmes une hauteur assez escarpée, sur le sommet de laquelle nous nous arrêtâmes au bout d'une demi-heure.

Nous découvrions alors la vallée de Berwari, où nous n'avions plus rien à redouter de la part des Turcs. Dans le lointain, un beau lointain d'un bleu sombre, s'étendait la chaîne des monts Tyari ; la tête altière de TAyehta se dressait en face de nous, blanche comme celle d'un vieillard, se détachant sur la ligne ardoisée, car elle était alors couverte de neige. Il n'y avait pas bien longtemps cependant que nos chevaux hennissaient au milieu des prairies en fleur du campement des Haddedîn.

A droite, au delà d'un riche plateau arrosé par le Zab, s'élevait la montagneuse contrée de Tkhoma, et plus loin, au sud, se profilaient les hauteurs de Toura Ghara, du Djebel Haïr et du pays de Zibar. La vieille Marah Dourimée m'avait parlé de Tyari et de Tkhoma, sa voix fatidique me revenait à la mémoire, et je songeais malgré moi à *Y esprit de la caverne,* qui devait hanter ces montagnes.

Nous ne tardâmes point à entrer dans un village kurde pour nous y reposer. Je compte raconter en détail mon voyage chez les Kurdes et mes aventures avec cet esprit mystérieux. Mais, en attendant, il me reste à remercier le bienveillant lecteur, qui m'a si complaisamment accompagné jusqu'ici. Il me reste aussi à le prier de m'excuser si, dans mes ruses, j'ai fait quelques entorses à la vérité, si je me suis montré un peu Turc avec les Turcs.

FIN



21933. — Tours, impr. Mame.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES ET DES MAISONS D'ÉDUCATION

FORMAT GRAND IN-8° — 1RE SÉRIE

VOLUMES ORNÉS DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS

ANTIQUAIRE (L'), de Walter Scott. Adaptation par A.-J. Hubert.
A TRAVERS LE TYROL, par Jules Gourdault.
A TRAVERS LE ZANGUEBAR, par les PP. Baur et le Roy.
CASTEL-BLAIR, histoire d'une famille irlandaise, par Flora Shaw.
CHASSES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD (LES), par B.-H. Révoil.
CHRÉTIENS ILLUSTRES (LES), par J.-B. Marty.
CRATÈRE (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
DERNIER DES MOHICANS (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
ESPION (L'), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
FABIOLA, OU L'ÉGLISE DES CATACOMBES, par Son Éminence le cardinal Wiseman.
FRANCE COLONIALE ILLUSTRÉE (LA). Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin et autres colonies françaises, par A.-M. G.
FRANCE ET SYRIE, SOUVENIRS DE GHAZIR ET DE BEYROUTH, par le R. P. Chopin.
HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST d'après les Évangiles et la tradition, par M. l'abbé J.-J. Bourassé.
HISTOIRE NATURELLE EXTRAITE DE BUFFON ET DE LACÉPÈDE.
IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, par le R. P. de Gonnelieu. Dessins de L. Hallez.
IRLANDE (L'), depuis son origine jusqu'aux temps présents, par F. GANNERON.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par le vicomte de Chateaubriand.
JAPON D'AUJOURD'HUI (LE), Journal intime d'un missionnaire apostolique au Japon septentrional.
LAC ONTARIO (LE), de Fenimore Cooper. Adaptation par A.-J. Hubert.
LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE, par M. l'abbé Bourassé.
MÉMOIRES D'UN GUIDE OCTOGÉNAIRE, par F.-A. Robischung.
ORIGINES DE LA CIVILISATION MODERNE (LES), par Godefroid Kurth.
ORPHELINE DES FAUCHETTES (L'), suivi de : L'ONCLE JACQUES et de LES ÉTAPES DE FRANÇONNETTE, par Marguerite Levray.
PILOTE (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
PIRATES DE LA MER ROUGE (LES), Souvenirs de Voyage, par Karl May, traduit de l'allemand par J. de Rochay.
PRAIRIE (LA), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
QUENTIN DURWARD, de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert.
ROCHE-YVOIRE (LA), suivi de : SANS BERCAIL, par Marguerite Levray.
ROME, ses églises, ses monuments, par M. l'abbé Roland.
ROYAUME DE L'ÉLÉFHANT BLANC (LE), par Charles Bock; traduction par A. Tissot.
TUEUR DE DAIMS (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
UN TOUR EN SUISSE, par Jacques Duverney.
UNE VISITE AU PAYS DU DIABLE, Souvenirs de voyage, par Karl May, traduit par J. de Rochay.
VIES DES SAINTS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE; dessins de Rahoult.
VOYAGES DANS LE NORD DE L'EUROPE, par Jules Leclercq.
WAVERLEY, de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert.

BIOGRAPHIES NATIONALES

BAYART (HISTOIRE DE), par A. Prudhomme, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes, archiviste de Marseille.
BLANCHE DE CASTILLE (HISTOIRE DE), par Jules-Stanislas Doinel.
FRANÇOIS DE LORRAINE (VIE DE), duc de Guise, par Ch. Cauvin.
GODEFROY DE BOUILLON, par Alphonse Vétault.
HENRI DE GUISE LE BALAFRÉ, par Ch. Cauvin.
JEANNE D'ARC, par Marius Sepet.
JEUNESSE DU GRAND CONDÉ (LA), par Jules Gourdault.
LOUVOIS, d'après sa correspondance (1641-1691), par le général baron Ambert.
MARÉCHAL DE VAUBAN (LE), 1633-1707, par le général baron Ambert.
MARÉCHAL FABERT (LE), par E. de Bouteiller, ancien député de Metz.
MONTMORENCY (LE CONNÉTABLE ANNE DE), 1492-1567, par le général baron Ambert.
RICHELIEU (LE CARDINAL DE), par Eugène de Monzie.
SAINT LOUIS, SON GOUVERNEMENT ET SA POLITIQUE, par Lecoy de la Marche.
SUGER, par Alphonse Vétault.
SULLY ET SON TEMPS, par Jules Gourdault.
TURENNE (HISTOIRE DE), maréchal de France, par L. Armagnac.

Tours. — Imprimerie Mame.